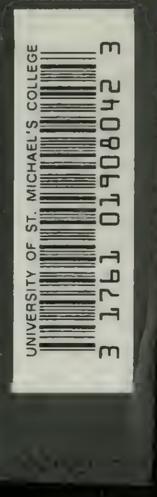
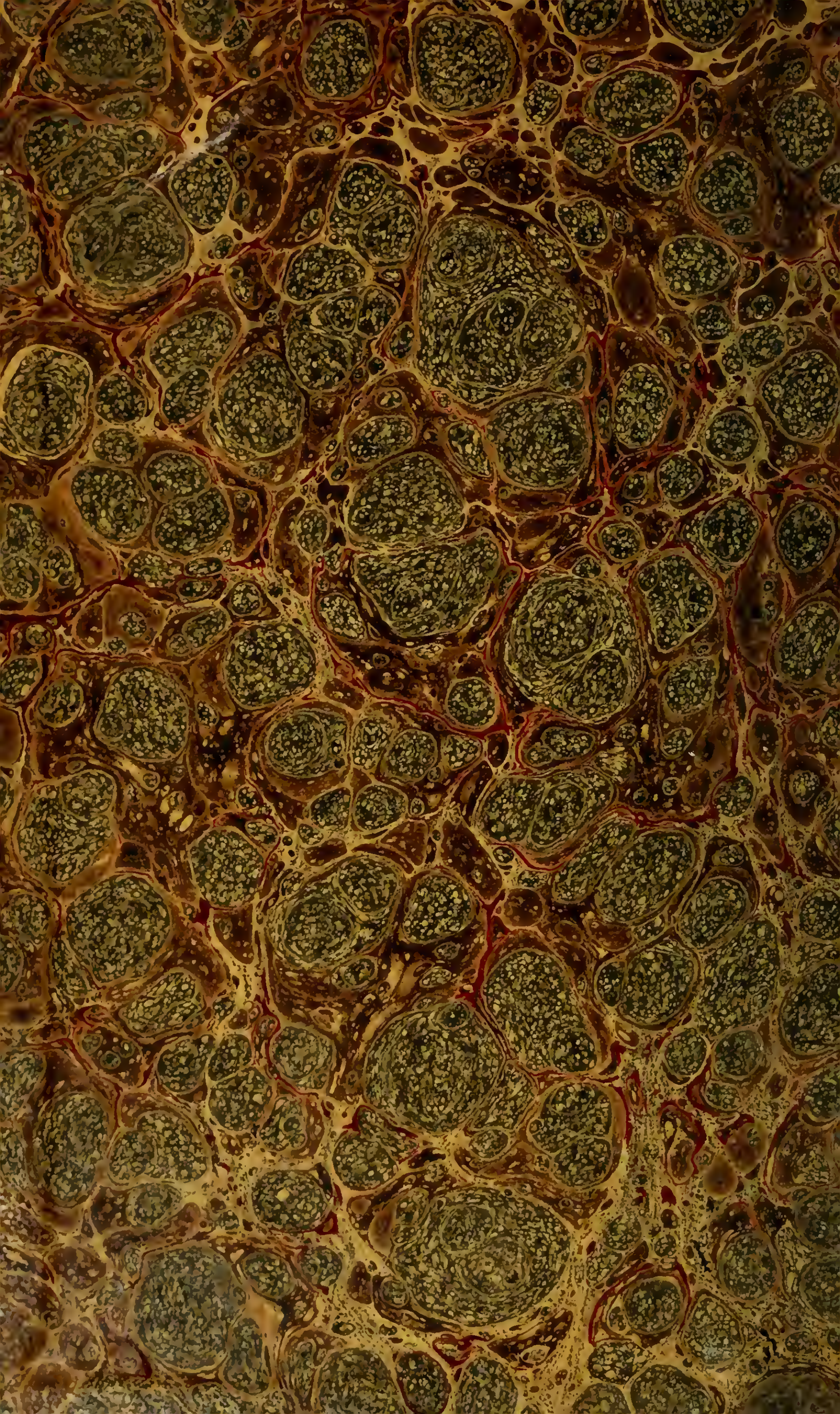
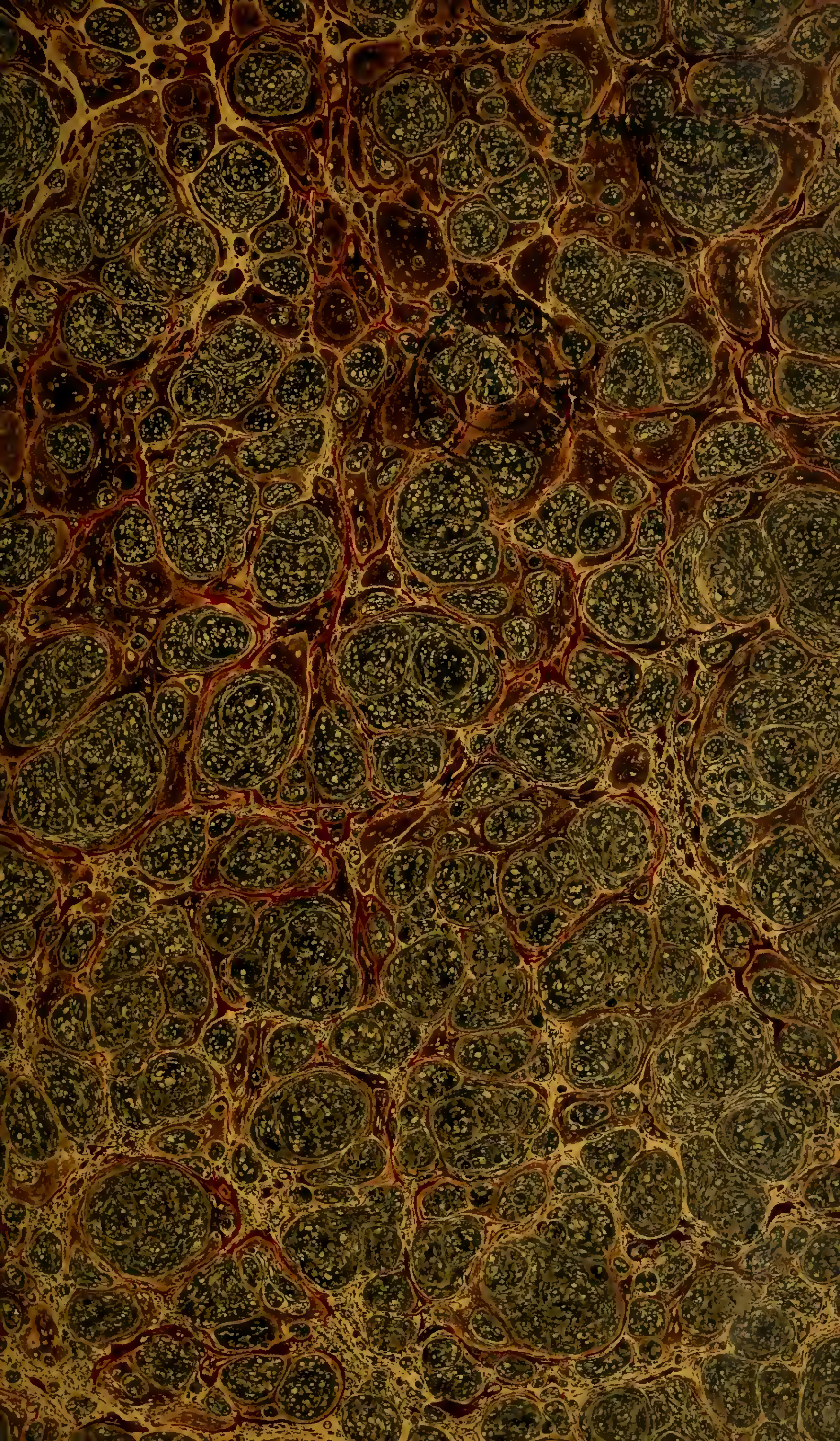

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01908042 3





HISTOIRE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN-CHALANDRE FILS.

HISTOIRE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

EXPOSITION

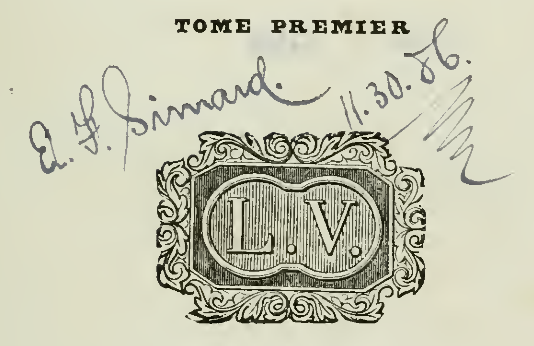
DES SAINTS ÉVANGILES

PAR M. L'ABBÉ J.-E. DARRAS

CHANOINE HONORAIRE D'AJACCIO ET DE QUIMPER.

TROISIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

—

1864

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'ai reçu la lettre suivante :

« Quimper, 18 mars 1864.

MONSIEUR,

» M. l'abbé Darras a bien voulu me communiquer les épreuves de son quatrième volume, qui contient la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Après avoir lu avec un vif intérêt ce grand et beau travail, ma première pensée a été d'engager l'auteur à en faire un livre disposé de telle sorte qu'il pût être donné au public isolément. Il est bien entendu que ce serait sans porter aucune atteinte à vos droits, et seulement quand cette œuvre aurait paru sous sa forme de quatrième volume de votre publication.

» M. Darras m'a répondu, comme je m'y attendais, que cela dépendait de vous seul. Je m'adresse donc à vous ; et je vous connais depuis trop longtemps pour douter de votre assentiment.

» Vous ne serez arrêté, ni par les frais d'une seconde impression, ni par la pensée qu'elle produira double emploi : vous considérerez seulement qu'elle répond aux besoins du jour, et qu'elle sera utile à beaucoup de personnes, dont les loisirs et les ressources ne sauraient atteindre la grande histoire de M. Darras. Cette édition tirée à part ne resterait point dans vos magasins, soyez-en bien assuré. Elle formera deux volumes accessibles à tout le monde et très-recherchés, parce que depuis la première page jusqu'à la dernière, on y trouvera les qualités voulues pour une lecture d'érudition, de piété et même d'agrément. Les faits évangéliques sont toujours présentés dans les paroles mêmes du texte sacré : les explications des Pères de l'Eglise, les renseignements tirés des auteurs profanes, la connaissance approfondie des événements historiques et des institutions contemporaines, répandent une telle lumière sur l'ensemble du récit, que d'une seule expression, d'un seul mot, on voit souvent jaillir, non-seulement l'au-

thenticité de la narration divine, mais encore des preuves claires et saisissantes.

» Recevez d'avance mes félicitations, et agréez les sentiments très-affectueux avec lesquels, etc.

† RENÉ, *Evêque de Quimper.* »

Les conseils de l'illustre et vénéré prélat, Monseigneur de Quimper, seront toujours des ordres pour moi, et je n'ai point de vœu plus intime que de contribuer en quelque manière à la défense de la vérité.

J'ai donc fait réimprimer séparément, en deux volumes, les parties de l'*Histoire ecclésiastique* qui renferment la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'ai voulu faire davantage : afin que tout le monde pût se procurer un livre dont une si grave autorité nous signale l'utilité, j'en ai fixé le prix à 3 fr. le volume, moitié de sa valeur, proportionnellement aux ouvrages établis dans les mêmes conditions.

Le public chrétien comprendra les motifs qui m'ont commandé un aussi bas prix : il voudra pour les mêmes motifs, j'en ai l'assurance, faire connaître et propager la véritable Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, histoire qui ne laisse sans réponse aucune des objections formulées par l'auteur de la *Vie de Jésus*.

L. VIVÈS.

Paris, le 10 avril 1864.

INTRODUCTION.

Le monde avant Jésus-Christ.

Deux noms résument tout le mouvement de la pensée et des civilisations gréco-païennes ; Athènes et Rome. Au point de vue géographique, la première de ces capitales intellectuelles réalisa l'universalité de la domination, sous Alexandre ; la seconde, sous Auguste. Athènes, vaincue comme puissance, fut absorbée dans la vaste unité romaine. Mais l'idée grecque triompha des vainqueurs d'Athènes, en sorte que, sous deux idiomes différents la même théologie, le même culte, la même philosophie, les mêmes doctrines règnèrent sur les bords du Tibre et sur les rives de l'Eurotas. Le siècle d'Auguste ne fut qu'une réduction de celui de Périclès. La muse de Théocrite et d'Euripide parlait le latin de Virgile et de Sénèque le tragique ; Horace ne valait pas Pindare, et Cicéron, en essayant de transporter au Forum l'éloquence de Démosthènes, ne put retenir la mâle vigueur de son modèle. Tel qu'il est cependant, l'éclat littéraire du siècle d'Auguste a longtemps ébloui les plus fermes regards, et donné le change, en couvrant l'ignominie du fond sous les richesses de la forme.

Aujourd'hui encore c'est un lieu commun d'exalter la grandeur morale, la puissante civilisation, les institutions, les coutumes et les lois de ce que l'emphase classique nomme par excellence : L'Antiquité. Mais, si le monde païen réalisa l'idéal de la perfection humaine, que venait faire ici-bas, le Christ Rédempteur, le Verbe, « dont la lumière éclaire tout homme en ce monde [1] ? » Où étaient « les peuples assis dans les ténèbres, dans la région des ombres de la mort [2], » que la splendeur de l'Incarnation divine, selon l'oracle d'Isaïe, devait illuminer? Si l'antiquité gréco-romaine mérite tous les éloges qu'on lui a trop libéralement décernés, les prophètes sont des imposteurs ; l'attente des peuples fut une hallucination; le Messie une superfluité ; l'Evangile une barbarie ! La question vaut la peine d'être examinée. Cherchons donc, sous les fleurs de la poésie, sous le rhythme de la prose, comme sous les guirlandes et les dorures des temples païens ; derrière le masque, atteignons les réalités; pénétrons ces mystères infâmes, et écartons tous les voiles, autant qu'il est permis à une pudeur chrétienne. Il importe de sonder les plaies que le Sauveur venait guérir, plaies saignantes, que l'huile de la sagesse antique n'avait pu cicatriser; que le baume des littératures païennes n'avait point fermées ; que toutes les mythologies du polythéisme ne faisaient que raviver [3].

La théologie gréco-romaine hérita directement de So-

[1] Joann. I, 9. — [2] Isaï. IX, 2. — [3] Isaï. I, 6.

dome ; elle procède de l'absence de Dieu, pour aboutir à la plus effroyable corruption qui ait jamais existé. L'absence de Dieu, dans les sociétés païennes, étonnera peut-être quelques esprits superficiels, qui ont retenu de Bossuet, sans le comprendre, un mot fameux, destiné à caractériser le polythéisme. « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » a dit le grand évêque de Meaux. En effet, Jupiter, le parricide, le ravisseur de Ganymède, le séducteur de Léda, l'infidèle époux de Junon, peuplant le ciel de ses débauches et la terre de ses victimes, Jupiter était Dieu. Partageant son trône éternel, Junon, sa compagne, ne réussissait point à trouver le bonheur dans cette alliance divine. Elle se dédommageait, par son orgueil, des outrages infligés à sa beauté. Elle trouvait le secret de donner à Jupiter un fils, dont le père est resté inconnu ; la naissance de Mars vengeait celle de Minerve, et tout cela faisait des Dieux. Tel était le type divinisé de la famille que les théogonies d'Homère et d'Hésiode plaçaient au sommet de l'Olympe, et proposaient à l'adoration du genre humain. Tout le système de la mythologie grecque et romaine se rattache à ce ménage idéal. Minos, Eaque et Rhadamanthe, les juges des enfers, étaient le fruit d'un accouplement sans nom, dans nos langues modernes. Leur mère était Europe, leur père un taureau, métamorphose bestiale de Jupiter. Apollon et Diane, divinités de seconde main, procédaient d'un adultère du maître des Dieux avec Latone ; Mercure, le vo-

leur céleste, était fils de Maïa ; Bacchus, l'ivresse déifiée, avait pour mère Sémélé ; Alcmène donnait le jour à Hercule, la force érigée en divinité. Mais Jupiter était le père de toute cette infâme génération, au milieu de laquelle brillait l'impudicité, adorée sous le nom de Vénus. Voilà les divines images qui peuplaient de leurs statues, de leurs temples et de leurs enseignements, le monde grec et romain. « Nul ne les prenait au sérieux, dit Varron ; on les considérait comme des forces différentes de la nature. Le monde seul était Dieu [1]. » En d'autres termes, Dieu avait disparu du monde.

Mais, est-il vrai, comme l'écrit Varron, que « nul ne prit au sérieux ces théogonies, » où l'impudeur atteint l'extrême limite de la démence ? Dix siècles de dégradation morale vont nous répondre. Les mystères d'Eleusis, de Bacchus et de la Grande Déesse résumaient, pour les initiés, toute la sublimité des enseignements théologiques. Qu'étaient-ce que ces mystères ? J'emprunte ici les paroles de saint Augustin, pour abriter, sous l'autorité de cet illustre docteur, des révélations d'une telle nature. Il s'exprime ainsi : « Je rougis d'avoir à parler des mystères de Bacchus, mais il le faut, pour confondre tant d'arrogante stupidité. Entre les rites nombreux que je suis forcé d'omettre, Varron nous apprend que les fêtes de Bacchus se célébraient avec un tel cynisme, qu'en son honneur on présentait aux

[1] Varron, cité par S. Augustin, *De civitat. Dei*, lib. VII, cap. IX.

adorations de l'assemblée une figure immonde. Dédaignant la pudeur du secret, ce culte étalait au grand jour le triomphe de l'infamie. L'horrible représentation était promenée sur un char, parcourait les environs de Rome, et rentrait dans la ville au milieu d'une foule ivre de vin et de débauches. Tout un mois était consacré à ces fêtes, jusqu'à ce que la monstrueuse idole eût traversé le Forum, pour rentrer dans son sanctuaire. Auparavant, il fallait, qu'en public, la plus honnête mère de famille vînt la couronner de sa main [1]. » Voilà comment on prenait au sérieux les divinités de l'Olympe. Le monde entier se modela sur l'image du ciel païen, et la terre fut un vaste théâtre d'infamies. Que les poëtes maintenant couvrent de fleurs ces immondices de la théologie polythéiste, ils ne les déguiseront jamais ! Que dis-je ? Loin de chercher à les dissimuler, tous les littérateurs grecs et romains les enseignent *ex professo*. La lyre de Virgile n'a pas toujours célébré les prairies et les bois. Elle a redit des inspirations qu'on eût admirées à Gomorrhe [2]. Le nectar d'Homère fut versé, dans la coupe du maître des Dieux, par d'autres mains que celles d'Hébé. Cornélius Népos se charge d'apprendre à notre jeunesse studieuse des secrets qui déshonorent Alcibiade, Socrate et Platon [3]. Cicéron, le grave moraliste, a écrit quelque part : *Nobis qui, concedentibus philosophis antiquis, adolescen-*

[1] August., *De civit. Dei*, lib. VII, cap. XXI. — [2] Virg., *Eclog.* II. — [3] Corn. Nep., *Alcibiadis vita*, cap. II, sub fine.

tulis delectamur, etiam vitia sæpè jucunda sunt[1]. C'est un latin qu'une plume chrétienne ne consentira jamais à traduire ! Quinte-Curce est aussi indiscret, vis-à-vis d'Alexandre[2] et de Pausanias[3]. Salluste n'est pas plus réservé, à l'égard de Catilina[4]. Solon fait un privilége de cette infamie au bénéfice des hommes libres, à l'exclusion des esclaves[5]. César en profita largement, et un proverbe, presque aussi fameux que son nom, nous défend d'y insister[6]. « Si César a dompté les Gaules, disaient les Romains, Nicomède a dompté César[7] ! » Pline le Jeune nous apprend la même chose de Cicéron[8]. Toutes les poésies de Pindare n'effaceront pas la honte infligée à sa mémoire par le nom de Théoxène[9]; toutes les odes d'Horace ne feront pas oublier Ligurinus. Antinoüs eut des autels, sous Adrien et Trajan. Le modèle des empereurs ne fut pas plus scrupuleux que Pline le Jeune son panégyriste.

L'absence de Dieu se traduisait, dans ce monde dégénéré, par l'absence de l'âme. Qu'était devenue la dignité humaine, dans ce débordement sans nom, qui flétrit les plus glorieuses mémoires? Nous n'avons pas le courage, après de si horribles détails, d'aborder, par son côté ridi-

[1] *De Nat. deorum*, lib. I, cap. XXVIII. — [2] Quint. Curt., édit. Lecoffre, *Ad usum tyronum*, 1851, pag. 366-367. — [3] Quint. Curt., édit. Delalain, 1820, pag. 10. — [4] Sallust., *Catilina*, édit. Hachette, 1851, cap. XIII, pag. 18. — [5] Plutarch., *In Solon.*, n° 1.— [6] Plutarq., *Parall. de César et d'Alex.* n° 5. — [7] *Xiphil. et Dio.*, pag. 19. — [8] *Epistol.*, lib. VII, epist. IV *Ad Pontium*, édit. Milan, 1601.— [9] *Valer. Maxim.*, lib. IX, cap. XII.

cule, une religion qui autorisait, par l'exemple des dieux, de semblables infamies chez les hommes. Les graves Romains portaient, à la suite de leurs armées, des poulets sacrés, qui devaient fournir à chaque instant au besoin des aruspices; il eût pu se faire, qu'au moment de consulter les dieux, on n'eût pas rencontré d'autres oiseaux, et les opérations militaires auraient été suspendues. On plaçait devant les poulets sacrés, en dehors de leur cage, une certaine quantité de graines, formant la pâtée rituelle : *Offa pultis.* Si les volatiles se précipitaient avidement sur la nourriture; surtout, si, dans leur empressement, ils en laissaient tomber à terre, c'était le *Tripudium,* le plus heureux des auspices. Dans le cas contraire, si les poulets refusaient de manger, s'ils s'obstinaient à rester dans leur cage, l'auspice était malheureux et l'entreprise condamnée. Qui nous donne officiellement ces détails? Cicéron, augure lui-même. Il n'y croyait pas ; c'est possible, car il a dit quelque part que deux aruspices ne pouvaient se regarder sans rire. Mais il fallait que la plèbe romaine y crût, pour rester sous la domination de ces prêtres sans foi, qui faisaient métier de spéculer sur la crédulité vulgaire.

Les philosophes, du moins, nous dédommageront-ils de ces honteuses et ridicules superstitions? La philosophie, séparée d'une foi religieuse, n'est que le perpétuel mouvement de l'ignorance humaine, s'agitant sur elle-même, et retombant toujours dans le vide. Le matérialisme fut le

point de départ de la philosophie grecque. Thalès de Milet (600), fondateur de l'Ecole Ionique, plaça le principe du monde dans les deux éléments générateurs, l'eau et l'humide. En physique, c'était une absurdité; en religion, c'était un blasphème. Pythagore (608-500), le père de l'Ecole Italique, après avoir parcouru l'Orient, et s'être fait initier aux mystères de Bacchus et d'Orphée, répudia la physique incomplète de Thalès, et y substitua un système mathématique, où Dieu n'est plus qu'une monade absolue, l'âme un nombre vivant, le monde un ensemble harmonieux de nombres réunis. L'Ecole d'Elée (500), avec ses chefs, Xénophane, Parménide et Zénon, développa le germe panthéistique des deux philosophies précédentes. Le monde entier, être collectif, tout-puissant, immuable, éternel, fut proclamé Dieu. Leucippe décomposa cette vaste divinité en atomes, se mouvant éternellement, en nombre infini, dans le vide. Chacun de ces atomes était une fraction de Dieu. L'Ecole des Sophistes (ve siècle av. J.-C.) vint bientôt tirer la conclusion pratique de ces extravagances. Gorgias de Leontium, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis, Thrasymaque, Euthydème, enseignèrent que la vérité et l'erreur étaient deux termes également dépourvus de signification et de réalité. Le scepticisme devint le dernier mot de la raison humaine. A cette glorieuse conquête aboutirent les travaux de la première période philosophique en Grèce. Jamais, peut-être, la sagesse antique ne fût sor-

tie de ce chaos, sans la réaction merveilleuse de Socrate et de Platon, son disciple (470-400). L'apparition de ces deux puissants génies coïncide avec la période de la dispersion du peuple juif, sous les Achéménides. Toutefois, malgré leur élévation incontestable et les nombreux rapprochements qu'elles offrent avec la révélation mosaïque, les doctrines de Socrate sur l'immortalité de l'âme, l'unité et la providence divines, sont plutôt des aperçus, et comme des éclairs de vérité, qu'elles ne forment un ensemble ordonné, défini et compacte. « Il faut nécessairement, disait Socrate, attendre un docteur inconnu, qui viendra nous enseigner quels doivent être nos sentiments envers les dieux et envers les hommes. — Quand viendra-t-il, ce maître? répondait Alcibiade. Avec quelle joie je le saluerai, quel qu'il soit[1] ! » La gloire philosophique de Socrate est précisément d'avoir proclamé l'impuissance de la philosophie humaine. Partant de la connaissance de l'homme, dans sa double nature corporelle et spirituelle, il saisit avec lucidité toutes les lois de la morale, les expose avec une netteté et une précision admirables. Il entrevoit, par delà les phénomènes extérieurs, l'intelligence divine qui préside aux destinées du monde; mais, arrivé à ce point extrême, au delà duquel l'humanité, réduite à ses propres forces, ne saurait plus rien apercevoir, il en appelle à un révélateur inconnu. A la honte du paganisme, le seul de ses philo-

[1] Plat., II *Alcibiade*, cap. XIII.

sophes qui atteint une telle hauteur, fut précisément le seul contre lequel s'armèrent tous les bras. On couronnait de fleurs les sceptiques, on fit boire la ciguë à Socrate. Platon (429-347), son disciple, formula en corps de doctrine, sous le nom d'Ecole Académique, l'enseignement oral du maître. Sa philosophie est éminemment spiritualiste. Les types de tous les êtres sont les idées, ayant seules une existence réelle et absolue. Les sens ne saisissent que le particulier, l'individuel ; quant aux idées, elles résident en Dieu, qui est leur substance commune; elles sont perçues par une faculté supérieure, la raison, ou peut-être forment-elles, dans l'âme, comme des réminiscences d'une vie antérieure. L'âme est une force active; la vertu un effort vers le bien idéal, qui est Dieu; l'art une imitation du beau idéal, qui est Dieu. Certes! ce sont là de nobles et grandes doctrines. Elles protestent, par leur sublimité, contre la dégradation polythéiste. Mais elles restent stériles dans l'application. A côté de ces vives lumières en théorie, la pratique du philosophe reste enveloppée d'ombres grossières. Il établit sa république idéale, non pas seulement sur la polygamie, mais sur la promiscuité. Il supprime ainsi la famille, l'autorité paternelle, la piété filiale. Il veut que les enfants soient élevés par l'État, sans même connaître leurs parents; il parque sa société imaginaire dans des castes, comme l'Egypte antique; et, après avoir donné de l'art humain une si haute définition, il proscrit les artistes. Tant étaient im-

puissantes et contradictoires, ces élévations individuelles de l'âme vers une sagesse et une vérité inaccessibles ! Aristote (384-322), disciple de Platon, renversa le système de son maître, et reprit l'étude de la philosophie, en remontant de l'effet à la cause, au lieu de descendre de la cause à l'effet. Ainsi, le variable, le contingent, les sensations, ou les rapports des sens, furent son point de départ. *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.* Sa philosophie porta le nom d'Expérimentale. Elle devait, avec Epicure, se résumer, en morale, par cet axiome : « Le plaisir est le souverain bien de l'homme. » Le jour où l'immortalité fut ainsi solennellement introduite dans le domaine de la philosophie, les sages furent épouvantés de leur œuvre. Ils se rejetèrent, avec Zénon (300-260), dans les rigueurs exagérées du stoïcisme. « Le corps est tout, » disait Epicure : « le corps n'est rien, » disent les stoïques ; « le plaisir est le souverain bien, » disent les uns ; « la douleur n'est pas un mal, » répondent les autres. Le scepticisme universel devait sortir de ces contradictions. Arcésilaüs (300-241) l'érigea en principe, dans la Nouvelle Académie, dont il fut le fondateur. La base de toute sagesse, disait-il, est que nous ne pouvons rien savoir, puisque nous manquons d'un critérium, pour discerner la vérité.

Que devenait cependant l'humanité, ballottée du matérialisme au spiritualisme, du spiritualisme à l'empirisme, de l'empirisme à l'incrédulité dogmatique? L'humanité

mourait ! Plus de famille : le célibat du vice avait tué les générations à leur source ; il fallut qu'Auguste inventât une législation pénale, pour contraindre les jeunes Romains au mariage. Le divorce, la polygamie, le concubinage rendaient pourtant le joug conjugal assez facile à porter. A Rome, sous Auguste, comme aujourd'hui en Chine, on exposait, on vendait, on tuait les enfants. Le père avait ce droit barbare et il en usait. Sparte jetait de même dans les flots du Taygète, ses enfants mal conformés. L'humanité mourait, sous la dent des bêtes féroces dans l'arène, sous le fer des gladiateurs, sous la lanière sanglante qui déchirait la chair nue des esclaves. Car l'esclavage était la base de la société gréco-romaine. L'esclave était une chose, une bête de somme, moins qu'un chien. « Le portier esclave était attaché auprès de sa porte [1] avec une longue chaîne [2], reliée à un anneau de fer, rivé à chaque jambe [3]. Un maître, la plupart du temps, ne daignait pas même parler à ses esclaves ; il les appelait par un bruit de doigts [4] ; quand il fallait plus d'explications, certains poussaient l'orgueil jusqu'à écrire, de peur de prostituer leurs paroles [5]. La loi condamnait à la même peine l'individu qui avait tué l'esclave

[1] Ovid., *Amor.*, lib. I, 6, vers. 1 ; Sueton., *De Clar., reth.*, cap. III ; Columel., lib. I. *Præfat.* — [2] Ovid., *ibid.*, vers. 1 et 25. — [3] *Mart.*, cap. III, 29 ; Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, tom. I, pag. 432. — [4] Cicero, *De officiis*, lib. III, cap. XIX ; Petron., cap. XXVII. — [5] Tacit., *Ann.*, cap. XIII, 23 ; Dezobry, *ibid.*, pag. 433.

ou la bête de somme d'autrui. Il devait en payer le prix [1], qui variait, suivant que l'esclave était infirme ou valide [2], suivant le plus ou moins de dommage causé au maître par sa mort [3]. » Quant au maître lui-même, il avait sur l'esclave un droit absolu. Auguste fit égorger en un seul jour six mille de ces malheureux, coupables d'avoir été enrôlés par le Sénat, pour servir la République. Un esclave n'avait pas le droit de porter les armes, et de se faire tuer de la mort du soldat [4]. Le clément empereur apprit, une autre fois, qu'un de ses esclaves avait fait rôtir et mangé une caille. L'esclave est crucifié [5]. Védius Pollion fait jeter à ses murènes un esclave, qui a cassé, par maladresse, un vase précieux [6]. « Quand un crime public a été commis, quand un maître a été assassiné chez lui, la loi condamne à périr, par le supplice de la croix, tous les esclaves indistinctement qui se sont trouvés sous le même toit, au moment du crime [7]. » Or, l'esclavage à Rome, à Athènes, à Sparte, était dans l'effrayante proportion de deux cents esclaves pour un homme libre. On connut de simples citoyens romains qui possédèrent jusqu'à vingt mille esclaves [8]. L'humanité mourait donc, dans ces régions désolées de la servitude! La

[1] *Digest.*, IX, titul. II, leg. 2, § 1, 2. — [2] *Digest.*, XXIX, tit. II, leg. 24, § 5. — [3] Gaii, lib. III, § 212; Dezobry, *ibid.* — [4] Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, tom. I, pag. 434. — [5] Plutarch., *Apophtegm. Rom.*, pag. 779. — [6] Senec., *De Irâ*, cap. III, 40. — [7] Dezobry, *ibid.*, pag. 438. — [8] Athen., *Conviv.*, lib. VI, pag. 272, et lib. XV, pag. 658.

guerre entretenait l'esclavage. *Servi servati*, disait le proverbe romain. Telle était la mince valeur qu'avait la vie humaine, aux yeux de la morale publique et officielle, que Jules César, cet idéal du héros, faisait réduire en esclavage quatre mille Helvétiens vaincus, et couper les deux poings à trois mille autres.

Il fallait bien alimenter, pour la maîtresse du monde, cette meute humaine, dont Sénèque disait : « Quelle horreur si nos esclaves venaient à nous compter[1] ! » L'Egypte, la Libye, l'Orient, la Grèce, la Gaule, toutes les provinces de l'univers envoyaient donc leurs vaincus, en longues et interminables caravanes, pour peupler l'*ergastulum* des patriciens. Dans les tavernes où se tenait en permanence le trafic de cette hideuse marchandise, le prisonnier de guerre avait la couronne sur la tête[2] ; c'était la marque dérisoire de sa provenance. Ceux qui venaient d'outre-mer avaient les pieds frottés de gypse ou de craie[3]. En entrant dans cette Rome où ils allaient être ensevelis vivants, ils avaient remarqué les infâmes croix, toujours debout, avec les corps abandonnés, près de la porte Esquiline. Ils comprenaient alors que la cité de Romulus avait retourné, à son profit, le mot du Brenn gaulois : « Malheur aux vaincus! » Ils s'acheminaient en silence dans la demeure de

[1] Senec., *De Clem.*, cap. I, 24.— [2] Tite-Liv., cap. II, 17; XXIV, 42; XXXVIII, 29, etc.; Tacit., *Annal.*, cap. XIII, 29; A. Gell., cap. VII. 4. — [3] Plin., cap. XXXV, 17; Tibull., II, 6, vers. 42; Juvénal, *Satir.*, I, vers. 3.

leur maître, où les attendaient la fourche, les fouets, la torture, la marque, les chaînes, la prison et la mort[1]. Toujours la mort! Les matrones romaines et les jeunes vestales l'indiquaient, en levant le doigt, dans les jeux sanglants de l'amphithéâtre. Les gladiateurs, qui allaient mourir, saluaient César! Il n'y avait pas de festins, où quelques esclaves ne dussent s'entre-tuer, pour réveiller, par l'aspect du sang, les convives à moitié endormis sur les *triclinium* d'or. Les riches Romains léguaient, par testament, à leurs héritiers la mort de leurs esclaves, comme un souvenir d'affection immortelle[2].

Dieu absent; l'humanité partout égorgée; l'âme avilie dans une dissolution monstrueuse, voilà le spectacle du monde gréco-romain! Nous n'avons pas tout dit, et d'ailleurs le cœur se soulève. Un dégoût profond, mêlé à je ne sais quelle terreur pleine d'angoisses, pèse sur l'âme, dans cette course rapide à travers tant de turpitudes morales, de féroce barbarie et de dégradation infernale. Saint Paul a un mot qui résume la civilisation antique: *Deus venter est.* « On mangeait pour vomir, on vomissait pour manger toujours: sans daigner même se donner la peine de digérer des repas dont la magnificence avait pour tributaires toutes les contrées du monde. » Ainsi parle Sénèque le philo-

[1] Voir pour le détail de chacun de ces supplices, gradués avec un art que la Chine envierait, Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste,* tom. I. pag. 435, 436.

[2] Nicol. Damasc., *Historiar.*, lib. CX.

sophe; et il ajoute : « Caïus César, que la nature produisit, je crois, pour donner l'exemple de la réunion de tous les vices ensemble, au sein de la plus haute fortune, dépensa un jour cent mille sesterces, pour un dîner. Son imagination, aidée dans ce travail par tous ses convives, réussit à peine à épuiser, dans un repas gigantesque, les revenus annuels de trois provinces[1]. » Æsopus, le tragédien, sert un plat qui coûtait 19,405 liv.; Clodius fait dissoudre une perle dans du vinaigre, et avale, d'un seul coup, 194,500 livres. On connaît les soupers de Lucullus et d'Antoine; on sait le nom de cet Apicius, qui, après avoir mangé des millions, se tua, en disant qu'un Romain ne pouvait vivre avec deux cent mille livres de rente. Se couronner de fleurs; s'étendre sur des coussins de soie et de pourpre, dans des salles de festin, où l'on était servi par des jeunes filles, dépouillées de tous leurs voiles[2], où l'on se donnait le spectacle de gladiateurs qui s'égorgeaient au pied des lits d'or; dévorer la substance de l'univers; s'enivrer à la fois de vin, de volupté et de sang, telle était la vie, au siècle d'Auguste!

Le suicide en formait le dénoûment naturel. Apicius, ruiné, ne faisait que mettre en pratique les préceptes de Cicéron : *Injurias fortunæ, quas ferre nequeas, defugiendo relinquas*[3]. « Quand on n'a pas la force de suppor-

[1] Senec., *Consol. ad Helviam*, cap. IX et ep. 122 — [2] Timæus, *Hist.*, lib. I. Athen., lib. XIII, pag. 566. — [3] Cicer., *Tuscul.*, lib. V, cap. XLI.

ter les coups du sort, il faut sortir de ce monde. » Voilà la dernière formule de la philosophie. Et ne craignez pas d'être soupçonné de lâcheté, en désertant la vie, comme un soldat qui jette ses armes et abandonne le poste confié à son honneur. Le suicide est un acte d'héroïsme suprême. « Si vous êtes malheureux, et qu'il vous reste un peu de vertu, ajoute Cicéron, tuez-vous, à l'exemple des plus grands hommes[1]. » Mais la vie future, les destinées de l'âme immortelle retiendront peut-être votre bras. On parle du noir Cocyte, de l'Achéron, fleuve des enfers, et de tourments qui ne finissent jamais. « Me supposez-vous donc assez insensé, répond toujours Cicéron, pour croire à ces fables? Quel est l'esprit tellement imbécile qu'il puisse les admettre[2]? » « Ou l'âme survit au trépas, continue-t-il, ou elle meurt avec lui. Un Dieu nous dira quelque jour ce qu'il en est, car, pour nous, il est déjà fort difficile de démêler, entre ces deux opinions, laquelle serait la plus probable. Quoi qu'il en soit, si l'âme meurt, la mort n'est pas un mal; si l'âme survit, elle ne peut être qu'heureuse. *Si manent beati sunt*[3]. » En vertu de ce dilemme, que Sénèque avait encore simplifié, et réduit à ce mot si connu : *Aut beatus, aut nullus,* « Bonheur ou néant; » le suicide planait sur le monde, comme sur une proie; il marquait, de son stigmate honteux, les plus illustres mémoires. Annibal,

[1] Cicer., *Oratio pro Cluent.*, cap. LXI. — [2] Cicer., *Tusculan.*, lib. I. — [3] Cicer., *Tusculan.*, lib. I.

Mithridate, Thémistocle, Antoine, Pompée, Marius, Caton d'Utique, Cléomène, Crassus, Démosthènes, Caïus Gracchus, Othon, tous ces héros de Plutarque, sont les héros du suicide. Si nous voulions, comme thermomètre de la moralité publique, interroger jusqu'au bout la liste des noms que cet historien a inscrits, dans son recueil biographique, comme sur les tablettes de l'immortalité, l'assassinat viendrait faire la contre-partie de la mort volontaire. Agis, Alcibiade, César, Cicéron, Coriolan, Dion, Tiberius Gracchus, Nicias, Numa, Philopœmen, Sertorius, tombent victimes du poignard ou du poison. Les plus favorisés meurent en exil. Sur les cinquante grands hommes de Plutarque, dix[1] seulement eurent le bonheur de finir glorieusement leur vie sur un champ de bataille ou dans le calme et la sérénité du foyer domestique. Nous comprenons maintenant la parole du Prophète. L'humanité était réellement assise dans les ténèbres, et dans la région des ombres de la mort.

Le livre de la *Sagesse* offre un tableau du monde idolâtrique, dont chaque trait est saisissant de réalité. « Les hommes, dit-il, sacrifient leurs enfants sur des autels im-

[1] Pour ceux qui prendront la peine de vérifier, dans Plutarque, l'exactitude de cette curieuse statistique, nous avertissons que le trépas d'Alexandre, mort d'un excès de débauche, n'entre dans aucune de nos catégories. En revanche, Sylla, qui mourut d'un véritable accès de rage, est compté dans les dix qui ne périrent pas de mort violente.

purs, ils accomplissent des rites insensés, dans des mystères nocturnes, souillés d'infamie. Plus de respect pour la vie, plus de sainteté dans les mariages; la haine arme tous les bras; l'adultère flétrit tous les cœurs, au sein d'une confusion effroyable. Partout le sang, l'homicide, le vol et le mensonge, la corruption et l'infidélité, l'émeute et le parjure, l'oppression tumultueuse, l'oubli de Dieu, la souillure des âmes, la flétrissure des naissances, l'instabilité des unions, le désordre des époux, la luxure souveraine! Tel est le culte des infâmes idoles, cause, principe et fin de tous les maux[1]. » Voilà donc, dégagé de toutes les séductions de la forme, de tous les enchantements de la poésie, de tous les prestiges de l'art oratoire, voilà, dans sa nudité terrible, le cadavre du paganisme antique! Il est là, sous nos yeux, étalant le spectacle de ses hontes. Mais qui l'a tué? Pourquoi ne vit-il plus, au sein de l'humanité, dont il déchira, pendant quarante siècles, les entrailles, et dont il but le sang à grands flots? Quel fut le David de ce Goliath; le vainqueur de ce géant, que ni Socrate, ni Platon, ni Alexandre, ni César, ni le génie des savants, ni les armes des héros n'avaient su atteindre? Il était plein de vie au siècle d'Auguste; il avait conquis le monde. De l'Orient à l'Occident, on lui jetait des victimes; corps et âmes, enfance et vieillesse, pudeur, virginité, vertu, il dévorait les hommes par milliers! Tout semblait assurer la durée à son

[1] *Sapient.*, cap. XIV, 23, 27.

règne. Les poëtes le chantaient en des œuvres immortelles; on couronnait ses statues; on se ruait à ses fêtes; les vapeurs de l'encens parfumaient ses autels; les peuples et les rois, les sages eux-mêmes saluaient sa divinité. En supposant, dans l'avenir, une progression analogue à son développement dans le passé, il devait arriver jusqu'à nous, par une série non interrompue de victoires. Se figure-t-on ce qu'il serait aujourd'hui, disposant des puissances de notre civilisation moderne? Les hécatombes de l'antiquité seraient des égorgements en masse; les trente mille gladiateurs, qui moururent sous le règne d'Auguste, seraient remplacés par des nations entières, transportées à l'aide de la vapeur, au milieu d'un amphithéâtre, dont le Colysée antique formerait à peine une loge! Les bêtes féroces ne suffiraient plus à dévorer les victimes; le feu sacré des autels serait lui-même trop lent; on y suppléerait par ces ardeurs nouvelles, que l'électricité a mises en notre pouvoir; par ces machines qui vomissent la flamme, et dont les rouages broieraient, sans se lasser, des membres palpitants! Le sensualisme aurait pour tributaire, non plus des provinces, mais le monde entier; les voies romaines, remplacées par nos routes de fer, transporteraient, en quelques jours, ce que la volupté ou la gloutonnerie des patriciens étaient forcées d'attendre pendant des années! Encore une fois, qui donc a tué le paganisme? Celui-là, quel qu'il soit, a opéré le plus grand des miracles historiques. Dieu

seul le pouvait, et l'humanité mourante appelait à grands cris un Sauveur divin.

Attente universelle.

On a depuis longtemps insisté sur ce grand fait, qui domine l'antiquité, et illumine les ténèbres du polythéisme, je veux dire l'attente générale d'un Dieu Sauveur. C'est à juste titre qu'on l'a envisagé comme une confirmation éclatante de la vérité biblique. Le genre humain tout entier, renvoyant, par ses échos les plus lointains et les plus divers, la foi au Messie, dont la nation juive avait été le prophète à travers les âges, c'est là le plus magnifique commentaire de la parole patriarcale : *Et ipse erit exspectatio gentium*[1] *!* Quoi que puisse dire le rationalisme incrédule, il ne saurait arracher l'arbre divin, dont les racines plongent dans les profondeurs de l'histoire antique, et dont les rameaux couvrent les sociétés modernes. Avant d'atteindre la divinité de Jésus-Christ, il faudrait renverser l'histoire des quarante siècles qui l'attendent ; anéantir la foi des deux mille ans qui l'adorent; ensevelir l'histoire dans une destruction universelle, et, s'il restait encore un sophiste survivant aux ruines, il devrait créer un monde nouveau, pour le mettre à la place du monde historique et réel qu'il viendrait de détruire. Il ne s'agit plus, en effet,

[1] *Genes.*, cap. XLIX, 10.

d'étouffer seulement chacune des voix qui se sont fait entendre en Israël. Moïse, le Pentateuque, David, les Prophètes, tous les monuments de la foi juive fussent-ils anéantis, il resterait le cri spontané, universel, unanime du genre humain, qui appelle un Sauveur, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, dans tous les idiomes et dans toutes les littératures connues. Toute la terre parle comme Moïse a parlé. Les oracles de Delphes et de Cumes sont d'accord avec les Prophètes, sur ce point. Pendant quatre mille ans, le monde espère et attend. Au second versant de l'histoire, le monde adore et croit. Cette magnifique unité d'espérance et de foi défie tous les efforts du scepticisme.

« Il y a, dit Plutarque, une doctrine de la plus haute antiquité, et qui a passé des théologiens et des législateurs aux poëtes et aux philosophes; l'auteur en est inconnu, mais elle repose sur une foi constante et inébranlable; elle est consacrée, non-seulement dans les discours et les traditions du genre humain, mais encore dans les mystères et dans les sacrifices, chez les Grecs et chez les barbares, universellement. » Cette opinion, c'est que l'univers n'est point abandonné au hasard, et qu'il n'est pas, non plus, sous l'empire d'un pouvoir unique, mais qu'il existe deux principes vivants, l'un du bien, l'autre du mal. « Le premier s'appelle Dieu, le second se nomme le démon. C'est ainsi que parlait Zoroastre. Dieu était Oromaze, le démon

s'appelait Ahriman. Mais, entre les deux, il plaçait un médiateur, nommé Mithras. Or, il viendra un temps, fatal et prédestiné, où Ahriman, après avoir accablé le monde par tous les fléaux, sera détruit et exterminé. Alors, la terre s'aplanira, comme une vallée unie et égale [1]; il n'y aura plus qu'une vie et une sorte de gouvernement parmi les hommes; ils auront la même langue, et vivront dans la félicité. — Théopompe écrit de même que les deux pouvoirs du bien et du mal combattront, l'un contre l'autre, dans une lutte qui durera des siècles; mais enfin Pluton (le pouvoir infernal) sera vaincu, abandonné, détruit : alors les hommes seront heureux, et le Dieu qui aura accompli, fait et procuré ce triomphe, se reposera, un temps convenable à sa divinité [2]. » La philosophie moderne a reconstitué, à l'aide des monuments chaldéens et du texte du Zend-Avesta, le système intégral de Zoroastre, dont Plutarque ne donnait qu'une analyse incomplète. Voici comment M. Lajard résume la dogmatique persane : « Zarouan, Ormuzd et Mithra composent une triade divine, qui représente la pensée, la parole et l'action. Ormuzd, roi du firmament, a créé le monde, par la parole. Cette parole est : Je suis. Mithra, roi du ciel mobile, roi des vivants ou de la terre, roi des morts ou des enfers, prononce

[1] Il est évident que Zoroastre, cité ici par l'historien grec, traduisait les paroles d'Isaïe : *Erunt prava in directa et aspera in vias planas* (Isaïe, cap. XL, 4; Luc, cap. III, 5.)

[2] Plutarch., *Isis et Osiris*, num. XLI, XLII, XLIII.

sans cesse la parole, chargé qu'il est par Ormuzd de présider à la reproduction des êtres. Son nom signifie même, en Zend, la Parole, Λόγος, *Verbum*. Il doit incessamment et partout combattre Ahriman et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes, et remplir les fonctions de médiateur entre Ormuzd et eux; mais non pas entre Ormuzd et Ahriman, comme Plutarque le croyait. Le texte du Zend-Avesta justifie pleinement ma remarque : « J'adresse ma prière à Mithra, que le grand Ormuzd a créé médiateur sur la montagne élevée, en faveur des nombreuses âmes de la terre. » Sur un des plus célèbres monuments du culte romain de Mithra, celui qui fut trouvé à Rome, dans une grotte du mont Capilotin[1], on lit les mots : NAMA-SEBESIO, que ce dieu prononce, au moment où il plonge son poignard dans le corps du taureau (victime sacrée des Persans). Ces deux mots, dont le premier appartient à la langue des Perses, signifient : Gloire à Sébésius, le même dieu qu'Ormuzd. Cette formule est un résumé laconique de la prière que, dans les livres sacrés des Perses[2], Mithra, les mains levées vers le ciel, adresse à Ormuzd, pour implorer le pardon du péché commis par le premier couple humain; et les paroles de Mithra sont ici en parfaite harmonie avec celles que Zoroastre met dans la bouche d'Ormuzd lui-même, et dont le.

[1] Félix Lajard, *Recherches sur Mithra*, pl. LXXV. — [2] Zend-Avesta, tom. II; *Jescht de Mithra*, XIII[e] *Cardé*, pag. 214.

sens est que si Meschia (le premier homme) n'avait pas rendu à Ahriman un culte qui n'était dû qu'à Ormuzd, « son âme, créée pure et immortelle, serait parvenue au séjour du bonheur, dès que le temps de l'homme créé pur serait arrivé[1]. » Le médiateur, le Verbe, le Mithra de Zoroastre, qui doit rétablir l'harmonie entre le ciel et la terre, qui doit triompher du principe infernal, suivant Théopompe, se retrouve, avec son nom de λόγος dans Platon[2]. « Pour me résumer, ajoute M. Lajard, je dirai que le système religieux des Perses reconnaissait un Dieu suprême invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin; une triade qui régit le monde, et qui est composée de ce dieu, et de ces deux dieux, créés et visibles, dont l'un remplit les fonctions de Médiateur et de Sauveur. Zoroastre, enfin, se posant en Messie ou en Libérateur, annonça au monde entier qu'après sa mort, naîtront de lui, d'une manière miraculeuse, trois fils : Oschedermani, Oschedermah et Sosiosch. A la voix de ce dernier, toute la terre embrassera la loi. « Il chassera du monde de douleur le germe du *Daroudj à deux pieds* (l'homme impur); il détruira celui qui fait du mal au pur; les corps du monde seront

[1] Zend-Avesta, *Jescht de Taschter*, VIe *Cardé*, pag. 189.

[2] « Ne devient-il pas évident, dit encore M. Lajard, que Platon avait emprunté, à une source orientale, la doctrine du *Logos* ou Sauveur? Platon, comme Zoroastre, comme Pythagore, ne doit-il pas être compté au nombre des disciples des Chaldéens d'Assyrie? » (Lettre de M. Félix Lajard, *Etudes philosoph.* de M. Aug. Nicolas, tom. III, pag. 503-505, 506).

purs[1]. » Enfin, « ce dernier libérateur opérera la résurrection des morts et le renouvellement des corps[2]. » D'Herbelot, dans sa Bibliothèque Orientale, avait déjà signalé cette importante tradition de la naissance merveilleuse du Libérateur, promis par Zoroastre. Voici ses paroles. « Aboul-Faradj, dans sa cinquième dynastie, dit que Zardascht (Zoroastre), auteur de la Magoussiah, avait annoncé que le Libérateur naîtrait d'une vierge[3]. » Nous comprenons maintenant pourquoi les Mages viendront adorer le divin fils de Marie, dans l'étable de Bethléem. « Une tradition constante, dit encore M. Lajard, les fait arriver de la Perse même, et les premiers hommages que reçoit, en naissant, l'Enfant-Dieu, le Sauveur du monde, ce sont eux qui viennent les lui offrir[4]. » Les Mages, disciples des Chaldéens, n'avaient pas oublié le mot du fils de Béor : « Une étoile s'élèvera du milieu de Jacob[5]. »

La Chine, cantonnée dans son isolement, comme dans l'Invariable Milieu, n'a pas un autre langage que la Perse. « Le ministre Phi consulta Confucius, et lui dit : O Ministre, n'êtes-vous pas un saint homme ? — Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. — Mais, reprit le mi-

[1] Zend-Avesta, tom. II, *Jescht des Ferviers*, pag. 278. — [2] *Ibid.*, tom. II, *Boun Dehesch*, pag. 364; cf. pag. 411-413. — [3] D'Herbelot, *Bibl. orient.*, art. *Zardascht*. — [4] Lettre de M. Lajard, *loc. citat.*, pag. 508. — [5] *Numer.*, cap. XXIV. 17.

nistre, les trois Rois [1] n'ont-ils pas été des saints? — Les trois Rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible. Mais moi, Khièou, je ne sais pas s'ils ont été des saints [2]. — Le ministre reprit : Les cinq seigneurs [3] n'ont-ils pas été des saints? — Les cinq seigneurs, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable, mais moi, Khièou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. — Le ministre lui demanda encore : Les trois Augustes [4] n'ont-ils pas été des saints? — Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps [5], mais moi, Khièou, j'ignore s'ils ont été des saints. — Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est celui que l'on peut appeler Saint? — Confucius, ému, répondit pourtant avec douceur à cette question : Moi, Khiêou, j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y aurait un saint homme, qui, sans exercer aucun acte du gouvernement, préviendrait les troubles ; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions méritoires. Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi,

[1] Les fondateurs des dynasties Hià, Chàng et Tseou (Note de M. A. Rémusat). — [2] Mot à mot : *Sancti, non, Khieou, quod noverim* (Ibid.). — [3] Cinq empereurs qui ont régné en Chine avant la première dynastie. — [4] Personnages de la mythologie chinoise. — [5] C'est-à-dire : « Ont su bien employer une vie de plusieurs siècles. »

Khiêou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint[1]. » Voici des paroles, non moins explicites, que nous empruntons au *Tchoung-Young*[2], récemment traduit par notre savant sinologue, M. Pauthier : « Le prince sage, dit Confucius, cherche la preuve de la vérité dans les esprits et les intelligences supérieures, et, par conséquent, il connaît profondément la loi du mandat céleste ; il est cent générations à attendre le Saint Homme, et il n'est pas sujet à nos erreurs[3]. — Que cet Homme, souverainement Saint, apparaisse, avec ses vertus, ses facultés puissantes, et les peuples ne manqueront pas de lui témoigner leur vénération ; qu'il parle, et les peuples ne manqueront pas d'avoir foi en ses paroles ; qu'il agisse, et les peuples ne manqueront pas d'être dans la joie ! C'est ainsi que la renommée de ses vertus est un océan qui inonde l'empire de toutes parts ; elle s'étend même jusqu'aux barbares des régions

[1] Rémusat, *L'Invariable Milieu*, not. pag. 144, 145. Le P. Intorcetta rapporte aussi, dans sa *Vie de Confucius*, que ce philosophe parlait « d'un Saint qui existait, ou qui devait exister dans l'Occident. » — « Cette particularité, dit M. de Rémusat, ne se trouve ni dans les *King*, ni dans les *Tsé-Choù*, et, le missionnaire ne s'appuyant d'aucune autorité, on aurait pu le soupçonner de prêter à Confucius un langage favorable à ses vues; mais cette parole du philosophe chinois se trouve consignée dans *Ssé wên louï thsiu*, au chapitre XXXV; dans le *Chàn thàng ssé Khaò tching tsi*, au chapitre Ier; et dans le *Liéi tseù thsiouan choù.* » (Rémusat, *L'Invariable Milieu*, not., p. 143.)

[2] *Tchoung Young* ou *l'Invariabilité dans le milieu*, recueilli par Tseu-Ssé, *petit-fils et disciple de Khoung-tseu* (Confucius) (*Les Livres Sacrés de toutes les religions, sauf la Bible*, édit. Migne, tom. I). — [3] *Tchoung Young*, chap. XXIX; *Livres sacr.*, tom. I, p. 174.

méridionales et septentrionales ; partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'industrie humaine peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre de son dais immense, sur tous les points que la terre enserre, que le soleil et la lumière éclairent de leurs rayons, que la rosée et les nuages du matin fertilisent ; tous les êtres humains, qui vivent et qui respirent, ne peuvent manquer de l'aimer et de le révérer. C'est pourquoi il est dit que ses facultés, ses vertus puissantes l'égalent au ciel[1]. » On croirait entendre dans ces étonnantes paroles, une paraphrase des inspirations d'Israël : « Les nations marcheront à sa lumière ; les rois, à la splendeur de son aurore[2]. — Lève-toi, Jérusalem, monte sur les hauteurs, regarde l'Orient, et vois tes fils se réunir, de tous les points du monde, dans la parole du Saint, dans la joie de Dieu retrouvé[3]. »

L'Inde, avec ses incarnations millénaires de Vischnou, parle comme la Chine et la Perse. Nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque [4]. La parabole de l'enfant égaré, formant le chapitre IV du Lotus de la Bonne Loi, l'un des livres sacrés les plus répandus, parmi ceux qui composent la volumineuse littérature des bouddhistes, a été traduite, depuis quelques années, par MM. E. Burnouf

[1] *Tchoung Young*, chap. XXXI; *Livres sacr.*, tom. I, pag. 175. — [2] *Isaï.*, cap. LX, 3. — [3] *Baruch.*, cap. V, 5. — [4] Voir tom. I de cette *Hist.*, pag. 193.

et Foucaux. Le genre humain y est représenté, comme dans l'Evangile, sous l'image d'un fils, séparé, pendant de longues années, du plus tendre des pères. « Nous sommes égarés, nous sommes impuissants, nous sommes incapables de faire un effort, disent les sages. » Baghavat leur apporte la loi, qu'ils n'avaient pas entendue auparavant. Frappés d'étonnement et de surprise, remplis de la plus grande joie, les sages se lèvent, posent le genou droit à terre, s'inclinent, et joignent les mains devant Baghavat. Leur allégresse égale celle de l'enfant égaré qui a retrouvé son père [1].

« Les îles lointaines vous attendent, » avaient dit les prophètes inspirés, en saluant, à travers les âges, l'avénement du Désiré des nations. On n'est pas médiocrement surpris de trouver l'écho de cette parole dans les deux Amériques, ces vastes continents, que l'ancien monde soupçonna, sans les connaître jamais. « Un serpent affreux, disent les Salivas, ravageait autrefois les bords de l'Orénoque. Le Dieu Pura envoya du ciel son fils sur la terre, pour combattre le serpent redoutable. Le monstre fut vaincu et tué. Pura dit ensuite au démon, qui habitait le corps du reptile : Va-t-en

[1] *Parabole de l'Enfant égaré*, formant le ɪvᵉ chapitre du *Lotus de la Bonne Loi*, publiée, pour la première fois, en sanscrit et en thibétain, lithographiée à la manière des livres du Thibet, et accompagnée d'une traduction française, d'après la version thibétaine du Kanjour, par Ph.-E. Foucaux, professeur de thibétain à l'école impériale et spéciale des langues orientales vivantes (*Livres sacrés*, tom. II, pag. 568-574).

à l'enfer, maudit! Tu ne rentreras jamais dans ma maison [1]. » Les Américains du Nord ne sont pas moins formels que ceux du Midi. « Une prophétie ancienne, dit M. de Humboldt, faisait espérer aux Mexicains une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses; cette prophétie portait que Centéotl triompherait à la fin, de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feraient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons. » C'est la traduction, dans l'idiome naïf des sauvages, de la célèbre prédiction de Malachie : « Du lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations; en tout lieu, on fait à ma gloire un sacrifice et une oblation pure [2]. » Le dogme de la réhabilitation se trouve, dans tous les souvenirs du genre humain, étroitement lié avec celui de la déchéance originelle. « La femme au serpent, appelée aussi femme de notre chair, parce que les Mexicains la regardaient comme la mère de tous les mortels, continue M. de Humboldt, est toujours représentée en rapport avec un grand serpent; et d'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le grand esprit Tezcatlipoa, ou par le soleil personnifié, le dieu Tonatuch, qui paraît être identique avec le Krischna des Indous, chanté dans le Bhagavata-Pourana, et avec le Mithras des Perses. Ce serpent, terrassé par le grand esprit, lorsqu'il prend la

[1] Gumilla, *Hist. nat de l'Orénoq.*, tom. I, pag. 171. — [2] *Malach.*, cap. I, 11.

forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable Κακοδαίμων [1]. » Enfin, pour compléter ces notions d'un intérêt si capital, M. de Humboldt ajoute : « On trouve, dans plusieurs rituels des anciens Mexicains, la figure d'un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante ; sous ce rapport, cette représentation rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la Divinité [2]. »

Etonnante unanimité d'espérance et de foi à un libérateur, dans les régions les plus écartées et les plus lointaines du monde ! Le Médiateur de la Perse, de la Chine, de l'Inde et des deux Amériques, était chanté dans les forêts du Nord, sous le ciel neigeux des Scandinaves par la Vola, ou prophétesse sacrée, dans l'assemblée des Dieux. Nous avons encore, sous le nom de Voluspa, cet hymne étrange, que M. du Méril appelle le chant de la Sibylle, et M. Ampère, l'Apocalypse du Nord. « Les traditions sur lesquelles repose ce poëme, dit M. Ampère, appartiennent à la plus ancienne mythologie scandinave. Ici les dieux sont des êtres cosmiques, et non des personnages héroïques. C'est

[1] De Humboldt, *Vue des Cordillères*, tom. I, pag. 235 et 274; Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, tom. III, pag. 439, 440, édition in-8°. 1823. — [2] De Humboldt, *Vue des Cordillères*, tom. I. pag. 251.

un fragment, ou mieux, la réunion de plusieurs fragments, qui contiennent le sommaire des principaux mythes scandinaves, plutôt rappelés que retracés par quelques grands traits d'une poésie souvent obscure, toujours bizarre, quelquefois sublime [1]. » Après avoir retracé l'origine du monde, la création de l'homme et les travaux des dieux, la Vola raconte l'arrivée du génie du mal et la perversité des hommes qui en fut la suite. Alors son accent s'élève : « La plaine, où Sutur et les dieux bons, dit-elle, se rencontreront, pour combattre, à cent journées de marche, de longueur et de largeur ! Voilà le lieu qui leur est assigné. » Tout ce qui a trait à ce grand combat, dont l'issue décidera du sort du monde, est « développé, ajoute M. Ampère, avec la complaisance d'un prophète qui menace ses ennemis. « Enfin la victoire restera aux dieux, le monde sera renouvelé, et le règne de la justice commencera, pour ne plus finir [2].

Le cercle de nos investigations s'est tenu, jusqu'ici, en dehors du monde gréco-romain. Rentrons dans ce milieu, dont nous avons ailleurs sondé les plaies intellectuelles et sociales. Nous y rencontrerons la même foi au Rédempteur futur, qu'Aristote nomme « le vrai Libérateur et Sauveur. » — « C'est ce Dieu engendré avant tous les dieux, dit Platon, qui donne la paix au genre humain. Il inspire la douceur et

[1] M. Ampère, *Littérature et Voyages* (*Livres sacrés*, tom. II, pag. 814.) — [2] *Livres sacrés*, tom. II, pag. 814-816.

éteint la haine. Miséricordieux, bon, révéré des sages, admiré des dieux, ceux qui ne le possèdent pas doivent désirer de le posséder, et ceux qui le possèdent, doivent le conserver précieusement. Les gens de bien lui sont chers, et il s'éloigne des méchants. Il nous soutient dans nos travaux ; il nous rassure dans nos craintes ; il gouverne nos désirs et notre raison ; il est le Sauveur par excellence. Gloire des dieux et des hommes, et leur chef très-beau et très-bon, nous devons le suivre toujours, et le célébrer dans nos hymnes [1]. » Platon le possédait-il ce Dieu Sauveur ? Non. Il nous apprend, dans un autre passage, qu'il « viendra un jour, pour enseigner les mortels [2]. » D'avance, pourtant, il l'implore. « Au commencement de cet entretien, dit-il, invoquons le Dieu Sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve, en nous instruisant de la doctrine véritable. » On se rappelle la profession de foi de Socrate, que nous avons indiquée plus haut. Il importe de la citer en entier. Le philosophe, après avoir montré que Dieu n'a égard, ni à la multitude, ni à la magnificence des sacrifices, mais qu'il considère uniquement la disposition du cœur qui les offre, n'ose pas entreprendre d'expliquer quelles doivent être ces dispositions, ni ce qu'il faut demander à Dieu. « Il serait à

[1] Aristot., *De Mundo*, cap. VIII; *Opera omn.*, tom. I, pag. 475); Plat., *in Conviv.*, *Opera omn.*, tom. X, pag. 177-218, 219, édit. Bipont. — [2] Plat., *Tim.*, *Oper. omn.*, tom. IX, pag. 341.

craindre, dit-il, qu'on se trompât, en demandant à Dieu de véritables maux, que l'on prendrait pour des biens. Il faut donc attendre, jusqu'à ce que quelqu'un nous enseigne quels doivent être nos sentiments envers Dieu et envers les hommes. — *Alcibiade.* Quel sera ce maître, et quand viendra-t-il? Je verrai, avec grande joie, cet homme, quel qu'il soit. — *Socrate.* C'est celui à qui dès maintenant vous êtes cher; mais pour le connaître, il faut que les ténèbres qui offusquent votre esprit, et qui vous empêchent de discerner clairement le bien du mal, soient dissipées; de même que Minerve, dans Homère, ouvre les yeux de Diomède, pour lui faire distinguer le Dieu, caché sous la figure d'un homme. — *Alcibiade.* Qu'il dissipe donc cette nuée épaisse, car je suis prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnera, pour devenir meilleur. — *Socrate.* Je vous le dis encore, Celui dont nous parlons désire infiniment votre bien. — *Alcibiade.* Alors il me semble que je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. — *Socrate.* Certainement, cela est plus sûr que de vous exposer à déplaire à Dieu. — *Alcibiade.* Eh bien, nous offrirons des couronnes et les dons que la nouvelle loi prescrira, lorsque je verrai ce jour désiré. J'espère de la bonté des dieux qu'il ne tardera pas à venir [1]. » — Où donc Socrate et Platon, son interprète, avaient-ils puisé ces idées, si opposées à l'orgueil philosophique? Nul doute, dit le savant

[1] Plat.. *Alcibiad*, II, *Opera omn.*, tom. V, pag. 100 - 102.

Brucker, que la doctrine traditionnelle d'un Médiateur entre Dieu et les hommes, participant à la fois de la nature divine et de la nature humaine, ne se fût conservée au sein de l'antiquité, chez tous les peuples étrangers à la civilisation grecque. On peut donc conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que le génie de Socrate et de Platon s'inspira à cette source [1].

A mesure que les temps précipitent leur marche, les espérances du monde se traduisent par des accents plus énergiques. « Quelques mois avant la naissance d'Auguste, dit Suétone, un bruit, accrédité par les oracles, se répandit à Rome. De toutes parts, on annonçait, par l'interprétation d'un prodige récent, que la nature enfantait un roi pour le peuple romain. Le Sénat, effrayé, prit une mesure violente : un décret défendit d'élever les enfants qui naîtraient dans le cours de cette année. C'est Julius Marathus qui nous a conservé ce détail historique [2]. » Auguste naquit l'an 63 av. J.-C. Trente ans plus tard, il montait, avec le titre d'empereur, sur le trône du monde. L'attente universelle devait donc être satisfaite. Et pourtant, Tacite et Suétone nous apprennent que le monde continua à attendre

[1] Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, Par. II, part. I, lib. II, sect. IV, tom. II, pag. 434.

[2] *Auctor est Julius Marathus, ante paucos quam nasceretur (Augustus) menses, prodigium Romæ factum publice, quo denuntiabatur regem populi Romani naturam parturire, senatum exterritum censuisse ne quis illo anno genitus educaretur* (Sueton, *August.*, n° 94.)

un souverain, venu de l'Orient. « La multitude était convaincue, d'après d'antiques traditions sacerdotales, dit Tacite, qu'à cette époque, l'Orient devait ressaisir la suprématie, et que des hommes, sortis de la Judée, deviendraient les maîtres du monde [1]. » — « L'Orient tout entier, dit Suétone, avait les yeux fixés sur une antique et constante tradition, d'après laquelle les Destins promettaient le sceptre de l'univers à des hommes sortis, en ce temps, de la Judée [2]. » Singulière coïncidence! Pendant que les Juifs voyaient s'écouler les dernières années de la période septante fois hebdomadaire de Daniel, les prêtres étrusques annonçaient l'approche de la Grande Année, du dixième âge, ère fatidique, où la félicité universelle régnerait enfin sur le monde [3]. « Quelques mois avant la rupture de Marius et de Sylla, qui devait être si fatale aux Romains, dit Plutarque, l'air pur et serein retentit tout à coup de sons lugubres et plaintifs, qui descendaient du ciel. La consternation se répandit dans tous les cœurs. Les prêtres étrusques furent réunis dans le temple de Bellone, et consultés

[1] *Pluribus persuasio fuerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur* (Tacit., *Histor.* lib. V, nº 13). — [2] *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur* (Sueton., *Vespasian.*, nº 4. — [3] Voir Brucker, tom. I, pag. 334; Micali, *L'Italia avanti il dominio de Romani*, tom. II, pag. 212, édit. de Silvestri; Creuzer, *Religions de l'antiquité*, tom. II, liv. V, chap. II; Niebuhr, *Histoire romaine*, tom. I, etc., etc.

officiellement, par le Sénat, sur la signification du phénomène. Ils répondirent : « La trompette céleste annonce un nouvel âge, qui changera la face de l'univers[1]. » Les beaux vers de Virgile sont dans toutes les mémoires. « Il est venu, dit le Poëte, le dernier âge des oracles de Cumes. La grande période des siècles se renouvelle intégralement. Déjà la Vierge[2] fait son apparition, et ramène les félicités du règne de Saturne. Une race nouvelle descendra des hauteurs des cieux. Un enfant va naître, pour clore le siècle de fer, et rétablir l'âge d'or. Ton consulat, illustre Pollion, aura la gloire de fournir une date à cet heureux avénement des grands mois qui vont se succéder. Toutes les antiques souillures de nos crimes seront effacées, et la terre sera délivrée de la crainte séculaire qui l'opprime[3]. Cet enfant recevra la vie des dieux; avec la force et la vertu paternelles, il régnera sur l'univers pacifié. A tes pieds, Enfant divin, la terre étalera spontanément ses premières offrandes; les tapis de lierre, avec leurs grappes pendantes; les colocases, mêlés à l'acanthe gracieux. La chèvre des montagnes apportera pour toi sa mamelle gonflée de lait; le lion cessera d'être l'effroi des troupeaux; près de ton berceau, couvert de fleurs, le serpent expirera; les plantes vénéneuses mourront, et seront remplacées par les arbres par-

[1] Plutarch., *Sylla*, n. 10. — [2] *Ecce Virgo concipiet et pariet filium* (*Isa.*, cap. VII, 14. — [3] *Dimissa est iniquitas illius* (*Isa.*, cap. XL, 2).

fumés de l'Assyrie [1]. Tel est le siècle, dont les Parques, dociles à la volonté suprême des Destins, se hâtent de dérouler le fil sur leurs légers fuseaux. Fils bien-aimé des dieux, auguste rejeton de Jovis, hâte-toi, nos honneurs t'attendent! Vois le monde qui chancelle, dans son orbite immense, et les continents, et les mers, et les profondeurs des cieux. Tout s'agite et tressaille dans la joyeuse attente du siècle qui va venir. Oh ! puisse se prolonger ma vie jusqu'à ce jour fortuné ; puisse un dernier souffle rester sur mes lèvres, pour chanter tes exploits ! Parais donc, Petit Enfant, et commence à reconnaître, à son sourire, le visage de ta mère [2] ! »

On s'est étonné, depuis quelques siècles, d'entendre l'Eglise de Jésus-Christ proclamer, dans sa langue liturgique, l'accord des oracles païens avec les espérances ou les terreurs d'Israël. Il n'est pas un protestant, dans les cités d'Allemagne, d'Angleterre ou de Suisse, qui ne rie de pitié, en considérant, sous les voûtes des cathédrales gothiques,

[1] *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo et florebit quasi lilium : germinans germinabit, et exultabit lætabunda et lætans* (*Isa.*, cap. xxxv, 1, 2). *Parvulus enim natus est nobis et filius datus est nobis. Princeps pacis, multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis* (*Isa.*, cap. ix, 6, 7). *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit, et puer parvulus minabit eos* (*Isai.*, cap. xi, 6). *Lupus et agnus pascentur simul, leo et bos comedent paleas : et serpenti pulvis panis ejus ; non nocebunt, neque occident in omni monte sancto meo* (*Isa.*, cap. lxv, 25). *Pro saliuncâ ascendet abies, et pro urticâ crescet myrtus* (*Isa.*, cap. lv, 13.)

[2] Virg., *Eglog.* IV.



maintenant transformées en prêches calvinistes ou luthériens, l'image de la Sibylle, sculptée à côté des statues des quatre grands Prophètes, sur les stalles des anciens chanoines. La réaction liturgique du XVIIe siècle, en France, s'est faite, à ce point de vue, sous une inspiration analogue. On rougissait de chanter, avec l'Eglise romaine, le fameux verset : *Teste David cum Sibyllâ*. Comment n'a-t-on pas vu la magnificence de la démonstration catholique, dans cette alliance du monde entier en la foi à Jésus, Sauveur et Juge ? Sur leurs trépieds, du fond de leurs antres, sous les chênes de Dodone, sur la pierre des dolmen ou des menhirs, dans les forêts de la Gaule, dans les vastes plaines de l'Orient, partout où un souffle religieux agita jamais une poitrine humaine, la même foi au Rédempteur, qui doit venir enseigner et juger les mortels, éclate et déborde dans le monde antique. L'écho de la promesse de l'Eden se perpétue, sous la voûte sonore des âges, et vous refusez à l'Eglise catholique le droit de recueillir une des preuves les plus éclatantes de sa divine origine ! On disait : Les Sibylles sont une invention monacale, éclose dans les ténèbres du moyen âge ! Etait-ce un moine que Virgile? C'est lui qui disait, en l'an 43 avant Jésus-Christ :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Cicéron vivait-il au moyen âge ? Voici ce qu'il écrivait : « Interrogeons les vers de la Sibylle, que , dans son inspi-



ration divine, elle jette, dit-on, aux vents, sur des feuilles éparses. Naguère, le bruit se répandit, à Rome, qu'un interprète des livres sibyllins allait développer, en présence du Sénat, la doctrine qu'il y avait lue. Selon lui, il nous fallait, si nous voulions être sauvés, consentir à donner le nom de Roi au Maître qui allait venir régner sur nous. Si cette parole est dans les livres sibyllins, quel homme désigne-t-elle, en quel temps doit-il naître ? Ah ! tous ensemble, augures et aruspices, agissons de concert, pour trouver, dans ces livres, toute autre chose qu'un roi ! Ni les dieux, ni les hommes n'en laisseront jamais monter un au Capitole[1]. » Malgré les dieux et les hommes, est-ce que la croix, sceptre d'un roi immortel, ne domine pas le Capitole? Manifestement, les sympathies républicaines de Cicéron se révoltaient contre l'oracle sibyllin. L'orateur philosophe jette une négation emphatique à la prédiction de la Sibylle, et ne réussit qu'à mieux constater, pour l'avenir, sa propre erreur et la véracité de la prophétesse. Enfin, pour justifier, dès maintenant, sans avoir plus à y revenir, la mention simultanée de David et de la Sibylle, dans le chant liturgique, où l'Eglise romaine retrace, sur la tombe de ses

[1] *Sibyllæ versus observamus quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper falsa quadam hominum fama dicturus in senatu putabatur, eum quem revera regem habebamus, appellandum quoque esse regem, si salvi esse vellemus. Hoc si est in libris, in quem hominem et in quod tempus est?... Cum antistitibus agamus ut quidvis potius ex illis libris, quam regem proferant, quem Romæ posthac neque dii neque homines patientur* (Cicer., *De Divinatione*, lib. II).

enfants, la catastrophe finale qui réduira le monde en poudre, il nous suffit de reproduire ici un autre texte de Cicéron : « *Futura præsentiunt, ut deflagrationem futuram aliquando cœli atque terrarum.* » C'est bien là, si l'on y veut réfléchir, la confirmation du texte liturgique :

Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

L'existence des Sibylles a été récemment démontrée par un membre de l'Institut, qui a consacré à ce sujet deux volumes, dont l'érudition, la sage critique, et l'impartialité ont conquis les suffrages du monde savant[1]. M. Alexandre a porté le dernier coup à cette étroite et mesquine philosophie du dernier siècle, qui croyait résoudre les plus graves questions par un éclat de rire. Nous renvoyons les lecteurs, qui souhaiteraient une étude plus approfondie de la question, à cette œuvre magistrale. Pour nous, avant même que la critique la plus autorisée nous eût apporté cette confirmation irrécusable, nous pensions qu'il suffisait des témoignages de l'antiquité païenne pour trancher la difficulté. Quoi! disions-nous, Cicéron atteste que la Sibylle annonçait l'avénement d'un roi, dont les Romains devaient reconnaître la souveraineté, s'ils voulaient avoir le salut, *Si salvi esse vellemus.* L'orateur républicain s'exalte, à la seule pen-

[1] ΧΡΗΣΜΟΙ ΣΙΒΥΛΛΙΑΚΟΙ, *Oracula sibyllina*, curante C. Alexandro, 2 vol. in-4°, Firmin Didot, Paris, 1856.

sée d'un monarque, relevant, sur le Capitole, le sceptre brisé de Tarquin le Superbe. Il demande : Où est ce roi, qui l'a vu, pour quels siècles est-il réservé? Il adjure les dieux et les hommes de ne souffrir jamais une pareille usurpation. Et nous, témoins de la vanité des récriminations de l'orateur romain, et de l'accomplissement, au pied de la lettre, des prédictions sibyllines, nous fermerons les yeux à la lumière, et nous ne verrons pas l'accord des traditions païennes avec les prophéties messianiques, dans la personne de Jésus-Christ! Virgile nomme la Sibylle de Cumes et commente ses oracles en vers immortels ; on n'en tiendra compte !

Parmi les oracles sibyllins, dont le texte est venu jusqu'à nous, on en trouve qui sont postérieurs à l'ère chrétienne. Cela devait être ; puisque le paganisme ne succomba définitivement que trois siècles après la naissance de Jésus-Christ. Mais que nous importe le plus ou moins d'authenticité de ces textes actuellement conservés ? A l'époque de Virgile et de Cicéron, le Christianisme n'existait pas encore : Virgile et Cicéron ne sont pas suspects de monachisme. De leur temps, la Sibylle annonçait la naissance d'un Dieu, sous une forme humaine ; l'avénement d'un roi, qui apportait le salut au monde ; et enfin la catastrophe finale, qui clôrait le temps, par une conflagration universelle. Donc, à l'époque de Virgile et de Cicéron, la Sibylle parlait comme Isaïe et David. Donc, avec l'Eglise

catholique, nous avons le droit de constater ce mouvement unanime de l'humanité, qui se précipite au-devant du Rédempteur.

Ce n'est plus seulement le saint vieillard Siméon, qui, sous les portiques du nouveau Temple de Jérusalem, a été divinement averti que sa vieillesse serait consolée par la venue du Messie attendu [1]. Ce n'est pas seulement Anne, la prophétesse [2], qui partage cette espérance enivrante. Ce ne sont pas seulement les Juifs, qui ont supputé les temps, et qui voient se lever l'aurore divine. Pendant que les courtisans d'Hérode essaient de reporter sur leur maître le bénéfice de cette expectative générale, et décorent le roi iduméen du titre de Messie [3], les flatteurs d'Auguste appliquent également au César de Rome les prédictions des oracles sibyllins. L'attente est partout. Le monde semble suspendre sa marche ; on interroge tous les points du ciel ; on écoute ; on espère ! Les temps sont accomplis, leur plénitude est consommée. Le recueillement de l'humanité, à cette heure solennelle, se revêt d'un mystérieux caractère. Il y eut un silence qui rappelait celui de l'univers créé, alors qu'il

[1] *Non visurum se mortem nisi prius videret Christum Domini* (Luc, cap. II, 26). — [2] Id., *ibid.*, 38. — [3] Tertullien et saint Jérôme nous apprennent cette singulière particularité : *Herodianos qui Christum Herodem esse dixerunt* (Tertull., *De Præscript.*, cap. XLV; *Patrol. lat.*, tom. II, col. 61). *Herodiani Herodem regem suscepere pro Christo* (Hieron., *Dialog. adversus Luciferianos*, nº 23 ; *Patrol. lat.*, tom. XXIII, col. 178).

attendait, de la main de Dieu, un maître futur, à l'époque où la Trinité sainte méditait la formation de l'homme. Que de sang, de crimes et d'ignominies sur cette race humaine, depuis l'instant où elle était sortie, radieuse et pure, de la création première! L'œuvre de la réhabilitation sera plus merveilleuse encore. Le jour, dont les splendeurs vont éclater à nos regards, est celui qui éclairera le triomphe d'une fille d'Eve sur l'antique serpent; qui réalisera les bénédictions dont un enfant d'Abraham devait doter toutes les tribus de la terre. Le Prêtre, selon l'ordre de Melchisédech; l'Isaac du mont Moriah; l'Envoyé des collines éternelles, prédit par Jacob; le Prophète, suscité de Dieu comme Moïse; le Conquérant, fils de David; pacifique comme Salomon; dont l'empire signifie la paix; dont le nom est Dieu avec nous; dont la mère doit être une vierge; dont la patrie est Bethléem; dont les envoyés doivent parcourir le monde et passer jusqu'aux îles lointaines, pour annoncer le royaume des cieux; le Messie, enfin, va paraître. Déjà son étoile, annoncée par Balaam, a été signalée par les Mages de l'Orient. Venez, Fils des patriarches, Héritier des rois de Juda, Espoir des justes, véritable Agneau des sacrifices, Arche d'alliance immortelle; réalisez toutes les figures; accomplissez toutes les promesses; consommez le monde dans l'unité! Le Testament ancien, avec son cortége d'espérances séculaires, entoure votre berceau. L'humanité, courbée sous le joug de l'erreur, assise dans l'ombre de

quatre mille ans, attend votre lumière. Elle tressaille, comme le cerf altéré, qui soupire après l'onde des fontaines ; elle veut se plonger dans les sources d'eaux vives, ouvertes par le Sauveur, et rejaillissant jusqu'à la vie éternelle !

HISTOIRE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉVANGILE ET LE RATIONALISME MODERNE.

SOMMAIRE.

§ I. LA BONNE NOUVELLE.

1. *In principio erat Verbum.* — 2. Divinité de la doctrine du Verbe fait chair. — 3. La bonne nouvelle. — 4. L'*In principio* du rationalisme. — 5. Une page de Platon. — 6. Supériorité de l'Evangile. — 7. La révélation évangélique est un acte, en même temps qu'une doctrine. — 8. Un mot de saint Athanase. — 9. Miracles permanents de l'Evangile. — 10. Miracle de la conversion du monde païen. — 11. Miracle de conversion sociale par l'Evangile. — 12. Miracle de conversion individuelle par l'Evangile. — 13. Jésus - Christ toujours vivant — 14. L'Evangile toujours vivant.

§ II. L'ÉVANGILE DU RATIONALISME.

15. La révélation évangélique et le libre arbitre de la conscience humaine. — 16. L'Evangile selon le rationalisme. Premières années de la vie de Jésus-Christ. — 17. Le Jésus des rationalistes en Galilée. — 18. Le Jésus des rationalistes à Jérusalem. Invention posthume de l'Eucharistie. — 19. Dernière année du Jésus des rationalistes. Démence caractérisée. — 20. Pseudo-résurrection de Lazare. Mort du Jésus des rationalistes. Sa non-résurrection. — 21. Le Jésus des rationalistes n'est ni Dieu, ni homme, ni même un héros de roman acceptable. — 22. Le Jésus du rationalisme adoré par son auteur. — 23. Base historique et philologique du système rationaliste. — 24. Saint Papias. — 25. Les

§ I. La Bonne Nouvelle.

In principio erat Verbum.

1. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Lui, le Verbe, il était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par lui, rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Or, la lumière a éclaté dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Il y eut un homme, envoyé de Dieu; son nom était Jean. Il parut, comme un témoin, pour attester la lumière; afin que, par lui, tous fussent appelés à croire. Lui-même n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la lumière véritable, qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde; le monde a été fait par lui; et le monde ne l'a pas connu. Il vint dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais, à tous ceux qui le reçurent, et qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la

chair, ni de la volonté des hommes; ils sont nés de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (Nous avons vu sa gloire, la gloire qui convient au Fils unique du Père), plein de grâce et de vérité. Nul homme n'a jamais vu Dieu; le Fils, seul engendré, qui est dans le sein du Père, nous l'a fait connaître[1]. »

Divinité de la doctrine du Verbe fait chair.

2. Les profondeurs de la Trinité divine s'étaient entr'ouvertes, une première fois, à la naissance des temps, à l'heure où Dieu, la fécondité sans mesure, donna leur commencement aux êtres créés. Moïse avait rattaché le premier anneau de la généalogie des mondes au Créateur tout-puissant, infini, éternel, existant avant tout commencement, et dont tout ce qui a dû commencer pour être reçut la vie. Une seconde fois, les splendeurs de la Divinité éclatent à nos regards. « Par delà tous les sommets terrestres, dit saint Augustin, plus haut que les campagnes de l'éther et que les altitudes sidérales, au-dessus des chœurs angéliques, il est monté l'Aigle, le Fils du tonnerre! Du point où il est parvenu, mesurez toutes les hauteurs que son vol a dépassées, pour y atteindre. » C'est le sein même de la Divinité dans lequel il nous introduit. « Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Il était, non pas un élément confus, un germe qui se développera sous une incubation laborieuse; il était « le Verbe, la Parole intérieure, comme dit Bossuet, la

[1] Joan., I, 1-14, 18.

Pensée, la Raison, l'Intelligence, la Sagesse, le Discours intérieur, Discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par le raisonnement, » mais la Parole substantielle qui est la Vérité, le Discours efficace qui est Créateur, la Raison permanente qui est la source de toute vie, car « le Verbe était Dieu. » Son existence n'était point détachée de Dieu, car « il était en Dieu ; » elle n'était pas non plus confondue, sans distinction, dans l'essence divine, car « il était avec Dieu. » Parole éternelle, au sein du Père, le Verbe a produit dans le temps les êtres créés. « Tout a été fait par lui. » Il a coopéré directement à l'ensemble et à chaque détail de la création ; « rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui. » Mais lui-même n'a jamais été fait, puisque, avant tout commencement, il était ; il était Dieu, en Dieu, avec Dieu. Etre et faire tout ce qui a été fait, voilà la nature et la puissance du Verbe. Etre fait, voilà la condition de tout ce qui existe par le Verbe. Ainsi le Verbe « était la vie ; » non pas cette vie contingente, qui est en nous et n'est pas de nous, vie caduque, étroite, pleine d'obscurités et de défaillances, mais la vie dans la plénitude, dans sa substance même, dans son indestructible intégrité, dans son essence radieuse. « On appelle vie, dit Bossuet, voir, goûter, sentir, aller deçà et delà, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle vie, entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui,

l'être par sa jouissance. C'est la véritable vie. Mais quelle en est la source, si ce n'est le Verbe? En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. » — « Et la lumière a éclaté parmi les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Nous avons mesuré l'épaisseur de ces ténèbres palpables, qui couvraient le monde, depuis le jour où, rompant avec la « vie qui est dans le Verbe, » l'humanité s'était assise à l'ombre de la mort. Il y eut dès lors, entre le Verbe et sa créature, un abîme de séparation, abîme plus profond, plus ténébreux, plus infranchissable que l'antique chaos. La lumière ne pénétrait plus sous ces voûtes sombres; l'homme ne comprenait plus. Il fallait que le Soleil des éternelles splendeurs descendît jusqu'au fond des régions obscures et désolées. Mais son aurore eut un rayon précurseur. « Le messager qui devait préparer les voies » au Verbe, attendu par Israël et par l'humanité tout entière, « fut un homme envoyé de Dieu; son nom était Jean. Il n'était pas la lumière, il en était le témoin. » Alors, « le Verbe se fit chair et il a habité parmi nous. » Le Verbe, Fils unique du Père, Dieu éternel, Dieu créateur, Dieu infini, tout-puissant, immuable, lui qui n'a jamais eu de commencement, le Verbe a été fait chair! Ce n'est plus ici, comme au jour de la création, Dieu tout entier, sa pensée, son conseil, sa providence, traçant chaque linéament de l'argile impure qui sera l'homme. C'est Dieu qui s'absorbe tout entier, dans le limon humain qui se nomme

la chair ! *Et Verbum caro factum est*. Parole qu'il faut prononcer à genoux, qui dépasse à jamais toutes les aspirations d'une intelligence créée, qui anéantit tous les orgueils humains, et qui allumera, jusqu'à la consommation des siècles, des incendies d'amour ! Le Verbe s'est fait chair ! Le pont vient d'être jeté sur le grand abîme de séparation entre la lumière et les ténèbres. Les hommes savaient bien qu'il existait, cet abîme ; ils avaient partout des Pontifes, pour rétablir le passage. Les hommes savaient bien qu'il y avait rupture entre le ciel et la terre ; ils avaient constamment sur les lèvres le mot de *Religion*, pour chercher à relier l'humanité à Dieu. Mais le vrai Pontife, dont Aaron n'était que la figure ; le Consommateur de toute Religion, c'est le Verbe fait chair ! Il est le médiateur, touchant d'un côté aux sommets éternels, plongeant de l'autre jusqu'aux profondeurs de l'abîme ; saisissant l'homme dans sa misère pour l'élever jusqu'à Dieu ; unissant les extrêmes dans sa personne, Dieu pour traiter avec Dieu, homme pour réconcilier l'homme à Dieu ; Verbe incarné pour redresser les voies de toute chair, et, dans une rédemption plus admirable et plus féconde que la création elle-même, faisant naître, par une génération spirituelle et sans nombre, des fils de Dieu, qui ne le sont pas, comme lui, par nature, car lui seul est « le Fils unique du Père, » mais qui le deviennent par l'adoption de la foi. « Voilà, dit saint Augustin, le grand, l'inénarrable mystère !

3. On conçoit que cette révélation ait reçu par excellence le nom de Bonne Nouvelle : *Evangelium*. Ils vont partir les hérauts chargés de l'annoncer, dans les *ergastulum* des cités romaines, à des milliers d'esclaves, dont la chair est déchirée par les fouets, souillée par tous les caprices d'une volupté despotique, meurtrie par les chaînes, broyée sous la dent des lions. Le Verbe a été fait chair! Tressaillez d'allégresse, dans vos noirs cachots, ou dans les repaires de l'infamie, populations courbées sous le joug de la mort! Et vous, âmes abaissées dans l'ignorance et l'erreur, dégradées par un sensualisme brutal, victimes de passions sans frein, plus esclaves de vos concupiscences que ne le sont de vous-mêmes les misérables créatures humaines dont vous achetez le corps et l'âme pour quelques centaines de sesterces, dont vous engraissez comme d'une vile pâture vos lamproies favorites, repentez-vous! le Verbe a été fait chair! Manifestement, la meilleure, la plus grande nouvelle que l'humanité ait jamais entendue, la voici. Elle a pour titre : Evangile de Jésus-Christ. Rhéteur, il vous semblerait bon qu'on eût dit : l'Evangile de Jean, l'Evangile de Luc, de Marc ou de Matthieu; comme si cette bonne nouvelle pouvait être signée d'un nom d'homme! Est-ce qu'un homme a pu parler ainsi? Est-ce que le génie de l'homme aurait pu entr'ouvrir le sein du Père, et décrire la génération du Verbe, dans les splendeurs de la Trinité? Est-ce qu'un homme aurait jamais inventé ces mystères de gloire,

La Bonne Nouvelle.

d'amour et de magnificence, dont le premier terme est la révélation de l'essence divine dans toute sa profondeur, dont le dernier terme est la plus incroyable affirmation des tendresses de Dieu? *Et Verbum caro factum est.*

L'*In principio* du rationalisme.

4. Quand un homme se pose en révélateur; quand, du haut de son génie solitaire, il embrasse, d'un regard, le problème de l'humanité, dévorée par des aspirations immenses et refoulée sur son propre néant par les limites, les ténèbres et les incertitudes dont son intelligence est enveloppée, écoutez la grande nouvelle qu'il apporte à tout un siècle, et que les échos de la publicité reproduisent, au milieu de la stupeur générale. Vous comparerez si vous en avez le courage. Voici l'*In principio,* non pas « d'un pêcheur Galiléen[1], Jean fils de Zébédée, » mais d'un lettré rationaliste, qui s'exprime ainsi : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire qu'il vit, dans la nature, quelque chose au delà de la réalité, et, pour lui, quelque chose au delà de la mort. Ce sentiment, pendant des milliers d'années, s'égara de la manière la plus étrange. Chez beaucoup de races, il ne dépassa point la croyance aux sorciers, sous la forme grossière où nous la trouvons encore dans certaines parties de l'Océanie. Chez quelques-uns, le sentiment religieux aboutit aux honteuses scènes de boucherie, qui forment le caractère de l'ancienne religion du Mexique; chez d'autres, en Afrique surtout, il

[1] E. Renan, *Vie de Jésus,* Introd., p. 25, 3e édit.

arriva au pur fétichisme, c'est-à-dire à l'adoration d'un objet matériel, auquel on attribuait des pouvoirs surnaturels. Comme l'instinct de l'amour, qui, par moments, élève l'homme le plus vulgaire au-dessus de lui-même, se change parfois en perversion et en férocité, ainsi cette divine faculté de la religion put longtemps sembler un chancre qu'il fallait extirper de l'espèce humaine, une cause d'erreurs et de crimes que les sages devaient chercher à supprimer[1]. » Ainsi parle le moderne révélateur. Quelle lumière projetée sur les horizons intellectuels! Un jour, l'animal primitif s'endormit gorille ou chimpanzé; il se réveilla, le lendemain, homme intelligent! Epoque mémorable, dont nous demandons instamment la date précise; il serait temps de l'inscrire, à la première page des annales humaines. L'homme vit la « nature » délicieuse contemplation, dont ses yeux de singe n'avaient pu saisir que les tableaux les plus grossiers. Ces charmes, subitement révélés, l'enivrèrent, il alla au delà du but. « Il vit quelque chose au delà de la réalité. » Le malheureux, il ne savait point, comme nos rationalistes, que le surnaturel n'existe pas. D'erreur en erreur, il en vint à se forger « pour lui quelque chose au delà de la mort. » Bientôt il fléchit sous les épouvantements d'une religion imaginaire; son instinct d'amour se traduisit en « un chancre religieux, qu'il fallut extirper de l'espèce humaine. » Hélas! pourquoi l'animal

[1] M. E. Renan, *Vie de Jésus*, p. 2.

primitif n'était-il pas resté orang-outang? Mais la transformation était faite, et il semble qu'elle fut irrévocable, malgré son caractère fort peu naturel. O homme! console-toi, si tu peux; voici l'Evangile moderne. Il n'y a rien au-dessus de la nature; il n'y a rien pour toi au delà de la mort. Tu n'eus jamais qu'un seul malheur : celui de te distinguer de l'animal. Est-il donc si difficile de reconquérir ta félicité perdue, en retournant à ton origine première?

Une page de Platon.

5. De cette révélation dans l'ignoble, à la formule de Platon, il y a la distance de la terre au ciel. Prêtez l'oreille à cette voix, que le paganisme lui-même avait appelée divine. « Dieu, comme l'enseigne la tradition antique, dit Platon, ayant en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, fait invariablement ce qui est bien, suivant la nature. Toujours il est accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Quiconque veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette justice, et lui obéit avec une humble docilité. Mais celui qui s'élève avec orgueil, à cause de ses richesses, de ses honneurs, ou de sa beauté; celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente présomption, comme s'il n'avait besoin ni de souverain, ni de maître, et qu'il fût au contraire capable de conduire les autres, Dieu l'abandonne entièrement; et ce misérable délaissé, s'associant d'autres malheureux, abandonnés comme lui, s'applaudit en bouleversant tout, et il ne manque pas de gens aux yeux de qui il paraît être quelque

chose; mais, puni bientôt par l'irréprochable jugement de Dieu, il renverse à la fois, et lui-même, et sa maison, et la cité tout entière. Or, puisqu'il en est ainsi, que doit faire et que doit penser le sage? Nul doute que le devoir de chaque homme ne soit de chercher par quel moyen il sera du nombre des serviteurs de Dieu. Qu'est-ce donc qui est agréable à Dieu et conforme à sa volonté? Une seule chose, selon la parole ancienne et invariable, qui nous apprend qu'il n'y a d'amitié qu'entre les êtres semblables, et qui s'éloignent de tout excès. Or, la souveraine mesure de toutes choses doit être, pour nous, Dieu, ainsi qu'on le dit, bien plus qu'aucun homme, quel qu'il soit. Si donc vous voulez être ami de Dieu, efforcez-vous de lui ressembler autant qu'il vous sera possible[1]. »

6. On respire ici un air pur, dans une atmosphère supérieure. Dieu, ayant en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, est présenté à notre intelligence comme la mesure de la souveraine justice, le modèle suprême et l'infinie récompense des vertus humaines. Mais, autant la doctrine traditionnelle de Platon est au-dessus du rêve matérialiste de l'initiateur moderne, autant elle reste inférieure à l'*In principio* de l'Evangile. Tel est, en effet, le miracle par excellence de la révélation du Verbe incarné. L'enseignement de toute philosophie humaine ne pouvait

Supériorité de l'Evangile.

[1] Plato, *De Legibus*, lib. IV. Op., tom. VIII, pag. 185, 186, éd. Bipont.

être et ne sera jamais qu'une parole discutable, plus ou moins autorisée, plus ou moins accessible aux diverses intelligences, n'ayant de réalité que dans la pensée du maître et d'un petit cercle d'auditeurs immédiats, ou de disciples posthumes, qui chercheront péniblement la vérité, avec le pédantesque appareil du livre écrit, de la controverse et des labeurs scientifiques. Le Verbe fait chair, c'est la Parole éternelle, descendue dans l'homme et le transformant tout entier; c'est la doctrine vivante, implantée dans tous les cœurs, rayonnant dans toutes les intelligences. Les ignorants ne savent pas lire; les pauvres n'en ont pas le temps; les lettrés, qui savent ou qui peuvent lire, n'ont ni le même degré de culture, ni les mêmes aptitudes d'esprit pour comprendre. L'humanité, enfin, dans son ensemble, est travaillée par une infirmité native, qui atteint toutes les intelligences et tous les cœurs. La philosophie n'a pas de remède connu, pour cette maladie universelle. Sa doctrine est-elle une force, en même temps qu'une lumière? A-t-elle en soi la puissance créatrice, pour refaire, dans l'homme intellectuel, un œil capable de supporter l'éclat de la vérité; un sens nouveau, pour la connaître; un cœur nouveau, pour l'étreindre; une volonté nouvelle, pour la pratiquer? Réformer le monde, c'est manifestement le former une seconde fois, c'est-à-dire, le créer à nouveau, dans la pensée, dans les sentiments, dans les désirs, dans les affections, dans l'être moral et intelligent tout entier. Cette

grande œuvre, cette création, plus admirable que la première, suppose, non plus une parole morte aussitôt que prononcée, mais une parole vivante, efficace, produisant ce qu'elle énonce, apportant, d'un côté, la lumière, la vérité et la vie; de l'autre, faisant éclore, au sein de l'humanité, des énergies inconnues, pour supporter le poids de ces grandes choses. Voilà pourquoi la sagesse de Socrate, de Platon, de tous les philosophes antiques, n'a pas converti un seul royaume, une seule cité, une seule bourgade; peut-être pas une seule des âmes, affamées de vérité et de vie, qui se pressaient autour du maître, l'écoutaient avidement, et couraient ensuite se replonger dans le vice consacré et dans les voluptés habituelles.

La révélation évangélique est un acte en même temps qu'une doctrine.

7. Le Verbe s'est fait chair. Il y a ici un acte et une doctrine; un acte, le plus puissant, le plus fécond, le plus profondément créateur que la pensée puisse concevoir. Semer les mondes dans les champs de l'espace, et peupler le néant, c'est là une puissance essentiellement comprise dans la notion même de Dieu. Qui dit créateur, dit création. Nous saisissons nettement la relation entre les deux termes, et quoique cette toute-puissance soit infiniment au-dessus de notre faiblesse, la raison, qui ne saurait l'expliquer, en conçoit l'existence. Mais, enfin, dans la création première, Dieu agit hors de lui; dans la seconde, c'est-à-dire dans l'Incarnation, Dieu agit sur Dieu même. La Parole créatrice se fait ce qu'elle n'était pas encore. Grand Dieu! que

n'étiez-vous pas cependant, et quelle gloire manquait à votre gloire? Pouvons-nous imaginer ce que vous allez faire, à quelle autre hauteur votre majesté infinie va élever son trône? Non, Dieu ne monte pas, il ne s'élève pas; et comment pourrait grandir et croître l'Immense, l'Infini, l'Eternel, l'Etre? Mais il peut descendre. Il s'incline donc plus bas que l'ange, plus bas que l'esprit, plus bas que l'âme, plus bas que la parole humaine. Le Verbe s'est fait, non pas ange, non pas esprit, non pas âme. Verbe divin, il pouvait se faire Verbe humain. Tout cela est trop haut pour lui. Le Verbe s'est fait chair! Voilà l'acte de Dieu, dans les profondeurs extrêmes de l'abaissement. Raison humaine, le comprendras-tu jamais? Amour humain, sauras-tu jamais la reconnaître dignement, cette folie de la croix, comme parle saint Paul? Mais, en proportion inverse des condescendances divines, l'homme s'élève, de toute la proportion où Dieu s'abaisse; il se fortifie de toute l'infirmité; il s'enrichit de tous les dénûments; il resplendit de toutes les misères épousées par le Verbe. Le Verbe a été fait chair, et l'homme a reçu le pouvoir de devenir Fils de Dieu. Tout-puissant, dans les splendeurs des saints, le Verbe a conservé sa toute-puissance dans les ignominies de la chair. Créateur sur la terre, comme il l'est au ciel, il transmet à la nature humaine sa fécondité et sa vie. Le chrétien va disparaître, comme homme, c'est le Christ qui vivra et agira en lui. L'acte divin crée un homme nouveau,

pour connaître, aimer, embrasser la doctrine nouvelle : toutes les transformations sont accomplies à la fois : le miracle appelle le miracle, dans cette gradation merveilleuse, où chacun des abaissements du Verbe est un triomphe pour l'humanité.

Un mot de saint Athanase.

8. On ne saurait trop insister sur les caractères extrinsèquement miraculeux de la prédication évangélique. Nos pères savaient ces choses; notre siècle les a désapprises. Il ne se croit pas positivement sûr que Jésus-Christ ait jamais ressuscité un mort. Nous avons entendu mille fois les lettrés de nos jours demander, avec une arrogance ingénue, quelle est la différence essentielle entre l'enseignement de Socrate et celui de l'Evangile. Saint Athanase va leur répondre. « Où est, dit-il, le sage, le révélateur, le philosophe humain, dont la doctrine ait produit ce miracle d'illuminer le monde, depuis le cachot de l'esclave jusqu'au trône du souverain, et de marquer tous les fronts de sa religieuse empreinte? Si le Christ ne fut qu'un homme, comment n'échoua-t-il pas devant les divinités du vieux monde? Manquait-il de rois et de puissants, quand Jésus naquit? Les Chaldéens avaient leurs savants et leurs mages; l'Egypte et l'Inde en étaient remplies. Quel est le roi, quel est le sage, à l'apogée de sa gloire, qui ait réussi à rendre sa doctrine universelle; à arracher le monde aux ténèbres idolâtriques? Les philosophes de la Grèce ont écrit des pages éloquentes. Comparez l'effet de leurs sublimes dis-

cours aux conquêtes réalisées par la croix de Jésus-Christ. A la mort du philosophe, sa doctrine était oubliée; elle ne parvenait pas même à triompher, pendant la vie de son auteur, des attaques et des controverses rivales. Le Fils de Dieu paraît; il dédaigne la pompe du langage, il emprunte l'idiome des petits, comme il en avait adopté la pauvreté, et son enseignement fait pâlir celui de tous les philosophes; il ruine tous leurs systèmes; il attire à lui l'univers! Qu'on me cite un philosophe qui ait converti les âmes; rendu chastes des cœurs souillés de débauches; arraché le fer aux mains des meurtriers; inspiré un courage surhumain aux caractères les plus timides! Qui a dompté la barbarie, et transformé le monde païen, n'est-ce pas la foi en Jésus-Christ[1]? »

Miracles permanents de l'Evangile.

9. Voilà réellement le miracle de l'Evangile, miracle historique, permanent, visible, palpable. A l'heure où intervint, dans la série des âges, la grande nouvelle du Verbe fait chair, le courant de l'humanité était violemment entraîné dans le sensualisme le plus brutal, dans le matérialisme le plus abject. Qui donc a refoulé ces flots de barbarie, de volupté et de sang! Quand le torrent se précipite des montagnes, enlevant dans sa course furieuse les digues péniblement édifiées, les arbres séculaires, les maisons, les rochers eux-mêmes; si un homme se présentait, au milieu

[1] Athanas., *Orat. de Incarnat. Verbi Dei* (*Patrol. græc.*, tom. XXV, col. 186).

des populations consternées, et, qu'étendant la main, il commandât aux flots bondissants de refluer vers leur source ; si, docile à sa voix, l'avalanche liquide s'arrêtait, comme suspendue, au-dessus de la vallée, et rétrogradait en sens inverse de sa pente, si vous étiez témoin de cette grande scène, tous les sophistes du monde vous empêcheraient-ils de crier au miracle? Auriez-vous besoin de réunir les académies, d'interroger « une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique [1]? » Avant même de songer à toutes ces puérilités, vous seriez à genoux, bénissant le prodige de la bonté divine. En vérité, ce miracle qui aurait sauvé quelques pauvres châlets, dans une vallée des Alpes, est-il comparable à celui qui arrêta soudain, dans son essor victorieux, la plus grande civilisation païenne qui fut jamais, et sauva l'humanité tout entière? Cela ne vous suffit pas, dites-vous. « Comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que, dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire

[1] *Vie de Jésus*, Introduct., pag. 41.

appartient ou est délégué à certaines personnes. » Eh bien, le miracle s'est reproduit vingt fois, quarante fois, dans d'autres circonstances, il s'est multiplié par autant de nations païennes qui se sont tour à tour présentées à l'action du Verbe fait chair. Pourquoi les fils des Francs ne vont-ils plus, comme leurs pères, couper le gui sacré dans les forêts druidiques, et verser le sang des vaincus sur la pierre de Teutatès? Comment les Huns, les Goths, les Alains, les Vandales, torrent de barbarie, se sont-ils transformés soudain en une source bienfaisante, qui a produit notre civilisation chrétienne? A l'heure actuelle, demandez qui arrache à l'Océanien ses trophées de chevelures sanglantes; qui apprend à l'anthropophage de la Polynésie et du centre de l'Afrique, à respecter la chair et le sang des vaincus? C'est le Verbe fait chair qui accomplit ces miracles, qui les a renouvelés, avec une perpétuité visible, et qui les répétera jusqu'à la consommation des siècles!

Miracle de la conversion du monde païen.

10. Que signifie, après cela, votre dogmatisme incrédule? Vous dites, avec un dédain superbe : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. » On vous répondra : Le monde était païen, la volupté était une déesse, on l'adorait sans peine; la vengeance était un devoir, on la trouvait douce; la jouissance était la loi suprême, on l'acceptait sans contrainte; toutes les passions avaient des autels, on ne leur refusait pas l'en-

cens ; les instincts les plus corrompus du cœur étaient déifiés ; on leur sacrifiait sans résistance. Soudain, quelques pêcheurs de Galilée, sans lettres, sans éloquence, sans crédit, sans force, sans prestige humain, se répandent sur ce monde ivre de sensualisme. Ils disent : Que la volupté perde jusqu'à son nom parmi vous; la croix de Jésus-Christ suffit à vos délices. Si l'on vous frappe sur la joue droite, tendez l'autre au soufflet de votre ennemi; mortifiez votre chair, réduisez-la en servitude ; bienheureux les pauvres, les humbles, les chastes, les miséricordieux ; bienheureux les souffrants, bienheureux les persécutés ! — Voilà ce qu'ils enseignent. Et le monde, troublé dans sa possession séculaire, s'irrite contre les voix importunes qui prétendent l'arracher à ses cupidités, à ses plaisirs, à ses fêtes sans remords, à ses orgies sans fin, à ses divinités commodes, à ses festins, à ses chants impudiques. On tue sans pitié, on massacre, on brûle, on égorge, on crucifie les prêcheurs. Rois, peuples, courtisans, philosophes, tout ce qui a un glaive, un sceptre, une plume, une puissance quelconque, invente des supplices nouveaux, pour les nouveaux ennemis du genre humain. Cela dure depuis dix-huit siècles, avec des intermittences, suivies de frénésies plus sanglantes encore, et pourtant le Verbe fait chair est le Dieu du monde. Où est l'école de Socrate ? Où sont les disciples de Platon ? Où est la religion d'Aristote ? Qui s'en inquiète ? Combien de milliers d'hommes, je ne dis pas dans le monde entier, mais

en France, ou en Angleterre, les deux centres les plus considérables de la civilisation moderne, mourront sans avoir su le nom de ces sages? Interrogez pourtant le dernier enfant du plus humble de nos villages, il a reçu le baptême de Jésus, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et il en sait, sur nos destinées immortelles, plus que Platon, Socrate et Aristote.

Miracle de conversion sociale par l'Evangile.

11. Habitude, dites-vous, religion d'état, courant séculaire qui a remplacé le courant païen, et qui s'est épuisé par sa propre victoire! Le nom du Christ est encore debout; mais son œuvre est à terre; la séve féconde ne vivifie plus son enseignement; le christianisme se meurt! — Ainsi vous parlez, et vous venez de nier solennellement la divinité de Jésus-Christ; vous avez délayé votre négation dans tous les sophismes de l'ancienne et moderne incrédulité. Arius avait proféré, avant vous, cette formule, tombée déjà des lèvres impuissantes de Cérinthe, d'Ebion, des Gnostiques et de Julien l'Apostat. Nestorius la reproduisit à son tour; Socin la renouvela, et la légua à Voltaire. Sous la plume de ce dernier, le blasphème eut la rare fortune de faire le tour du monde, avec une révolution armée pour apôtre et pour soldat. Ce n'est donc pas chose nouvelle, depuis dix-huit siècles, d'entendre nier la divinité de Jésus-Christ. Il semble que les multitudes devraient être familiarisées avec une telle parole. La vôtre pourtant, celle de la dernière heure, précédée par tant d'ancêtres, a provoqué, dans les âmes, la même stupéfaction douloureuse, que si

elle eût été prononcée pour la première fois. Un cri de réprobation éclate de toutes parts ; le Dieu sort du tombeau ; il rejette la pierre péniblement roulée sur le sépulcre ; et le sceau, appliqué par votre philologie, ne tient pas mieux que celui des pharisiens et des prêtres juifs. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, toute l'Europe civilisée, protestent que Jésus-Christ est Dieu. Il y a plus, tel de vos lecteurs, jusque-là distrait par les préoccupations de la vie extérieure, n'ayant jamais eu l'occasion d'étudier cette grande question de la divinité de Jésus-Christ, n'ayant jamais lu, peut-être, du véritable Evangile que les fragments mutilés et travestis qu'il rencontre dans le vôtre, ferme le livre, et s'écrie : Un homme n'aurait pas converti le monde ! Jésus-Christ est Dieu ! — Et cette âme, morte la veille à la foi chrétienne, est ressuscitée à la véritable vie, la vie immortelle et toujours triomphante de Jésus-Christ. Ah ! pour cette âme que vous aurez sauvée, sans le vouloir, sans le savoir, en dépit de toute votre science et de toute votre volonté, puisse-t-il y avoir, dans les miséricordieux trésors de Jésus, une lumière et une grâce qui triomphent un jour de vous-même ! Les soldats romains, qui le crucifièrent, ne furent-ils pas les premiers à dire : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu ! » Depuis lors, combien ont commencé par l'incrédulité, pour finir par la foi ! A l'heure présente, le monde est plein de ces ressuscités de Jésus-Christ, qui adorent, à deux genoux, ce qu'ils brûlaient

hier. Le Christ, outragé, conspué, est toujours sur la croix; mais il y convertit sans cesse ses bourreaux. En vain on s'efforce de garder sa tombe; il ouvre les yeux des sentinelles endormies; il renverse les Sauls sur le chemin de Damas; et ses persécuteurs d'aujourd'hui seront demain ses apôtres. Ce ne sont point là de vaines appréciations, des antithèses théologiques, des systèmes préconçus. Fils du XIXe siècle, est-ce le XVIIIe qui nous avait appris à confesser la divinité du Christ? De qui procèdent donc les nouveaux adorateurs de Jésus, qui remplissent notre monde actuel? « Ils ne sont nés, ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté des hommes : ils sont de Dieu. »

Miracle de conversion individuelle par l'Evangile.

12. C'est que la puissance de l'Evangile n'est pas seulement une force expansive, agissant sur les multitudes réunies, ou sur les sociétés en général; ayant besoin, pour éclater, de l'enthousiasme et de la commotion électrique des foules. Il y a des entraînements d'opinion, d'exemple et d'impressions spontanées, qui se produisent dans les assemblées humaines, et qui subjuguent comme par surprise. Mais voici le miracle de tous les jours, de tous les instants, de tous les siècles et de tous les pays, dans l'histoire de l'Evangile. Une conscience d'homme, jusque-là indifférente ou hostile à la lumière du Christ, est restée vingt, trente, quarante années, une vie entière, à ignorer ou à maudire. L'ombre de Jésus-Christ, en passant sur le chemin, irritait ou importunait cette conscience. Un jour,

seule, en face de la foi chrétienne, loin de tous les regards, dans le silence et l'isolement de la pensée, cette âme veut se rendre compte de ses mépris, de sa haine ou de ses terreurs. Le monde n'est pas là pour influencer la décision. Repliée sur elle-même, dans le labeur inconnu de ses propres méditations, elle interroge l'Evangile, dont la majesté l'étonne. Cette parole vivante, au tranchant plus acéré que celui du glaive, atteint dans le cœur toutes les passions secrètes, tous les instincts mauvais, si longtemps caressés. Il faut couper, jusqu'aux racines, l'arbre de l'orgueil, qui a étendu ses rameaux en tous sens : à l'ombre de cette végétation puissante, l'avarice, la jalousie, l'ambition, la haine, la vengeance avaient grandi en paix; il faut les couper. Plus profondément encore, et tenant aux sources mêmes de l'être, il y a un mystérieux asile où la corruption s'est retranchée, avec ses joies intimes et ignominieuses. Pour abriter ce foyer, pour en alimenter les feux impurs, pour en couvrir la flamme aux regards indiscrets, l'intelligence s'est épuisée en dissimulation; l'amour a dépensé toute sa chaleur. Les cheveux ont blanchi à ce travail, dont la seule pensée fait rougir le front. Il faut raser cet édifice des passions, en jeter au vent les débris. Il faut plus encore : il faut mettre à nu, larges et profondes, les plaies hideuses, et aller dire à un homme : Regarde! voilà ce que je suis, ce j'ai été! tout le monde l'ignore. On me croit juste, on me croit grand, on me croit désintéressé, on me croit chaste.

Vois pourtant ; je suis le vice, je suis la corruption, je suis le crime ! — Il le faut; mais quand tout le passé sera anéanti dans l'âme, quand le vide aura été fait dans la conscience, que restera-t-il à cet infortuné ? Toutes ses affections rompues, tout ce qu'il a aimé, servi, adoré, tout cela aura disparu ; et le cœur meurtri, sanglant, retombera dans la mort. Il se voit déjà traînant, dans la solitude, ses blessures désespérées ; errant dans la vie comme un spectre, sans passé, sans avenir, sépulcre vivant, vide de bonheur et d'espérance ! Il recule, dans son effroi, lorsqu'une voix, pleine de douceur et d'amour, se fait entendre. C'est Jésus, à la fontaine de Jacob, ouvrant à la fille de Samarie les sources d'eaux vives, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle. « Seigneur, Seigneur, abreuvez-moi des ondes pures qui étanchent toute soif ! » Jamais plus je ne veux boire à ces eaux empoisonnées du mensonge, de l'erreur, des passions [1] ! Il se lève. C'est l'enfant prodigue, qui va se jeter dans les bras de son père ; c'est le Lazare, couché dans les fétides émanations du tombeau. Ce mort, ce désespéré, ce fils perdu, il est ressuscité ! Voilà le miracle permanent de l'Evangile. Un confessionnal, un pénitent, un prêtre, vous avez vu cela mille fois ; et mille fois vous avez vu, sans y songer, une résurrection.

Jésus - Christ 13. Il est donc partout, le miracle du Verbe fait chair,

[1] *Da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam hùc haurire* (Joan., cap. IV, 15).

aussi vivant aujourd'hui qu'il le fut à la crèche, au temple de Jérusalem, dans le cénacle, au prétoire de Pilate, au tribunal de Caïphe, sur la croix du Golgotha, dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie, dans la grotte de la résurrection, et sur la montagne de l'Ascension glorieuse? A côté des rois de l'Orient, qui l'adorent, il y a les Hérodes, qui cherchent l'enfant pour le faire mourir; à côté des docteurs, qui admirent la sagesse de ses réponses, il y a les faux savants, qui cherchent à le surprendre en flagrant délit d'ignorance, de contradiction et d'erreur; à côté des disciples fidèles, il y a les Judas, qui le trahissent par un baiser; à côté du proconsul, qui se lave les mains avec indifférence, il y a les saintes âmes, qui intercèdent pour le Juste; à côté des multitudes égarées qui répandent le sang innocent, il y a les multitudes fidèles qui en recueillent chaque goutte pour y trouver la vie; à côté des Juifs, qui scellent le tombeau, il y a les pieuses femmes qui voient passer l'ange de la résurrection; à côté des Galiléens, qui attendent encore Jésus de Nazareth, disparu à leurs regards, il y a toujours les saints, qui vont le chercher au ciel. Eh quoi! Jésus est donc vivant? Son histoire n'est donc pas, comme celle d'Alexandre, ou de César, morte, avec le temps qui la vit resplendir? Non, chaque jour Jésus-Christ se fait chair dans une étable, il prend naissance dans une âme jusque-là souillée; chaque jour sa voix dit à un mort : *Lazare, veni foras!* et Lazare sort du tombeau; chaque jour, il répète à

toujours vivant.

quelque nouvel apostat : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » et le Fils de l'Homme se laisse encore trahir par un baiser. Chaque jour, il confesse une Samaritaine; il ouvre les yeux d'un aveugle-né; il ressuscite le fils de la veuve de Naïm; chaque jour il meurt sur le Calvaire, et chaque jour il convertit un larron. Qu'on le saisisse, qu'on le garrotte, qu'on le crucifie, ce mort immortel, s'écrient toujours les foules ameutées; nous n'en voulons plus! Qu'on nous donne Barabbas; qu'on nous débarrasse de ce Dieu! Il trouble notre sommeil. Il a insulté César. — On le flagelle; on le couronne d'épines; on lui met un roseau à la main, en guise de sceptre; on le soufflette au visage; on lui demande : Qu'est-ce que la vérité! Il se tait, subit les injures, les outrages, les ignominies. On le livre aux dérisions, aux sarcasmes, aux blasphèmes; on le montre au peuple en disant : Voilà l'homme! On le traîne au supplice. Quelques larmes coulent encore sur son chemin ; il répond toujours avec la même mansuétude : Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. On le cloue au bois infâme, on lui perce le cœur, on le roule dans un tombeau. Mais il ressuscite toujours, et ses bourreaux sont les premiers à redire la parole des soldats romains : Celui-là était vraiment le Fils de Dieu! Il y a dix-huit cents ans qu'il en est ainsi; depuis dix-huit cents ans, ce drame se renouvelle sans interruption. Sous de nouveaux noms, toujours les mêmes acteurs, toujours la même haine contre la même

victime, et toujours la même résurrection. Si vous ne voyez pas là un miracle, une série de miracles, le miracle permanent, que voyez-vous donc en histoire?

14. Nous ne connaissons pas de preuve plus saisissante de l'inspiration des Evangiles, que cette prolongation de vie du récit évangélique, à travers les âges. Une telle démonstration, par sa nature même, est à la portée de toutes les intelligences : elle n'exige ni études laborieuses, ni recherches scientifiques. L'apparition du Verbe incarné se constate par la perpétuité de l'Incarnation du Verbe dans les âmes. Les miracles de Jésus-Christ en Judée sont les mêmes qu'il renouvelle, à l'heure présente, sur tous les points du globe, et qu'il ne cessera d'accomplir, aussi longtemps que subsistera l'univers. Le simple texte de l'Evangile suffira à l'histoire de l'avenir, comme il a suffi à un passé de vingt siècles. Connaissez-vous beaucoup de livres qui aient cette prodigieuse puissance? Les plus grands génies de la Grèce et de Rome nous ont laissé des ouvrages que l'on proclame immortels. A part quelques érudits, qui les a lus? Mais surtout qui les pratique? quelle âme leur a dû sa résurrection spirituelle; quelle conscience humaine ont-ils ranimée? De temps en temps, un éloge officiel, tombé des hautes régions de la science, rappelle aux générations que Platon a écrit, que Cicéron a parlé, que Sénèque a philosophé. Doctrines, discussions, philosophie, tout est mort avec ces morts illustres : on consent parfois à

L'Evangile toujours vivant.

admirer en passant cette éloquence éteinte, la beauté des lignes, la pureté de la forme; ainsi, le voyâgeur s'arrête un instant pour saluer une ruine archéologique. Mais l'Evangile est vivant; il est toujours le pain quotidien des multitudes, l'aliment spirituel des âmes. Dans toutes les langues, sous tous les cieux, à toutes les heures, ce livre est lu; on pourrait dire qu'il est fait, dans ce sens que le Verbe divin, dont il est la manifestation, transporte chaque jour sa vie dans les âmes. Ainsi l'Evangile est réellement un fait toujours reproduit, toujours fécond, toujours inépuisable; il est en même temps une doctrine permanente, immuable, toujours ancienne, toujours nouvelle. Qu'on nous montre un livre, écrit par la main des hommes, et exerçant une telle royauté!

§ II. L'Evangile du rationalisme.

La révélation évangélique et le libre arbitre de la conscience humaine.

15. Ici, il nous faut entrer, non sans une émotion douloureuse et une pitié profonde, dans l'ordre complet d'argumentation qui nous est imposé par un récent effort de l'exégèse rationaliste. Toutes les lumières du Verbe incarné, toutes les merveilles de l'Evangile ont été, par un tempérament divin, tellement ménagées dans leur rayonnement sur le monde, qu'elles sollicitent la foi sans la contraindre. Le respect avec lequel, dans la première révélation, Dieu avait traité le libre arbitre de l'homme, se

retrouve, plus admirablement encore, dans la manifestation chrétienne. Le Verbe s'est fait chair, et il a pu être méconnu de l'homme ; c'est là, nous semble-t-il, un nouvel et incontestable miracle, dans une telle série de prodiges. Car, enfin, si le système planétaire gravite nécessairement autour de notre soleil, comprenez-vous que le Soleil des intelligences, le Verbe de Dieu, ait pu descendre dans les profondeurs de nos ténèbres humaines, sans que toutes les obscurités fussent absorbées par son immense éclat? Et cependant, s'il en était ainsi, si l'adhésion n'était pas libre, si l'intelligence ne restait pas maîtresse d'accepter ou de repousser la lumière, l'homme serait subjugué par une loi fatale; la responsabilité et le mérite de ses actes auraient disparu. Voilà pourquoi, dans le plan divin de l'Incarnation, la splendeur du Verbe s'efface, comme dans la crainte de trop envahir. Voilà pourquoi le miracle permanent de l'Evangile restera toujours en face d'une perpétuelle négation. Jésus-Christ pouvait naître et continuer à vivre, parmi les hommes, dans des conditions et sous une forme telles que le Dieu, partout présent et partout reconnu, eût écrasé la conscience humaine, sous le rayon de sa gloire. La claire vue remplacerait la foi ; l'activité des intelligences s'éteindrait dans une contemplation inerte ; l'homme n'aurait plus rien à conquérir ; il serait conquis, mais annulé. Qu'on se figure, dans cette hypothèse, un écrivain méditant d'apprendre au monde que Jésus-Christ n'est pas Dieu. Avant

même que la négation se fût nettement formulée à l'esprit de l'auteur, la vision divine, dans son appareil formidable, aurait terrassé l'audacieux, et foudroyé la révolte à sa naissance. Mais le Dieu qui voulut naître dans une étable et mourir sur une croix, voilant sa majesté sous les langes de l'enfance et l'ignominie du supplice, n'a pas cessé et ne cessera point, jusqu'à la consommation des siècles, d'être un signe de contradiction, élevé pour la ruine ou la résurrection volontaire des multitudes. S'il naît chaque jour dans les âmes saintes, il meurt chaque jour sous la main des bourreaux, redisant sa prière divine : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Nous aurons donc le courage d'entendre les sceptiques dénégations qui viennent de s'élever contre le Dieu du Calvaire. Sans doute, il est pénible de rencontrer, à chaque page du récit évangélique, la trace de ces modernes souillures. Toutefois, dans la situation qui nous est faite, il n'y a rien de nouveau. Au sortir du Cénacle, Pierre, prenant la parole, disait à la foule : « Hommes d'Israël, le Jésus que vous avez mis à mort par la main des impies, il est ressuscité, c'est votre Dieu ! » Notre langage aura quelque chose d'analogue : Hommes du dix-neuvième siècle, dirons-nous, le Jésus dont vous croyez avoir anéanti la divinité, il est vivant, c'est votre Dieu ! Pour le prouver, il ne faudra pas d'autres témoins que vous-mêmes. Allons ensemble visiter le tombeau où vous l'avez enseveli. Ouvrons l'Evangile des rationalistes.

L'Evangile selon le rationalisme. Premières années de la vie de Jésus-Christ.

16. « Jésus, disent-ils, naquit à Nazareth, petite ville de Galilée, qui n'eut avant lui aucune célébrité. L'origine de sa famille est inconnue. On sait seulement que son père, Joseph, et sa mère, Marie, étaient des gens de médiocre condition, vivant de leur travail, dans cet état si commun en Orient, qui n'est ni l'aisance, ni la misère. Il était l'aîné d'une nombreuse famille, mais ses frères et ses sœurs le détestèrent toujours, et il le leur rendit. Il apprit à lire et à écrire, cependant il ne sut jamais ni l'hébreu, ni le grec, ni le latin. Né au sein du judaïsme, les diverses écoles juives lui furent inconnues. Il n'eut aucune idée de la puissance romaine, ni de l'état général du monde ; le nom seul de César parvint jusqu'à lui. La cour des rois lui apparaît comme un lieu où les gens ont de beaux habits. C'était un jeune villageois, qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté. Mais il était en révolte ouverte contre l'autorité paternelle ; il était dur pour sa mère et pour sa famille, et foulait aux pieds tout ce qui est de l'homme : le sang, l'amour, la patrie. Il était charpentier, comme son père ; il croyait au diable ; mais à trente ans, il ne savait pas encore le secret de sa destinée. Cependant un charme infini s'exhalait de sa personne, il avait sans doute une de ces ravissantes figures, qui apparaissent quelquefois dans la race juive. — Une sorte de *yogui* de l'Inde, assez ressemblant aux *gourous* du Brahmanisme, un certain Iohanan ou Jean, vêtu de peaux ou d'étoffes de poil de chameau, mangeant

des sauterelles et du miel sauvage, au désert, en compagnie des chacals, s'était mis à baptiser sur les bords du Jourdain. La foule y courait, on se serait cru transporté sur les rives du Gange. Jésus y vint et fut baptisé. L'ascète et lui luttèrent en public de prévenances réciproques ; ce fut pour Jésus un trait de lumière; il baptisa à son tour, et son baptême fut fort recherché. Cette influence fut pourtant plus fâcheuse qu'utile à Jésus, elle l'entraînait dans une déviation regrettable, qui fut heureusement de courte durée. Jean fut arrêté par ordre du tétrarque Antipas, et Jésus se retira quarante jours au désert, sans autre compagnie que les bêtes sauvages. »

Le Jésus des rationalistes en Galilée.

17. « Il en sortit révolutionnaire fougueux, anarchiste tel que le pouvait être un homme qui n'a aucune idée du gouvernement civil, annonçant à ses disciples des démêlés avec la police, sans songer un moment qu'il y ait là matière à rougir, essayant de réaliser sur la terre un idéal chimérique, un fantastique royaume de Dieu, qui était en réalité l'avénement des pauvres, l'anéantissement de la richesse et du pouvoir. Avec une douzaine de pêcheurs, et quelques femmes qui se disputaient le plaisir de l'écouter et de le soigner tour à tour, entre autres, Marie de Magdala, personne fort exaltée, atteinte de maladies nerveuses, organisation troublée que Jésus calma par sa beauté douce et pure, et qu'il aimait à cause de sa langueur, Jésus parcourut la Galilée. On l'admirait; on le choyait; on trouvait

qu'il parlait bien, que ses raisons étaient convaincantes. Ces bons Galiléens n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodée à leur imagination riante. Il ne fuyait pas la joie, il allait volontiers aux divertissements des mariages. Un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville. Il se plaisait au va-et-vient des lampes, que les paranymphes promènent, le soir, en Orient, et qui font un effet fort agréable. Sa douce gaieté s'exprimait sans cesse par des réflexions vives, et d'aimables plaisanteries. Il avait particulièrement l'esprit de jouer avec grâce sur les mots. Les femmes et les enfants l'adoraient, lui décernant de petites ovations, auxquelles il se plaisait fort, et des titres qu'il n'eût osé prendre lui-même. Sa vie était une fête perpétuelle, un scandale pour les austères disciples de Jean, un sanglant outrage pour les hommes faisant profession de gravité et d'une morale rigide. Il affectait de s'entourer de gens de vie équivoque et de peu de considération, risquant de rencontrer la mauvaise société, dans des maisons mal famées. Nul souci des jeûnes ; il se contentait de prier ou plutôt de méditer sur les montagnes. Jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus ; aucune pratique religieuse, rien de sacerdotal : mais une profonde horreur pour les dévots. Comme principe social, le communisme avec ses accessoires : la haine du riche qui dîne bien, tandis que d'autres à sa porte dînent mal, la destruction de la propriété. La première condition pour être disciple de

Jésus était de réaliser sa fortune et d'en donner le prix aux pauvres, c'est-à-dire à la communauté dont Jésus était le chef. Les inconvénients de ce régime ne tardèrent pas à se faire sentir. Il fallait un trésorier. On choisit Judas de Kérioth, lequel, à tort ou à raison, fut accusé de voler la caisse. Ce détail insignifiant n'entrava pas alors les succès de Jésus. Le jeune démocrate était surtout blessé des honneurs dont on entourait la personne des souverains, ce qui ne l'empêchait pas d'être tenté de le devenir, mais sa belle nature le sauva de cette erreur. Rien de précisément nouveau, du reste, dans sa doctrine. Nulle théologie, nul symbole, nulle trace d'une morale appliquée, ni d'un droit canonique tant soit peu défini. Ses affirmations perpétuelles de lui-même avaient quelque chose de fastidieux. Il recherchait les malentendus et les prolongeait à dessein. On cite pourtant de lui deux mots remarquables : « Rendez à César ce qui est à César, » mot profond, d'un spiritualisme et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé les bases du vrai libéralisme et de la vraie civilisation. Il ne faut pas toutefois dissimuler qu'une telle doctrine avait ses dangers. Etablir en principe que le signe pour reconnaître le pouvoir légitime est de regarder la monnaie ; proclamer que l'homme parfait paie l'impôt par dédain et sans discuter, c'était favoriser toutes les tyrannies. Le christianisme, en ce sens, a beaucoup contribué à affaiblir le sentiment du

citoyen et à livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis. L'autre parole remarquable de Jésus est celle-ci : « L'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment le Fils de Dieu ; il dit pour la première fois le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle. L'homme n'a pu s'y tenir, car on n'atteint l'idéal qu'un moment. Outre ces deux mots sublimes, Jésus enrichit la littérature judaïque d'un genre délicieux, jusqu'alors sans précédent : la parabole, dans laquelle il excellait, c'est lui qui l'a créée. Pourtant, ce genre existait, dans Israël, dès le temps des Juges, et d'ailleurs on trouve, dans les livres bouddhiques, des paraboles exactement du même ton et de la même facture que les paraboles évangéliques. La multitude ne se lassait pas d'entendre Jésus, et le suivait même au désert. Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte y vivait. On crut naturellement voir en cela des miracles. Mais Jésus n'en fit jamais. Il croyait cependant aux miracles, car il n'avait pas la moindre idée d'un ordre naturel réglé par des lois. Aussi était-il un exorciste expert dans tous les secrets de l'art, un peu sorcier, un peu magnétiseur, un peu spirite. Du reste, on lui imposa sa réputation de thaumaturge ; il n'y résista pas beaucoup, mais il ne fit rien non plus pour y aider ; il sentait la vanité de l'opinion à cet égard. Les actes d'illusion et de folie tiennent une grande place dans la vie de Jésus. »

Le Jésus des rationalistes à Jérusalem. Invention posthume de l'Eucharistie.

18. « Après ses excursions idylliques en Galilée, où il se servait d'une mule, monture, en Orient, si bonne et si sûre, dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup de douceur, le jeune démocrate se rendit à Jérusalem. Il y perdit sa gaieté, son repos et tous ses précédents succès. Provincial, admiré de provinciaux comme lui, il fut mal accueilli de l'aristocratie de la capitale. Dès lors, il se jeta dans une politique exaltée; il fonda l'école du dédain transcendant. La loi de Moïse sera abolie, c'est lui qui l'abolira. Le Messie est venu ; c'est lui qui l'est. Ce qui, chez d'autres, serait un orgueil insupportable, ne doit pas chez lui être traité d'attentat. Il se dit hautement le Fils de Dieu ; mais c'est là une équivoque, qui du reste lui coûtera la vie. Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'univers. Le souffle de l'homme est celui de Dieu ; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu. Ainsi Jésus était panthéiste, mais ce fut sans le savoir ; car il ne faut demander ici ni logique, ni conséquence. Jésus n'eut jamais une notion claire de sa personnalité. Le besoin qu'il avait de crédit et l'enthousiasme de ses disciples entassaient les notions les plus contradictoires. C'est avec des mensonges qu'on agit sur l'humanité. Par exemple : quand Jésus fut mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples, était celle d'un banquet mystique, tenant lui-même le pain, le bénissant, le rom-

pant et le présentant aux convives. Il est probable que c'était là une des habitudes de sa vie, et qu'à ce moment il était particulièrement aimable et attendri. Les repas étaient devenus, pour la communauté naissante, pour la troupe joyeuse et vagabonde, un des moments les plus doux. Or, Jésus était à la fois très-idéaliste dans les conceptions et très-matérialiste dans l'expression. Voulant rendre cette pensée que le croyant ne vit que de lui, il disait à ses disciples : « Je suis votre nourriture, » phrase qui, tournée en style figuré, devenait : « Ma chair est votre chair, mon sang est votre breuvage. » Les disciples ne soupçonnèrent jamais la finesse. Après avoir, durant des années, vécu de lui, ils le virent toujours tenant le pain, puis le calice, entre ses mains saintes et vénérables, et s'offrant lui-même à eux. Ce fut lui que l'on mangea et que l'on but. Jésus n'en saurait être responsable ; mais ce qui est directement son fait, c'est qu'à la dernière période de sa vie, il dépassa toute mesure. »

Dernière année du Jésus des rationalistes. Démence caractérisée.

19. « Une ardeur étrange animait ses discours. Il était pour les siens d'une rigueur extrême, ne voulant pas d'à peu près. Ses exigences n'avaient plus de bornes. Dans ses accès, il allait jusqu'à supprimer la chair. Géant sombre, méprisant les saines limites de la nature, il voulait qu'on n'existât que pour lui, qu'on n'aimât que lui seul. Il osait dire : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même et me suive. » C'était comme un

feu, dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un affreux désert. Entraîné par cette effrayante progression d'enthousiasme, commandé par les nécessités d'une prédication de plus en plus exaltée, il n'était plus libre, il appartenait à son rôle. Parfois on eût dit que sa raison se troublait. Ses disciples, par moments, le crurent fou ; ses ennemis le déclarèrent seulement possédé. Il s'aigrissait devant l'incrédulité même la moins agressive. Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait à des actes inexplicables et absurdes. La passion, qui était au fond de son caractère, l'entraînait aux plus vives invectives. Sa lutte au nom de l'idéal contre la réalité devenait insoutenable. L'obstacle l'irritait; sa notion de fils de Dieu. s'exagérait, et lui donnait le vertige ; on est tenté de croire que, voyant, dans sa propre mort, un moyen de fonder son royaume, il conçut, de propos délibéré, le dessein de se faire tuer. Ses jours s'écoulaient, dans la dispute et l'aigreur, au milieu d'ennuyeuses controverses, pour lesquelles sa grande élévation morale lui créait une sorte d'infériorité. En effet, son argumentation, jugée d'après les règles de la logique aristotélicienne, est très-faible. Mais il se vengeait par d'exquises moqueries. Ses malignes provocations frappaient toujours au cœur. Stigmates éternels, elles sont restées dans la plaie. Chefs-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits, en lignes de feu, sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot. Un dieu seul

peut tuer de la sorte. Molière ne fait qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage. Mais il était juste aussi que ce grand maître en ironie payât de la vie son triomphe. Malgré l'approbation du mendiant Bartimée, qui lui fit un jour beaucoup de plaisir, en l'appelant obstinément fils de David, les discussions irritantes que Jésus soulevait, finissaient régulièrement par des orages. Sa mauvaise humeur contre le Temple, qu'il avait toujours détesté, lui inspira un mot imprudent, qui figura parmi les considérants de son arrêt de mort. Les Pharisiens lui jetaient des pierres, en quoi ils ne faisaient qu'exécuter un article de la loi, ordonnant de lapider, sans l'entendre, un prophète, même thaumaturge, qui détournerait le peuple du vieux culte. Il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès. »

Pseudo-résurrection de Lazare. Mort du Jésus des rationalistes. Sa non-résurrection.

20. « Désespéré, poussé à bout, ne s'appartenant plus, Jésus se prêta à une mise en scène qui devait convaincre les Hiérosolymites incrédules, ou le conduire lui-même au supplice. Lazare, son ami, fut amené, presque sans s'en douter, à l'acte important qu'on méditait. Vraisemblablement il se fit entourer de bandelettes, comme un mort, et enfermer dans son tombeau de famille. Après quatre jours, Jésus vint; le faux mort se leva à son approche. Cette apparition dut être naturellement regardée, par tout le monde, comme une résurrection. Mais les ennemis de Jésus furent fort irrités du bruit qui se fit autour de ce mi-

racle. Dès lors, un conseil fut assemblé par les chefs des prêtres, et la question fut nettement posée : Jésus et le Judaïsme pouvaient-ils vivre ensemble ? Poser la question, c'était la résoudre. Tout se passa très-légalement. Un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice présida à toutes les mesures. Le malheureux Judas de Kérioth vendit son maître, non par avarice, mais par le sentiment économique d'un comptable qui sait sacrifier un patron dissipateur aux exigences de la caisse. Il y eut, dans son fait, plus de maladresse que de perversité ; — sans doute il pensa que Jésus saurait bien se tirer d'affaire. — Retiré, plus tard, dans son champ de Hakeldama, il mena peut-être une vie douce et obscure, pendant que ses anciens amis conquéraient le monde, et y semaient le bruit de son infamie. Tous les actes de Pilate, qui nous sont connus, le montrent comme un bon administrateur. Hanan et Kaïapha étaient des figures vénérables, peut-être un peu trop sacerdotales ; Antipas, un prince indolent, que la jalouse Hérodiade, sa femme, traitait de lâche. Au demeurant, tous gens fort honnêtes, qui condamnèrent unanimement Jésus à mort. C'était leur devoir. Les Juifs applaudirent. La loi était formelle. Jésus fut attaché à la croix. Tous ses disciples l'avaient abandonné. Jean s'est vanté plus tard, mais faussement, d'un courage qu'il n'eut pas. L'agonie du supplicié ne fut pas consolée par la présence de sa mère. La hauteur extrême de Jésus repoussait tout attendrissement person-

nel. Tout porte à croire que la rupture instantanée d'un vaisseau au cœur amena pour lui, au bout de trois heures, une mort subite. Quelques moments avant de rendre l'âme, il avait encore la voix forte. Tout à coup, il poussa un cri terrible ; sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il expira. Jésus avait trente-trois ans. Sa vie, pour l'historien, finit avec son dernier soupir. Cependant, on sait que son corps, détaché de la croix, fut déposé à la hâte dans un caveau. On roula à la porte une pierre très-difficile à manier, et l'on se promit de revenir, pour lui donner une sépulture plus complète. Le lendemain étant un jour de sabbat, on remit le travail au surlendemain. Mais quand on revint, la pierre était déplacée de l'ouverture, et le corps n'était plus à l'endroit où on l'avait mis. Avait-il été enlevé, ou bien l'enthousiasme, toujours crédule, fit-il éclore, après coup, l'ensemble de récits par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection, c'est ce que, faute de documents contradictoires, nous ignorerons à jamais. On peut dire, cependant, que la forte imagination de Marie de Magdala joua, dans cette circonstance, un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité [1] ! »

21. Voilà votre Jésus ! Tout bien pesé, il vous semble Le Jésus des

[1] *Vie de Jesus*. Cette analyse est la reproduction textuelle de toute la trame présentée par l'auteur comme l'histoire vraie de Notre Seigneur Jésus-Christ.

rationalitses n'est ni Dieu, ni homme, ni même un héros de roman acceptable.

impossible d'aller jusqu'à le croire un Dieu. Vous avez raison. Un rationaliste seul pourrait avoir la fantaisie de se prosterner devant une telle figure. Quel Dieu serait votre provincial Galiléen, ne sachant ni hébreu, ni latin, ni grec; « ne connaissant ni le judaïsme, » au sein duquel il est né, « ni la civilisation romaine, » à laquelle il paie cependant tribut; « ni l'état général du monde; sans la moindre notion d'un gouvernement civil, ou d'un ordre naturel réglé par des lois; n'ayant pas même une idée nette de sa personnalité; » plus ignorant que le dernier échappé de collége et beaucoup moins hardi, « puisqu'il croit au diable! » Qui voudrait adorer ce touchant caractère, « en révolte contre l'autorité paternelle, dur pour sa famille, sans amour pour sa mère, sans entrailles pour sa patrie, méprisant les saines limites de la nature, égoïste au point de vouloir qu'on n'existât que pour lui, irascible jusqu'à la démence, sombre géant qu'on croyait fou? » Loin d'être un Dieu, il n'atteint même pas la mesure du plus mince héros de la démocratie. Belle rareté, vraiment, que l'histoire de ce communiste délicat, parcourant la Galilée sur une mule à l'œil noir; tonnant contre les riches, et mangeant leurs repas avec prédilection; blessé des honneurs qu'on rend aux souverains, et recherchant pour lui-même leurs ovations et leurs titres; rêvant la destruction de la propriété, à condition qu'on en versera le prix dans sa caisse! Il faut pourtant reconnaître que vous mettez dans tout leur jour cer-

tains aspects, plus particulièrement lumineux, de sa physionomie : une haine mortelle contre les dévots ; un amour de soi poussé jusqu'au délire, et soigneux d'éviter tout ce qui ressemblerait à un sacerdoce quelconque ; une antipathie décidée contre le Temple ! Mais est-il vraiment difficile de trouver réunies, dans un homme, avec la détermination nette et positive de n'être pas prêtre du tout, la volonté persévérante de haïr les dévots, et l'énergie de n'aimer que soi, en détestant les temples ? Cela mérite-t-il une statue ? Il vous plaît de rehausser cette plate figure, en lui faisant honneur d'un dessein avorté de suicide. Un tel projet pourra lui valoir les sympathies de quelques âmes malsaines. Mais votre personnage s'en tient à la tentation. Il n'en sort pas. Tenté de bouleverser le monde, il ne bouleverse rien ; tenté de guérir les malades ou de ressusciter les morts, il ne guérit et ne ressuscite personne ; tenté de se faire roi, de se faire appeler fils de David ; tenté, sans plus de succès, de créer la Parabole, ce qui aurait pu du moins lui permettre l'espoir d'une place parmi nos immortels ; tenté d'une réputation à la Molière, sans pouvoir, comme Molière, créer Tartufe ! Jamais un souffle de vie n'a animé cette poitrine : votre Jésus n'est même pas un homme. Un homme, le plus vulgaire, en trente-trois ans d'existence, aurait fait quelque chose. Votre Jésus n'a rien fait, rien fondé, rien institué : ni le baptême, qu'il emprunta à Jean et dont il se dégoûta vite ; ni l'Eucharistie ; ni l'Eglise, que

ses disciples introduisirent après coup. Fantôme négatif, il passe, comme un mort entouré de bandelettes, dans le milieu vivant de l'histoire juive, où vous voulez l'introduire. C'est pitié de voir, avec quel pénible artifice, vous cherchez à rendre vraisemblables les tempêtes qu'un personnage, aussi foncièrement nul, a pu soulever autour de lui. Par la loi du roman, vous avez été contraint d'en faire un fou. Mais, à Jérusalem, on ne tuait pas les fous; on ne les enfermait pas même, comme à Paris; on se contentait de les laisser promener dans la campagne leurs rêveries inoffensives. Etait-ce bien la peine de fatiguer le tribunal de Pilate; d'épuiser toutes les juridictions, depuis Hanan et Kaïapha jusqu'à Antipas; de mettre toute la garnison romaine sous les armes, et de soulever la population d'une ville entière, à propos d'un halluciné, fort paisible, que le premier venu pouvait tranquillement reconduire en Galilée, sa patrie? Votre Jésus n'est ni Dieu, ni héros, ni homme : il n'est rien, pas même un personnage de roman acceptable!

Le Jésus du rationalisme adoré par son auteur.

22. Et maintenant, voici le miracle. Devant ce rien, en présence de ce néant, que vous avez eu l'audace de revêtir d'un nom divin, l'épouvante vous envahit vous-même; et nous avons le spectacle d'un rationaliste, ennemi du surnaturel, sachant ne rien voir au delà des réalités sensibles, gardant avec un soin jaloux la dignité qui appartient à l'homme, depuis le jour où l'homme s'est distingué de l'a-

nimal ; il nous est donné de contempler ce rationaliste, prosterné à deux genoux, et adressant, à son fantôme de Jésus, une idolâtrique invocation. « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur ! s'écrie-t-il. Ton œuvre est achevée ; ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts. Désormais, hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes. Au prix de quelques heures de souffrance, qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté l'immortalité. Pour des milliers d'années, le monde va relever de toi. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort, que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adoration[1]. » Telle est la conclusion de l'Evangile rationaliste. Ainsi, dépouillé de tout éclat divin, de toute vérité historique, de toute vraisemblance possible, et, par contre, affublé d'un manteau dérisoire, travesti sous le déguisement le plus misérable, le plus odieux, le plus absurde, le nom de Jésus vient d'opérer, à la face du monde, ce prodige ! Le rationalisme moderne, qui nie tous les miracles,

[1] *Vie de Jésus*, pag. 426.

ne saurait, même avec le concours d'une commission de chimistes, nier celui-là.

Base historique et philologique du système rationaliste.

23. Après avoir exploré l'intérieur du tombeau où l'on prétendait ensevelir Jésus, voyons si la pierre, qui en devait clore l'entrée, est réellement « difficile à manier. » Le bloc philologique et scientifique, roulé à la porte du nouveau monument, est-il de plâtre ou de granit? Qu'on en juge. Toute l'argumentation du nouvel exégète se peut réduire aux formules suivantes : « Jésus n'a jamais eu la pensée de se croire Dieu. Les disciples immédiats ne songèrent nullement à lui en donner le titre. La divinité fut attribuée rétrospectivement à sa mémoire, par une légende populaire, issue de l'imagination attendrie des multitudes. Œuvre de curiosité, et jusqu'à un certain point de bonne foi, cette légende fut établie vers la fin du Ier siècle, sur un canevas primitif, réellement laissé par les apôtres, mais tellement déformé sous un travail de seconde main, qu'il est absolument impossible de reconnaître la trace originale, et de la dégager des superstitions sous lesquelles on l'a étouffée. Ainsi, les Evangiles, tels que nous les possédons, peuvent tout au plus nous présenter les lignes générales de la vie de Jésus, mais ne sauraient avoir la moindre valeur historique. Nous avons, à cet égard, un témoignage capital, de la première moitié du IIe siècle. Il est de Papias, évêque d'Hiérapolis, homme grave, homme de tradition, qui fut attentif toute sa vie à recueillir ce qu'on pouvait

savoir de la personne de Jésus. Après avoir déclaré qu'en pareille matière, il préfère la tradition orale aux livres, Papias mentionne deux écrits sur les actes et les paroles du Christ : 1° un écrit de Marc, interprète de l'apôtre Pierre ; écrit court, incomplet, non rangé par ordre chronologique, comprenant des récits et des discours (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), composé d'après les renseignements et les souvenirs de l'apôtre Pierre ; 2° un recueil de sentences (λόγια) écrit en hébreu par Matthieu, et que chacun a traduit comme il a pu. Que ces deux ouvrages, tels que nous les lisons, soient absolument semblables à ceux que lisait Papias, cela n'est plus soutenable : d'abord, parce que l'écrit de Matthieu se composait uniquement de discours en hébreu, dont il circulait des traductions assez diverses, et, en second lieu, parce que l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient pour lui profondément distincts, rédigés sans aucune entente, et, ce semble, dans des langues différentes. Or, dans l'état actuel des textes, l'Evangile selon Matthieu et l'Evangile selon Marc offrent des parties parallèles si longues et si parfaitement identiques, qu'il faut supposer ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier, ou que tous deux ont copié le même prototype[1]. Il est donc bien prouvé que, ni pour Matthieu, ni pour Marc, nous n'avons les rédactions originales. Nos deux premiers Evan-

[1] *Vie de Jésus*, Introd., pag. XVIII, XIX.

giles sont déjà des arrangements. Chacun voulait, en effet, posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours, voulait avoir des récits ; et réciproquement. C'est ainsi que l'Evangile selon Matthieu se trouve avoir englobé presque toutes les anecdotes de Marc, et que l'Evangile selon Marc contient aujourd'hui une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu[1]. » — « Quant à l'ouvrage de Luc, sa valeur historique est encore beaucoup plus faible. Luc avait probablement sous les yeux le recueil biographique de Marc et les *Logia* de Matthieu, mais il les traite avec beaucoup de liberté ; tantôt il fond ensemble deux anecdotes ou deux paraboles, pour en faire une ; tantôt, il en décompose une pour en faire deux[2]. C'est un document de seconde main. — Le quatrième Evangile, celui de Jean, nous présente un canevas de la vie de Jésus, qui diffère singulièrement de celui des Synoptiques. Il met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les Synoptiques. Toute une nouvelle langue mystique s'y déploie, langue dont les Synoptiques n'ont pas la moindre idée (*monde, vérité, vie, lumière, ténèbres*). Si Jésus avait jamais parlé dans ce style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de talmudique, comment un seul de ses audi-

[1] *Vie de Jésus*, Introd., pag. XIX, XX. — [2] *Vie de Jésus*, Introd., pag. XL.

teurs en aurait-il si bien gardé le secret[1] ? » Il est donc évident que les Evangiles, tels qu'ils sont entre nos mains, ne sont pas les Evangiles primitifs. On peut et on doit rejeter leurs légendes, traiter leurs textes comme un monument de crédulité naïve, qui avait complétement défiguré le Jésus historique, jusqu'au jour où l'exégèse rationaliste nous l'a restitué avec tant de bonheur.

24. Quel rocher sur la tombe de Jésus, que ces terribles Saint Papias *Logia* de Matthieu, englobés dans les anecdotes de Marc, reproduits par Luc, et négligés par Jean ! Comment résister à l'évidence d'un témoignage capital, de la première moitié du IIe siècle, rendu par un homme grave, homme de tradition, attentif toute sa vie à recueillir ce qu'on pou-

[1] *Vie de Jésus,* Introd., pag. XXXIX. A propos de l'étrange assertion relative au style de saint Jean, inconnu des Synoptiques, on nous permettra de citer, pour n'y plus revenir, la sanglante réponse, infligée au novateur par M. l'abbé Freppel : « Impossible d'avoir le ton plus tranchant, et j'ajoute, de mystifier son lecteur avec plus d'assurance. Si l'auteur, qui a eu le temps d'ouvrir une *Concordance,* pour se donner le facile mérite de compter que le mot : Fils de l'homme, revient quatre-vingt-trois fois dans les Evangiles (*Vie de Jésus*, pag. 138); si, dis-je, ce profond calculateur avait jugé à propos de se livrer au même travail pour les mots qu'il cite, il aurait vu que chacun d'eux revient quantité de fois dans les trois premiers Evangiles, et cela dans le même sens que chez saint Jean; qu'en particulier le mot : Ténèbres, pris au sens moral, est employé douze fois par les Synoptiques, et sept fois seulement par saint Jean. Voilà comment ceux-là n'ont pas la moindre idée de la langue dont se sert celui-ci ! Pour être en droit d'affirmer, il faut savoir; et lorsqu'on sait, il n'est pas permis de dissimuler la vérité. » (Freppel, *Examen critique de la Vie de Jésus*, 5e édit., pag. 30, 31.)

vait savoir de la personne de Jésus, et déclarant qu'en pareille matière, il préfère la tradition orale aux livres? » Le critique n'a pas même dit, dans cet éloge si explicite, ce qui pouvait le mieux rehausser la valeur du témoignage qu'il invoque. S'il eût ouvert le Martyrologe, il aurait su que l'Eglise rend un culte public à la mémoire de saint Papias, évêque d'Hiérapolis, contemporain et ami de saint Polycarpe[1]. S'il eût interrogé le CCXXXII[e] Codex du *Myriobiblon* de Photius, il aurait découvert que saint Papias, évêque d'Hiérapolis, y est honoré du titre de martyr[2]. Enfin les Bollandistes, qu'à une autre époque il se vantait d'avoir lus[3], et qu'il paraît depuis avoir trop oubliés, lui eussent remis en mémoire, que saint Papias, évêque d'Hiérapolis, emprisonné d'abord avec Onésime, disciple de saint Paul, fut ensuite exilé pour sa foi à la divinité de Jésus-Christ[4]. Certes, je croirai toujours des témoins prêts à sceller leur déposition de leur sang! Or, voilà que saint Papias, homme grave, qui avait, en l'an 105 de l'ère chré-

[1] *Martyrol. rom.*, XXII Februar. Cf. Irenæi, *Adversus hæreses*, lib. V, cap. XXXIII. — [2] Photii, *Myriobiblon*, Cod. CCXXXII; *Patrol. græc.*, tom. CIII, col. 1104.

[3] Dans un article intitulé : *Vies des Saints* (*Journal des Débats*, 8 septembre 1854), le critique qui venait de lire les Bollandistes, s'exprimait ainsi : « Dans les moments d'ennui, d'abattement, quand l'âme, blessée par la vulgarité du monde moderne, cherche dans le passé la noblesse qu'elle ne trouve plus dans le présent, rien ne vaut la *Vie des Saints*. » (Cf. L. Veuillot, *Mélanges religieux*, etc., 2[e] série, tom. II, pag. 232-247.)

[4] Bolland., Februar., tom. III, pag. 287.

tienne, recueilli tout ce qu'on pouvait savoir de la personne de Jésus-Christ, s'expose à la mort, en confessant la divinité de Jésus, au tribunal du préfet de Rome, Tertullus[1] ! Ceci est bien différent, il faut en convenir, de la doctrine qu'on voudrait lui prêter. Ou saint Papias ne savait ce qu'il écrivait, ou le lettré rationaliste n'a pas compris ce qu'écrivait saint Papias. Il n'y a pas d'autre alternative possible. Mais, comment supposer qu'un professeur d'hébreu, membre de l'Institut, philologue émérite, n'ait pas su traduire, sans contre-sens, quinze lignes de grec? Et, d'un autre côté, comment admettre que saint Papias se fût laissé emprisonner, exiler, tuer peut-être, pour la divinité de Jésus-Christ, à laquelle il ne croyait pas?

25. Une commission d'hellénistes, qui viendrait à se réunir pour examiner la nouvelle traduction des quelques lignes de saint Papias, n'y trouverait certainement pas un miracle de science ni d'exactitude, mais elle pourrait y rencontrer une interprétation des fameux *Logia* de Matthieu, assez phénoménale pour la dédommager de l'absence de tout autre prodige. « *Logia*, dit-on, signifie, *Recueil de Sentences*, et ne signifie que cela. » Toute la thèse contre les Evangiles, et, par conséquent, toute la doctrine du rationalisme, contre la divinité de Jésus-Christ, s'appuie sur cette traduction d'un mot unique, dont l'importance, on le voit, est capitale. Si la traduction est fausse, Les *Logia* de saint Matthieu.

[1] Bolland., *loc. citat.*

les Evangiles sont des textes historiques, Jésus-Christ est Dieu. A vrai dire, on a risqué des chances trop considérables sur l'interprétation d'un seul mot. Jamais le plus frivole des anciens hérésiarques n'eût commis une pareille faute; il n'aurait pas consenti à courir si légèrement une telle fortune. La thèse valait donc la peine d'être plus solidement assise. Au point de vue de la controverse hostile, on a su quelquefois mieux faire, et se montrer plus redoutable. Mais enfin notre siècle aura donné sa mesure, dans la polémique antichrétienne. Cette mesure, elle est enregistrée dans l'Evangile rationaliste. Tant pis pour notre siècle! La postérité aura droit d'en rire, ainsi que le fait déjà la docte Allemagne, par l'organe de M. Ewald[1]. C'est que le sens de la célèbre expression « *Logia* » n'est pas, le moins du monde, circonscrit dans la signification exclusivement grammaticale de : *Recueil de Sentences*. Sous la plume des auteurs apostoliques et de leurs successeurs im-

[1] « L'importance du livre intitulé : *Vie de Jésus*, dit M. Ewald, se réduit tellement, que je ne trouve pas d'intérêt à en signaler les erreurs particulières. L'auteur ignore l'histoire vraie du peuple d'Israël, pendant les deux mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ ; et, bien que toutes les facilités lui aient été données d'apprécier cette histoire dans toutes ses parties, il n'a pas pris la peine d'en acquérir une connaissance suffisante, partielle ou totale. Cependant, il est impossible d'avoir une idée juste de Jésus-Christ, sans l'étude préalable de l'Ancien Testament, puisque le Messie est la fleur, il faut dire plus, le fruit par excellence de la végétation historique qui l'a précédé. » (Article de M. Ewald sur la *Vie de Jésus*, publié dans le *Göttinsgische gelehrte Anzeigen*; 31 *Stuck* (Voir *La Vie de Jésus et la Critique allemande*, par M. Meignan, Vic. Gén. de Paris).

médiats, ce mot sert à désigner, tantôt l'Ecriture sainte dans son ensemble, tantôt le Nouveau Testament en particulier. Ainsi, saint Paul appelle l'Ancienne Loi : les *Logia* de Dieu[1]. Ainsi, saint Irénée appelle les Evangiles : les *Logia* du Seigneur[2]. Ainsi, Clément d'Alexandrie leur donne le nom de *Logia* de vérité[3], et désigne toute l'Ecriture sainte par le terme générique de λόγιον[4]. Ainsi, Origène donne aux Evangiles le nom de *Logia* divins[5]. Ainsi, saint Papias, lui-même, avait écrit trois livres intitulés : *Exposition des Logia (Evangiles) du Seigneur*. Comme pour prévenir l'équivoque où la philologie vient de tomber si lourdement, saint Papias, en parlant de l'Evangile de Marc, cet Evangile qui ne devrait, dans le système du moderne exégète, contenir que des anecdotes, ne fait aucune difficulté de le désigner sous le titre de λόγοι κυριακοί : *Discours du Seigneur ;* en sorte que saint Papias donne à l'Evangile de Matthieu, ne renfermant, dit-on, que des sentences, exactement le même nom qu'à l'Evangile de Marc, ne renfermant, dit-on, que des anecdotes. Que deviennent, en présence de ces faits, la distinction capitale, inventée par le nouveau traducteur, et l'antithèse triom-

[1] Rom., cap. III, 2. — [2] Irenæi, *Advers. hæres. Proœmium*; *Patrol. græc.*, tom. VII, col. 437.) — [3] Clem. Alexandrin., *Cohortatio ad Gentes, Patrol. græc.*, tom. VIII, col. 224). — [4] Clement. Alex., *Stromat*, lib. II, cap. x; *Patrol. græc.*, tom. VIII, col. 984.

[5] Origen., *in Matth.*, vers. 19; *Fragmentum ex Philocaliâ, Patrol. græc.*, tom. XIII, col. 839).

phante qui devait renverser la croyance au récit évangélique, en ruinant par la base la foi à la divinité de Jésus-Christ? Que si le rationalisme désirait savoir pourquoi l'expression de *Logia* s'était élevée, dans le style des écrivains apostoliques, au niveau du terme, également consacré, d'*Ecritures*, Clément d'Alexandrie lui apprendrait que le « *Logos*, le Verbe de Dieu, sorti des splendeurs du Père, plus radieux que le soleil, nous ayant manifesté la vérité sur l'essence divine, par son enseignement et par ses miracles, est devenu pour nous la source de toute vie, de toute science et de toute lumière[1]. » Dès lors, la révélation des Ecritures dans son ensemble, et celle de l'Evangile en particulier, devait porter le nom de son auteur. Le *Logos*, le Verbe divin, nous a donné les *Logia*. Sans doute, cela ressemble beaucoup à l'*In principio* de Jean, fils de Zébédée : nous ne le nierons pas. Mais, s'il n'y a aucune analogie entre une telle doctrine et l'*In principio* du matérialisme, les apôtres et les docteurs de l'Eglise n'en sauraient être responsables.

Texte intégral de saint Papias.

26. Voici, dans son intégrité, le texte de saint Papias. Le nouvel exégète, suivant sa constante habitude, en pareil cas, s'est bien gardé de le reproduire. Au livre IIIe de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, le XXXIXe et dernier chapitre est intitulé : *Ouvrages de Papias*[2]. « Les livres de

[1] Clem. Alexandrin., *Cohortatio ad Gentes*, cap. X; *Patrol. græc.*, tom. VIII, col. 228.— [2] Euseb., *Hist. Eccles.*, lib. III, cap. XXXIX.

Papias sont au nombre de cinq, dit Eusèbe; ils ont pour titre : *Exposition des Logia* (Evangiles) *du Seigneur*. Au début, l'auteur s'exprime ainsi : On me saura gré de transmettre l'enseignement que j'ai reçu des Anciens, dont j'ai soigneusement conservé la mémoire, et dont j'atteste la vérité. Je me suis toujours attaché, non pas, comme la multitude, aux maîtres qui parlent le plus, mais à ceux qui disent la vérité; non pas à ceux qui apportent des doctrines étrangères, mais à ceux qui transmettent l'enseignement proposé à notre foi par le Seigneur, et procédant ainsi de la Vérité même. Chaque fois qu'il m'est arrivé de rencontrer quelques disciples des Apôtres, je m'informais avidement de ce qu'avaient enseigné leurs maîtres. Que disaient habituellement André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu? demandais-je. Que disaient Aristion et Jean l'Ancien, ces disciples de Jésus-Christ? Ainsi je parlais, estimant recueillir plus de fruit, de la parole de témoins encore survivants, que de la lecture des livres. » Si le traducteur rationaliste avait parcouru cet exorde de saint Papias, il se fût sans doute inquiété d'entendre un « homme grave, » un « homme de tradition, » un témoin « de la première moitié du IIe siècle » identifier Jésus-Christ avec la « Vérité même. » Heureusement pour sa bonne foi, le moderne exégète n'a pas lu cet exorde. Il paraît s'être borné uniquement à ce qui va suivre. « Papias, continue l'historien Eusèbe, enregistre, dans ses livres, quelques récits et

quelques traditions, concernant Notre-Seigneur, qu'il tenait d'Aristion et de Jean l'Ancien. Il me suffit de donner cette indication, pour ceux qui voudraient en faire une étude plus approfondie. Mais je crois utile de reproduire ici les paroles mêmes qu'il consacre à l'évangéliste saint Marc. — Jean l'Ancien rapportait, dit Papias, que Marc, interprète de Pierre, a exactement écrit tout ce qu'il tenait de ce dernier, et dont il gardait fidèlement la mémoire. De cette sorte, il n'a pu suivre l'ordre même dans lequel le Christ a parlé et agi; car il n'avait ni entendu, ni suivi le Seigneur, en qualité de disciple : mais, comme je l'ai dit, il accompagnait Pierre, lequel distribuait son enseignement selon l'utilité de l'auditoire, sans avoir le dessein de suivre l'ordre des Evangiles du Seigneur. Ainsi, Marc n'a failli en rien; il écrivait selon ses souvenirs, uniquement attentif à ne rien laisser échapper de ce qu'il avait entendu, et à n'y rien mêler de faux. — Voilà ce que Papias rapporte de Marc. Au sujet de Matthieu, il s'exprime ainsi : — Matthieu a écrit les Evangiles du Seigneur en langue hébraïque. Chacun fut donc obligé de les interpréter, selon qu'il en était capable[1]. » C'est-à-dire que les fidèles, grecs et latins, auxquels la langue hébraïque était inconnue, durent recourir à des traductions, pour lire l'Evangile de saint Matthieu.

[1] Euseb., *Hist, Eccles.*, lib. III, cap. XXXIX. *Patrol. græc.*, tom. XX, col. 296-300.

27. Le lecteur a sous les yeux le témoignage de saint Papias. Les *Logia* de Matthieu y sont corrélatifs aux *Logoi* de Marc; la distinction si tranchée, que l'on y signalait entre les deux Evangiles, n'y laisse pas même soupçonner sa trace. On se demande par quelle finesse d'intuition le nouvel exégète a pu conclure, des paroles de saint Papias, que « l'écrit de Marc était court et incomplet. » Rien, dans le texte précieux de l'évêque d'Hiérapolis, n'autorisait une pareille induction. Les prétendues *Anecdotes* de Marc et le *Recueil des Sentences* de Matthieu sont donc des inventions gratuites, dont saint Papias n'a jamais eu l'honneur, et dont la découverte repose sur un contre-sens tout moderne. Après cela, êtes-vous réellement autorisé à décerner à l'Evangile de saint Luc un brevet de nullité historique, en l'accusant de n'être qu'une compilation des *Anecdotes* de Marc et des *Logia* de Matthieu? Saint Jean n'est-il pas suffisamment justifié de n'avoir pas connu les fameux *Logia*, qui n'existèrent jamais que dans l'imagination abusée du récent exégète? Quoi! c'est là tout ce que vingt siècles de négations, de difficultés et de sophismes, rassemblés avec une infatigable persévérance, accumulés avec tout l'artifice de l'habileté moderne, ont pu produire de sérieux contre la divinité de Jésus-Christ! De bonne foi, avez-vous cru qu'une telle pierre, roulée à l'ouverture de ce tombeau, empêcherait un tel mort de ressusciter? Les *Logia* de Matthieu, comme les *Logoi* de Marc, sont l'Evangile de

Sens réel du mot *Logia*.

Jésus-Christ. Saint Papias a parlé comme l'Eglise parle depuis dix-huit siècles; il a confessé la foi de Jésus-Christ dans les tourments, comme saint Pierre, saint Paul et tous les martyrs, jusqu'aux missionnaires, qui arrosent aujourd'hui de leur sang les lointaines contrées de l'Océanie ou de l'Inde. Tout votre échafaudage s'écroule; il n'y pas eu d'Evangile primitif, sur lequel on ait greffé une divinité légendaire et posthume. Le faisceau des quatre Evangiles canoniques demeure dans son inviolable majesté. Il nous est permis de redire aujourd'hui les paroles qu'Origène écrivait, en l'an 210. « Voici ce que la tradition m'apprend, dit ce grand docteur, au sujet des quatre Evangiles, seuls admis comme authentiques par l'Eglise de Dieu répandue dans tout l'univers. Le premier fut écrit par Matthieu, primitivement publicain, devenu plus tard apôtre de Jésus-Christ. Il le composa en hébreu, à l'usage des Juifs convertis à la foi. Le second est l'Evangile selon Marc; ce dernier le rédigea, selon qu'il l'entendait exposer par Pierre, dans ses prédications. Dans son Epître catholique, Pierre lui rend ce témoignage : L'Eglise de Babylone, et Marc, mon fils, vous envoient la salutation de paix. Le troisième Evangile, écrit par Luc, à l'usage des Gentils, est loué par saint Paul. Le quatrième Evangile est celui de Jean[1]. »

[1] Orig., *in Matth. Comm.*, Fragment. I; *Patrol. græc.*, tom. XIII, col. 829.

§ III. Jésus-Christ.

Pauvreté du programme rationaliste.

28 Tant d'impuissance, de la part du rationalisme actuel, nous est sans doute une nouvelle preuve de la vérité évangélique, et, sous ce rapport, nous avons le droit de nous réjouir. Cependant, elle accuse, dans l'opinion publique et dans certaines intelligences exceptionnellement cultivées, une si parfaite ignorance des principes religieux les plus élémentaires, qu'il est impossible de ne pas s'attrister d'une telle faiblesse dans l'attaque. Tout singulier que puisse paraître un tel sentiment, nous n'hésitons pas à le proclamer. Qu'on lise, par exemple, les huit volumes d'Origène contre Celse le philosophe; et l'on nous comprendra. Celse, en niant la divinité de Jésus-Christ, savait précisément et positivement ce à quoi il s'attaquait. La lutte ne se concentrait pas, comme aujourd'hui, sur un fantôme imaginaire, qu'il suffit de regarder en face pour le voir tomber en poudre. Le rationalisme moderne est évidemment au-dessous de sa tâche; mais son infériorité est en proportion parallèle du degré d'affaiblissement de la science religieuse parmi nous. Le programme de l'incrédulité contemporaine est par trop nul! Il nous faut donc indiquer, pour les Renans de l'avenir, tout ce qu'ils auront à renverser, avant d'atteindre la divinité de l'Evangile. Quelques mots seulement, sur le nom même de Jésus-Christ, suffiront à dissiper de frivoles espérances; et, puisqu'il faut qu'il y ait

des hérésies, peut-être réfléchira-t-on plus sérieusement avant d'accepter le triste rôle d'hérésiarque.

Le nom de Jésus-Christ. Le Christ dans le monde antique.

29. Le Verbe incarné, que nous adorons, ne s'appelle pas simplement Jésus, comme le veulent les rationalistes. Il ne se nomme pas exclusivement « Christ, » ainsi que le protestantisme affecte de le croire[1]. Son nom est Jésus-Christ. L'Eglise catholique a reçu ce nom des apôtres; elle le maintient dans son intégrité complexe; et ne le laissera scinder, ni par les fantaisies du rationalisme, ni par les prédilections injustifiables de l'hérésie. Or, le nom de Jésus-Christ est le trait d'union entre les deux âges de l'histoire humaine. Le Christ fut promis, figuré, prédit, désigné à l'avance et attendu pendant quatre mille ans. Il ne suffit donc pas d'introduire subrepticement, dans la série des siècles, un Jésus d'imagination, inventé par la crédulité, popularisé par la légende; pour le livrer, comme un roi de

[1] Il nous est impossible de ne pas signaler ici cette inconséquence du protestantisme de toutes les écoles. Les Actes des Apôtres, en vingt-un passages différents, donnent à Notre-Seigneur le nom de Jésus-Christ. Les Epîtres de S. Paul nous présentent le même nom répété cent quatre-vingt-dix-huit fois. S. Pierre, dans ses deux Epîtres, le reproduit vingt-une fois; S. Jean, dix-neuf fois; S. Jude, sept fois. Nous ne parlons pas des Evangiles, qui portent ce titre uniforme : *Evangelium Jesu Christi*. Pourquoi les protestants, qui ne reconnaissent d'autre règle que la seule parole de l'Ecriture, ont-ils coupé en deux le nom du Sauveur? Leur désignation absolue : « Christ, » sans l'article préfixe, est également contraire au texte même du Nouveau Testament, où le nom du Christ est toujours décliné, en latin comme en grec : ὁ Χριστὸς τοῦ Χριστοῦ : le Christ, du Christ.

théâtre, aux dérisions du vulgaire. Avant même de songer à attaquer l'Evangile, il faut renverser tous les livres de l'Ancien Testament, qui annoncent l'avénement d'un Messie; il faut brûler tous les monuments des littératures égyptiennes, chinoises, indiennes, assyriennes, persanes, grecques et romaines, qui attestent uniformément la croyance du monde à une rédemption future, dont les sacrifices sont le signe en quelque sorte sacramentel, dont les rites religieux sont l'expression populaire. A-t-on réfléchi à l'immensité de cette hécatombe, qui commencerait à Manéthon et à Confucius, en passant par Hésiode et Homère, pour aboutir à Virgile, Cicéron et Tacite? Ce n'est pas tout. Non-seulement les monuments écrits des civilisations jusqu'ici étudiées proclament la déchéance primitive de l'humanité, la nécessité d'une réhabilitation, et la foi à un révélateur futur, mais les pierres elles-mêmes prennent une voix, et tiennent le même langage. Détruisez donc préalablement, sur tous les points du globe, tous les souvenirs lapidaires, les statues, les bas-reliefs, les colonnes, les arcs de triomphe, les marbres et les bronzes antiques; rasez tout, depuis les temples troglodytes de Mahalibapour et les pylones de Karnac, en passant par Nimroud et Khorsabad, pour finir par les chefs-d'œuvre de l'art grec et romain. Bouleversez le sol de l'univers; et, quand vous aurez achevé votre œuvre, empêchez que le hasard de quelques fouilles nouvelles ne vienne vous révéler soudain un nouveau témoin de la

foi de l'ancien monde. Tout ne sera pas fait encore. Il y a des témoins plus vivaces que les livres, plus durables que les monuments : ce sont les races humaines. Or, toutes les races, en ce moment idolâtres, sont unanimes dans leur foi à une déchéance, à la nécessité d'un Médiateur. Allez égorger, dans les îles de la Polynésie, sur tous les points de l'Afrique, dans toute l'étendue des continents américain et asiatique, ces témoins vivants d'une croyance qui vous blesse! Avant d'atteindre le caractère messianique du Christ, il faut tout cela!

Le Christ dans le Testament ancien.

30. C'est déjà, je l'imagine, un fait assez merveilleux que la position historique du Christ dans l'ancien monde. Oui, c'est un miracle d'avoir pris dans l'humanité une telle place, d'y avoir poussé des racines si profondes, qu'à moins d'anéantir l'histoire et de la remplacer par le chaos, on ne saurait renverser le Messie! Et pourtant, cela forme à peine la frange du manteau divin de Jésus-Christ. Une croyance générale au Rédempteur futur pouvait, à la rigueur, être exploitée par l'habileté d'un homme de génie, et aboutir à une usurpation de titre. Voici comment il y a été pourvu. L'Ancien Testament n'est, dans son ensemble, que le signalement, poursuivi d'âge en âge, et représentant, avec une exactitude poussée jusqu'au dernier trait, la figure du Messie à venir. Le rationalisme n'aime pas l'Ancien Testament : on le conçoit sans peine; chaque nouveau maître en incrédulité s'est donné le but de détruire un té-

moin aussi importun. Le succès n'a pas encore couronné tant d'efforts. On peut dire, sans indiscrétion, que l'attaque ne s'est jamais placée dans une situation avantageuse pour elle. D'interminables discussions philologiques sur un mot hébreu, sur sa racine, sur ses équivalents dans les langues ariennes ou sémitiques; de pédantesques échafaudages de grammaire; la prétention, d'ailleurs peu modeste, de savoir l'hébreu mieux que les Juifs de la Version des Septante; parfois des velléités d'hostilité géologique, chimique, physiologique; ou bien des incidents sur un fait obscur, sur une particularité non encore éclaircie, voilà tout ce qui a été tenté jusqu'ici. On assemblait des nuages, que dispersait le premier coup de pioche dans un champ historique, ou dans un terrain du *diluvium*. L'Ancien Testament a deux gardes, qu'il faut d'abord anéantir, avant de l'atteindre : En premier lieu, la race juive, qui persiste à attendre le Messie, sur la foi de ce Livre. Tant qu'il restera un seul enfant d'Israël, vous n'aurez rien fait contre le Livre sacré de sa loi. Allez donc; exterminez un peuple que vingt siècles de désastres, de persécutions et d'opprobres ont laissé debout; quand vous aurez tué jusqu'au dernier, vous vous trouverez en face de l'univers chrétien, qui vous présentera, triomphant et immortel, le Livre sacré des Juifs.

31. Historiquement donc, l'Ancien Testament est un monument irrécusable. Or voici, tel qu'il le contient, le

Le Christ dans les prophéties.

signalement du Messie. Le premier trait remonte au jour de la déchéance originelle, au seuil de l'Eden. C'est une promesse divine, circonstanciée et formelle : « Une femme viendra, dont le fils écrasera la tête de Satan[1]. » Ainsi, le Rédempteur sera fils d'une femme; Dieu ne lui désigne point de père ici-bas. Le Rédempteur écrasera la tête de Satan; il ne sera donc pas seulement un philosophe, un sage, détruisant quelques erreurs, réformant quelques abus partiels; il aura la puissance surhumaine d'écraser l'erreur, le mal, à sa source, d'une manière absolue. Tels sont, au point de départ, les deux traits caractéristiques du Messie. Successivement, toutes les lignes de sa figure céleste vont se dessiner avec précision. Le Rédempteur, « en qui seront bénies toutes les nations de la terre, sortira de la race d'Abraham[2]. » L'Envoyé des collines éternelles, le Désiré des nations, paraîtra, « à l'époque où le sceptre sortira de la maison de Juda[3]. » Il sera « fils de David[4], et, quoique sa génération soit éternelle[5], il naîtra à Bethléem[6]. » — « Une vierge concevra et enfantera un fils, dont le nom sera *Dieu avec nous* (Emmanuel)[7]. Il sera le Christ, roi d'Israël[8], Jésus le Sauveur[9]. » — « Une étoile se lèvera sur Jacob[10]. » — « Les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des présents[11]. » Cependant, il faudra « rappeler de

[1] *Genes.*, III, 15. — [2] *Genes.*, XVIII, 18; XXII, 18. — [3] *Genes.*, XLIX, 10. — [4] II *Reg.*, VII, 19; XXIII; 5; *Psalm.* CXXXI, 11. — [5] Isa., LIII, 8.— [6] Mich.. V, 2.— [7] Isa., VII, 14.— [8] Dan., IX, 25.— [9] Habac., III, 18. — [10] *Numer.*, XXIV, 17. — [11] *Psalm.* LXXI, 10.

l'Egypte l'enfant divin [1]. » — « Une voix s'élèvera du désert; un autre Elie sera le précurseur du Christ [2]. » — « Le Messie aura toute l'autorité de Moïse [3]; il sera, de plus, prêtre selon l'ordre de Melchisédech [4]; roi dans l'éternité [5]. » — « Sa parole s'adressera aux humbles et aux affligés [6]. » — « Les yeux des aveugles, les oreilles des sourds seront ouverts; le boiteux bondira, comme le cerf, et la langue des muets sera déliée [7]. » — « Le temple de Zorobabel sera honoré de la présence du Messie [8]. » — « La fille de Sion tressaillira d'allégresse; la fille de Jérusalem sera comblée de joie, à l'approche de son roi, le Juste, le Sauveur. Pauvre lui-même, il sera monté sur une ânesse, suivie de son petit [9]. » — « Son aspect sera dépourvu de tout éclat extérieur, nous le verrons sans le reconnaître [10]. » — « Le conseil des méchants s'assemblera contre lui [11]. » — « L'homme de sa paix, qui mangeait le pain de sa table, le trahira [12]. » — « A l'approche du péril, nul ne lui prêtera secours, il tombera en défaillance, son sang s'écoulera comme l'eau [13]. » — « Le pasteur sera frappé, et les brebis se disperseront [14]. » — « Il sera estimé au prix de trente pièces d'argent, qu'on viendra jeter dans le Temple, et qui seront ensuite remises au potier [15]. »

[1] Osee, XI, 1. — [2] Isa., XL, 3. — [3] *Deuteron.*, XVIII, 15-18. — [4] *Psalm.* CIX, 4. — [5] Dan., VII, 14-27; Mich., IV, 7. — [6] Isa., LXI, 1. — [7] Isa., XXXV, 4-7. — [8] Agg., II, 10. — [9] Isa., LXII, 11; Zachar., IX. 9. — [10] Isa., LIII, 2. — [11] *Psalm.* LXX, 10. — [12] *Psalm.* XL, 10, 11. — [13] *Psal.* LXVIII, 21. — [14] Zachar., XIII, 7. — [15] Zachar., VI, 12.

Cependant « il abandonnera son corps aux bourreaux et ses joues aux soufflets, sans détourner le visage des crachats et des injures de ses ennemis [1]. » — « Comme la brebis qu'on mène à la boucherie, il se laissera conduire à la mort [2]; mais il portera sur l'épaule le sceptre de sa royauté [3]. » — « Ses pieds et ses mains seront percés ; on comptera tous ses os [4]. » — « Ses vêtements seront partagés et sa robe tirée au sort [5]. » — « Couvert de plaies pour nos iniquités, broyé pour nos crimes, il s'offrira lui-même, et de sa libre volonté, en sacrifice [6]. » — « Ceux qui le verront, insulteront à sa détresse; ils l'outrageront en branlant la tête. Il espérait au Seigneur, diront-ils, que le Seigneur le délivre [7] ! » — « On l'abreuvera de fiel, on lui présentera du vinaigre pour étancher sa soif [8]. » — « Il priera pour les coupables [9]. » — « Il remettra son âme entre les mains du Seigneur [10]. » — « Il mourra, mais pour ressusciter [11] ; son tombeau sera glorieux [12], son étendard se lèvera sur tous les peuples [13]. » — L'époque précise de cet événement est marquée. « Le Christ sera mis à mort, le Saint des Saints expiera tous les péchés, » en la soixante-dixième semaine d'années, qui suivra l'édit d'Artaxerxès Longue-Main, pour le rétablissement du Temple, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-sept ans

[1] Isa., L, 6. — [2] Isa., LIII, 7. — [3] Isa., IX, 6. — [4] *Psalm.* XXI, 17, 18. — [5] *Psalm.* XXI, 19. — [6] Isa.: LIII, 7. — [7] *Psalm.* XXI, 8, 9. — [8] *Psalm.* LXVIII, 22. — [9] Isa., LIII, 12. — [10] *Psalm.* XXX, 6. — [11] Isa., LIII, 12; *Psalm.* CXXXVIII, 18. — [12] Isa., XI, 10. — [13] Isa., XI, 12.

après Zorobabel, date qui correspond à l'an 33 de notre ère[1].

32. Tel est le signalement prophétique du Messie ou Christ. Il sera Dieu; il naîtra d'une vierge, à Bethléem; il fera des miracles; il sera mis à mort; il ressuscitera. Un tel programme est absolument irréalisable pour un génie humain, si grand qu'on veuille le supposer. Le génie, en ce monde, ne peut rien ni sur l'ordre ni sur l'époque de sa propre naissance; il reçoit la vie, mais il ne saurait choisir d'avance la mère qui l'enfantera; il ne peut déterminer ni le temps ni le lieu où il veut naître. Le génie fait de grandes choses, il ne fait point de miracles; le génie meurt et ne ressuscite pas. L'imposture ici est impossible. Qu'elle ait tenté, cependant, certains esprits, parmi les Juifs, on le conçoit; les Theudas, les Barkokéba, en essayant l'application à leur personne du signalement divin, ont précisément fourni la preuve de l'incontestable réalité des prophéties et de la croyance messianiques, au sein du peuple juif. Ils ont, de plus, constaté, par l'authenticité de leur échec, l'inanité d'une pareille tentative. Les conditions fixées d'avance au Rédempteur dépassent toute taille humaine : nul ne pourra revêtir la robe sans couture du crucifié du Golgotha. Le Messie doit se dire Dieu, mais il doit prouver sa divinité par le salut du monde; il doit faire des miracles, mais surtout il doit perpétuer les miracles; il doit

Impossibilité d'une usurpation du rôle messianique.

[1] Dan., IX, 24, 27.

mourir, mais il doit ressusciter. Par là, seulement, il entrera dans la réalité de son signalement prophétique ; il prendra possession du titre de Christ, qui le rattache à tout le monde ancien.

Jésus Sauveur aujourd'hui.

33. Si le premier versant de l'histoire l'attend comme Messie, le second doit le reconnaître comme Sauveur. Son nom n'est complet qu'à la condition d'embrasser tous les âges. Ce qu'il fut, comme Christ, dans la période de l'espérance, il doit l'être maintenant, comme Jésus ; c'est-à-dire que la place qu'il occupe, dans l'antiquité, comme Messie, il doit l'avoir, dans le monde moderne, comme Sauveur. Ici, le rationalisme se retrouve en présence d'une série nouvelle de faits constants, notoires, irrécusables, appuyés non pas seulement sur des témoignages, des récits ou des livres, mais sur l'évidence quotidienne et palpable. Le premier, le plus éclatant de tous ces phénomènes, c'est qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, Jésus-Christ a des adorateurs sur tous les points du globe. Il suffit d'ouvrir les yeux, et de voir, pour s'en convaincre. Jésus-Christ est adoré, non-seulement comme un souvenir, une gloire, une incarnation divine, apparue, il y a deux mille ans, au sein de l'humanité, et retournée pour jamais au ciel. Il est adoré, comme présent, en substance et en réalité, dans l'Eucharistie. Qu'on le veuille ou non, le fait existe. Pénétrez sous la coupole de Saint-Pierre, Jésus-Christ est là présent, pour ses fidèles, et adoré par eux. Suivez le

pauvre missionnaire jusqu'aux confins du monde ; sous les bananiers des forêts de l'Inde, il élèvera un autel; il prononcera quelques paroles et adorera Jésus-Christ sur la pierre nue, où le Dieu de la Crèche consent toujours à descendre. L'Indien, qui passe à côté de cet étranger, s'arrête un instant, pour contempler ce fait étrange. Il écoute un enseignement si nouveau pour lui ; peu à peu son intelligence s'ouvre à une lumière inconnue ; son cœur tressaille, au contact d'un amour divin ; à son tour, il croit ; il se prosterne ; il adore ! Que pensez-vous de ce fait ? Jésus-Christ, mort il y a deux mille ans, a la puissance de se faire aimer, de se faire adorer par un sauvage, errant dans les forêts de son pays, n'ayant jamais soupçonné l'existence de la Judée, d'un Testament Ancien ou d'une civilisation quelconque. Le fait de la conversion des âmes par Jésus-Christ existe donc ; vous le touchez du doigt ; il n'est pas circonscrit à l'Inde, au Japon ou à la Chine ; il est partout. Les savants de notre Europe, après quinze ou vingt ans de révolte, s'inclinent, parfois, sous l'influence de la divinité de Jésus, tout comme les pauvres insulaires d'Otaïti. Ce sont là des faits. Avant de nier la divinité de l'Evangile, commencez par les anéantir, si vous en avez la puissance ; ou par les expliquer, si vous en avez le secret. Toutes les forces humaines s'épuisent, par la durée, par l'usage, par leurs victoires mêmes. Pourquoi la force de Jésus-Christ ne s'est-elle pas épuisée ? C'est une

loi historique que tout ce qui a commencé meurt; pourquoi la religion de Jésus-Christ ne meurt-elle pas? Toutes les institutions, fondées par les hommes, tombent; pourquoi l'Eglise de Jésus-Christ ne tombe-t-elle pas? Et remarquez que chaque jour qui s'écoule est un triomphe nouveau pour cette doctrine, qui vieillit d'autant. Le rationalisme incrédule doit donc commencer, avant d'être recevable à nier l'Evangile, par anéantir, au sein des sociétés modernes, le miracle persévérant de l'adoration de Jésus-Christ comme Dieu; le miracle persévérant de l'adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; le miracle persévérant de la conversion des âmes par Jésus-Christ.

Jésus sauveur dans l'histoire moderne

34. Qu'il essaie! Secouant le globe par les deux pôles, qu'il aille, à travers des flots de sang, amoncelant ruines sur ruines, arracher au monde le nom de Jésus-Christ et la foi à sa divinité! Quand il risquera cette épreuve, il ne fera rien de nouveau. L'histoire moderne n'est pas autre chose que la prolongation d'une lutte de ce genre, avec un succès bien différent de celui qu'on se promettait. Nous abordons ainsi un autre fait, non moins incontestable, c'est que, depuis dix-huit siècles, on meurt pour la divinité de Jésus-Christ, et que, plus cette divinité a compté de martyrs, plus elle a fait de conquêtes. Niez, si vous le pouvez, que les douze apôtres, sortis de la Judée, pour prêcher au monde la foi à la divinité de Jésus-Christ, soient morts pour elle? Un seul d'entre eux a survécu, après avoir subi

le plus barbare supplice ; ce fut saint Jean, dont l'*In principio* a le privilége de vous déplaire. Tous les autres ont péri sous le glaive, sur les bûchers ardents, sur la croix, dans tous les genres de tortures que l'imagination des bourreaux savait inventer, à une époque où l'art de tuer les hommes atteignait presque les limites du génie. Essayez de révoquer en doute les massacres, trois fois séculaires, organisés, par le paganisme de Rome, contre tout ce qui portait le nom de Chrétien. Vous aurez, en face de vous, tous les historiens, grecs et latins, depuis Tacite et Suétone jusqu'à Eusèbe de Césarée. Déchirez leurs ouvrages, pour vous débarrasser de ces témoins indiscrets. Vous ne le pouvez, ni ne le voulez. Alors, il vous faut expliquer comment des milliers d'hommes sont morts pour un fantôme de Christ, pour une chimère, pour un néant ! Et, quand vous aurez cru trouver une réponse satisfaisante, en criant au fanatisme, il vous restera à expliquer comment les bourreaux eux-mêmes, les persécuteurs, les païens, furent pris, à leur tour, du fanatisme de leurs victimes, et se prosternèrent au pied d'une croix.

Jésus sauveur en face du paganisme. Ce qu'il faudrait renverser, avant d'atteindre la divinité de Jésus-Christ.

35. Le grand fait de la conversion du monde païen, par la croix de Jésus-Christ, s'offrira à votre étude, et vous aurez à déduire les raisons fort naturelles qui firent monter la divinité du Christ, de l'obscurité des catacombes, au sommet du Capitole. Vous nous direz comment une succession d'hommes, qu'on tuait sans relâche, fondèrent une

société immortelle ; comment des prisonniers, des condamnés, des martyrs, heureux d'être lapidés, brûlés, égorgés, mouraient, sans murmure, et firent éclore, dans leur sang, une semence de nouveaux chrétiens. Engageante perspective, vraiment, pour embrasser une religion nouvelle, que la certitude d'être revêtu d'un manteau de résine, et de servir de torche vivante, dans les jardins de Néron ! Qui pouvait résister à la touchante destinée d'être jeté dans l'arène, à la dent des lions de Numidie ; d'être envoyé aux mines ; d'être écorché vivant ; d'avoir les ongles arrachés ; toutes les jointures coupées, l'une après l'autre ; d'être étendu sur un gril ardent ; ou d'être plongé dans un bain de plomb fondu ? Expliquez-nous une seule conversion, avec les séductions d'une telle propagande ! Et pourtant le monde est chrétien : le paganisme est vaincu. Cherchez, dans l'univers actuel, un adorateur de Jupiter, de Vénus et de Saturne ! Le paganisme a été vaincu, une première fois, sous Constantin. Mais, depuis Constantin jusqu'à Clovis, il l'a été cent fois. Savez-vous même le nom de toutes les peuplades barbares, qui vinrent à la curée du monde romain, pendant trois siècles ? L'Eglise de Jésus-Christ a vaincu tous ces païens, et toujours par la même méthode, en souffrant, en priant, en mourant. Encore aujourd'hui, on souffre, on prie, on meurt pour la divinité de Jésus-Christ ; et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Ce sont là des faits ; il faut les

nier, avant de dépouiller Jésus-Christ de son manteau divin. Or, les nier, c'est nier la lumière du soleil; c'est renverser toute évidence, anéantir toute histoire, et éteindre le monde dans la nuit. Qu'il se lève maintenant, l'audacieux Erostrate, tenté de brûler l'édifice de la divinité de Jésus-Christ! Le fondement de cette construction immortelle remonte à l'Eden. Chaque siècle de l'histoire antique compose une de ses assises. Le Christ est l'espérance de quatre mille ans; la fleur sacrée du Testament ancien; le Rédempteur attendu, décrit, signalé par tous les âges. Jésus paraît au sommet des deux mondes; il réalise en sa personne toutes les prophéties; il élève l'étendard de sa croix; la tête de Satan est écrasée; le paganisme expire! Une immense révolution de salut s'accomplit dans l'univers; elle embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes; elle se prolonge, sans interruption, depuis dix-neuf siècles; elle a tout changé, tout renouvelé, tout spiritualisé, tout sanctifié sur la terre; elle ne cesse de soulever l'humanité vers Dieu. Jésus-Christ, c'est l'histoire tout entière; c'est le monde, depuis Adam jusqu'à nous. C'est la royauté éternelle, passant à travers le temps, pour conduire l'homme, des mains de son Créateur, au tribunal de son Juge! *Christus heri, hodie, ipse et in sæcula* [1].

[1] *Hebr.*, XIII, 8.

CHAPITRE II.

PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE.

SOMMAIRE.

§ I. VISION DE ZACHARIE.

1. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. L'ange Gabriel à l'Autel des Parfums. — 2. Preuves extrinsèques de l'authenticité du récit évangélique. — 3. Preuves intrinsèques de l'authenticité du récit évangélique. — 4. Cérémonie de l'adustion de l'encens, au temps de Zacharie. — 5. Conformité du récit évangélique avec les prescription rituelles.

§ II. ANNONCIATION.

6. Le message de l'Ange à la Vierge de Nazareth. — 7. *Ave Maria.*

§ III. LA VIERGE IMMACULÉE.

8. Traditions universelles sur la Vierge-Mère. — 9. Le culte de Marie et le Protestantisme. — 10. Histoire traditionnelle de Marie. — 11. Anne et Joachim. — 12. Conception immaculée de Marie. — 13. Nativité de Marie. — 14. Présentation et éducation de Marie au Temple. Les Fiançailles.

§ IV. VISITATION. NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

15. Visitation. *Magnificat.* — 16. Critique rationaliste. — 17. Naissance et Circoncision de saint Jean-Baptiste. — 18. Nœud des deux Testaments. — 19. Soupçons de saint Joseph. Mariage virginal.

§ V. LE DÉNOMBREMENT DE L'EMPIRE.

20. Objections générales des Rationalistes. — 21. Témoignage d'Auguste confirmant la réalité du dénombrement mentionné par l'Evangile. — 22. Témoignages identiques de Tacite, Suétone et Dion Cassius. —

§ I. Vision de Zacharie.

Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. L'ange Gabriel à l'Autel des Parfums.

1. « Aux jours d'Hérode, roi de Judée, vivait un prêtre, nommé Zacharie, de la famille d'Abia. Sa femme, issue comme lui de la descendance d'Aaron, se nommait Elisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant, irrépréhensibles, dans le sentier des commandements et des lois du Seigneur. Ils n'avaient point de fils; Elisabeth était stérile, et les deux époux avancés en âge. Or, pendant que Zacharie remplissait ses fonctions sacerdotales, devant Dieu, à son tour de rôle, il lui arriva d'être désigné par le sort, ainsi qu'il se pratiquait entre les prêtres, pour offrir l'encens sur l'Autel des Parfums. Il entra donc dans le Temple, et, cependant, la multitude du peuple se tenait sous les portiques, priant, selon la coutume, à l'heure de l'encens.

L'Ange du Seigneur, debout à l'angle droit de l'Autel des Parfums, apparut à Zacharie. Cette vision troubla le prêtre; l'épouvante le saisit. L'Ange lui dit alors : Ne crains rien, Zacharie. Ta prière a été exaucée. Elisabeth, ta femme, donnera le jour à un fils, que tu nommeras Jean [1]. Il sera ta joie et ton allégresse; les multitudes se réjouiront à sa naissance; car il sera grand devant le Seigneur. Selon la loi du Nazaréat, il ne boira ni vin, ni liqueur fermentée. L'Esprit-Saint se reposera sur lui, dès le sein de sa mère. Plusieurs des fils d'Israël seront convertis par lui au Seigneur leur Dieu. Il marchera devant la face de Dieu, dans l'esprit et la puissance d'Elie; afin de réunir le cœur des pères avec leurs fils, de ramener les incrédules à la sagesse des justes, et de préparer au Seigneur un peuple parfait.— A quel signe reconnaîtrai-je la vérité de votre parole? demanda Zacharie. Je suis vieux moi-même, et ma femme est avancée en âge. — L'Ange répondit : Je suis Gabriel, un des esprits célestes qui environnent la majesté de Dieu. J'ai reçu la mission de t'annoncer cette bonne nouvelle. Et maintenant voici : parce que tu n'as pas voulu croire à ma parole, tu resteras muet, sans pouvoir articuler un mot, jusqu'au jour où ma promesse sera accomplie. — Or le peuple, resté au dehors, attendait Zacharie, et s'étonnait de son séjour prolongé dans le Temple. Quand le prêtre

[1] La signification étymologique de ce nom est : *Miséricorde de Jéhovah.*

sortit, il lui fut impossible de faire entendre une parole. La foule comprit qu'il avait eu une vision. Zacharie ne pouvait s'expliquer que par signes; il resta muet. Quand les jours de son ministère furent accomplis, il retourna en sa maison, et, quelque temps après, Elisabeth, sa femme, conçut. Or elle en garda le secret, et se tint cachée, durant cinq mois, dans sa demeure. Le Tout-Puissant, disait-elle, a daigné abaisser sur moi un regard de miséricorde, il a effacé l'opprobre qui pesait sur mon nom parmi les hommes[1]. »

Preuves extrinsèques de l'authenticité du récit évangélique.

2. Cette page ouvre le récit évangélique. Elle est tirée du premier chapitre de saint Luc, que tous les rationalistes s'accordent à reléguer, ainsi que le second, parmi les interpolations légendaires, ajoutées au récit primitif par la crédulité des siècles suivants[2]. Un miracle, au début de l'histoire de Jésus-Christ! Les rationalistes ne sauraient l'admettre. C'est donc au nom de l'ordre naturel, immuable dans ses lois, étudiées par la science, qu'on refuse à Dieu le pouvoir de manifester ses oracles à un prêtre juif, et de lui parler par le ministère d'un Ange! Malheureusement pour les disciples de Strauss, le miracle, cette fois, les domine de toutes parts. Pour échapper à celui de la vision de Zacharie, ils vont se précipiter dans toute une série de prodiges. La première page de saint Luc est, dites-vous, une

[1] Luc, I, 5-25. — [2] *Vie de Jésus*, Introd., pag. XLI; d'Eichthal, *Les Evangiles*, tom. I, pag. 81, 82.

addition apocryphe. Soit. Ainsi c'est la plume d'un faussaire qui a écrit, sur le berceau de Jean-Baptiste, cette parole : « Les multitudes se réjouiront au jour de sa nativité. » Cependant, si cette prophétie est l'œuvre d'un imposteur, pourquoi s'est-elle réalisée? Pourquoi, chaque année, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste est-il célébré, sur tous les points de l'univers? Combien de personnes, dans le monde entier, savent maintenant le jour anniversaire de la naissance d'Alexandre ou de César? Ce furent pourtant d'assez illustres figures dans l'histoire. Et voilà que, sur le berceau d'un obscur enfant d'Aaron, un imposteur, un faussaire, prédit que le monde ne perdra jamais la mémoire d'une Nativité si glorieuse! Cette prophétie incroyable, absurde, au point de vue de toutes les vraisemblances historiques, s'accomplit, au pied de la lettre. Après dix-huit cent soixante-quatre ans, le monde persiste à célébrer la naissance de Jean-Baptiste : dans deux mille ans, si l'univers est destiné à atteindre cet âge, il en sera de même, et vous trouverez cela naturel! un apocryphe; une légende! rien n'est plus facile à imaginer; mais, pour l'introduire, dans le texte évangélique, il se rencontre plus d'obstacles que les rationalistes ne semblent le croire. Saint Luc, dans les quatre versets qui forment le prologue de son Evangile, et dont l'authenticité n'est contestée par aucun exégète connu, avertit qu'il reprend le récit historique de l'Incarnation, dès le commencement

(ἄνωθεν) [1], et qu'il le poursuivra, selon l'ordre chronologique (καθεξῆς) [2]. Tels sont les deux caractères que, d'avance, il signale, comme devant être exclusivement propres à son œuvre. Or, en supprimant les deux premiers chapitres de saint Luc, c'est-à-dire la naissance de Jean-Baptiste, et l'histoire des premières années de Jésus-Christ, en quoi l'Evangile de saint Luc se distinguerait-il de celui de saint Marc, puisqu'il commencerait avec ce dernier, au baptême du Jourdain [3]? Comment justifierait-il l'intention, préalablement accusée, de prendre le récit dès le principe (ἄνωθεν), c'est-à-dire au delà même de saint Matthieu, qui débute seulement par l'Annonciation? Saint Luc ne se serait donc pas entendu lui-même, quand il traçait, de sa plume inspirée, le prologue de son Evangile? Et voilà un second miracle, que les rationalistes auront à subir, pour compenser celui de la vision de Zacharie, dont ils ont horreur. Ils expliqueront comment un Evangéliste, qui ne se comprenait pas lui-même, a pu subjuguer la foi de l'univers. Ce n'est pas tout, cet imposteur, ce faussaire, qui, au second ou troisième siècle, aurait interpolé la légende de saint Jean-Baptiste, aurait dû, pour réussir, être un véritable thaumaturge. Son plus grand miracle eût consisté à se rendre invisible. En effet, nul ne l'a vu, ni soupçonné, dans toute la série de l'histoire chrétienne; il s'est derobé à toutes les recherch s. Origène, en l'an 200, ne l'a pas

[1] Luc, I, 3. — [2] Ibid. — [3] Marc, I.

vu ; et pour échapper aux regards d'Origène, il fallait plus que de l'habileté. Mais surtout, en l'an 150, Celse, le païen, l'ennemi des Evangiles, ne l'a pas vu. Pour tromper ce regard, plein de haine, il fallait une finesse bien voisine du prodige. Or Celse le philosophe cite le premier chapitre de saint Luc, et il en prend occasion de flétrir le nom immaculé de Marie[1]. Où placer donc votre invisible faussaire, dans une période historique si scrupuleusement gardée ? Tertullien, Irénée, antérieurs à Origène, ne l'ont pas connu. Saint Papias, dont Eusèbe note avec tant de soin les précieux témoignages, n'en avait nul soupçon, Gardez donc, avec vos autres mythes, cet apocryphe miraculeux. La première page de saint Luc n'a pu être inventée, après coup, par un faussaire posthume.

Preuves intrinsèques de l'authenticité du récit évangélique.

3. Elle porte d'ailleurs, en elle-même, des signes d'incontestable authenticité. Imaginez un ignorant légendaire, écrivant après la ruine du Temple, et improvisant, sans une seule faute, tout l'ensemble de l'histoire, des mœurs et de la religion juives. La seule expression, si simple en apparence : « Aux jours d'Hérode, roi de Judée, » suppose tout un ordre de connaissances, qui défierait une imposture rétrospective. Au second siècle, il y avait eu trois princes du nom d'Hérode, qui avaient régné en Judée : Hérode l'Iduméen, dont nous avons écrit l'histoire ; Hérode-

[1] Origen., *Contra Celsum*, lib. I, cap. xx x; *Patrol. græc.*, t. XI, col. 734.

Antipas; et Hérode-Agrippa. Le faussaire, s'il était habile, l'aurait su ; et alors il eût désigné plus particulièrement le roi dont il voulait parler. On n'échappe jamais à ces nécessités imposées par les faits historiques. Aimez-vous mieux supposer votre faussaire complétement inepte, et foncièrement étranger aux événements judaïques? Dans ce cas, il n'aurait connu qu'un seul Hérode, celui dont le texte de saint Luc fait mention ; au chapitre III, sous le nom d'Hérode le Tétrarque [1], et il n'aurait pas songé à lui donner d'autre titre. Un contemporain seul pouvait écrire ces mots : « Aux jours d'Hérode, roi de Judée. » C'est qu'en effet, un seul Hérode régna sur la Judée tout entière; les deux autres, confinés dans leurs tétrarchies, n'eurent qu'une domination partielle. Et remarquez que saint Luc ne dit pas : « Roi des Juifs. » Un faussaire, un légendaire posthume pouvait s'y méprendre; un contemporain jamais. Hérode l'Iduméen avait été imposé par Rome à la Judée; souverain de fait, non de droit, il régnait sur le pays, en dépit des habitants. Le roi des Juifs ne pouvait être qu'un héritier de la famille asmonéenne [2], ou tout autre descendant de la tribu de Juda, et de la race de David. Parmi tant d'écueils, la plume du prétendu apocryphe ne bronche pas. Le hasard! direz-vous. Le hasard est un Dieu complaisant qui a déjà écrit toutes les lignes du Testament Ancien, sans que vous y trouviez la place d'une rature.

[1] Luc, III, 1. — [2] Dans Galatinus, cap. IV, lib. IV, p. 196, A. B. C.

Que de miracles n'avez-vous pas prêtés au hasard ? Ajoutez encore à son aveugle responsabilité, l'exactitude merveilleuse avec laquelle votre faussaire, du second ou du troisième siècle, parle des origines et des coutumes sacerdotales des Juifs. « Zacharie, dit-il, était de la race d'Abia, et son épouse Elisabeth de la descendance d'Aaron. » Les rationalistes modernes n'ignorent sans doute pas quel rapport il peut y avoir entre la race d'Abia et les fonctions sacerdotales. Leur science ne connaît pas d'éclipse : cependant un lecteur ordinaire pourrait ne pas même soupçonner la raison de ce rapprochement ; à plus forte raison, un obscur faussaire aurait pu s'y méprendre. Mais l'apocryphe, interpolateur de saint Luc, n'ignore rien. Il sait qu'au temps de David, les familles sacerdotales, issues d'Aaron, avaient été divisées en vingt-quatre classes [1], que celle d'Abia en faisait partie. Il n'ignore pas que l'ordre du service hebdomadaire de chacune d'elles, dans le Temple, fut réglée par le sort. Celle d'Abia occupa ainsi le huitième rang [2]. Le faussaire sait tout cela ; et il a lu Josèphe, qui dit en termes formels : « Cet ordre a été maintenu jusqu'à nos jours [3]. » L'imposteur sait bien autre chose encore. Les prêtres juifs pouvaient se choisir une épouse parmi toutes les tribus d'Israël [4]. L'apocryphe le sait, et il note, comme une particularité remarquable, que

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. VII, cap. XI. — [2] I *Paralip.*, XXIV, 7-10. — [3] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. VII, cap. XI. — [4] *Levit.*, XXI, 7.

la femme de Zacharie n'appartenait pas seulement à la tribu de Lévi, mais qu'elle descendait de la famille pontificale d'Aaron [1]. C'est avec la même sûreté d'intuition, que, deux ou trois siècles après la ruine du Temple, l'heureux légendaire, vivant peut-être à cinq cents lieues de Jérusalem, se rend compte des fonctions sacerdotales, consistant en quatre devoirs principaux : 1° L'immolation des victimes et l'oblation des holocaustes ; 2° L'entretien des lampes sur le Chandelier d'or ; 3° La confection et l'offrande des douze pains nouveaux sur la Table de Proposition ; 4° Enfin, l'adustion de l'encens, soir et matin, sur l'Autel des Parfums [2]. Il sait que les prêtres, en prenant leur service, chaque semaine, tiraient au sort, pour se partager ces divers offices [3]. On pourrait déjà s'étonner de la science générale de l'histoire juive, que possède votre légendaire : mais, en poussant plus loin cet examen, en entrant dans le détail même de la fonction sacerdotale qu'il décrit, la démonstration d'authenticité ressortira jusqu'à l'évidence.

Cérémonie de l'adustion de l'encens au temps de Zacharie.

4. Voici les indications circonstanciées que nous fournissent, à ce sujet, les livres rituels des Hébreux. « Les vingt-quatre séries sacerdotales se subdivisaient en familles, ayant chacune leur prince, ou chef. Plusieurs familles servaient en un même jour, lorsqu'il y avait plus de familles dans la série, que de jours dans la semaine. Il y

[1] Luc, I, 2. — [2] *Exod.*, XXX. — [3] Cornel. a Lapid., *in Luc. Comment.*, cap. I, vers. 9, édit. Vivès, tom. XVI, pag. 9.

avait une limite d'âge, fixée à cinquante ans pour les lévites ; mais il n'y avait point de limite d'âge pour les prêtres. Le vendredi soir, avant leur entrée en fonctions, les chefs de famille se réunissaient au Temple, et tiraient au sort leur jour de service, par numéros d'ordre ; chaque soir, les membres de la famille tiraient également au sort, par numéros d'ordre, leurs fonctions du lendemain. L'adustion des parfums se faisait le matin, au point du jour, et le soir, au coucher du soleil. Les prêtres de fonction se réunissaient, avant l'heure, dans le Temple, revêtus de leurs ornements, et portant les instruments sacrés, nécessaires à leur service spécial. Ils attendaient, pour commencer, le signal du *Migrephah*, instrument de cuivre, dont le son puissant retentissait dans toute la ville de Jérusalem. A ce moment, quatre lévites, de chaque côté, soulevaient les coins du rideau. Le prêtre chargé de l'oblation de l'encens entrait, accompagné de deux autres prêtres, portant, l'un un vase plein de parfums, l'autre un réchaud plein de charbons allumés ; pour lui, il tenait à la main un plateau d'argent. Les prêtres chargés du soin des lampes ; ceux qui devaient renouveler les Pains de Proposition, si c'était le jour réglementaire ; ceux qui devaient purifier la grille de l'Autel des Parfums, enlever les cendres et les charbons du foyer, entraient à sa suite, et chacun d'eux se retirait, lorsqu'il avait accompli son office. Quand tout était préparé, le prêtre thuriféraire recevait, sur son

plateau, des charbons ardents, qu'il plaçait sur la grille de l'Autel, puis des parfums, dont il prenait autant que pouvait en contenir sa main nue, pour les répandre sur le feu. Tous le quittaient alors. Il reculait lui-même de quelques pas, et restait en adoration, tant que le nuage d'odorante fumée montait vers le ciel. Il demeurait ainsi, quelques moments, seul, devant Dieu. Cependant, les personnes qui avaient à offrir des oblations pour le péché, s'étaient réunies, le matin, devant la porte de Nicanor, où les prêtres les rangeaient par ordre et par séries; les lévites, appelés également par le son du *Migrephah*, se plaçaient à leurs pupitres, et chantaient les psaumes de la naissance ou du déclin du jour; les fils d'Israël étaient accourus à la prière, et attendaient l'instant où le prêtre, chargé de l'adustion de l'encens, sortait du Temple, pour recevoir sa bénédiction. Les portiques extérieurs étaient ordinairement remplis par la foule pieuse. Quand le prêtre apparaissait, au seuil du Temple, tous se prosternaient; et celui-ci, réunissant deux à deux les doigts de la main, de manière à former le nombre trois [1], étendait la droite vers le peuple, et prononçait à haute voix la formule légale [2] : « Que le Seigneur vous bénisse et vous garde! que Jéhovah abaisse sur vous un regard favorable, et vous fasse miséricorde : qu'il tourne vers vous un œil propice, et vous accorde la paix [3] ! »

[1] Drach., *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tom. I, p. 379.— [2] *Numer.*, cap. VI, 24. — [3] *Talmud. Hierosol.*, *Zoma*, fol. 22, I;

Conformité du récit évangélique avec les prescriptions rituelles.

5. Qu'on rapproche le texte évangélique de ces indications multiples, authentiques et précises comme toutes les traditions sacerdotales du Judaïsme, on ne trouvera pas une seule dissonance. Zacharie avait été désigné, par le sort, pour offrir l'encens sur l'Autel des Parfums ; c'était, en effet, le sort qui distribuait, chaque jour, les fonctions sacerdotales, parmi les membres de l'évhémérie sacrée. Zacharie était un vieillard, courbé sous le poids des ans. S'il n'eût été qu'un simple lévite, sa vieillesse l'eût éloigné du service des autels ; mais la limite d'âge n'atteignait pas les prêtres. Quand Zacharie pénètre dans le Temple, pour sa fonction sainte, le peuple est en prière, sous les portiques extérieurs ; cette circonstance, indiquée simplement par l'Evangéliste, suppose tout un ordre de coutumes nationales, dont l'étude des prescriptions rituelles nous donne la clef. A l'Autel des Parfums, au moment où l'ange Gabriel lui apparaît, Zacharie est seul. L'historien a donc parfaitement su que les autres prêtres devaient se retirer, à l'instant où l'oblation des parfums commençait sur l'Autel. Il n'a point ignoré que le temps nécessaire à la combustion d'une poignée d'encens, sur des charbons enflammés, était court. L'habitude d'assister, deux fois chaque jour, à cette cérémonie sainte, avait dû familiariser les Juifs avec l'intervalle strictement exigé. Voilà pourquoi la

fol. 25, I et la glose ; *Perek.*, 3 ; *Thamid.*, cap. III, per. 5 ; cap. VI et la glose ; cap. V, hal. 4, 5, 6 ; cap. VI, hal. 1, 2, 3 ; *Taanith*, fol. 69, I.

foule s'étonne du retard de Zacharie. Mais, quelle que soit la durée de ce délai exceptionnel, nul ne quitte le Temple. On attend la bénédiction du prêtre, qui va sortir du sanctuaire de l'Eternel. Zacharie paraît enfin ; et la multitude s'aperçoit qu'il est muet. A quelle marque l'eût-elle reconnu, si le rite sacramentel de la bénédiction n'en eût fourni un indice irrécusable ? Le prêtre, frappé de mutité, est contraint de faire seulement le geste de cette bénédiction, sans pouvoir en articuler les paroles : *Et ipse erat innuens illis.* Voilà une partie des merveilles d'authenticité qui se dérobent sous la simple contexture de l'Evangile. Et vous prétendez en faire honneur à l'imposture rétrospective d'un écrivain qui n'aurait vu ni le Temple, ni Jérusalem, ni les cérémonies du culte judaïque ! En vérité, ce sont là, pour un ignorant légendaire, des miracles de science, qui dépassent les prodiges d'incrédulité du rationalisme !

§ II. Annonciation.

Le message de l'Ange à la Vierge de Nazareth.

6. « Six mois après ces événements, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge, fiancée à un homme de la maison de David, appelé Joseph. Le nom de la Vierge était Marie. L'Ange vint à elle, et lui dit : Je vous salue ; pleine de grâces : le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. — En entendant ces paroles, la Vierge fut troublée ; elle

réfléchissait au sens d'une telle salutation. — Ne craignez point, Marie, reprit l'Ange ; car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voici que vous concevrez en votre sein, et enfanterez un fils, dont le nom sera Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Dieu, le Seigneur, lui donnera le trône de David, son père. Il régnera, pour l'éternité, sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. — Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. — L'Ange répondit : L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Ainsi celui qui naîtra de vous, le Saint, se nommera le Fils de Dieu. Voilà, en effet, Elisabeth, votre parente, qui a conçu un fils, dans sa vieillesse ; ce mois est le sixième, pour l'épouse qu'on nommait stérile. Car rien n'est impossible à Dieu. — Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. — Et l'Ange la quitta[1]. »

Ave Maria. 7. La majesté du conseil divin, où l'Incarnation fut résolue, dans les splendeurs de l'éternité, appelait, comme un touchant corollaire, le conseil virginal, tenu ici-bas dans le cœur de Marie, avec un Ange pour confident. L'*Ave* de Gabriel s'adresse, en effet, à une souveraine ; il est impossible de s'y méprendre. Jamais, dans les manifestations angéliques du Testament Ancien, le langage des

[1] Luc, 26-38.

envoyés célestes n'avait revêtu les formes d'un tel respect. Ici l'Ange s'incline le premier, devant la Vierge de Nazareth : il la « salue. » Ailleurs, les messagers du Très-Haut apportaient la grâce aux mortels; ici, Gabriel trouve la grâce divine en sa plénitude; et, comme il s'était prosterné, dans les cieux, devant la majesté du Tout-Puissant qui lui donnait sa mission, il s'incline, à Nazareth, devant une Vierge, devenue le Tabernacle où Dieu réside. « Je vous salue, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous. » Une parole humaine pourra-t-elle exprimer jamais ce mystère ineffable? L'Ange, descendu des sphères éternelles, a quitté le trône divin dans la gloire ; il retrouve à Nazareth le trône divin dans l'humble virginité. Jéhovah au ciel ; le Seigneur en Marie : tels sont les deux termes que rallie la mission de l'auguste ambassadeur. Il salue donc la « femme bénie entre toutes les autres. » Après l'*Ave* des chœurs angéliques, adressé à la reine des anges, voici la salutation du genre humain; l'acclamation des justes, des patriarches, des prophètes; résumant toutes les espérances du monde, et les concentrant autour de la « femme bénie, » qui doit effacer la malédiction de la première femme. Quarante siècles d'attente, de vœux, de prières et de larmes : les anges et les hommes prosternés, avec Gabriel, devant la Vierge de Nazareth; est-ce assez de grandeur, de gloire et de majesté, sur le front de la fille de David? Non. La Trinité divine, elle-même, transmet à

Marie une salutation plus haute que tout ce qu'on imaginera jamais. Le Très-Haut veut descendre en Marie; l'Esprit-Saint veut la couvrir de son ombre; le Fils de Dieu veut naître d'elle, et l'appeler sa mère. L'Ange expose à la Vierge la résolution du conseil éternel; et il attend. On dirait qu'il soumet au conseil de Marie le vœu de la Trinité sainte. Recueillie, dans le silence de son humilité, dans l'ardeur de son dévouement, dans la contemplation d'un amour divin qui veut s'associer son amour virginal, pour sauver le monde, Marie se tait; l'Ange attend. Enfin, une parole d'acquiescement tombe de ses lèvres : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Le conseil virginal a ratifié les décrets du conseil éternel; l'Ange disparaît, pour porter au Trône divin cette parole, qui ébranle les cieux, sauve la terre, et arrache le sceptre des âmes aux puissances infernales. Abîmé dans la contemplation de ces merveilles, l'homme tombe à genoux; il pleure; il prie; il adore la miséricorde éternelle, qui a créé des prodiges de salut, pour combler l'abîme de nos misères. Qu'on ne me rappelle point le nom de ces infortunés, qui ont eu l'audace d'outrager le nom virginal, en qui furent réhabilitées leurs mères, leurs épouses et leurs sœurs! Je ne veux plus savoir qu'ils ont prétendu arracher de l'Evangile, et attribuer à l'imposture d'un faussaire, cette page divine, la véritable charte de délivrance du genre humain! Les bénédictions de l'univers,

prosterné, depuis deux mille ans, aux pieds de la Vierge de Nazareth, de la Reine des anges, de la Mère de Dieu, devenue mère des hommes; les miracles de grâces, de consolation, d'espérance et de salut, versés à pleines mains par la toute-puissance suppliante de Marie ; le rayon de sa splendeur virginale, épanché, depuis ce jour, sur le front de toutes les filles d'Eve, et faisant éclore sur la terre des merveilles de sainteté, de grâce et de charité ; telles sont les voix, tel est le cortége que nous voulons entendre et évoquer autour de la solitude de Nazareth, où l'Ange a laissé Marie !

§ III. La Vierge Immaculée.

8. L'humanité répétera, jusqu'à la fin des siècles, l'*Ave* de Gabriel, et, à mesure qu'elle le méditera davantage, elle y trouvera un charme toujours nouveau. Comment donc des chrétiens habitués, d'ailleurs, à nommer l'Evangile la Parole infaillible de Dieu, peuvent-ils se refuser le bonheur de redire, en l'honneur de Marie, la salutation qui lui fut adressée, il y a dix-huit cents ans, par l'envoyé céleste? Le protestantisme nous traite ici d'idolâtres; mais l'Eglise catholique n'adore pas Marie; elle l'invoque, comme la Mère de Dieu; elle l'honore, comme la créature pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes, de laquelle est né le Fils du Très-Haut. Si c'est là une idolâtrie, nous la tenons de l'ange Gabriel lui-même, et nous la lisons à la première

Traditions universelles sur la Vierge-Mère.

page de l'Evangile. Il y a, dans le parti pris du silence protestant, à l'égard de la Vierge de Nazareth, un caractère étroit et ombrageux, qui étonne la foi et déconcerte la raison. On ne saurait nier que, dans l'immense transformation sociale, opérée directement par la lumière évangélique, le fait de la réhabilitation de la femme ne soit un des plus saillants et des plus considérables. A moins de supprimer l'histoire, il est impossible de le méconnaître. Or ce grand fait devient inintelligible, sans l'action et l'influence du culte de Marie. Tout se tient, par des nœuds indissolubles, dans la chaîne des événements qui constituent l'histoire humaine. L'abaissement de la femme, parmi les sociétés antiques, et chez toutes les nations actuellement étrangères à la révélation du Verbe incarné, n'est point un phénomène insignifiant, arbitraire ou irréfléchi. C'est un fait constant, uniforme, positivement réglé par les légistes, et dont la raison d'être, gravée profondément dans la conscience du genre humain, remonte à une condamnation divine. En dehors de la sentence portée contre la femme coupable, au seuil de l'Eden, il n'y a pas d'explication possible, pour ce fait étrange. Le sensualisme du monde païen, loin de réagir en faveur de la femme, a aggravé son opprobre. Trouvez une raison philosophique de cette infériorité persistante, pendant les quatre mille ans qui précèdent Marie. Expliquez pourquoi le polythéisme adorait Vénus dans les temples, et tenait la femme, l'épouse, la sœur, la mère de famille,

chose plus vile que l'esclave. Et pourtant le monde attendait une Vierge, qui ouvrirait à la terre les portes fermées du ciel. Parallèlement à ce système d'abaissement inexorable, poursuivi sans relâche, pendant quarante siècles, par la moitié du genre humain contre l'autre ; à côté des sanctuaires impurs, où la dépravation de l'homme s'adorait réellement elle-même, et prétendait élever jusqu'au ciel la honte de la femme ; en sens inverse de ce courant de brutalité sans frein et d'ignominieuses apothéoses, se développa, chez tous les peuples, et se maintint, dans toute la suite des âges, une tradition de salut par la femme. Le peuple romain attendait la Vierge, qui rapporterait les clefs de l'âge d'or. Les théophanies indiennes offrent la même espérance. Les livres sacrés des Brahmes déclarent que, lorsqu'un Dieu daigne visiter le monde, il s'incarne mystérieusement dans le sein d'une vierge[1]. La Chine a sa fleur de virginité : *Lien-Ouha*[2], semblable au Lotus égyptien, qui, sous le souffle de Dieu, rend Isis féconde[3]. Les Druides attendent la Vierge-Mère[4]. Tous ces traits épars d'une

[1] *Supplém. aux Œuvres de sir William Jones*, in-4°, tom. II, pag. 548.

[2] Un jour, la déesse Sching-Mou, cette *mère sainte*, mangea la fleur de la plante *Lien-Houa*, au bord d'une fontaine, et, dans sa virginité, donna le jour à un fils divin. (Barrow, *Travel in China*, pag. 473.)

[3] Plutarch., *De Isid. et Osiride*, pag. 62, édit. Paris, in-folio, 1624.

[4] *Hinc Druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt, Isidi seu Virgini hanc dedicantes, ex quâ filius ille proditurus erat.* (Elias Schedius, *De Diis germanis*, cap. XIII, pag. 346.) Cette phrase, écrite il y a deux cents ans par un savant de la Germanie, a rencontré une

croyance primitive, qui remonte à l'Eden, se concentrent dans la révélation juive, autour du Lis d'Israël, du Rejeton de Jessé, qui produira la fleur céleste. Une femme « doit écraser la tête du serpent. Une Vierge concevra et enfantera un Fils, qui sera Dieu avec nous. »

Le culte de Marie et le protestantisme.

9. De quel droit, maintenant, ose-t-on renverser l'histoire du monde antique, fouler aux pieds l'évidence des faits contemporains, et nier la conformité des traditions universelles avec l'enseignement évangélique, au sujet de l'influence d'une Vierge-Mère? Il n'y a ici de nouveau, d'insolite et de véritablement inadmissible, que la prétention de bouleverser tout le passé, de rendre le présent une énigme inexplicable, et de substituer un non-sens à la claire et radieuse manifestation des siècles. La Vierge-Mère a été honorée d'un culte d'espérance, pendant les quatre mille ans qui précèdent sa venue, et vous voulez que la Vierge de Nazareth, dont le nom est Marie, dont le fils, Jésus-Christ, le Verbe incarné, a racheté le monde, demeure oubliée, sans honneur et sans culte, par les générations qui lui doivent leur salut! Cela n'est point; cela ne peut pas être. Elle-même, l'humble servante du Seigneur, a déclaré, nous le verrons bientôt, que toutes les nations la proclameraient bienheureuse. Que nos frères égarés, dans les ré-

merveilleuse confirmation dans la fameuse inscription, trouvée, en 1833, sur l'emplacement d'un temple païen, à Châlons-sur-Marne : *Virgini pariturœ Druides*. (Voir *Ann. de phil. chrét.*, tom. VII, pag. 328.)

gions glacées du protestantisme, veuillent bien s'interroger eux-mêmes, en dehors de tout esprit de parti, de toute idée préconçue. Qu'ils se demandent ce qui se fait parmi eux, pour relever la gloire de la Vierge bénie. Où sont les témoignages de vénération, de respect, de reconnaissance et d'amour, dont ils environnent sa mémoire? Si l'univers entier ignorait le nom de Marie, est-ce le protestantisme qui dissiperait cet oubli, glorifierait ce nom, et le placerait sur toutes les lèvres, comme le synonyme du bonheur? Cependant le : *Beatam me dicent omnes generationes*, est bien réellement une des paroles évangéliques, que le protestantisme lit, avec nous, dans le texte sacré. Pourquoi cette parole reste-t-elle inféconde, et sans application active, au sein de la prétendue Réforme?

Histoire traditionnelle de Marie.

10. La vérité n'a point de ces contradictions, de ces incohérences, de ces antipathies systématiques. L'Eglise catholique, ici comme toujours, garde inviolablement le dépôt de la Parole divine, et lui maintient une immortelle fécondité. La Vierge immaculée a des autels sur tous les points du monde ; il n'est pas un point de l'espace et du temps où ne se vérifie, au pied de la lettre, l'oracle virginal : *Beatam me dicent omnes generationes*. En dehors du récit évangélique, déjà si explicite à l'égard des magnificences de Marie, l'Eglise a conservé des détails traditionnels sur son histoire. Et comment pouvait-il en être autrement? Les apôtres avaient personnellement connu Marie :

quelques-uns étaient ses parents ; tous étaient ses compatriotes. Au Cénacle, quand l'Esprit-Saint se communiqua, sous la forme de langues de feu, Marie était avec les douze, persévérant comme eux dans la prière et la fraction du pain. Jean, le disciple bien-aimé, avait reçu, au pied de la croix, le legs divin de Jésus-Christ, qui lui confiait sa mère. Ce sont là des faits constants et authentiques, puisqu'ils sont consignés dans l'Évangile. Or, peut-on imaginer que les parents de Marie, les apôtres, qui souffrirent tous la persécution ou la mort pour le nom de Jésus, aient ignoré l'origine et l'histoire de sa mère? Les courtisans d'Alexandre auront su l'histoire d'Olympias ; et les apôtres de Jésus-Christ n'auront pas daigné apprendre celle de Marie! Ils auront vécu avec elle, et comme sous sa maternelle direction, après l'Ascension glorieuse de leur maître, sans recueillir aucun récit de ses lèvres, sans l'interroger, sur un passé qui leur était plus cher que leur propre vie! Le seul énoncé d'une pareille proposition en démontre invinciblement la fausseté. L'Eglise catholique, héritière des apôtres, a donc reçu d'eux un ensemble de traditions, concernant la Vierge immaculée.

Anne et Joachim.

11. Le nom seul de tradition effarouche le protestantisme ; nous ne l'ignorons pas. Cependant, on verra plus tard que l'Eglise a été fondée, non pas sur une parole écrite, mais sur une doctrine, transmise par la prédication orale ; en sorte que les Chrétiens ne sont pas, comme les

Juifs, les enfants d'un livre, mais les enfants d'une parole; les fils du Verbe toujours vivant. Cette distinction capitale, que saint Paul formulait avec tant de précision, inspira plus tard à saint Augustin le mot fameux : « Je ne croirais pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne déterminait ma foi. » Pour le moment, il nous suffira d'avoir posé le principe : ses développements et ses preuves se trouveront ailleurs sous notre plume. L'Eglise catholique sait le nom des parents de la Vierge de Nazareth. Marie eut pour père Joachim[1], de l'ancienne race des rois de Juda. Anne, sa mère, descendait d'Aaron ; et, par ce côté, la sainte Vierge était parente d'Elisabeth. L'antiquité chrétienne a retenu

[1] Joachim est exactement le même nom que celui d'Héli ou Héliacim, mentionné dans la généalogie de S. Luc (cap. III, 23.) Comme cette transformation exclusivement propre au génie hébraïque, est fort étrangère à nos usages et à notre langue, on nous pardonnera d'entrer ici dans quelques détails. L'Ancien Testament nous présente deux exemples caractéristiques de l'identité des deux noms, Joakim, fils de Josias, est appelé Eliakim au IVe *Livre des Rois* (cap. XXIII, 34) et au IIe *Livre des Paralipomènes* (cap. XXXVI, 4). Le Grand-Prêtre qui gouverna la Judée pendant la captivité de Manassès est appelé Eliakim, au IVe chapitre de *Judith* (vers. 5, 7, et 11) et Joakim, au XVe (vers. 9). Voici le motif de cette substitution de forme, dans ce nom. Le mot *Joakim* se prononçait en hébreu *Jehovakim*; or, Jéhovah est le nom trois fois saint, le tétragrammaton redoutable du nom divin. Les Juifs ne l'articulent jamais, à la lecture. On lui substitue le nom d'*Adonaï*, ou son équivalent : *El*. Cette dernière forme avait prévalu, comme synonyme, dans le mot *Eliakim*. On comprend donc facilement pourquoi le nom de Joakim s'est maintenu dans la tradition des chrétiens, qui ne craignaient nullement de prononcer le tétragrammaton sacré; tandis que la variante d'*Eliakim* a seule trouvé place dans les écritures judaïques.

ces noms, inscrits, non par d'obscurs légendaires, ou par des écrivains apocryphes, mais par la plume des Docteurs et des Pères de l'Eglise. Saint Epiphane (310-403), dans son immortel ouvrage : *Adversus hæreses*, s'exprime ainsi : « Marie eut Anne pour mère, Joachim pour père. Elle était parente d'Elisabeth, et descendait de la famille et de la maison de David[1]. » Voilà, dans ces paroles de l'illustre évêque de Salamine, la tradition du monde catholique, telle que nous l'ont transmise les apôtres. Nous redisons aujourd'hui ce qu'écrivait saint Epiphane, en l'an 350. Nous savons, de la famille de Marie, ce qu'il en savait lui-même; et nous le croyons comme lui[2].

Conception immaculée de Marie.

12. A l'époque où les pieux parents de Marie vivaient à Nazareth, Hérode poursuivait la construction des somptueux édifices qu'il voulait ajouter au Temple de Jérusalem. Qui lui eût dit, alors, que, dans une humble cité de son royaume, le Seigneur se préparait un temple plus auguste que celui de Zorobabel; plus pur que le Tabernacle d'Aaron; plus saint que l'Arche de Moïse ! Ce qu'Hérode ne sut jamais, l'univers entier le contemple aujourd'hui. La Conception immaculée de Marie, attestée par tous les âges, saluée par tous les Docteurs et les Pères, a été proclamée, de nos jours, du haut de la chaire auguste, où le

[1] Epiphan., *Advers. hæres.*, lib. III, hæres. LXXVIII; *Patrol. græc.*, tom. XLII, col. 727.

[2] L'Eglise célèbre la fête de saint Joachim le 20 mars, et celle de sainte Anne le 26 juillet. (Voir *Bollan.*, t. III, Mart., et t. VI, Julii.)

Verbe, toujours vivant, ne cesse, par la bouche du Successeur de Pierre, d'enseigner son Eglise. Ecoutons cette parole sacrée, qui a fait tressaillir le monde d'une allégresse inconnue, et qui descendit sur nos âmes, comme l'écho prolongé de la salutation angélique de Nazareth : « Le Dieu ineffable, dont les voies sont miséricorde et vérité ; dont la volonté est toute-puissance, dont la sagesse atteint d'une extrémité à l'autre, avec force, et dispose tout avec suavité, avait prévu, de toute éternité, la ruine lamentable du genre humain, conséquence de la transgression d'Adam. Par un mystère, caché dans les profondeurs des siècles, il avait décrété de consommer l'Incarnation du Verbe, l'œuvre première de sa bonté, d'une manière plus merveilleuse encore. Il choisit et prépara, dès le commencement, avant les siècles, une Mère, dont son Fils unique devait naître, dans l'heureuse plénitude des temps ; il l'aima par-dessus toutes les créatures, au point de mettre uniquement en elle toutes ses complaisances [1]. Elle réunit

[1] *Ineffabilis Deus, cujus viæ misericordia et veritas, cujus voluntas, omnipotentia, et cujus sapientia attingit à fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter, cùm ab omni æternitate præviderit luctuosissimam totius humani generis ruinam ex Adami transgressione derivandam, atque in mysterio à sæculis abscondito primum suæ bonitatis opus decreverit per Verbi incarnationem sacramento occultiore complere, ut, contra misericors suum propositum, homo, diabolicæ iniquitatis versutià actus in culpam, non periret ; et quod in primo Adamo casurum erat, in secundo feliciùs erigeretur, ab initio et ante sæcula unigenito Filio suo Matrem ex quà caro factus in beatà temporum plenitudine nasceretur, elegit atque ordinavit, tan-*

une plénitude de sainteté et d'innocence, telle, qu'après Dieu, on ne peut en imaginer une plus grande : excepté Dieu, nul ne peut en mesurer la grandeur [1]. De même que le Christ, Médiateur entre Dieu et les hommes, revêtant la nature humaine, a détruit la charte de notre condamnation, et l'a attachée vainqueur à sa croix; ainsi, la très-sainte Vierge, unie à Jésus-Christ par le lien le plus étroit et le plus indissoluble, entrant avec lui et par lui dans l'éternel combat contre l'antique Serpent, a triomphé, sans réserve, écrasant, de son pied sans tache, la tête de l'ennemi [2]. Magnifique et singulier triomphe de la Vierge; innocence incomparable, pureté, sainteté, intégrité, sans souillure, effusion ineffable de grâces, de vertus et de priviléges divins, que les Pères ont proclamées! Ils en ont vu la figure dans l'Arche de Noé, que la main de Dieu fit surnager au naufrage du genre humain. Elle était pour eux

toque præ creaturis universis est prosequutus amore, ut in illâ unâ sibi propensissimâ voluntate complacuerit. (Bulle de S. S. Pie IX, pour la Proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854.)

[1] *Ut tota pulchra et perfecta eam innocentiæ et sanctitatis plenitudinem præ se ferret, quâ major sub Deo nullatenùs intelligitur, et quam præter Deum nemo assequi cogitando potest* (Ibid.).

[2] *Quocircà sicut Christus Dei hominumque mediator humanâ assumptâ naturâ delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, illud cruci triumphator affixit, sic sanctissima Virgo arctissimo et indissolubili vinculo cum Eo conjuncta, unà cum Illo, et per Illum sempiternas contra venenosum serpentem inimicitias exercens, ac de ipso plenissimè triumphans illius caput immaculato pede contrivit* (Ibid.).

l'Echelle de Jacob, qui reliait la terre au ciel, dont les Anges de Dieu montaient et descendaient les degrés, et au sommet de laquelle Jéhovah se reposait. Elle était le Buisson ardent, que Moïse vit entouré de flammes, sans que le feu atteignît son feuillage verdoyant; la Tour inexpugnable, où sont suspendus les mille boucliers, armure des forts, et terreur de l'ennemi; le Jardin fermé, dont nul ne souillera l'entrée, à la porte duquel la fraude et l'embûche sont impuissantes; la Cité de Dieu, étincelante de splendeurs, dont les fondements sont assis sur les montagnes saintes; le Temple auguste de Jérusalem, resplendissant des clartés divines, et rempli de la gloire de Jéhovah[1]. En méditant les paroles de Gabriel et le message par lequel l'Ange annonce à la

[1] *Hunc eximium, singularemque Virginis triumphum, excellentissimamque innocentiam, puritatem, sanctitatem, ejusque ab omni peccati labe integritatem, atque ineffabilem cœlestium omnium gratiarum, virtutum, ac privilegiorum copiam, et magnitudinem iidem Patres viderunt tùm in arcà illà Noe, quæ divinitùs constituta à communi totius mundi naufragio planè salva et incolumis evasit; tùm in scalà illà, quam de terrà ad cœlum usque pertingere vidit Jacob, cujus gradibus Angeli Dei ascendebant et descendebant, cujusque vertici ipse innitebatur Dominus; tùm in rubo illo, quem in loco sancto Moyses undiquè ardere, ac inter crepitantes ignis flammas non jam comburi, aut jacturam vel minimam pati, sed pulchrè virescere ac florescere conspexit; tùm in illà inexpugnabili turri à facie inimici, ex quà mille clypei pendent, omnisque armatura fortium; tùm in illo horto concluso, qui nescit violari, neque corrumpi ullis insidiarum fraudibus; tùm in coruscà illà Dei civitate, cujus fundamenta in montibus sanctis; tùm in augustissimo illo Dei Templo, quod divinis refulgens splendoribus, plenum est glorià Domini* (Ibid.).

Vierge la sublime dignité de Mère de Dieu, ils ont proclamé que cette salutation, inouïe, solennelle et sans précédents, reconnaissait la Vierge Mère comme le siége de toutes les grâces divines, orné de tous les dons de l'Esprit-Saint; le trésor, en quelque sorte, infini, et comme l'abîme inépuisable des grâces célestes. En sorte que, soustraite à la malédiction, et partageant avec son Fils les bénédictions éternelles, elle put recevoir, de la bouche inspirée d'Elisabeth, cette autre salutation : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni[1]. Voilà pourquoi, revendiquant pour Marie l'innocence et la justice originelles, ils l'ont comparée à Eve, alors que, vierge innocente et pure, Eve n'avait pas encore succombé aux embûches mortelles du serpent trompeur. Ils l'ont même, par une admirable antithèse, exaltée au-dessus de ce type primitif. C'est qu'en réalité, Eve prêta misérablement l'oreille au serpent; elle perdit l'innocence originelle, et devint l'esclave du tentateur. Au contraire, la bienheureuse

[1] *Cùm verò ipsi Patres, Ecclesiæque Scriptores animo menteque reputarent, beatissimam Virginem ab Angelo Gabriel sublimissimam Dei Matris dignitatem ei nuntiante, ipsius Dei nomine et jussu gratiâ plenam fuisse nuncupatam, docuerunt hâc singulari solemnique salutatione nunquàm aliàs audita ostendi, Deiparam fuisse omnium divinarum gratiarum sedem, omnibusque divini Spiritûs charismatibus exornatam, imo eorumdem charismatum infinitum propè thesaurum, abyssumque inexhaustum, adeò ut nunquàm maledicto obnoxia, et unà cum Filio perpetuæ benedictionis particeps ab Elisabeth divino acta Spiritu audire meruerit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui* (Ibid.).

Vierge, augmentant sans mesure le don originel, loin d'ouvrir l'oreille aux séductions du serpent, en détruisit, par la vertu de Dieu, l'énergie et la puissance [1]. Tel est le sens des noms qu'ils donnent à Marie. Ils l'appellent : le Lis entre les épines; la Terre vierge, intacte, sans souillure, toujours bénie, toujours franche de la contagion du péché, de laquelle fut formé l'Adam nouveau; le Paradis de délices, planté par Dieu même, à l'abri des embûches du serpent, toujours immaculé, inondé de lumière, riant séjour d'innocence et d'immortalité; l'Arbre incorruptible, que le ver du péché n'altéra jamais; la Fontaine toujours limpide, que la vertu de l'Esprit-Saint a scellée; le Temple vraiment divin; la Fille de la vie, l'unique et seule qui ne fut point fille de la mort; le Germe de grâce, non de colère, épanoui, par une merveille de singulière providence, sur une tige corrompue et flétrie, et, en dehors de la loi commune, faisant éclore sa divine fleur [2]. Ils ont dit, en par-

[1] *Atque idcircò ad originalem Dei Genitricis innocentiam, justitiamque vindicandam, non Eam modò cum Hevâ adhuc virgine, adhuc innocente, adhuc incorruptâ, et nondùm mortiferis fraudulentissimi serpentis insidiis deceptâ sæpissimè contulerunt, verùm etiam, mirâ quâdam verborum sententiarumque varietate, protulerunt. Heva enim serpenti miserè obsequuta et ab originali excidit innocentiâ, et illius mancipium evasit; sed beatissima Virgo originale donum jugiter augens, quin serpenti aures unquàm præbuerit, illius vim potestatemque virtute divinitùs acceptâ funditùs labefactavit* (Ibid.).

[2] *Quapropter nunquàm cessarunt Deiparam appellare vel lilium inter spinas, vel terram omninò intactam, virgineam, illibatam, immaculatam, semper benedictam, et ab omni peccati contagione libe-*

lant de la Conception de la Vierge, que la nature s'était arrêtée, tremblante, devant ce chef-d'œuvre de la grâce [1]. D'après leur témoignage, Marie n'eut de commun avec Adam que la nature, et non la faute. Il convenait que le Fils unique, dont le Père est salué aux cieux par le trisagion des Séraphins, eût ici-bas une mère, dont la sainteté n'eût jamais éprouvé d'éclipse [2]. Donc, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par Notre propre autorité, nous déclarons, prononçons et définissons, comme révélée de Dieu, la doctrine qui enseigne que la très-bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, fut, par une grâce et un privilége singuliers du Tout-Puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, entièrement préservée de la tache du péché originel. Telle est la

ram, ex quâ novus formatus est Adam, vel irreprehensibilem, lucidissimum, amœnissimumque innocentiæ, immortalitatis ac deliciarum paradisum à Deo ipso consitum et ab omnibus venenosi serpentis insidiis defensum, vel lignum immarcescibile, quod peccati vermis nunquàm corruperit, vel fontem semper illimem, et Spiritûs sancti virtute signatum, vel divinissimum templum, vel immortalitatis thesaurum, vel unam et solam non mortis sed vitæ filiam, non iræ sed gratiæ germen, quod semper virens ex corruptâ, infectâque radice, singulari Dei providentiâ præter statas communesque leges efflorucrit (Ibid.). — [1] *Loquentes testati sunt naturam gratiæ cessisse ac stetisse tremulam, pergere non sustinentem* (Ibid.). — [2] *Natura communicavit non culpa; imò prorsus decebat, ut sicut Unigenitus in cœlis Patrem habuit quem Seraphim ter sanctum extollunt, ita matrem haberet in terris, quæ nitore sanctitatis nunquam caruerit* (Ibid.).

doctrine que tous les fidèles doivent embrasser, d'une foi ferme et constante [1].

13. Voilà cette parole auguste de Pie IX, qui résume l'enseignement des Pères, la croyance de l'Orient et de l'Occident, la tradition de tous les âges; en les élevant à la majesté d'un dogme défini et à jamais inébranlable. C'est le commentaire apostolique de l'*Ave* de Gabriel. La doctrine était tout entière dans la salutation de l'Ange : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » L'Incarnation du Verbe a fait refluer, dans leur lit, les eaux du fleuve de la corruption originelle. Le sang divin, qui a sauvé le monde, a rejailli, par anticipation, jusqu'à sa source ; ainsi la première création du Verbe incarné fut réellement l'intégrité originelle de sa future mère. Au mois de Tisri (8 septembre 730 ou 732 av. l'E. C.), naquit à Nazareth la Vierge Immaculée. Anne et Joachim lui donnèrent le nom de Marie (*Mirjam*), reine ou étoile de la mer. Dans le Testament Ancien, ce nom apparaît une fois, porté par la sœur de Moïse, au pied du Sinaï, à côté de l'Arche Nativité.

[1] *Quare auctoritate Domini nostri Jesu Christi, beatorum Apostolorum Petri et Pauli, ac Nostrà, declaramus, pronuntiamus et definimus, doctrinam quæ tenet beatissimam Virginem Mariam in primo instanti suæ Conceptionis fuisse singulari omnipotentis Dei gratià et privilegio, intuitu meritorum Christi Jesu Salvatoris humani generis ab omni originalis culpæ labe præservatam, immunem esse à Deo revelatam, atque idcircò ab omnibus fidelibus firmiter constanterque credendam* (Ibid.).

sainte. Dans le Testament Nouveau, le nom de Marie rappelle le Sinaï virginal, qui fut le trône d'un Dieu enfant; l'Arche du salut universel, où Dieu et l'homme se sont réconciliés. Le nom de Marie, associé au nom de Jésus, partage avec lui la royauté du ciel et de la terre.

Présentation et éducation de Marie au temple. Les fiançailles.

14. Ce fut à l'ombre du sanctuaire, parmi l'essaim des jeunes vierges, confiées à la direction de la tribu sacerdotale, que s'écoula l'enfance de Marie [1]. La tradition, formelle sur ce fait historique, était tellement établie en Orient, dès le VI[e] siècle, que Mahomet lui-même crut devoir l'enregistrer: « Parle de Mirjam, dit le Koran. Raconte de quelle manière elle quitta ses parents, comment elle alla vers l'orient du Temple, et se couvrit le visage d'un voile, qui la déroba à leurs regards [2]. » Etonnante conformité de témoignages! L'auréole, dont la foi catholique entoure la figure céleste de Marie, perce les nuages du mahométisme, et son rayon se prolonge à travers les âges. La Présentation de la Vierge Immaculée au Temple de Jérusalem est un événement qui fait époque, dans les annales du genre humain. Marie fut dès lors élevée, disent unanimement les Docteurs et les Pères, par les soins du prêtre Zacharie, son parent. Le Sanctuaire de Jéhovah avait, dès l'é-

[1] Gregor. Nyss., *Orat. de Nativ. Christi, Patrol. græc.*, tom. XLVI, col. 1139; German. Constantinop., *De Præsentat. Mariæ, Patrol. græc.*, tom. XCVIII, col. 296; Cf. Joann. Damasc., *Homil.* I *in Dormitionem B. V. Mariæ. Patrol, græc.*, tom. XCVI, col. 707. — [2] *Koran.*, ch. XIX, vers. 16.

poque de Moïse [1], et dans toute la suite de l'histoire juive [2], été entouré de pieuses femmes et de jeunes vierges. Le Temple de Zorobabel, après la restauration d'Hérode, avait un quartier spécialement affecté à l'usage des femmes, isolé par des clôtures, avec deux portes, l'une ouvrant sur la ville, l'autre sur le Temple [3]. Dans cet asile de prière, de recueillement et de saints labeurs, s'écoulèrent, sous le regard des Anges, les premières années de l'humble Marie. A l'époque de la majorité des femmes juives, vers quatorze ans, Zacharie remit la jeune Vierge aux mains de ses parents, à Nazareth, pour qu'elle y fût mariée, d'après la loi des Hébreux. La postérité temporelle était l'honneur des femmes en Israël; toutes les bénédictions de l'Ancienne Alliance s'y rattachaient; l'avenir du monde tenait à la perpétuité de la race d'Abraham, qui devait donner à la terre le germe béni, en qui seraient sauvées les nations. Marie, issue de la famille royale de David, devait, aux termes de la loi Mosaïque, épouser son plus proche parent. Or, le Booz de la nouvelle Ruth était un saint vieillard, nommé Joseph, fils de Jacob et frère de Cléophas. Il descendait de David, par la lignée de Salomon; de même que Marie en descendait, par l'ancienne lignée Bethléémique de Nathan. Marie fut donc fiancée à Joseph, selon les rites accoutumés, au mois hébraïque de Sébeth (23 janvier 737). Dans l'inter-

[1] *Exod.*, XXXVIII, 8. — [2] *Judic.*, XI, 39; I *Reg.*, II, 22. — [3] Joseph., *De Bell. jud.*, lib. V, cap. XIV et XVI.

valle écoulé entre la cérémonie des fiançailles et celle du mariage définitif, s'était placé le glorieux message de Gabriel à la Vierge Immaculée (25 mars). Nazareth, théâtre de cette Annonciation divine, en langue hébraïque, veut dire : « Fleur. » Ainsi[1], dit saint Bernard : « Jésus-Christ, la fleur de Jessé, voulut éclore d'une fleur, dans une fleur, dans la saison des fleurs [1]. »

§ IV. Visitation. Naissance de saint Jean-Baptiste.

Visitation. *Magnificat.*

15. Après cette communication céleste, « Marie se dirigea, en toute hâte, à travers les montagnes de la Judée, vers la cité sacerdotale d'Hébron. Arrivée à la demeure de Zacharie, elle salua Elisabeth. Au son de sa voix, il arriva que l'enfant d'Elisabeth tressaillit dans le sein maternel. L'Esprit du Seigneur se reposa sur Elisabeth. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, s'écria-t-elle, et le fruit de vos entrailles est béni ! D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu daigne me visiter ? Aussitôt que votre parole a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous, d'avoir cru à la promesse divine ! Car, toutes les paroles qui vous ont été révélées, au nom du Seigneur, seront accomplies. — Marie dit alors : Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit surabonde d'allé-

[1] *Nazareth interpretatur flos; undè dicit Bernardus, quòd flos nasci voluit de flore, in flore et floris tempore* (Jacob. de Voragine, *In Annunciatione*).

gresse, en Dieu mon Sauveur. Il a voulu abaisser un regard sur l'humilité de sa servante, et voilà qu'à dater de ce moment toutes les générations me proclameront bienheureuse! Parce que le Tout-Puissant a opéré en moi de grandes choses; son nom est saint. Sa miséricorde s'étend, d'âge en âge, sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras; son souffle a abattu les orgueilleuses pensées des superbes. Il a renversé les puissants de leur trône, et exalté les humbles. Il a comblé de biens l'indigence, et renvoyé les riches dans le dénûment. Il a ouvert les bras de sa tendresse à Israël, son fils, en souvenir de ses antiques miséricordes. C'est là ce qu'il avait annoncé à nos pères; telle fut sa promesse à Abraham, et à sa descendance, jusqu'à la fin des siècles! — Or, Marie demeura trois mois avec Elisabeth, sa cousine, et elle revint ensuite à Nazareth[1]. »

16. Il y a, dans la seule lecture de l'Evangile, une telle harmonie de ton, une simplicité si exquise, jointe à une si haute majesté, que la conviction, pour éclore, n'attend point d'autre démonstration. C'est le caractère propre de la parole de Dieu, de porter en soi la lumière, et de n'avoir besoin d'autre justification qu'elle-même. L'évidence s'impose, et ne se démontre pas. Ainsi, le rationalisme aura beau nous dire que le Cantique de Marie est un de « ces procédés de convention, qui forment le trait essen- Critique rationaliste.

[1] Luc., I, 39-56.

tiel des Evangiles apocryphes [1], » on cherchera vainement à nous persuader que nous avons sous les yeux « une légende sans valeur, une puérile amplification [2]. » Est-il vrai qu'un Dieu, Sauveur du monde, a été promis depuis l'Eden, prédit par tous les prophètes, attendu par toute la suite des âges, dans le Testament Ancien? A moins d'anéantir l'histoire, on ne saurait le nier. Est-il vrai que, depuis deux mille ans, Jésus-Christ est adoré, comme Sauveur, comme Fils de Dieu dans l'éternité, et comme fils de Marie dans le temps? A moins de se nier soi-même, nul ne saurait le contester. Or, pour qu'un seul front d'homme se soit jamais prosterné devant Jésus-Christ (et c'est par milliers que se comptent ses adorateurs), il a fallu que l'histoire de Jésus-Christ fût environnée de signes incontestables de crédibilité. Plus vous arracherez de pages à sa divine histoire, plus vous rendrez impossible la foi à sa divinité. Le miracle d'avoir cru, sans preuves, surpasserait alors, dans une proportion infinie, la preuve des miracles, que vous niez. Ainsi, vous pensez avoir tout dit, en rejetant le *Magnificat* sur le compte d'un faussaire; vous croyez avoir tout anéanti, en reléguant le récit de la Visitation parmi les crédules inventions d'un apocryphe. Et pourtant, vous n'avez fait que multiplier, en les reculant, des difficultés inextricables. Supposons donc, si vous le voulez, que saint Luc n'a point écrit cette page; qu'elle est

[1] *Vie de Jésus*, Introd., pag. XLI. — [2] Id., *ibid.*

le fruit d'une plume inconnue, au IIe siècle de l'Ere chrétienne. Il vous faut, en effet, donner une date à l'œuvre, bien que vous ne puissiez, dans votre hypothèse, nommer son auteur. Prenons le IIe siècle, mais ne descendons pas plus bas que l'an 150, car à cette époque, Celse, le païen, connaissait l'Evangile de saint Luc. Il le lisait déjà, tel que nous le lisons aujourd'hui ; et, s'il eût soupçonné l'imposture d'un légendaire, il n'aurait pas manqué de la signaler. Or, votre apocryphe du commencement du IIe siècle, met, dans la bouche de Marie, une prédiction claire, nette, positive. « Toutes les générations, dit la Vierge de Nazareth, me proclameront bienheureuse ! » Pour savoir si cette prophétie s'est réalisée, il vous suffit aujourd'hui d'ouvrir les yeux et de regarder ce qui se passe autour de vous. Le monde entier retentit des louanges de Marie ; et vous voulez qu'un légendaire obscur ait deviné cela, il y a dix-huit siècles, alors que le monde adorait la divinité d'un César quelconque, et brûlait l'encens à pleines mains sur tous les autels de Vénus ! C'est faire trop bon marché du don de prophétie, que de l'attribuer si libéralement à tous les faussaires inconnus du Ier siècle de l'Ere chrétienne. S'il est tellement facile de prophétiser, pourquoi tous nos savants, qui ne sont point des apocryphes obscurs, ne font-ils pas des prophéties ? Et lorsque, par hasard, ils en essaient quelqu'une, pourquoi ne se vérifie-t-elle jamais ? La faculté prophétique dépasse tous les efforts de la

science, toutes les inspirations du génie humain. Le sens le plus vulgaire ne s'y trompe pas. Voilà pourquoi on a cru, on croit, et, jusqu'à la fin des temps, on croira à l'Evangile. Les prophéties, dont il est plein, ont leur vérification partout; leur contrôle est tellement à la portée de toutes les intelligences, que, pour constater leur réalisation, il suffit de les entendre énoncer.

Naissance et circoncision de saint Jean-Baptiste.

17. « Or, le terme d'Elisabeth étant venu, elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, en apprenant la faveur dont elle avait été l'objet, s'en réjouirent avec elle. Le huitième jour, ils se réunirent, pour la cérémonie de la circoncision; et ils voulaient donner à l'enfant le nom de Zacharie, porté par son père. Mais Elisabeth s'y opposait : Ne l'appelez point ainsi, disait-elle. Jean doit être son nom. — Pourquoi? répondirent-ils. Personne, dans votre famille, ne porte ce nom. — Cependant, ils s'adressaient, par signes, à Zacharie, l'invitant à faire connaître sa volonté. Celui-ci, s'étant fait apporter des tablettes, écrivit ces mots : Jean est son nom. — Tous les assistants s'en étonnaient. Mais, en ce moment, la langue du prêtre se délia; il recouvra l'usage de la parole, et bénit Dieu à haute voix. Une religieuse terreur s'empara des assistants. Dans les montagnes d'Hébron, où le bruit de ces merveilles se répandit, les habitants en conservèrent le souvenir, et ils se disaient l'un à l'autre : Que sera quelque jour cet enfant? Car la main du Seigneur était avec lui. — Or,

Zacharie, son père, inspiré par l'Esprit-Saint, fit entendre ces accents prophétiques : Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple ! Il a élevé sur nous l'étendard du salut, au sein de la famille de David, son serviteur. Ainsi s'accomplissent les oracles des saints, ses Prophètes, depuis le commencement des âges. Il a promis, par eux, de nous sauver de nos ennemis, et de nous soustraire à leur vengeance ; il a juré à nos aïeux d'exécuter ses desseins de miséricorde et de n'oublier jamais son Alliance sainte. Tel est le serment qu'il fit à Abraham, notre père ; afin que, délivrés d'un joug odieux, nous puissions le servir, dans la justice et la sainteté, tous les jours de notre vie. Et toi, petit enfant, on t'appellera le Prophète du Très-Haut ; tu marcheras devant la face du Seigneur, pour lui préparer la voie ; pour donner à son peuple la science du salut, la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde divine, avec laquelle l'Orient est venu nous visiter d'en haut, illuminant les peuples assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, et dirigeant nos pas dans le chemin de la paix ! — Telles furent les paroles de Zacharie. Or, l'enfant grandit et se fortifia, dans l'Esprit du Seigneur. Il passa les années de sa jeunesse au désert, jusqu'au jour de sa manifestation publique en Israël[1]. »

18. L'apparition de Jean-Baptiste ; son rôle historique Nœud des

[1] Luc, I, 57 ad ultim.

deux Testaments.

de Précurseur ; la notoriété qui environnera plus tard sa mission en Judée rattachent l'Evangile, par un nœud indissoluble, au Testament Ancien. « Voici que je donne sa mission à l'Ange, qui préparera la voie devant ma face, avait dit Malachie, le dernier des prophètes dans l'ordre chronologique. Aussitôt paraîtra dans son Temple le Dominateur que vous cherchez ; l'Envoyé du Testament que vos vœux implorent. Le voilà ! Il arrive [1] ! » Telle était la parole finale du cycle prophétique. La Judée, frémissante d'impatience et d'espoir, interrogeait tous les horizons, et tressaillait dans l'attente. Il arrive, le Dominateur ; le Roi, fils de David, dont le trône n'aura point de fin ; le Désiré des collines éternelles ; le Messie ; le Christ ! Quelle voix aura la gloire d'annoncer, la première, son avénement au monde ? Qui signalera, le premier, son Précurseur ? Evidemment, dans une telle situation des esprits, au milieu de l'expectative d'un peuple entier, tous les traits qui pouvaient se rattacher à la réalisation des espérances unanimes, saisis avidement par l'attention publique, durent se graver dans les mémoires, en caractères ineffaçables. Il en fut ainsi ; et l'Evangile l'atteste. Les prodiges accomplis sur le berceau de Jean-Baptiste éveillèrent l'espérance dans tous les cœurs. « Quel sera, disait-on, cet enfant extraordinaire ? » Ce n'est point après coup qu'on a pu imaginer un tel langage. On sent vibrer, en tout ce récit, l'impression

[1] Malac., III, 1.

contemporaine, dans sa naïveté et sa profondeur. L'historien n'a perdu aucun détail, et le prétendu légendaire, ici, comme partout, est d'une exactitude désespérante pour le rationalisme. Un apocryphe posthume n'aurait pas manqué, pour donner de l'éclat à son récit, de placer la scène de la circoncision dans les Parvis du Temple. Il aurait désigné un prêtre, pour accomplir la cérémonie. L'heureux Zacharie eût été entouré de la tribu sacerdotale, qui l'aurait félicité de sa guérison subite, et aurait entendu, de sa bouche, la magnifique prédiction des destinées de son fils. Mais l'Evangéliste n'a rien de semblable. Il sait que la Circoncision, chez les Juifs, n'exigeait pas rigoureusement le ministère sacerdotal, ou même lévitique. Une main profane suffisait, pour imprimer, sur les fils d'Abraham, le sceau extérieur de l'alliance divine. La solennité fut donc circonscrite au foyer domestique d'Hébron. L'historien sait, de plus, qu'en pareil cas, on rassemblait autour du nouveau-né, toute la parenté et tout le voisinage. Une naissance, en Israël, avait le caractère non pas seulement d'une joie de famille, mais d'une bénédiction publique. Tout cela ressort, comme naturellement, du texte sacré, sans recherche, sans efforts, sans parti pris. Un hébraïsant moderne, qui voudrait retracer, de nos jours, une scène analogue, devrait lire auparavant des volumes entiers, et, quand il aurait terminé ses études préliminaires, il ne réussirait jamais à donner à son récit

la simplicité de la narration évangélique. Chaque pas que nous ferons, dans l'étude du livre divin, nous offrira des preuves de ce genre. Au risque de fatiguer le lecteur, nous devrons insister pour en faire la remarque. Mais, avant que la démonstration soit achevée, le texte seul aura porté la conviction dans les esprits, car c'est le privilége de la parole divine d'être toujours vivante. Elle a son action propre, son efficacité persévérante; elle est le Verbe. Pour illuminer les consciences et les cœurs, il lui suffit de paraître.

Soupçons de saint Joseph. Mariage virginal.

19. Marie était revenue à Nazareth. Le délai des fiançailles était expiré; l'époque du mariage solennel approchait. « Or, il se trouva qu'avant d'être réunie à son époux, elle avait conçu du Saint-Esprit. Joseph était un homme juste; il ne voulut pas la traduire devant le tribunal des prêtres. Il se résolut à une séparation secrète. Pendant qu'il était en proie à cette préocupation, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour épouse. Elle a conçu du Saint-Esprit, et enfantera un fils, que tu nommeras Jésus (Sauveur), car c'est lui qui sauvera son peuple du péché. Ainsi s'est accomplie la promesse divine, proclamée par la bouche du Prophète. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel (Dieu avec nous [1]). — Joseph, à son réveil

[1] Isa., VII, 14.

obéit à la prescription de l'Ange; et prit Marie pour épouse[1]. » La terrible anxiété de Joseph, forme avec la sérénité de Marie en cette circonstance, un contraste, dont Origène s'emparait victorieusement contre les odieuses calomnies de Celse. La loi mosaïque était formelle. Au tribunal des prêtres appartenait le jugement de la femme coupable. La sentence ne souffrait pas d'adoucissement. L'exemple de Suzanne nous l'a suffisamment appris; le supplice de la lapidation attendait l'épouse, ou la fiancée, convaincue de crime. On ne saurait trop insister sur ce fait capital; à lui seul, il forme une démonstration complète de la véracité de l'Evangile. Joseph, atteint dans son honneur, poursuivi par le plus cruel soupçon, est un témoin dont on ne saurait, à aucun titre, suspecter la déposition. Son caractère même est une garantie de plus. Il est « juste, » dit l'Evangéliste; c'est-à-dire qu'il joint, au sentiment de la rectitude et de l'honneur, une modération tendre et compatissante. Il a calculé la portée d'une dénonciation solennelle, devant le tribunal des prêtres, le Sanhédrin juif. La rigueur du châtiment légal, qui suivra sa plainte, répugne à sa douce nature. Cependant, il ne saurait, non plus, consentir à ce qu'il croit un déshonneur personnel. Marie ne sera point son épouse. Devant deux témoins, il lui remettra un libelle de séparation, et la jeune fille, qui a reçu son serment de fiancé, n'aura point à lui reprocher

[1] Matth, I, 18-24.

une mort infamante. Ce libelle de séparation est légal aussi, et il assure, à la fois, sans rien compromettre, la vie d'une femme et l'honneur d'un époux. Telle était cette situation, dont la délicatesse et le danger n'ont peut-être jamais eu rien d'égal, dans aucune histoire ; cependant Marie se tait. Le silence enveloppe, d'un voile divin, sa maternité virginale. Aucune voix humaine ne retentit à l'oreille de Joseph, au milieu de ses déchirantes préoccupations; et cependant Joseph devint l'époux de Marie. Ce mariage, jamais les Juifs ne l'ont nié. Celse lui-même, et nos rationalistes peuvent l'en croire, Celse reconnaissait que Joseph avait solennellement épousé Marie. Donc, pouvons-nous dire avec Origène : Ce que les hommes n'ont point appris à Joseph, Dieu le lui a révélé; le secret que la Vierge Immaculée a gardé, au péril même de sa vie, l'Ange de l'Annonciation l'a déposé dans le sein de Joseph. Supprimez le miracle de la révélation angélique, et vous retombez dans le miraculeux consentement du « juste Joseph, » qui étouffe subitement ses anxiétés, ses soupçons, plus encore, qui ferme les yeux à l'évidence, et prend Marie pour épouse. Voilà comment la trame du récit Evangélique se dérobe aux attaques de l'incrédulité, défiant tous les efforts du rationalisme, et imposant la foi par sa divine simplicité. Les lignes suivantes vont nous en offrir une nouvelle preuve.

§ V. Le dénombrement de l'Empire.

Objections générales des rationalistes.

20. « En ces jours-là, dit saint Luc, un édit de César-Auguste ordonna de procéder au recensement de tout l'univers. (Ce premier dénombrement fut accompli par le gouverneur de Syrie, Quirinius [1].) Or, tous allaient se faire inscrire aux registres publics, chacun dans sa ville natale. Joseph quitta donc la Galilée, et sa résidence de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem. Car il était de la maison et de la famille de David. Il vint, pour se faire inscrire, avec Marie, son épouse, dont le terme était proche [2]. » Chaque parole du texte évangélique touche ici à des questions capitales. Histoire universelle, détails particuliers de l'administration des provinces; droit romain, mis en présence du droit juif; les problèmes les plus compliqués et de l'ordre le plus divers, sont tranchés, dans ces quelques lignes, où le lecteur ne remarque pas même une hésitation. A moins de s'adresser aux souvenirs encore vivants d'une génération contemporaine, et de parler de réalités notoires, que chacun avait vues, entendues et subies; l'Evangéliste n'aurait pu glisser si légèrement sur des faits de cette importance. Ce ca-

[1] Αὐτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου. (Luc, cap. II, 2.) La construction elliptique de cette phrase prête à un double sens : celui de la *Vulgate* que nous reproduisons, et un second, sur lequel nous aurons bientôt l'occasion de revenir.

[2] Luc, II, 1-3.

ractère intrinsèque d'authenticité ne frappe pas nos modernes rationalistes. Saint Luc, disent-ils, mentionne un dénombrement universel, porté par Auguste, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Or, aucun historien connu n'en a parlé. Donc l'Evangile a menti. Tel est le syllogisme de Strauss, adopté par MM. d'Eichthal, Salvador, etc. Leurs paroles méritent d'être intégralement citées, parce qu'elles ont obtenu dans ces derniers temps, une publicité plus retentissante : « Les textes par lesquels on cherche à prouver, disent-ils, que quelques-unes des opérations de statistique et de cadastre, ordonnées par Auguste, durent s'étendre au domaine des Hérodes, ou n'impliquent pas ce qu'on leur fait dire, ou sont d'auteurs chrétiens, qui ont emprunté cette donnée à l'Evangile de Luc[1]. » Voilà l'objection; nul ne pourra trouver que la thèse soit obscure ou les positions mal définies.

Témoignage d'Auguste confirmant la réalité du dénombrement mentionné par l'Evangile.

21. Voici la réponse. De tous les historiens, celui qui fut le mieux renseigné sur le règne d'Auguste, est, à coup sûr, Auguste lui-même. Or, on a retrouvé, il y a quelques années, le sommaire historique du règne d'Auguste, rédigé de la main du prince, et gravé, par son ordre, sur le fameux marbre d'Ancyre, aujourd'hui connu de toute l'Europe savante. L'empereur romain, sans se préoccuper de ce que son témoignage aurait un jour de désagréable pour les lettrés du XIXe siècle, inscrit sur ses fastes lapidaires,

[1] *Vie de Jésus*, pag. 20 note.

non pas « quelques opérations partielles de statistique ou de cadastre, » mais trois dénombrements généraux, exécutés dans l'Empire sous sa direction : le premier, en l'an 726 de Rome (28 ans av. l'E. V. [1]), confirmé par le nom d'Auguste et celui d'Agrippa, son collègue ; le troisième, l'an 767 de Rome (14 de l'E. V.), portant les noms d'Auguste et de Tibère [2]. Evidemment, ni ce premier, ni ce dernier recensement, n'ont de rapport avec celui que mentionne saint Luc ; l'un est antérieur de 28 ans à la naissance de Jésus-Christ ; l'autre lui est postérieur d'au moins 14 ans ; l'un portait les noms d'Auguste et d'Agrippa, l'autre ceux d'Auguste et de Tibère, tandis que l'édit impérial, rappelé par saint Luc, ne dut porter qu'un seul nom, celui de César-Auguste : *Exiit edictum à Cæsare Augusto* [3]. Mais il y eut un dénombrement intermédiaire ; le marbre d'Ancyre le relate, en ces termes significatifs : « J'ai fermé, seul, le second lustre, avec le pouvoir consulaire, sous le consulat de C. Censorinus et de C. Asinius. Dans le cours de ce lustre, les citoyens romains ont été recensés par tête ; leur nombre s'est trouvé de quatre millions deux cent trente

[1] Cette abréviation signifie : *Ere vulgaire*; nous employons ici ce terme, au lieu de celui d'*Ere chrétienne*, parce qu'il répond mieux à l'état vrai de la chronologie relative à la naissance de Notre-Seigneur. On sait, en effet, que, par une erreur consacrée, l'ère actuelle commence quatre ans après la véritable époque de cette naissance. — [2] Colonne v, lib. IX; col. III, lib. I du texte grec retrouvé par Hamilton Backh, tom. III, pag. 89.

[3] Luc, cap. II, 1.

mille[1]. » Nous sommes maintenant en présence d'un texte, qui n'est manifestement pas « d'un auteur chrétien, » et qui n'a pu « emprunter sa donnée à l'Evangile de Luc, » par la raison suprême qu'Auguste était mort quarante ans avant que saint Luc écrivît son Evangile. Le soupçon de connivence n'est donc pas possible. Or, le marbre d'Ancyre tient exactement le même langage que saint Luc. La correspondance est parfaite. Le second lustre, c'est-à-dire l'intervalle écoulé depuis le dernier dénombrement, fut fermé par Auguste, sous le consulat de C. Censorinus et de C. Asinius. Ainsi parle l'Inscription lapidaire. La date de ce consulat nous est connue ; elle tombe l'an 746 de Rome, c'est-à-dire précisément une année avant la naissance de Jésus-Christ. Cette circonstance elle-même est décisive ; car Jésus-Christ naissait en Judée, dans une province éloignée de Rome, où le dénombrement ne pouvait avoir lieu qu'après qu'il était déjà accompli en Italie, et dans les contrées plus immédiatement voisines de la métropole. Ce n'est pas tout. Par une exception singulière, des trois recensements universels, opérés par Auguste, le seul que ce prince ait voulu consacrer uniquement par son nom, sans y joindre celui d'aucun autre collègue, est précisément ce-

[1] [ALTERU]M CONSULARI CUM IMPERIO LUSTRUM SOLUS FECI [C] CENSORIN[O ET C.] ASINIO COS. QUO LUSTRO CENSA SUNT CIVIUM ROMANORUM [CAPITA] QUADRAGIENS CENTUM MILLIA ET DUCENTA TRIGINTA TRIA MILLIA (IIe colonne, . 5, *Cæs. August.*, *Index rerum a se gestarum*, Ed. A. W. Zumpt, 1845, pag. 30)

lui-ci ; en sorte qu'en lisant, sur le marbre d'Ancyre, l'expression impériale : « Moi seul, investi du pouvoir consulaire, j'ai fermé ce lustre, » il est impossible de méconnaître la rigoureuse exactitude de saint Luc, qui dira plus tard : « En ces jours-là, un édit de César-Auguste ordonna de procéder au recensement de tout l'univers. » Nous voici bien loin « des quelques opérations de statistique et de cadastre, » ordonnées par Auguste, et maladroitement appliquées « au domaine des Hérodes, » sur la foi d'écrivains mal compris, « ou d'auteurs chrétiens qui ont emprunté cette donnée à l'Evangile de Luc. » L'inscription d'Ancyre a la rigidité du marbre ; elle ne se prête pas le moins du monde à la flexibilité de langage des rationalistes : « Tous les citoyens romains ont été recensés par tête, » dit l'empereur ; cela signifie bien qu'ils ont sisté, tous, et chacun individuellement, devant le délégué impérial. Il ne s'agissait donc pas d'une simple « opération de statistique ou de cadastre. » Leur nombre s'est élevé, continue le monument lapidaire, « à quatre millions deux cent trente mille. » Or, on sait qu'il n'y eut jamais plus de trois cent mille Romains de race[1] ; donc le dénombrement, pour atteindre le chiffre officiel inscrit par Auguste, avait dû embrasser l'universalité des provinces annexées, sujettes ou alliées de l'Empire, partout où avait été concédé à quelque famille le titre de citoyen romain. On se souvient

[1] Coquille, *Les légistes,* introd., pag. IX.

que telle était, en particulier, la situation de la Judée. Le père d'Hérode, Antipater l'Iduméen, avait reçu, comme une faveur illustre, ce titre, que la folie de Caracalla n'avait point encore étendu à l'univers entier.

Témoignages identiques de Tacite, Suétone et Dion Cassius.

22. Il y eut donc, en Judée, sous le règne d'Auguste, à la date précise indiquée par saint Luc, un dénombrement, qui ne respecta pas « le domaine des Hérodes. » On le savait, avant la découverte du marbre d'Ancyre. Suétone n'avait-il pas écrit ces poroles : « Auguste procéda trois fois au recensement du peuple ; la première et la troisième fois avec un collègue; et la seconde fois seul[1] ? » Tacite y avait fait une allusion manifeste : « Auguste, dit-il, laissa en mourant, un ouvrage autographe, intitulé : *Breviarium Imperii* (Sommaire de l'Empire), où étaient consignées toutes les ressources de l'Etat, combien de citoyens et d'alliés étaient partout sous les armes; combien de flottes, de royaumes, de provinces; les tributs et les redevances; les dépenses à faire et les gratifications à accorder : le tout écrit de la main du prince[2]. » Après la mort d'Auguste, disait encore Suétone, « les Vestales, aux mains desquelles Auguste avait confié, de son vivant, ce dépôt précieux, apportèrent au Sénat, avec le testament impérial, trois paquets cachetés; l'un contenait des ordres relatifs à ses funérailles; l'autre un sommaire des actes de son règne, fait pour être gravé sur des tables d'airain, devant son mauso-

[1] Suet., *Augustus*, cap. XXVII. — [2] Tacit., *Annal.*, lib. I, cap. II.

lée » (le Marbre d'Ancyre, dont nous venons de parler, en est précisément, sinon l'original, du moins une copie authentique); « enfin, le troisième était le *Breviarium Imperii*. On y voyait combien de soldats étaient partout sous les armes; combien d'argent se trouvait au Trésor, ainsi que dans les diverses caisses du fisc; enfin quels étaient les arrérages des revenus publics[1]. » Ces textes, auxquels on joignait celui de Dion Cassius, qui s'exprime de même[2], ne sont certes pas d'origine chrétienne; ils n'ont pas « emprunté leur donnée à l'Evangile de Luc. » « Ils impliquent » véritablement « ce qu'on leur fait dire. » Comment, en effet, Auguste aurait-il pu réunir les éléments d'un travail qui comprenait l'universalité des citoyens et des alliés, les ressources et les charges, militaires, maritimes et financières de l'Empire, des provinces et des royaumes, s'il n'avait eu préalablement sous la main la statistique d'un dénombrement universel? Il ne faut pas être un grand administrateur pour saisir la relation nécessaire, rigoureuse, absolue, qui existe entre ces deux idées. Le *Breviarium Imperii*, rédigé par Auguste, et cité par Tacite, Suétone et Dion, était un résumé, à l'usage impérial, du recensement accompli par Auguste. Toutefois, le rationalisme moderne professe une sympathie spéciale pour le « domaine des Hérodes. » Il invoque une exception en faveur de « ce domaine, auquel, dit-il, ne durent point s'étendre les opéra-

[1] Suet., *August.*, cap. CI. — [2] Dio Cassius, lib. LVI, cap. XXXIII.

tions de statistique et de cadastre » du premier empereur romain. Mais, hélas! en droit et en fait, une telle exception est un rêve. En droit; le « domaine des Hérodes, » c'est-à-dire la Judée, était, depuis cinquante ans, une province romaine. Voici en quels termes Agrippa le Jeune rappelait aux Juifs cette dure vérité : « N'oubliez pas, leur disait-il, que vous êtes les sujets héréditaires de l'Empire. L'hérédité de la servitude remonte, pour vous, à la conquête de Jérusalem par Pompée[1]. » Agrippa le Jeune devait savoir le droit romain sous lequel il vivait. Hérode tenait son trône du bon plaisir de Rome. Un signe d'Auguste pouvait l'en faire descendre, comme un signe l'y avait fait monter. Le lecteur n'a pas oublié les circonstances de l'octroi impérial, en faveur d'Hérode, après la bataille d'Actium. Or, on ne donne que ce que l'on a. Rome avait donc la propriété réelle de la Judée[2], et, pour qu'Hérode ne l'oubliât pas, Auguste joignit, à son titre de roi vassal, celui de procureur romain en Orient. Hérode était un préfet couronné, rien de plus. En fait; l'inviolable « domaine des Hérodes » fut violé, l'an 37 de l'ère d'Actium, par la déposition d'Archélaüs, fils d'Hérode, exilé, sur un ordre d'Au-

[1] Joseph, *De Bell., Jud.*, lib. II, cap. XVI.

[2] Voici, à ce sujet, une parole de Tacite, dont la signification est décisive : *Rerum ab Antonio Herodi datum Victor Augustus auxit. Post mortem Herodis, nihil expectato Cæsare, Simon quidam regium nomen invaserat. Is à Quintilio Varo obtinente Syriam punitus; et gentem coercitam liberi Herodis tripartito rexere* (Tacit., *Histor.*, lib. V, cap. IX).

guste, à Vienne, dans les Gaules; il avait été violé, dix ans auparavant, par le dénombrement d'Auguste, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Cette fois, c'est un Juif qui l'affirme, et qui n'a rien de commun avec saint Luc. L'avant-dernière année du règne d'Hérode, « tout le peuple judaïque, dit Josèphe, fut obligé de prêter le serment individuel de fidélité à César. Six mille Pharisiens protestèrent, et furent les seuls qui refusèrent d'obéir. Hérode, irrité de leur résistance, les condamna à une amende, que l'intrigante Salomé paya pour eux[1]. » Voilà comment César-Auguste respectait l'inviolabilité du « domaine des Hérodes ! » Et pour qu'on ne se méprenne pas sur la valeur du mot « serment, » employé par Josèphe, ajoutons que le recensement, chez les Romains, était toujours précédé du serment de fidélité. C'est le terme même de la loi[2]. Maintenant expliquez cette étonnante concordance ! L'année où, selon Josèphe, les Hébreux furent contraints de prêter le serment individuel à César-Auguste, est exactement la même dont saint Luc écrit : « En ces jours-là, un édit de César-Auguste ordonna de procéder au recensement de tout l'univers[3]. »

23. La preuve est faite ; on nous dispenserait peut-être Témoignage

[1] Joseph., *Antiq., jud.*, lib. XVII, cap. III.

[2] *Eorum nomina, prænomina, patres aut patronos, tribus, cognomina, et quot annos quisque habet, et rationem pecuniæ* ab iis juratis *accipito.* (Ap. Zell., *Delect., Inscr. Roman.*, pag. 275, Heidelberg, 1850.) — [3] Luc, cap. II, 1.

identique de Tertullien.

d'insister davantage. Toutefois l'heure est venue de porter obstinément la lumière sur chacun des points que le sophisme a voulu obscurcir. On a entendu les témoignages romains, grec et juif d'Auguste, de Tacite, de Suétone, de Dion Cassius, de Josèphe; « ils impliquent très-réellement ce qu'on leur fait dire; ils n'empruntent pas leur donnée à l'Evangile de Luc; » et cependant ils parlent comme lui. Mais supposons qu'ils n'existent pas; tenons-les pour non avenus. Il resterait encore une série de témoins, dont la parole entraînerait la conviction, et dont le rationalisme ne s'est point débarrassé, en les rangeant sous la catégorie suspecte « d'auteurs chrétiens. » Chaque jour, les tribunaux acceptent la déposition des « chrétiens. » Le rationalisme a-t-il ici le droit de se montrer plus sévère que les Magistrats? Qu'on en juge par un seul exemple. Vers l'an 204 de notre ère, un légiste fameux, dont les décisions figurent, au Digeste, avec celles de Papinien, de Trébonius et d'Ulpien, se rendait de Carthage à Rome. Il était né, et avait longtemps vécu dans le paganisme. Le courage des martyrs, dont il voyait chaque jour la mort intrépide, le fit chrétien. Son nom de Tertullien, déjà illustre, en un temps où la science du droit était le grand chemin des honneurs, se trouva, par sa conversion même, investi d'une notoriété plus grande encore. Le monde romain était curieux d'apprendre ce qui, dans la doctrine abhorrée du Christ, avait pu séduire un jurisconsulte émi-

nent. Dans cette situation particulière, on peut être assuré que les questions de fait seront posées, par Tertullien, avec l'exactitude familière au barreau. Or voici ce que Tertullien écrivait à Rome même, l'an 204 : « Les pièces originales du dénombrement d'Auguste sont conservées dans les archives de Rome. Leur déposition, relative à la naissance de Jésus-Christ, forme un témoignage authentique[1]. » Ainsi parle un légiste romain, à toute une société en éveil, prête à saisir et à relever, dans son langage, la plus légère inadvertance. C'est ainsi qu'il s'exprime, cent cinquante ans seulement après la mort d'Auguste, quand le souvenir de ce règne glorieux était aussi vivant, à Rome, que peut l'être, en France, celui de Louis XIV; quand il s'agissait d'un fait, tel qu'un dénombrement universel, base de tout l'impôt, de tous les contrats de propriété, de toutes les prérogatives héréditaires attachées au titre de citoyen, de tous les états de naissance, de famille ou de condition dans l'Empire. Et l'on s'imagine que Tertullien évoque là une « donnée » complétement inconnue aux Romains, « empruntée à Luc! » Quand le jurisconsulte en appelle aux archives publiques de Rome, aux pièces originales du dénombrement d'Auguste, cela, pour nos lettrés, signifie que Rome n'a d'autres archives, ni d'autres pièces

[1] *De censu denique Augusti, quem testem fidelissimum Dominicæ nativitatis Romana archiva custodiunt.* (Tertull., lib. IV, *Contra Marcion.*, cap. VII; *Patrol. lat.*, tom. II, col. 370.)

originales que « l'Evangile de Luc! » En vérité c'est par trop se jouer de la raison humaine, au nom du rationalisme. Le témoignage de Tertullien, fût-il seul, suffirait à renverser le fameux syllogisme de Strauss, même augmenté de la paraphrase de ses nouveaux disciples.

Témoignage inattendu et involontaire du rationalisme moderne.

24. Mais le rationalisme nous a ménagé une nouvelle surprise. On vient de l'entendre affirmer « que les textes, par lesquels on cherche à prouver que quelques-unes des opérations de statistique et de cadastre, ordonnées par Auguste, durent s'étendre au domaine des Hérodes, ou n'impliquent pas ce qu'on leur fait dire, ou sont d'auteurs chrétiens, qui ont emprunté cette donnée à l'Evangile de Luc. » Voici maintenant que dans le même alinéa, sans transition aucune, il nous apprend que le recensement de la Judée fut opéré, l'an 37 de l'ère d'Actium, par Quirinius, gouverneur romain de Syrie. Serait-il possible que le rationalisme ignorât, qu'en l'an 37 de l'ère d'Actium, Auguste régnait encore? Il est avéré, cependant, que le premier empereur romain mourut, plus que septuagénaire, l'an 44 de l'ère d'Actium. Par conséquent, l'an 37, le recensement de la Judée par Quirinius s'opérait au nom d'Auguste. Mais écoutons les paroles mêmes du critique : une telle contradiction est par trop invraisemblable. « Le recensement opéré, dit-il, par Quirinius, auquel la légende rattache le voyage de Bethléem, est postérieur d'au moins dix ans à l'année où, selon Luc et Matthieu, Jésus serait

né. Les deux Evangélistes, en effet, font naître Jésus sous le règne d'Hérode. (Matth. II. 1, 19, 22; Luc. I. 5.) Or, le recensement de Quirinius n'eut lieu qu'après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire, dix ans après la mort d'Hérode, l'an 37 de l'ère d'Actium (Josèphe, *Ant.*, XVII, XIII, 5; XVIII, I, 1; II, 1). L'inscription par laquelle on prétendait autrefois établir que Quirinius fit deux recensements, est reconnue pour fausse. (V. Orelli, *Inscr. latin.* nº 623, et le supplément de Henzen, à ce numéro; Borghesi, *Fastes consulaires* [encore inédits], à l'année 742.) » Impossible de s'y méprendre. Le critique dit positivement que, « l'an 37 de l'ère d'Actium, après la déposition d'Archélaüs, eut lieu, non pas une opération de cadastre, mais un véritable recensement de la Judée par Quirinius. » Or Archélaüs fut déposé par Auguste; Archélaüs était fils d'Hérode. « Son domaine » fut violé par Auguste, Quirinius fut envoyé en Judée par Auguste. Auguste survécut sept années à l'an 37 de l'ère d'Actium. Donc le rationalisme moderne, qu'on ne soupçonnera pas d'emprunter sa « donnée à l'Evangile de Luc, » et dont la parole « implique » très-réellement une contradiction, enseigne, avec Tertullien et saint Luc, qu'il y eut un dénombrement de la Judée sous Auguste! Qu'importe que les lecteurs vulgaires ne sachent pas quel empereur régnait, l'an 37 de l'ère d'Actium! Qu'importe qu'ils ne soupçonnent pas ce qu'Archélaüs peut avoir de commun avec « les Hérodes! » Il leur est permis d'ignorer le nom

du prince qui déposa Archélaüs; nul n'est obligé de savoir, comme Josèphe, que le procurateur romain, Quirinius, fut envoyé en Judée par Auguste, et, comme Tacite, qu'il avait le rang d'un consulaire, qu'il était ami de l'empereur, et précepteur de ses petits-fils. Ces détails, il est vrai, prouvent la contradiction du critique. Mais le silence dont le critique les enveloppe, atteste, en même temps, la scrupuleuse délicatesse avec laquelle il voulait épargner le spectacle de cette contradiction, au regard de ses lecteurs.

Une difficulté chronologique, résultant d'une différence de dix années, entre la chronologie de Josèphe et celle de saint Luc. Texte grec de saint Luc.

25. Il est donc maintenant impossible de mettre en doute la réalité d'un dénombrement de la Judée par Auguste. Les paroles de saint Luc demeurent dans toute leur intégrité. « En ces jours-là un édit de César-Auguste ordonna de procéder au dénombrement de l'univers. » Le rationalisme vient de fournir à ce texte évangélique l'appui fort inattendu de son propre témoignage. Le critique s'exécute de bonne grâce; il consent à dire, avec l'Evangile, que le recensement de la Judée fut opéré par Quirinius, mais, dix années seulement après l'époque indiquée par saint Luc. Ainsi la discussion se trouve réduite à une différence chronologique de dix ans, entre la date fournie par l'Evangéliste et celle que donne Josèphe. C'est là un mince détail, après de si hautes prétentions. Cependant si Quirinius ne vint en Judée que dix ans après la mort d'Hérode, évidemment Quirinius ne présida point, sous Hérode, le dénom-

brement décrit par saint Luc. Or, l'époque précise de l'arrivée de Quirinius en Judée est parfaitement certaine. « Après la déposition d'Archélaüs, dit Josèphe, le domaine de ce prince fut réuni à la province de Syrie. Quirinius, homme consulaire, fut envoyé par César-Auguste, pour faire le recensement; de plus il avait l'ordre de vendre au profit du trésor les biens patrimoniaux d'Archélaüs [1]. » La déposition d'Archélaüs, fils d'Hérode, eut lieu environ dix ans après la mort de son père, soit l'an 37 de l'ère d'Actium. Donc l'Evangile de saint Luc s'est trompé de date, quand il a placé l'opération de Quirinius sous Hérode, et qu'il a dit : *Hæc descriptio prima facta est à præside Syriæ Cyrino* [2]. Cette fois, l'objection est décisive. A moins de supposer un précédent voyage de Quirinius en Judée, sous Hérode, il est impossible de concilier le texte de saint Luc avec celui de Josèphe. Or, « l'inscription par laquelle on prétendait autrefois établir que Quirinius fit deux recensements est reconnue pour fausse. (V. Orelli, *Inscr. lat.* n° 623, et le supplément de Henzen à ce numéro ; Borghési, *Fastes consulaires* [encore inédits], à l'année 742.) » Donc, plus que jamais, saint Luc s'est trompé de date, quand il a dit : *Hæc descriptio prima facta est à præside Syriæ Cyrino*. Malheureusement pour le rationalisme, saint Luc n'a point écrit son Evangile en latin, et, plus malheureusement encore, le texte grec de l'Evangile de saint Luc, texte

[1] Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVIII, cap. I. — [2] Luc, *Vulgat.*, c. II, 2.

original, s'est conservé jusqu'à nous. Il est entre toutes les mains. Le traducteur, qui nous a donné sur les *Logia* de saint Matthieu de si curieux commentaires, a-t-il donc oublié de consulter le texte grec de l'Evangile de saint Luc? Quoi qu'il en soit, voici comment, dès l'an 1070, Théophylacte, archevêque de Bulgarie, parlant lui-même le grec, écrivant en cette langue, et reproduisant la tradition antérieure des interprètes hellénistes, traduisait le verset de saint Luc : « Ce dénombrement précéda celui de Quirinius, gouverneur de Syrie [1]. » Dès lors, entre le texte original de saint Luc et le témoignage de Josèphe, il ne reste pas l'ombre d'une contradiction. Le triomphant syllogisme est par terre. Mais l'interprétation de Théophylacte est peut-être arbitraire, elle est peut-être inconnue et sans autorité dans le monde savant. Non. « Plus on examine le verset grec, soit en lui-même, soit dans ses rapports avec ce qui l'entoure, dit M. Wallon, plus on est tenté de le prendre dans ce sens. L'explication de Théophylacte, paraissait naturelle à un auteur qui parlait encore le grec, et elle a chez lui d'autant plus de valeur que, selon toute apparence, il ne songeait pas que le gouvernement de Quirinius en Syrie, fût postérieur de dix à douze ans à l'édit impérial, rapporté par saint Luc [2]. » Après ce témoignage de la science contemporaine, il nous reste à dire qu'en ces

[1] Reinold., *Cens. habit. nasc. Christo,* pag. 451. — [2] M. Vallon, *De la croyance due à l'Evangile,* pag. 311, 312.

trois derniers siècles, toute l'Allemagne, depuis Képler [1] jusqu'à Michaëlis [2] et Huschke [3]; toute l'Angleterre, depuis Herwaert [4] jusqu'à Lardner [5]; tous les savants européens, depuis Casaubon [6] jusqu'aux Bollandistes [7], et aux auteurs de l'*Art de vérifier les dates* [8], ont vulgarisé l'interprétation de Théophylacte. « Le passage de saint Luc a été mis, par là, dans un si grand jour, disait, il y a cent ans, l'exégète Leclerc, que l'explication est désormais incontestable [9]. » Le critique savait-il tout cela? En douter, serait méconnaître l'érudition dont il nous a donné tant de preuves. L'admettre, supposerait, de sa part, l'intention formelle de tromper ses lecteurs. On repoussera, comme nous, cette fâcheuse alternative. Pour cette fois, et par exception à ses procédés scientifiques habituels, il a cru devoir préférer le latin de la Vulgate au texte original de saint Luc. L'Evangile est hors de cause; nous nous trou-

[1] Képler, *De anno natali Christi*, pag. 116, 117. — [2] Michaëlis, lib. I, cap. II, n° 12. — [3] Huschke, *Ueber den zur Zeit der Geburt Jesu-Christi gehaltenen census*, lib. I, cap. I, pag. 80. — [4] Herwaert, *Nova vera chronologia* (1612), pag. 188 et suiv. — [5] Lardner, *Credibility of the Gospel*, tom. II, cap. I, 3, n° 6. — [6] Casaubon, *Exercit. in Baron.*, lib. I, cap. XXXII, pag. 144. — [7] *Acta Sanctorum;* J. Gottfr. Henscher, *Prophyl. ad Act. Sanctor., Maii, Apparat. ad chronol. Pontific.*

[8] *Art de vérifier les dates.* On y lit, à la date de l'an 7 d l'E. V., à propos du recensement fait en Judée, après l'exil d'Archélaüs : « C'est ce dénombrement dont parle saint Luc (II, 2), et qu'il dit avoir été fait après celui qu'Auguste y avait ordonné, l'année de la naissance de notre Sauveur. »

[9] Leclerc, *Add. au N. T. d'Hammond;* Luc, II, 2.

vons seulement en face de la traduction de saint Jérôme, revêtue de l'autorité de l'Eglise et investie par les rationalistes, en cette circonstance particulière, d'un privilége d'authenticité, qui prime le texte original lui-même.

Traduction de saint Luc, selon la Vulgate. Solution Témoignages de saint Justin et de Tertullien.

26. A Dieu ne plaise qu'un écrivain catholique réclame jamais contre une marque si éclatante de confiance en la Vulgate ! Nous lisons donc, très-volontiers, avec saint Jérôme : « Ce premier dénombrement fut accompli par Cyrinus, gouverneur de Syrie. » La thèse du rationalisme n'en sera pas plus solide. En effet, il est avéré qu'au temps d'Hérode tous les Juifs durent prêter serment de fidélité à César-Auguste, entre les mains du délégué impérial. Nous avons vu le témoignage de Josèphe, à ce sujet ; et les rationalistes croient à Josèphe. Il n'est pas moins avéré que cette première opération ne put s'accomplir intégralement, et que six mille Pharisiens refusèrent de s'y prêter. C'est encore Josèphe qui l'affirme. Le latin de la Vulgate a donc raison de désigner cette opération inachevée sous le titre de : Premier dénombrement. Mais qui dit premier, implique nécessairement un second. Or, le second dénombrement, le recensement définitif, a eu pour auteur Quirinius, gouverneur de Syrie. Ce fut Quirinius, l'homme consulaire, l'ami de César Auguste, qui donna à cette opération en deux actes, sa forme complète et absolue. Tout naturellement, le nom de Quirinius prévalut, pour désigner l'ensemble des dossiers et l'œuvre tout entière. Voilà donc

dénouée, fort naturellement, cette question insoluble. Les actes de dénombrement de la Judée étaient connus sous le nom de Quirinius. Le latin de la Vulgate le dit, parce que cela est. Il n'est pas nécessaire, on le voit, de supposer « deux recensements opérés par Quirinius, » et appuyés « sur une inscription reconnue fausse. » Orelli qui publiait ses *Inscriptions Latines* vers 1830, s'étonnerait beaucoup, s'il vivait encore, d'apprendre « qu'on prétendait autrefois » étayer tout un système d'exégèse sur une inscription restée à peu près inconnue avant lui [1]. En vérité, un « au-

[1] Le critique ne donne point le texte de cette Inscription. Il s'adresse a une classe de lecteurs, trop versés dans toutes les connaissances spéciales d'archéologie, pour qu'une telle exactitude soit nécessaire. Voici l'Inscription publiée par Orelli (*Supplém.*, tom. III, pag. 58), d'après une pierre sépulcrale, trouvée à Venise, et perdue aujourd'hui : *Q. Æmilius, Q. F. Pal. Secundus castris Divi Aug. P. Sulpitio Quirino Leg. Cæsaris Syriae honoribus decoratus Praefect. Cohort. Aug.* 1. *Praefect. Cohort. II. classicae idem jussu Quirini censum fec. Apamenae civitatis millium homin. civium* CXVII. *Idem jussu Quirini adversùs Ituraeos in Libano monte castellum eorum cepit, et ante militiam praefecit Fabrum, delatus à duobus Coss. ad AErarium et in coloniâ Quaestor. AEdilis II. Duumvir II. Pontifex ibi positi sunt Q. F. Pal. Secundus F. et AEmilia Chia Lib. II. M. amplius. II. N. S.* Telle est cette fameuse Inscription, à laquelle on attribue l'honneur d'avoir conquis le monde à la foi de l'Evangile. Nous avons parcouru, sans la rencontrer, les plus anciens et les plus illustres commentateurs. Que signifie donc l'importance rétrospective qu'on prétend donner à cette pierre sépulcrale? Si elle existait encore, on pourrait la discuter; mais elle a disparu sans retour. C'est là sans doute son unique mérite, aux yeux des rationalistes. Quelle légèreté puérile, en face d'un sujet plus grand que le monde, et dont le retentissement éveille, dans l'éternité, des échos formidables! Ajoutons, comme renseignement biographique, qu'Orelli naquit en Suisse, l'an 1787, et mourut en 1845.

trefois, » qui date de 1830, est une belle chose! « Le supplément de Henzen et Borghési : Fastes consulaires (encore inédits) » relèvent merveilleusement la vénérable antiquité de 1830! Le monde savait, depuis longtemps, qu'en l'an 138 de notre ère, saint Justin, dans sa Requête officielle, présentée à l'empereur Antonin le Pieux, s'était exprimé ainsi : « Jésus-Christ est né à Bethléem, petite bourgade juive, située à trente-cinq stades de Jérusalem. Vous pouvez vous en assurer, en consultant les tables du recensement de Quirinius, votre premier gouverneur en Judée [1]. » Tel était le langage de saint Justin, dans une Apologie pour les Chrétiens, déposée aux pieds du maître du monde, et qui eut pour résultat de mettre fin à la troisième persécution générale. Comme toutes les requêtes officielles, l'Apologie de saint Justin avait dû passer, avant même d'arriver aux mains de César, sous les yeux des officiers, des secrétaires et des conseillers impériaux. Croit-on que saint Justin aurait invoqué, devant de tels juges, les registres de Quirinius, si ces registres n'eussent pas été réellement connus sous ce nom, s'ils n'eussent pas relaté la naissance de Jésus-Christ à Bethléem? Les Romains ont tué dix millions de martyrs, en haine de Jésus-Christ. Il eût été beaucoup plus simple d'ouvrir les archives publiques de Rome, et de montrer aux Chrétiens qu'on les

[1] Justin., *Apologia I pro Christianis ad Antoninum Pium,* c. XXXIV; *Patrol. græc.*, tom. VI, col. 383, 384.

abusait; qu'il n'y avait pas de registres portant le nom de Quirinius; ou, du moins, qu'ils ne parlaient pas de la naissance de leur Dieu. Enfin, si l'allégation eût été fausse, sur un point de fait aussi facile à éclaircir, croit-on que la tolérance, invoquée pour la doctrine, eût été accordée par Antonin? Evidemment donc, au temps de saint Justin, les pièces originales constatant la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, étaient comprises dans les archives publiques de Rome, sous le titre général de Registres de Quirinius. Mais voici venir un légiste. C'est Tertullien, dont nous avons déjà cité un autre témoignage. Tertullien ne se contentera pas de la désignation générique. A lui, l'homme du droit romain, il ne lui suffira pas d'un terme exact, mais vague; il donnera à sa citation la précision juridique, ainsi qu'il convient au magistrat, habitué, dans le dépouillement d'un dossier, à poser le doigt sur le titre cherché, et à l'indiquer par son nom propre. Tertullien avait à répondre aux disciples de Marcion, qui niaient, non point la divinité de Jésus-Christ; elle leur semblait incontestable, mais son humanité. Ils ne pouvaient se résoudre à associer la nature humaine à la radieuse divinité du Christ. Les rationalistes modernes retournent la thèse, sans plus de succès. Pour établir la réalité de la naissance humaine de Jésus-Christ, Tertullien disait aux Marcionites : « La constatation vous est facile. Vous avez les Actes, dressés alors en Judée, par Sentius Saturninus, sous le règne d'Au-

guste. Vous y trouverez inscrite la naissance de Jésus-Christ. » Ce n'est plus ici la désignation générale des Registres de Quirinius, mais le titre particulier des Actes, compris dans ces Registres, et dressés, lors du premier recensement, par Sentius Saturninus. Tertullien, comme saint Justin, avait lu l'Evangile de saint Luc. Les Marcionites connaissaient cet Evangile, aussi bien que nos rationalistes peuvent le connaître. Donc, pour Tertullien comme pour nous, le nom de Quirinius, sous l'admistration duquel l'opération du recensement juif avait été complétée, s'étendait à l'ensemble du dossier de la Judée ; et celui de Sentius Saturninus, que Josèphe nous apprend, en effet, avoir été gouverneur de Syrie, à l'époque de la naissance du Sauveur, était réellement inscrit au titre particulier, dans lequel fut enregistré le divin fils de Marie. Voilà ce que les commentateurs savaient, et disaient « autrefois. » Nous le répétons aujourd'hui, avec la consolation de voir le texte évangélique plus affermi que jamais, après tant d'impuissantes attaques.

Bethléem. La véritable maison du Pain.

27. Que reste-t-il, en effet, de la théorie rationaliste, et du mépris avec lequel on infligeait au récit de saint Luc l'épithète de « légende ? » Les contradictions, qu'on prétendait y signaler, de quel côté se trouvent-elles [1] ? Quand

[1] Nous avons scrupuleusement relevé, sur quatre colonnes, sous le nom des quatre Evangélistes, le numéro de tous les versets cités en note, dans la *Vie de Jésus*. Ce dépouillement nous a fourni des révélations piquantes. Par exemple, page 18, l'auteur nous apprend que

on songe que, depuis deux mille ans bientôt, l'Evangile a subi le contrôle hostile des savants, des philosophes, des incrédules de tous les âges et de tous les pays, sans qu'ils aient réussi à effacer un seul iôta de ce livre; à moins d'abjurer toute raison, toute science et toute philosophie, il faut convenir que l'Evangile est divin. Chaque lettre de cette œuvre inspirée resplendit, à mesure que le regard se fixe sur elle. Heureux les siècles qui s'illuminent à ces rayons de la vérité éternelle, au lieu de se donner la tâche ingrate et stérile de les obscurcir! Sans doute, la lutte en-

le premier chapitre de saint Matthieu est une légende apocryphe, sans aucune valeur historique. Cela permet au rationalisme de supprimer tout le récit du voyage de Joseph et de Marie à Bethléem, la naissance de Jésus-Christ dans cette ville, l'adoration des bergers et des Mages, la fuite en Egypte. Nous l'avons bien compris; et nous nous tenons pour dit que le premier chapitre de saint Matthieu est formellement rejeté par la critique moderne. Quelle n'est donc pas notre surprise, à la page 23, de rencontrer ce même premier chapitre de saint Matthieu cité, comme une autorité irréfragable, pour établir que Jésus « était l'aîné d'une fort nombreuse famille! » Page 18, le premier chapitre de saint Matthieu est un apocryphe; page 23, le premier chapitre de saint Matthieu est un document incontestable. Quand on a la prétention de renverser la foi chrétienne, il faudrait se donner la peine d'être un peu plus conséquent avec soi-même. La précaution de ne citer au bas des pages, que le chiffre des versets évangéliques, sans en reproduire jamais le texte, peut donner le change au commun des lecteurs : mais les rationalistes doivent savoir que l'Evangile a été, est, et sera, jusqu'à la fin du monde, étudié, verset par verset, lettre par lettre. Un ouvrage, destiné à anéantir l'Evangile, doit pouvoir supporter un examen aussi rigoureux, au moins, que celui auquel l'Evangile lui-même a été soumis, depuis dix-huit siècles. Cette réflexion incidente peut suffire à nous faire comprendre comment la *Vie de Jésus* a manqué son but. Le travail est à recommencer.

gagée contre la lumière aboutit, en définitive, au triomphe de la lumière. Tous les sophismes, dont la réfutation vient de passer sous nos yeux, rendent plus éclatante l'auguste simplicité de la parole de saint Luc : « En ces jours-là, un édit de César-Auguste ordonna de procéder au dénombrement de tout l'univers. Ce premier dénombrement fut accompli par le gouverneur de Syrie, Quirinius. Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville natale. Joseph quitta donc la Galilée, et la cité de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem ; car il était de la maison et de la famille de David. Il vint, pour se faire inscrire, avec Marie, son épouse, dont le terme était proche. » Le soupçon d'infidélité légendaire ne saurait plus atteindre ce récit ; mais, au lieu d'avoir à le défendre contre des objections, devenues aujourd'hui populaires, ne valait-il pas mieux lire cette page avec le cœur, s'écrier comme Bossuet : « Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats futurs ; et vous commencez pour ainsi dire à les enrôler. C'est cela, ou quelque chose de semblable, que vous pensez faire. Mais Dieu a d'autres desseins, que vous exécutez, sans y penser, par vos voies humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son Prophète, il y a plus de sept cents ans, et

voilà que tout l'univers se remue, pour accomplir cette prophétie. Jésus, fils de David, naquit dans la ville où David avait pris naissance. Son origine fut attestée par les registres publics ; l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et César, qui n'y pensait pas, exécuta l'ordre de Dieu. Allons aussi nous faire écrire à Bethléem ! Bethléem, c'est-à-dire : Maison du pain ! allons y goûter le pain céleste, le pain des anges, devenu la nourriture de l'homme; regardons toutes les églises comme le vrai Bethléem et la vraie Maison du pain de vie. C'est ce pain, que Dieu donne aux pauvres, dans la Nativité de Jésus, s'ils aiment avec lui la pauvreté, s'ils connaissent les véritables richesses : *Edent pauperes et saturabuntur*. Les pauvres mangeront et seront rassasiés, s'ils imitent la pauvreté de leur Seigneur, et le viennent adorer dans la crèche [1]. »

§ VI. Le voyage à Bethléem.

Jésus était-il de la famille de David?

28. De ces régions, pleines de lumière et de paix, il nous faut redescendre, pour écouter les dernières arguties du rationalisme. « Ce qui prouve bien, continue-t-il, que le voyage de la famille de Jésus à Bethléem n'a rien d'historique, c'est le motif qu'on lui attribue. Jésus n'était pas de la famille de David (V. ci-dessous, p. 237-238), et en

[1] Bossuet., *Elévat. sur les Mystères,* xv[e] sem., v[e] Elév., édit. Lachat, tom. VII, pag. 267, 268.

eût-il été, on ne concevrait pas encore que ses parents eussent été forcés, par une opération cadastrale et financière, de venir s'inscrire au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis depuis mille ans. En leur imposant une telle obligation, l'autorité romaine aurait sanctionné des prétentions, pour elle, pleines de menaces [1]. » — Jésus n'était pas de la famille de David ! Si un écrivain moderne commençait l'histoire d'Alexandre par ces mots : Alexandre le Grand n'était pas fils de Philippe, roi de Macédoine ; il ferait sagement de ne pas renvoyer son lecteur à un dédaigneux « ci-dessous, p. 237-238 ! » Il est vrai que l'histoire d'Alexandre n'atteindra jamais la notoriété de la *Vie de Jésus*. On aura donc la patience de chercher la citation indiquée, pour savoir à quelle famille appartenait le Sauveur; pour apprendre quelle généalogie nouvelle doit être substituée à celle de saint Luc, qui le fait descendre de David [2], et à celle de saint Matthieu, qui lui donne la même origine [3]. La curiosité ne peut manquer d'être puissamment éveillée, surtout en présence des textes précis de saint Marc, qui affirme que Jésus-Christ était de la famille de David [4]. Or, « l'Evangile de Marc, nous dit-on, est, des

[1] *Vie de Jésus*, p. 20, note. — [2] Luc, IV, 23-38. — [3] Matth., I, 1-17.
[4] *Jesu, fili David, miserere mei* (Marc, X, 47, 48). *Christum filium esse David*. (Id. XII, 35). En ce dernier passage, l'affirmation a d'autant plus de valeur que c'est Jésus-Christ lui-même qui s'adresse au peuple réuni dans le Temple, et qui établit, par le témoignage des scribes eux-mêmes, que le Christ doit être fils de David. Manifestement, si Jésus n'eût pas été de la descendance royale, il n'aurait

trois synoptiques, le plus ancien, le plus original, le moins chargé de fables tardivement insérées [1]. » Saint Jean a écrit, dans son *Apocalypse*, cette parole significative : « Moi, Jésus, je suis la racine et le rejeton de David [2]. » Mais saint Jean n'a pas les sympathies du moderne rationalisme. « Il montre sans cesse, dit-on, les arrière-pensées du sectaire ; ses tirades sont prétentieuses, lourdes, mal écrites. Une métaphysique contournée remplit tous ses discours [3]. » Il est évident que la plume qui a écrit l'*In principio* n'était pas taillée à l'usage de nos lettrés. Du moins l'auteur des *Actes des Apôtres* a trouvé grâce aux yeux des nouveaux exégètes. Or, à la seconde page des *Actes*, saint Pierre sortant du Cénacle, s'adresse à la multitude réunie pour la solennité de la Pentecôte. Il proclame que Jésus était fils de David [4], le Christ attendu, et prédit. Trois mille Juifs se font baptiser à sa voix. Saint Paul [5], un Juif, disciple de Gamaliel, nourri dans toutes les traditions nationales, dit de Jésus-Christ que « Dieu l'a fait naître de la race de David, selon la chair. » On avait donc cru, jusqu'à ce jour, sur la foi de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean, de saint Pierre et de saint Paul, que Jésus-Christ était fils de David. L'unanimité de croyance,

point rappelé cette circonstance, qui devait immédiatement détruire toute foi en sa mission. — [1] *Vie de Jésus*, Introduct., pag. XXXVIII. — [2] *Ego Jesu... Ego sum radix et genus David.* (*Apoc.*, XXII, 16). — [3] *Vie de Jésus*, Introduct., p. XXIX, XXX. [4] — *Act. Apost.*, I, 29-32. — [5] *Rom.*, I, 3.

fondée sur l'unanimité des témoignages contemporains, rend plus intéressante la révélation négligemment renvoyée à « ci-dessous, p. 237-238. » Voici cette révélation : « La famille de David, nous dit-on enfin, était, à ce qu'il semble, éteinte depuis longtemps ; ni les Asmonéens, d'origine sacerdotale, ne pouvaient chercher à s'attribuer une telle descendance ; ni Hérode, ni les Romains, ne songent, un moment, qu'il existe autour d'eux un représentant quelconque des droits de l'ancienne dynastie[1]. » C'est tout. Il est évident que les quatre Evangélistes, et les témoignages de saint Pierre et de saint Paul, sont anéantis par cette phrase, et que « Jésus n'était pas de la famille de David ! » — « Il semble que la famille royale était éteinte depuis longtemps ; » c'est pour cela, sans doute, que tous les Juifs unanimement s'accordaient à attendre un Messie fils de David ! Il « semble que les Asmonéens n'avaient rien de commun avec la descendance de David. » Qu'est-ce que les Asmonéens ont à faire avec Jésus-Christ ? Et, toutefois, les Talmudistes affirment que les Asmonéens réunirent le sang de la tribu royale à celui de la tribu d'Aaron[2] ! Il « semble qu'Hérode ne songe pas un moment qu'il existe autour de lui un représentant quelconque de l'ancienne dynastie. » C'est pour cela qu'Hérode fait massacrer tous les enfants de Bethléem ! Il « semble que les Romains ne s'en préoccupent pas ; »

[1] *Vie de Jésus*, pag 237, 238. — [2] Dans Galatinus, cap. IV, lib. IV, pag. 196. A. B. C.

qu'est-ce que cela faisait aux Romains? Et pourtant, comme s'il ne devait pas même rester une syllabe, de tous les « semblants » du rationalisme, Pilate, le procurateur romain, a voulu maintenir, obstinément, à Jésus crucifié, son titre officiel de Roi des Juifs [1]. Et Vespasien, après la ruine de Jérusalem, faisait rechercher et mettre à mort tous les membres survivants de la famille de David [2].

Forme du recensement d'après la loi romaine.

29. Qu'on ait pu, un seul instant, prendre au sérieux une telle puissance scientifique, jointe à de pareils procédés de discussion, cela paraîtra, avant vingt ans d'ici, plus surprenant qu'un miracle. Ce prodigieux « ci-dessous » ne saurait être dépassé, même par son auteur, bien qu'un thaumaturge soit tenu de reproduire, à volonté, tous les miracles qu'il a faits une fois. A peine si nous aurons le courage, après cela, de relever l'anachronisme « de l'autorité romaine, sanctionnant des prétentions, pour elle, pleines de menaces, en imposant à Joseph l'obligation de se faire inscrire » à Bethléem, berceau de sa famille; au lieu d'envoyer, comme il se pratique chez nous, un tabellion, à son domicile de Nazareth, pour y recevoir la déclaration de ses nom, prénoms, âge et qualités! « On ne conçoit pas, » chez les Romains, une tracasserie administrative aussi exagérée! Imprudents, ils couraient au-devant d'une révolution! Eh bien, disons-le, non pas à des lettrés, qui

[1] Joan., *Evang.*, XIX, 15, 19, 21, 22. — [2] Voir dans le chapitre intitulé : *Enfance de Jésus-Christ*, n° 20.

le savent mieux que personne, mais à la foule, que de tels sophismes pourraient séduire : Chez les Romains, chez les Juifs, chez tous les peuples de l'antiquité, et maintenant encore, en Orient, ce n'était point une dure contrainte, c'était un privilége, plein d'honneur et de gloire, d'être recensé au lieu de l'origine. Au berceau des ancêtres ne s'attachaient pas seulement, comme chez nous, les souvenirs du cœur; mais tous les droits juridiques de propriété, de liberté, d'existence légale, renfermés, pour les Romains, dans le titre de citoyen, et, pour les Juifs, dans celui d'enfant d'Abraham. « La prétention, pleine de menaces pour l'autorité romaine, » eût été précisément celle d'imposer un système inverse. L'antiquité vivait par les aïeux ; nous, qui vivons uniquement du présent, trop oublieux du passé, à qui nous devons pourtant tout ce que nous sommes, il nous est permis de nous étonner des usages antiques; mais à la condition, du moins de les connaître. Voici un précis sommaire de la législation romaine, au sujet du recensement. Tout l'*Ager Romanus* avait été primitivement divisé entre les citoyens, qui en eurent la propriété utile, sans que l'Etat perdît jamais le haut domaine et la propriété réelle. L'Etat, dans son sens général, était la chose publique (*Respublica*); il se fractionnait en cités (*civitas*); le citoyen (*civis*) était celui qui était attaché à une cité, par la naissance au sein d'une famille libre. A l'époque d'Auguste, il n'y avait, dans l'immense étendue

de l'empire romain, que quatre millions de citoyens[1]. Qu'était tout le reste, aux yeux du droit? Des esclaves ou des vaincus. Voilà pourquoi le recensement, à Rome, se faisait par tribu, c'est-à-dire dans le lieu originaire, sans égard au lieu de la résidence. On rappelait les citoyens, des provinces en Italie, pour qu'ils se fissent inscrire; et, réciproquement, on ordonnait aux Latins, qui résidaient à Rome, d'aller subir le cens dans leurs propres municipes[2]. La loi *Julia* établit, en règle absolue, que chacun se fît recenser dans la ville dont il était citoyen. Le livre *De Censibus*, d'Ulpien, nous a conservé jusqu'aux formules légales des rôles de recensement. Nous les reproduisons ici, pour édifier le lecteur sur le véritable caractère de ce que le rationalisme affecte de nommer une insignifiante « opération de statistique et de cadastre. » Ulpien, secrétaire et ministre d'Alexandre Sévère, ne sera pas accusé d'ignorer le droit romain. Quant au droit juif, il serait inutile de prouver qu'il était essentiellement basé sur la division par tribus, par familles et par héritages. Nous préférons emprunter, à la *Bibliothèque Orientale* d'Assémani[3], un fait plus récent, qui montrera la persistance de ces coutumes en Syrie. « Abdul-Mélik, ayant voulu procéder à un recensement de la Judée, ordonna, comme Auguste, que

[1] Marbre d'Ancyre, cité plus haut.— [2] Vell., cap. II, 15; cf. Cicer., *Verr.*, act. 1, 18; Liv. cap. XLII, 10; Zell., *Delect. Inscript. Rom.*, p. 275, Heidelberg, 1850. — [3] Assemani, *Bibl. Orient.* lib. II, p. 104.

chaque individu se rendrait dans son pays, dans sa ville et dans la maison de son père, afin d'y être enregistré. » On croirait entendre l'écho de la parole de saint Luc : « Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville natale. Joseph se rendit en la cité de David appelée Bethléem ; car il était de la maison et de la famille de David[1]. »

[1] Voici les tableaux de Recensement, dressés d'après les indications du Livre : *de Censibus*, d'Ulpien :

I. PATER FAMILIAS. — (*Chef de famille*).

NOMS.	RANG.	AGE.	FONCTIONS.	ORIGINE.	TAXE.

II. STATUS. — (*Etat des personnes composant la famille*).

	NOMS.	ÉTAT.	AGE.	ORIGINE	EMPLOIS	PROFESSION	CENS.
Mater familias							
Fils.							
Filles.							
Servi.							
Servæ.							

III. QUALITAS. — (*Biens fonds*).

	NOMBRE d'arpents.	PIEDS de vigne.	ARBRES fruitiers.	VILLAGE.	CONTRÉE.	LIMITES.	LOCATAIRES.	COLONS.	IMPÔTS.
Culture.									
Jachère.									
Vignes.									
Plants d'oliviers. .									
Prairies.									
Pâturages.									
Bois.									
Etangs.									
Havres.									
Salines.									

30. Les considérations extrinsèques, empruntées à l'histoire universelle, aux détails particuliers de l'administration provinciale, aux formules de droit romain et juif s'accordent donc, pour établir l'authenticité du voyage de Joseph et de Marie à Bethléem. Mais ce n'est là qu'un côté de la démonstration. Comme le remarque judicieusement M. de Vogué : « Le lieu de la nativité de Notre-Seigneur est celui dont l'authenticité est la plus certaine, et la moins contestée par les adversaires quand même de la tradition. Non-seulement son histoire, comme celle des autres sanctuaires, est établie, à l'aide de faits incontestables, à partir de l'époque de Constantin; mais, par un privilége exceptionnel, elle se prolonge au delà de cette date. On peut la conduire, au moyen des textes contemporains, jusqu'à une époque, assez rapprochée des faits de l'Evangile, pour que leur souvenir fût encore vivant [1]. » Ces observations du savant archéologue vont être mises dans tout leur jour. On n'a pas oublié la Requête officielle, adressée à Antonin le Pieux, par saint Justin. « Jésus-Christ est né, disait l'Apologiste, à Bethléem, petite bourgade juive, située à trente-cinq stades de Jérusalem. Vous pouvez vous en assurer, en ouvrant les registres du dénombrement de la Judée, par Quirinius. » Ainsi parlait un témoin oculaire, un siècle après la mort de Jésus-Christ. Je dis témoin ocu-

Preuves historiques de la réalité du voyage à Bethléem.

[1] M. le comte Melchior de Vogué, *Les Eglises de la Terre-Sainte*, in-4°, 1860, pag. 50, note.

laire, parce que saint Justin, né, l'an 103 de l'E. C., à Flavia Neapolis, l'ancienne Sichem, à vingt lieues seulement de la capitale de la Palestine, y passa toute sa jeunesse. Il avait donc vu les lieux dont il parle. On saurait d'autant moins en douter, qu'issu d'une famille de colons païens, transportés en Judée par Vespasien et Titus, saint Justin se convertit au christianisme à l'âge de trente ans. Nous avons donc en lui, non-seulement un témoin oculaire, mais un témoin qui s'était vu dans l'obligation d'étudier scrupuleusement les faits dont il parle, puisqu'il avait vécu dans l'incrédulité, avant d'arriver à la foi ; condition manifestement préférable, pour parler d'une religion, à celle d'un écrivain qui aurait débuté par y croire, et qui terminerait par l'apostasie. Pour s'arracher aux séductions de la philosophie platonicienne et embrasser la sagesse de Jésus-Christ, « seule véritable, » ainsi qu'il s'exprime lui-même, saint Justin avait dû être déterminé par d'irrécusables motifs de crédibilité. Or, précisément en ce passage que nous venons de transcrire, saint Justin trouve une preuve évidente de la vérité du christianisme, dans l'accord parfait des prophéties, annonçant l'apparition du Messie à Bethléem, avec la réalité de la naissance de Jésus-Christ dans cette bourgade. « Ecoutez, dit-il à l'empereur, comment un Prophète, Michée, a désigné le lieu où le Messie devait naître. Voici ses paroles : Bethléem, terre de Juda, si petite parmi les cités, tu figu-

reras pourtant parmi les plus glorieuses ; c'est de toi que sortira le chef qui gouvernera mon peuple. » — « Or, continue saint Justin, Bethléem est une bourgade juive, située à trente-cinq stades de Jérusalem. C'est là que Jésus est né. Les registres de Quirinius le constatent. » Ainsi, le philosophe platonicien, récemment converti à la foi de l'Evangile, sur le théâtre même des faits évangéliques, atteste que Jésus-Christ est né à Bethléem. La réalité de cette naissance, confirmant les prophéties antérieures, est, à ses yeux, une démonstration de la divinité du christianisme. Par conséquent, l'an 103, date de la naissance de saint Justin, il était de notoriété publique, en Palestine, que Jésus-Christ était originaire de Bethléem. Ce n'était pas une tradition apocryphe, à l'usage des chrétiens, puisque Justin était né au sein d'une famille païenne, et avait été élevé dans le paganisme. Mais, en 103 de l'E. C., soixante-dix ans seulement s'étaient écoulés depuis la mort de Jésus-Christ. Supposer que, dans cet intervalle, la mauvaise foi des chrétiens aurait pu introduire, à ce sujet, une légende subreptice, et la faire adopter par la génération contemporaine, ne serait pas moins absurde que si, de nos jours, on imaginait la possibilité de placer à Rome, par exemple, au pied du Capitole, le berceau de Napoléon Ier.

31. Nos modernes rationalistes ne reculent pas devant ces impossibilités palpables. « Une telle légende, disent- Tryphon le Juif.

ils, manquait dans le texte primitif qui a fourni le canevas narratif des Evangiles actuels de Matthieu et de Marc. C'est devant des objections répétées qu'on l'aura ajoutée en tête de l'Evangile de Matthieu[1]. » Eh bien, expliquez-nous par quel prodige d'inexplicable puissance, les Chrétiens, relégués dans les catacombes, livrés aux lions dans l'amphithéâtre, emprisonnés dans tous les cachots de Rome, seraient parvenus à ajouter leur légende au texte officiel des registres de Quirinius, conservés dans les archives impériales. Dites comment le faussaire aurait pu dissimuler la trace de sa falsification; comment il aurait substitué des rôles apocryphes aux rôles véritables, comment il aurait, sous Antonin, retrouvé le sceau d'Auguste; comment, quarante ans après la ruine de Jérusalem, il aurait retrouvé le sceau d'Hérode, pour les apposer, l'un et l'autre, sur les pièces de sa fabrique posthume. Les registres de Quirinius n'étaient point « ces petits livrets que les chrétiens se prêtaient entre eux, où chacun transcrivait, à la marge de son exemplaire, les mots, les paraboles, qu'il trouvait ailleurs, et qui le touchaient[2]. » Que sont ces évolutions d'un puéril commentaire, en face des réalités historiques? A qui fera-t-on croire que les colonies romaines, habitant la Palestine, restées fidèles au culte des dieux de l'Empire, intéressées, au premier chef, par leur zèle pour la divinité de César, à étouffer le christianisme

[1] *Vie de Jésus*, pag. 20, note.— [2] *Ibid.*, Introd., pag. XXII.

naissant, se soient faites l'écho d'une légende chrétienne, lorsqu'il s'agissait d'un fait contemporain, et d'une localité qu'elles avaient sous les yeux? Ce n'est pas tout. Le même saint Justin, dans la célèbre conférence qu'il eut, à Rome, avec un Juif, et dont il nous a laissé le procès-verbal authentique, sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*, revient sur ce fait capital : « Quand Jésus-Christ fut né à Bethléem, dit-il, le roi Hérode en fut informé par des Mages, venus d'Arabie. Il résolut de faire mourir l'enfant. Mais Joseph, par l'ordre de Dieu, prit Jésus, avec Marie sa mère, et se réfugia en Egypte [1]. » Ainsi parle saint Justin. Quelle objection va lui faire son interlocuteur? Ecoutez : « Dieu, répond le Juif, ne pouvait-il donc pas tout simplement faire mourir Hérode [2]? » Voilà ce qu'un Hébreu, Tryphon, parfaitement au courant de l'histoire évangélique, dont il n'était séparé que par quatre-vingts ans d'intervalle, trouve à opposer à ce récit. Mais si Jésus-Christ n'était point né à Bethléem ; si Hérode n'eût jamais songé à faire mourir les enfants de Bethléem ; si Joseph et Marie ne fussent jamais allés en Egypte ; si tous ces faits eussent été une légende chrétienne, sans réalité, sans notoriété, sans racine dans l'histoire, Tryphon n'eût pas manqué de le dire. Il eût déclaré, comme nos rationalistes, que cette fable « manquait dans le texte primitif qui a fourni le canevas narratif des

[1] Just., *Dialog. cum Tryphone Judæo; Patrol. græc.*, tom. VI, col. 713. — [2] id., *ibid.*

Evangiles actuels. » Au lieu de cette réponse péremptoire, Tryphon raisonne comme pouvait le faire un Juif, convaincu de la réalité des faits, tout en n'admettant pas leur conséquence. — Vous dites que Jésus-Christ était fils de Dieu, réplique-t-il. Pour sauver son Fils, Dieu pouvait bien tuer Hérode. La chose en valait la peine; et, puisque Joseph fut obligé d'emmener l'enfant avec Marie en Egypte, c'est que Jésus-Christ n'était pas fils de Dieu, et que Dieu ne prenait pas à sa vie l'intérêt qu'il eût certainement attaché à celle de son propre fils. — Pour que Tryphon le Juif tînt un pareil langage, il fallait que la notoriété des faits évangéliques fût admise par tous les Hébreux. Une « légende » chrétienne aurait-elle pu produire ce miracle, de s'imposer unanimement aux plus mortels ennemis du nom chrétien?

Conclusion. 32. Après ces démonstrations, qui arrivent jusqu'à l'évidence, il serait superflu d'insister sur les autres témoignages. Que dire, par exemple, de Celse le Philosophe, qui fait un reproche à Jésus-Christ d'être né à Bethléem. « La belle gloire pour un Dieu, disait-il, de se faire citoyen de la plus misérable bourgade du monde[1]! » Celse parlait ainsi; il vivait au temps de saint Justin; il détestait le nom de Jésus-Christ, autant que le peuvent faire nos modernes rationalistes, et sa polémique était plus sérieuse

[1] Origen., *Contra Cels.*, lib. I, cap. XXVIII; *Patrol. græc.*, Tom. XI, col. 713.

que la leur. Il avait sur eux l'avantage de vivre à l'époque même, où selon nos lettrés, « la légende aurait été ajoutée au texte primitif, qui a fourni le canevas narratif des Evangiles actuels. » Celse ne s'est pas douté de l'addition. Donc l'addition est un rêve. Ce que n'ont vu, ni Celse le Philosophe, ni Tryphon le Juif, ni Justin le disciple de Platon, en l'an 103 de l'E. C., le rationalisme du xixe siècle aura eu la gloire de l'inventer, par un miracle de perspicacité rétrospective.

§ VII. Généalogie de Jésus-Christ.

Différence des deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc.

33. Le monument évangélique n'a pas besoin de tant d'appuis étrangers, pour s'imposer à notre foi. Il lui suffit d'être; son existence seule montre sa véracité; et à mesure qu'un siècle nouveau passe sur ses assises vénérables, sans pouvoir en ébranler une pierre, la somme des preuves, qui en établissent l'autorité, va s'augmentant, par le progrès même des âges. On sait que les deux Evangiles de saint Matthieu et de saint Luc donnent chacun la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Matthieu fait descendre la sienne depuis Abraham jusqu'à Joseph, époux de Marie, en passant par David, et en suivant toute la lignée royale de Juda, depuis Salomon jusqu'à Jésus-Christ. La généalogie, reproduite par saint Luc, suit un ordre inverse; elle commence à Jésus-Christ et remonte le cours des siècles, en passant par David, Abraham, Noé et les pa-

triarches antédiluviens, jusqu'à Adam, « qui fut de Dieu. » Or, ces deux généalogies, parallèles jusqu'à David, n'ont, à partir de ce roi, que deux points de contact : Zorobabel et Salathiel. Tous les autres degrés intermédiaires sont différents. La généalogie de saint Matthieu fait descendre Jésus-Christ de David, par Salomon; la généalogie de saint Luc fait descendre Jésus-Christ de David par Nathan. « L'inexactitude et les contradictions de ces deux généalogies, dit le rationalisme, porte à croire qu'elles furent le résultat d'un travail populaire, s'opérant sur divers points, et qu'aucune d'elles ne fut sanctionnée par Jésus [1]. » Jamais on n'a écrit un pareil non-sens. Si les deux généalogies étaient le fruit « d'un travail populaire, » exécuté à distance, on se fût surtout préoccupé de les concilier; on aurait fait disparaître l'apparente contradiction que le rationalisme y signale, et dont tous les Pères, grecs et latins, depuis saint Irénée et saint Justin, nous ont donné l'explication. Il fallait être Juif, et Juif contemporain de Jésus-Christ, pour tracer ces deux généalogies. La science réunie de toutes les académies du monde ne saurait les inventer aujourd'hui, si elles n'existaient pas. Voici pourquoi.

Importance des généalogies chez les Hébreux.

34. Chez les Hébreux, les généalogies étaient sacrées; leur rédaction, confiée aux scribes, placée sous la surveillance des prêtres, était déposée, en original, dans les Archives du Temple, et leur étude faisait partie essentielle

[1] *Vie de Jésus*, pag. 239, 240.

de l'éducation. Le peuple, comme le territoire, était divisé en tribus, et le temps était mesuré, pour les époques génésiques, par le nombre sept et ses carrés. Il y avait, dans cette pratique essentiellement juive, dont la généalogie de saint Matthieu nous offre un exemple, non pas seulement un procédé mécanique pour soulager la mémoire, mais une application aux séries des races humaines, de la grande loi septénaire, dont nous avons vu l'extension aux jours, aux semaines, aux années, aux hommes, aux animaux, aux champs et aux héritages, dans toute l'histoire des Hébreux. Inventez donc de pareils usages après coup! A chaque période de sept semaines d'années, c'est-à-dire à chaque demi-siècle, quand la trompette du Jubilé sonnait la délivrance des captifs, la restitution des immeubles vendus, l'extinction des dettes et la restauration de chaque famille, de chaque individu, dans l'ordre primitif; c'étaient les listes généalogiques, conservées dans les Archives du Temple et dans le sanctuaire domestique, qui présidaient à cette grande révolution. Les alliances, elles-mêmes, exigeaient, de la part de la famille et de l'Etat, l'observation scrupuleuse de la loi des généalogies. La hiérarchie religieuse, la constitution civile, l'existence nationale du peuple juif, reposaient uniquement sur les tables des origines. On ne pouvait donc, chez les Hébreux, se fabriquer un arbre généalogique de fantaisie. Les Archives du Temple auraient immédiatement confondu

l'imposture. Aussi, Josèphe, dans son *Autobiographie*[1], met une certaine vanité à exposer aux yeux des patriciens de Rome, fiers eux-mêmes de leur origine, l'antiquité de sa propre race; et il ajoute que les tableaux officiels et publics constataient chaque degré de sa généalogie. « Cet ordre s'observe, dit-il, non-seulement en Judée, mais encore dans tous les lieux où mes compatriotes sont répandus; en Egypte, à Babylone, partout. Ils envoient à Jérusalem le nom du père de celle qu'ils veulent épouser, avec un mémoire de leur généalogie, certifié par des témoins. S'il survient quelque guerre, les sacrificateurs dressent, sur les anciennes Tables, des registres nouveaux de tout le reste des femmes d'origine sacerdotale; et ils n'en épousent aucune qui ait été captive, de peur qu'elle n'ait eu commerce avec les étrangers. Peut-il y avoir rien de plus propre à éviter tout mélange de races? Nos prêtres peuvent, par des pièces authentiques, prouver leur descendance, de père en fils, depuis deux mille ans. Quelqu'un manque-t-il d'observer ces lois, on le sépare à jamais de l'autel[2]. » Avec un tel ensemble de formalités, déployé autour des origines hébraïques, une supposition de généalogie pour Jésus-Christ fut impossible, tant que le Temple de Jérusalem resta debout. Mais, après la ruine de la Cité sainte par Titus, cette impossibilité sociale passa à

[1] Joseph., *Autobiogr.*, cap. I.— [2] Joseph., *Respons. ad Appion.*, cap. II.

l'état d'impossibilité matérielle. Le feu avait consumé toutes les Archives du Temple ; et, dès lors, les Juifs dispersés, sont demeurés sans généalogie, confondus indistinctement sous le nom de fils de Jacob, ignorant eux-mêmes à quelle tribu appartenaient jadis leurs aïeux.

Solution de la question des deux généalogies évangéliques.

35. Aussi l'existence des généalogies, reproduites par saint Matthieu et saint Luc, suffit, à elle seule, pour établir péremptoirement que leur Evangile était composé avant la destruction de Jérusalem (70). Leur discordance même est une garantie de plus de leur authenticité. Les nations étrangères, auxquelles les Apôtres portaient la bonne nouvelle du Verbe fait chair, ne connaissaient rien aux usages juifs; si, comme le suppose le rationalisme, « un travail populaire » s'était fait, après coup, et sur divers points, relativement aux origines du Sauveur, loin de prendre plaisir à dresser deux listes contradictoires, les auteurs apocryphes se seraient mis d'accord, pour reproduire scrupuleusement la même, dans les deux récits qu'ils auraient voulu faire adopter sous le nom de saint Matthieu et de saint Luc. Ici encore, l'Evangile, dans son immuable et auguste simplicité, déjoue toutes les hypothèses du rationalisme. De toutes les généalogies juives, celle de la famille de Jésus-Christ devait être l'une des mieux conservées ; puisque, d'une part, elle représentait la descendance royale de David ; et que, de l'autre, elle touchait à la race sacerdotale, par l'affinité de Marie avec Elisabeth, descen-

dante d'Aaron. Mais Jésus-Christ, dans sa personne divine, offrait aux généalogistes hébreux un type sans précédent dans l'histoire. Il passait légalement pour le fils de Joseph de Nazareth ; en réalité, il était fils de Marie, et n'avait point de père, parmi les enfants des hommes. Voilà pourquoi Jésus-Christ a deux généalogies ; l'une par Joseph, remontant à Salomon et David, c'est celle de saint Matthieu ; l'autre, par Marie, fille d'Héli ou Joakim, remontant à David par Nathan, c'est celle de saint Luc. Et qu'on veuille bien le remarquer, le nom de Marie ne se trouve pas, au début de la généalogie de saint Luc. Un apocryphe, étranger aux coutumes judaïques, n'aurait pas manqué de l'y inscrire. Pour éviter ce piége, il fallait de toute nécessité, que l'Evangéliste fût parfaitement au courant des usages hébraïques. En effet, la femme ne figurait jamais, dans les généalogies des Hébreux, à moins que son nom ne rappelât une origine étrangère, ou une alliance, illégale dans le principe, mais régularisée ensuite par des circonstances exceptionnelles. C'est ainsi que la généalogie de saint Matthieu mentionne Thamar, dont l'union avec Juda, l'aîné des fils de Jacob, rappelait un épisode fameux. Elle inscrit encore les noms de Rahab, l'héroïne de Jéricho, que son dévouement avait nationalisée en Israël ; celui de Ruth la Moabite, et enfin Bethsabée, l'épouse d'Urie, devenue la mère de Salomon, dans les circonstances que chacun se rappelle. En dehors de ces

unions, étrangères ou exceptionnelles, la généalogie de saint Matthieu, qui embrasse une période de trois mille ans, ne nomme pas d'autre femme. C'est que, suivant la racine même du mot hébreu (*Nssim*) , les femmes étaient toujours passées sous silence. L'homme seul (*Zkar*)[1], avait le privilége de perpétuer les souvenirs, ainsi que la race. Du jour où Marie était légalement l'épouse de Joseph, sous la plume des généalogistes, le nom de Joseph devait se substituer à celui de Marie; en sorte que, suivant l'expression d'un récent exégète, « il y a, dans la généalogie de saint Luc, précisément ce qui devait y être. La femme est voilée ; on n'en parle pas, au désavantage même de la divinité du Christ. Il y a, sur cette ligne généalogique, l'empreinte d'une robuste authenticité. »

36. Et maintenant, avions-nous raison de dire que toutes les académies du monde, mettant en commun leurs lumières, et les données historiques dont elles peuvent aujourd'hui disposer, ne réussiraient pas à refaire les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc, si ces deux monuments venaient à se perdre? Que signifie le « travail populaire, opéré sur divers point, » auquel le rationalisme veut faire honneur d'un pareil résultat? L'Evangile est un miracle vivant d'exactitude, de réalité vraie, d'authenticité saisissante. Il semble que la Providence ait pris à tâche de multiplier, autour de ce monu- Conclusion.

[1] *Nssim* (*Oublier*). — [2] *Zkar* (*Se souvenir*).

ment divin, les garanties les plus incontestables, Jérusalem sera effacée du milieu des nations, aussitôt que la généalogie du Christ aura été enregistrée dans le livre éternel. Les Hébreux perdront le souvenir de leurs ancêtres, aussitôt que la fleur patriarcale du Testament Ancien sera épanouie. Nulle main ne saurait plus ajouter un iôta, au livre de l'Agneau, scellé jusqu'à la consommation des siècles. Et l'on prétend arracher au monde la foi à l'Evangile! Mais, qu'on essaie de soumettre à un contrôle aussi minutieux, à un examen aussi sévère, à une critique aussi exagérée le plus accrédité des historiens. Aucun n'y résistera. Une page de Tite-Live, prise au hasard, dans les quatorze ou quinze volumes de ses œuvres, ne pourrait supporter, sans de rudes échecs, une semblable épreuve. Et pourtant l'Evangile est debout. Origène l'expliquait au philosophe Celse; saint Justin l'expliquait au Juif Tryphon; saint Irénée aux Gnostiques; saint Augustin aux disciples de Manès. Képler, Leibnitz, Newton, Bossuet, les plus puissants génies que notre monde ait connus, tombaient à genoux, devant la merveille de l'Evangile. Et nous, qui balbutions à peine les premières lettres d'une science dont ces grands hommes possédaient tous les secrets, nous n'aurions pas le droit d'adorer, dans sa manifestation évangélique, la divinité radieuse de Jésus-Christ! Des pauvretés sophistiques, quelques lambeaux d'érudition contradictoire, pillés, le long des siècles, à des hérésies vingt fois mortes,

voilà ce que le rationalisme décrépit de la dernière heure oppose à la tradition catholique, à deux mille ans de lumière, de gloire et de foi! Pour faire rentrer dans le silence et l'oubli ces misérables accents, il suffit à la voix du prêtre de redire, à l'angle de l'autel, la première page de l'Evangile : *Liber generationis Jesu Christi.* L'histoire entière tressaille; tous les morts du Testament Ancien ressuscitent, et viennent adorer le fils de Marie, au berceau de Bethléem. Adam « qui fut de Dieu, » reconnaît le germe promis, qui écrasera la tête du serpent. Noë salue la nouvelle arche d'alliance, que le déluge de l'impiété ne submergera jamais; Abraham voit le fils en qui toutes les nations seront bénies; Isaac, la véritable victime du mont Moriah; Jacob, le lion issu de Juda, qui ressaisit le sceptre; Rahab, la Chananéenne, se félicite d'avoir transmis son sang au héros divin, devant qui tomberont les murailles de l'infidèle Jéricho; Ruth, la Moabite, s'incline devant la gerbe recueillie aux champs de Booz; Jessé, devant la fleur épanouie au sommet de l'arbre antique; David reprend son kinnor, en présence du Roi immortel, qui lui inspira ses chants prophétiques; celle qui fut l'épouse d'Urie, a mérité, par son repentir, la gloire d'être comptée au nombre des aïeules du Rédempteur; Salomon abaisse la majesté de son diadème, devant l'époux de son Cantique; il salue la Vierge Immaculée, « belle comme l'astre des nuits, radieuse comme le soleil, terrible comme une

armée rangée en bataille ; » Achaz reconnaît le signe qu'il demandait à Isaïe. « Voici qu'une vierge a enfanté un fils dont le nom est Emmanuel (Dieu avec nous). » Les frères de la transmigration de Babylone détachent les harpes, suspendues aux saules du rivage. Ils comprennent que désormais les cantiques de Sion retentiront sur toutes les plages ; parce que le Dieu de l'univers a le monde entier pour demeure. Zorobabel ne regrette plus les somptueux édifices de Salomon. L'hôte divin, qui vient couvrir de sa gloire la majesté du second Temple, efface toutes les ombres, remplace toutes les figures ; accomplit toutes les prophéties ; consomme tous les sacrifices ; et réconcilie l'homme à Dieu. Voilà les magnificences que la généalogie évangélique fait resplendir sur la crèche de Bethléem. L'humble Chrétien, frère du Christ, en lisant cette page, d'une main, touche à l'aurore des jours ; de l'autre, atteint la période finale des temps ; les deux rives de l'éternité se rejoignent, en la personne de Jésus, principe et fin de toutes choses ; et la forme, sous laquelle vont nous apparaître ces ineffables merveilles, c'est « un petit enfant, enveloppé de langes, et couché dans une crèche ! »

CHAPITRE III.

DIVINE ENFANCE.

SOMMAIRE.

§ I. LA NATIVITÉ.

1. Récit évangélique de la Nativité. — 2. Les Magnificences divines de l'Etable. — 3. Le rationalisme moderne fait naître Jésus-Christ à Nazareth. — 4. Preuves intrinsèques de la vérité du récit évangélique. Le *Primogenitus*, chez les Hébreux. — 5. *Invenietis infantem positum in præsepio.* — 6. Preuves extrinsèques du récit évangélique. Antiquité du pèlerinage de Bethléem. — 7. Témoignages historiques. Conclusion.

§ II. CIRCONCISION. PRÉSENTATION AU TEMPLE.

8. Les rites hébraïques de la Circoncision. — 9. Le Nom. — 10. Purification de Marie, au Temple de Jérusalem. Le vieillard Siméon. Anne la Prophétesse. — 11. Cérémonies rituelles de la Purification. — 12. Miracle d'authenticité du récit évangélique. Le cortége du Dieu enfant, au Temple de Jérusalem.

§ III. LES MAGES. FUITE EN ÉGYPTE.

13. Adoration des Mages. Départ de la sainte Famille pour l'Egypte. — 14. Dénégations rationalistes. — 15. L'Etoile des Mages attendue par tout l'univers, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. — 16. Où est né le nouveau roi des Juifs ? — 17. Réalité du récit évangélique. — 18. Conclusion.

§ IV. MASSACRE DES INNOCENTS.

19. Politique d'Hérode vis-à-vis des Mages. — 20. Massacre des enfants de Bethléem. — 21. *Salvete, flores Martyrum!*

§ V. LE RETOUR D'ÉGYPTE.

22. Dernières cruautés et mort d'Hérode. — 23. Testament et funérailles

§ I. La Nativité.

Récit évangélique de la Nativité.

1. La foule était grande, aux abords de Bethléem, la cité de David, parce que tous les membres de la descendance royale, réunis, des divers points de la Judée, accouraient se faire enregistrer, suivant la teneur du décret impérial. « Or, le temps où Marie devait enfanter était venu. Elle mit au monde un fils, son premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche; parce qu'il ne s'était point trouvé, pour eux, de place dans l'hôtellerie. Or, les bergers, dans la campagne voisine, veillaient, pendant la nuit, à la garde de leurs troupeaux. L'Ange du Seigneur leur apparut; une lumière céleste les environna; et ils restèrent saisis d'épouvante. Ne craignez point, dit l'Ange, voici que je vous apporte la nouvelle d'une grande joie

pour tout le peuple. Aujourd'hui est né, pour vous, le Sauveur, le Christ, le Seigneur, dans la cité de David. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant, enveloppé de langes, et couché dans la crèche. — Soudain, une multitude d'esprits célestes se joignirent à l'Ange ; ils chantaient les louanges du Seigneur, et disaient : Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel ; et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ! — Quand les chœurs angéliques eurent disparu dans les cieux, les bergers se disaient l'un à l'autre : Allons à Bethléem ; voyons l'accomplissement de la parole que le Seigneur nous a fait annoncer. — Ils vinrent en grande hâte, et trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant déposé dans la crèche. A ce spectacle, ils reconnurent la vérité des paroles de l'Ange. Les étrangers, qui entendirent leur récit, admiraient ces merveilles. Or Marie conservait toutes ces paroles, et les méditait dans son cœur. Les bergers revinrent ensuite, glorifiant Dieu, et le louant de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, en conformité avec la révélation des Anges [1]. »

[1] Luc, II, 6-20. Le *Dies Natalis Domini*, si éloquemment célébré par tous les Pères de l'Eglise grecque et latine, s'est transformé, dans notre langue française, et a pris le nom de *Noël* (traduction de l'expression romane *Nadal* ou *Natal*). La nation chrétienne des Francs naquit à la foi, en ce jour, par le baptême de Clovis (25 décembre 496). Pour tout ce qui regarde l'admirable liturgie de Noël, étudier le Chapitre qui est consacré, dans le *Rational* de Durand de Mende, véritable monument d'érudition et de piété, dont l'étude, trop long-

Les magnificences divines de l'étable.

2. Le monde entier a suivi les bergers à l'étable de Bethléem. Prosterné devant la crèche, baignant de larmes l'humble litière sur laquelle repose un Dieu, l'homme s'anéantit, dans l'extase de l'amour, de l'adoration et de la reconnaissance. Oui, c'était ainsi qu'un Dieu devait naître! Une misérable vanité humaine, ayant à choisir son berceau, l'aurait sans doute placé sur les marches d'un trône; elle l'eût entouré des empressements d'une foule servile; l'éclat des trompettes retentissantes eût réveillé les échos, pour annoncer à la terre la naissance d'un nouveau maître; la chaumière aurait tressailli, au signal attendu du palais. Quelle indigence que les royautés de ce monde devant Dieu! quel silence pour lui que le bruit de nos tonnerres! quel néant que nos grandeurs! Ce que nous appelons la richesse n'est qu'un manteau d'emprunt, pour couvrir nos réelles misères; ce qu'on décore du nom de puissance n'est que l'enseigne d'une plus éclatante servitude; Dieu, descendant ici-bas, ne pouvait épouser nos pompes mensongères. « Mais le bœuf de l'étable reconnut son créateur; l'âne sut discerner la crèche de son Dieu[2]. » Les Anges visitèrent les campagnes de la Nativité, comme aux jours où Jacob y faisait paître ses troupeaux. « Les peuples, assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, » courbés sous un

temps négligée, commence enfin à reprendre faveur, et qui devrait être familière à tous les prêtres. (*Rational*, trad. de M. C. Barthélemy, tom. III, p. 217, Paris, Vivès, 1854.)

[1] Isaï,, cap. I, 3.

joug de fer, dans l'*Ergastulum* romain, « virent se lever la lumière[1]. » Les décrets de salut, enregistrés, dès l'éternité, dans les conseils de la Providence, sont accomplis. « Le Verbe s'est fait chair. Gloire à Dieu dans les splendeurs du ciel ; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Des bergers sont les premiers adorateurs du Roi immortel de la paix, qui vient de naître ; les prémices du Pasteur divin, qui va réunir les troupeaux des générations humaines, dans le bercail de son Eglise. Marie, la Vierge Immaculée, les introduit près de l'enfant, que ses mains ont enveloppé de langes ; qu'elle a le droit de nommer son fils, et le devoir d'adorer comme son Dieu. Joseph, l'héritier de David, contemple, avec eux, le chef promis à Israël, dont le règne n'aura pas de fin. Le récit des bergers circule parmi la foule, que l'édit d'Auguste attire à Bethléem. L'admiration s'éveille sur la crèche, où repose un petit enfant. Seules, de telles pompes convenaient au Verbe incarné ; sa divinité éclate mieux, dans la nudité de l'étable, et dans l'abaissement de la crèche !

Le rationalisme moderne fait naître Jésus-Christ à Nazareth.

3. Mais étudions, au point de vue de l'authenticité historique, le récit de cette merveilleuse naissance. A côté du charme divin que le texte sacré exerce sur les cœurs, il y a, dans chaque détail, un parfum de vérité qu'il importe de dégager par une sérieuse analyse, en un temps où la négation a prétendu tout envahir. L'Europe entière a lu, en

[2] Isa., IX, 2.

ces derniers jours, une *Vie de Jésus,* qui débute par ces paroles : « Jésus naquit à Nazareth, petite ville de Galilée, qui n'eut avant lui aucune célébrité [1]. » S'il suffisait d'é-

[1] *Vie de Jésus*, pag. 19. L'auteur cite, à l'appui de son assertion : « Matth., XIII, 54 et suiv., Marc, VI, et suiv.; Jean, I, 45, 46. » Selon son procédé habituel, les chiffres des versets évangéliques paraissent seuls dans sa note : il n'en reproduit pas le texte. Dès lors, nul ne saurait douter que « Matth., XIII, 54, Marc, VI, 1; Jean, I, 45, 46, » n'affirment positivement que Jésus est né à Nazareth. Or, ces trois Evangélistes, dans les passages indiqués, n'en disent pas un mot. Cela est surprenant; cela est incroyable; mais cela est! Les parents de Jésus-Christ demeuraient à Nazareth, en Galilée. L'enfance et toute la jeunesse du Sauveur s'écoulèrent dans cette bourgade. La patrie de Jésus-Christ, pour les Juifs ses contemporains, comme pour nous, était donc le lieu de la résidence de sa famille, le lieu où on l'avait vu grandir, et demeurer lui-même, sans interruption, jusqu'à l'âge de trente ans. Aussi, l'inscription que portera, plus tard, la croix du Calvaire sera celle-ci : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Or, saint Matthieu, XIII, 54; saint Marc, VI, 1; saint Jean, I, 45, 46, ne parlent nullement du lieu de la naissance de Jésus-Christ. Voici leur texte même : « De retour dans sa patrie, Jésus enseignait les Juifs dans leurs synagogues. » *Veniens in patriam suam, docebat eos in synagogis eorum.* (Matth., XIII, 54.) « Jésus retourna ensuite dans sa patrie, et ses disciples l'y suivirent. » *Et egressus inde abiit in patriam suam, et sequebantur eum discipuli sui.* (Marc, VI, 1.) Le lieu de résidence, et le lieu de la naissance, sont deux choses, même aujourd'hui, fort distinctes. Lorsque saint Matthieu et saint Marc parlent du lieu de résidence de Jésus-Christ, le rationalisme laisse croire qu'ils ont parlé du lieu de sa naissance. Les lecteurs vulgaires ne s'apercevront pas de l'équivoque, dites-vous? Il est vrai; mais les lecteurs sérieux flétriront une pareille tactique. Quel nom donner à un auteur qui écrit que « Jean, I, 45, 46, » fait naître Jésus à Nazareth? Voici le texte de saint Jean : « Philippe vint trouver Nathanaël et lui dit : « Le Christ que les Prophètes et Moïse ont annoncé, nous l'avons trouvé; c'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth. » *Invenit Philippus Nathanaël, et dicit ei : Quem scripsit Moyses in lege, et prophetæ, invenimus Jesum filium Joseph à Nazareth.* (Joan., I, 45.) Ici, la

crire un paradoxe, pour le faire croire, Nazareth demeurerait investie de l'honneur inattendu d'avoir été le berceau de Jésus-Christ. Mais l'histoire ne procède point par affirmation, elle exige des preuves. Quand il est question de savoir en quel lieu naquit Auguste, on recueille le témoignage de Suétone, de Tacite, de Dion et des auteurs qui nous ont transmis la vie de ce prince. Comme tous, unanimement, s'accordent à dire qu'Auguste est né à Rome, on sourirait de pitié, en entendant un écrivain, séparé, par dix-neuf siècles, des faits dont il parle, affirmer seul que cet empereur naquit à Messine. Or, l'histoire de Jésus-Christ intéresse le monde, à meilleur titre que celle d'Auguste. Des quatre Evangélistes qui nous l'ont transmise, aucun ne place la naissance du Sauveur à Nazareth; ils proclament que Jésus naquit à Bethléem. En dehors de leur texte formel, nous avons cité d'irrécusables témoignages, établissant le même fait; par conséquent, le lecteur est en droit de répondre par un souverain mépris, à l'affirmation, dénuée de preuves, qui vient de se produire. Aux siècles où l'Evangile était un texte populaire, gravé dans toutes les mémoires, et parfaitement compris par toutes les intelligences, un immense éclat de rire eût fait justice de la récente exégèse. Nous ne voulons pas faire à notre époque

misérable équivoque, sur le lieu de résidence et le lieu de naissance de Jésus-Christ, n'était pas même possible; car, c'est bien à Joseph que se rapporte la localité de Nazareth.

l'injure de prendre trop au sérieux les nouveaux sophismes. Mais on nous permettra, du moins, d'exposer, à ce sujet, ce que nos pères savaient tous, et ce qu'il est à craindre que leurs fils, en apprenant, d'ailleurs, beaucoup d'autres choses, n'aient généralement oublié. Le texte de saint Luc, relatif à la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, n'est pas seulement appuyé sur l'inspiration divine de l'Evangéliste. Ce titre de crédibilité, le plus haut pour une âme chrétienne, aurait été, on le conçoit, sans valeur vis-à-vis des païens, qu'il fallait convertir; il l'est malheureusement encore, à l'égard de l'incrédulité moderne, qui veut des preuves humaines, pour se soumettre à la parole de Dieu. Or, les preuves humaines surabondent. La plus directe, et la plus facilement saisissable, est celle qui résulte de l'examen même du récit de l'Evangile.

Preuves intrinsèques de la vérité du récit Evangélique. Le *Primogenitus* chez les Hébreux.

4. Marie, dit saint Luc, « enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes, et le déposa dans la crèche; car il ne s'était point trouvé de place pour eux dans l'hôtellerie. » Ces simples paroles ne pouvaient être écrites, ni par un faussaire chrétien, ni par un auteur étranger aux mœurs judaïques; elles n'ont pu l'être que par un contemporain, connaissant parfaitement la disposition des lieux dont il parle, et sachant, d'une manière pratique, tout le détail de la constitution juive. L'apocryphe supposé n'aurait jamais employé l'expression : « son fils premier-né. » D'une part, elle lui eût semblé une redondance parfaitement inutile, et

une naïveté sans objet, quand il venait de raconter les détails de l'Annonciation angélique, faite à la Vierge Marie; le songe de Joseph et les anxiétés du Patriarche. Dans de telles circonstances, il était suffisamment clair que le fils de Marie ne pouvait être qu'un premier-né ; et jamais un auteur ordinaire n'aurait songé à en faire l'objet d'une nouvelle mention. D'autre part, un faussaire chrétien eût soigneusement évité ce terme, dont les païens devaient se prévaloir, pour en déduire l'existence postérieure d'autres enfants de la sainte Vierge. Le rationalisme, encore aujourd'hui, n'a pas manqué une occasion, en apparence, si favorable [1]; parce qu'en effet, dans nos langues et nos habitudes modernes, comme chez les païens eux-mêmes, le terme « premier-né » n'a pas d'autre acception que celui d'aîné. Aussi, dès le IVe siècle, c'est-à-dire après la ruine de Jérusalem, quand les traditions juives étaient oubliées, un hérétique latin, Helvidius, dans son ignorance, s'appuyait du mot de l'Evangile, pour soutenir que Marie avait eu d'autres enfants, après Jésus-Christ. Or, ce qu'un apocryphe n'eût certainement pas imaginé, ce qu'un écrivain

[1] « La famille, qu'elle provînt d'un ou de plusieurs mariages, était assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs dont il semble avoir été l'aîné. » (*Vie de Jésus*, pag. 23.) Pour justifier ce titre d'aîné, l'auteur renvoie naturellement à Matth., I, 25 : *Peperit filium suum primogenitum.* Nous ne répondons ici qu'à la fausse interprétation du terme de *Primogenitus.* On trouvera la question de la virginité de Marie, traitée avec tous ses développements, aux nos 26, 27, et 28 de ce chapitre.

ordinaire se fût gardé d'écrire, saint Luc l'exprime formellement, saint Matthieu le redit dans les mêmes termes. Les deux Evangélistes, qui ont raconté la naissance du Sauveur, emploient la même expression : « Elle enfanta son fils premier-né [1], » et cependant tous deux venaient de donner à Marie le nom de Vierge. C'est que le *Primogenitus,* chez les Juifs, était un titre juridique, emportant une signification spéciale, qui n'eut d'analogie dans aucune autre société. Le mot « aîné » n'en est point l'équivalent. La loi de Moïse donnait le nom de « premier-né, » même à un fils unique; elle le conférait, dès l'instant de la naissance, à tout enfant mâle, qui ouvrait, pour une femme d'Israël, la carrière bénie de la maternité. Dans nos usages, il serait absurde d'appeler « aîné, » un enfant qui n'a encore ni frères, ni sœurs; cette qualification ne saurait lui être appliquée que plus tard, dans le cas où il surviendrait des puînés. C'est précisément pourquoi, si le texte évangélique était l'œuvre d'un apocryphe, nous ne lirions pas le titre de *Primogenitus*, dans le récit de la nativité du Sauveur. Mais, selon le style hébraïque, Jésus, fils de la Vierge Marie, au moment où il naissait, dans l'étable de Bethléem, était investi de la prérogative et des charges de la primogéniture. « Tout ce qui sera premier-né parmi les fils d'Israël, dit le Seigneur à Moïse, m'appartient en propre, et demeure marqué du sceau de ma sainteté. — Vous sépa-

[8] Matth., I, 25; Luc, II, 7.

rerez, pour être ma portion, tous les enfants mâles ayant le caractère de la primogéniture, et vous me les consacrerez [1]. » Telle était, en principe, la dévolution légale, qui mettait tous les premiers-nés du peuple juif dans une classe à part, formant le domaine propre et exclusif de Jéhovah et de son Temple. On sait que cette disposition, particulière à la nationalité des Hébreux, se rattachait directement au grand événement de la sortie d'Egypte; alors que tous les premiers-nés de Mesraïm, « depuis l'héritier du Pharaon, jusqu'au fils de la servante, employée à tourner la meule [2], » avaient été frappés de mort, en une seule nuit [3]. Nous sommes très-loin, on le comprend, de nos idées modernes, sur le titre et le droit d'aînesse. En compensation des premiers-nés des Hébreux, dont le nombre aurait promptement dépassé les besoins du ministère sacerdotal et des autres services religieux, Jéhovah s'était réservé en propre la tribu de Lévi tout entière [4]; mais à la condition expresse que tous les premiers nés seraient présentés au Temple, et rachetés par une compensation individuelle en argent [5]. Voilà ce que signifie le terme *Primogenitum*, employé par les Evangélistes. Autrefois, le moindre écolier, en Europe, le savait; non-seulement dans les universités catholiques, mais au sein du protestantisme lui-même. Grotius ne croyait pas qu'il fût la peine d'insister plus longuement

[1] *Exod.*, XIII, 2. — [2] *Ibid.*, 12. — [3] *Exod.*, XI, 5; *Exod.*, XIII, 14. — [4] Numer., X, 13-16. — [5] *Exod.*, XIII, 13.

sur ce fait. « L'expression de Premier-né, dit-il, se rapporte aux dignités et aux prérogatives, qui, de tout temps, et même avant la loi de Moïse, étaient attribuées aux enfants mâles; qu'ils fussent uniques, ou qu'ils eussent des puînés [1]. » Calvin, dont le témoignage ne saurait non plus être suspect, n'est pas moins formel. « Sous couleur de ce passage [2], dit-il, Helvidius a, de son temps, ému de grands troubles en l'Eglise, parce que, par iceluy, il voulait maintenir que Marie n'avait été Vierge, sinon jusques à l'enfantement; et que, depuis, elle avait eu d'autres enfants. Or, il nous suffit de dire que cela ne vient point au propos de l'Evangéliste, et que c'est une folie de vouloir recueillir de ce passage ce qui en a été après la naissance du Christ. Il est nommé Premier-né; mais non pour autre raison, sinon afin que nous sachions qu'il est né d'une mère vierge, et qui jamais n'avait eu enfant... On sait bien que, selon l'usage commun de l'Ecriture, ces manières de parler se doivent ainsi entendre. Certes, c'est un point duquel jamais homme n'esmouvra dispute, si ce n'est quelque opiniâtre et railleur [3]. »

[1] Grotius, *Annotat. in Matth. Oper. Theolog.*, tom. II, vol. I, pag. 15. — [2] Matth., I, 25. Les lecteurs remarqueront que ce passage est exactement le même cité par l'auteur de la *Vie de Jésus*, à l'appui d'une erreur réfutée depuis seize cents ans.

[3] Calvin, *Comment. sur l'harmonie évangel.*, pag. 41. Dans son vieux français, Calvin a écrit *raillard*; nous prenons la liberté de substituer, à cette épithète, son synonyme actuel, avec lequel l'oreille est plus familiarisée.

5. Le *Primogenitum* évangélique est donc, à lui seul, une démonstration. Il suppose tout un ordre de doctrines et de faits, qui ne pouvait être familier qu'à un auteur contemporain; il implique un état social, une constitution, des lois, des usages, qu'il était sans doute possible de connaître après coup, puisqu'au moyen d'études rétrospectives, nous les connaissons aujourd'hui, mais qu'un écrivain étranger n'aurait jamais eu l'idée de rappeler, dans une circonstance où l'adjonction de ce mot, non-seulement pouvait paraître superflue, mais encore et évidemment dangereuse, par l'abusive interprétation qu'on serait tenté d'en faire. Les Evangélistes n'ont cédé à aucune préoccupation de ce genre; ils ont enregistré un fait, dans le mode et les conditions d'existence où il s'était produit. Rien de plus, rien de moins; et pour peu qu'on veuille sérieusement y réfléchir, on se convaincra que ce procédé donne ici à leur parole un caractère d'authenticité vraiment incontestable. La suite du récit de saint Luc nous fournit une preuve du même genre. Après avoir donné le jour à son fils premier-né, « Marie l'enveloppa de langes, et le déposa dans la crèche; car il ne s'était point trouvé de place pour eux dans l'hôtellerie. » Transportez la scène dans un milieu autre que celui de la Judée, et de l'Orient en général; ces indications si précises perdent leur sens, et paraîtront incohérentes. Notre expression : « hôtellerie, » la plus rapprochée du terme employé par l'Evangéliste, est

Invenietis infantem positum in præsepio.

loin pourtant d'en fournir une traduction exacte ; et l'idée qu'elle présente à l'esprit est complétement étrangère à la réalité historique. Il n'y avait point « d'hôtellerie, » selon le sens français de ce mot, ni à Bethléem, ni dans le reste de la Palestine. Aujourd'hui même, les rares établissements de ce genre, qui s'y rencontrent, sont des importations européennes; et les indigènes ne les fréquentent pas. L'hospitalité était restée, chez les Juifs, une loi sacrée pour chaque famille. La maison du riche avait une pièce destinée à la réception des hôtes ; le toit du pauvre, ou la tente des pasteurs, étaient généreusement partagés avec l'étranger qui s'y présentait. Comme au temps d'Abraham, on avait conservé la coutume de laver les pieds du voyageur. Mais, à la porte de chaque bourgade, on avait établi pour les caravanes, qui ne voulaient point séjourner, ou qui étaient trop nombreuses pour avoir recours à l'hospitalité privée, un abri pour les hommes et pour les marchandises; c'est ce que saint Luc désigne positivement par l'expression greque : Καταλύμα (Lieu où l'on décharge les fardeaux). Là, chaque voyageur avait à pourvoir, lui-même, et comme il l'entendait, à ses propres besoins. A côté du caravansérail, car ce terme oriental peint mieux les habitudes de l'Orient, les animaux avaient le « Præsepium, » où ils trouvaient eux-mêmes le repos, et prenaient la nourriture que leur distribuaient leurs maîtres. Ces notions préliminaires nous permettent de saisir parfaitement tout l'ensemble et chaque

détail du récit évangélique. Joseph et Marie arrivent, le soir, au terme de leur voyage. Bethléem est remplie de la foule qui vient s'y faire inscrire ; tant il est vrai que la famille de David, l'une des plus nombreuses et des plus importantes de celles de Juda, n'était point éteinte ! Toutes les maisons de la ville sont remplies, et la preuve c'est que le caravansérail lui-même est encombré. Les illustres voyageurs se retirent dans le « Præsepium, » abri provisoire, qu'ils partagent réellement avec les animaux. Là, Jésus-Christ le fils de Dieu, le Verbe fait chair, prend naissance ; et l'Ange, le premier Evangéliste de cette bonne nouvelle, dit aux bergers : « Voici le signe auquel vous reconnaîtrez le Sauveur, le Christ, qui vient de naître : Vous trouverez un enfant, enveloppé de langes et couché dans la crèche. » Cette indication, dans nos mœurs actuelles, serait d'un vague désespérant. Où trouver, au milieu de la nuit, dans une de nos bourgades, la maison qui renfermerait l'heureuse crèche ? Mais les bergers savent ce qu'est le « Præsepium » de Bethléem. Ils le connaissent, par expérience : c'est là qu'ils vont eux-mêmes, au besoin, remiser leurs troupeaux. Aussi n'hésitent-ils pas un instant ; ils y courent ; ils trouvent « Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche. » L'indication de l'Ange est, pour eux, aussi précise qu'elle le serait peu, dans un milieu moderne. L'abri que des circonstances exceptionnelles avaient imposé à la sainte Famille était, disons-nous ; provi-

soire. En effet, quand les Mages viendront adorer le Fils de Dieu, ils ne le trouveront plus dans le « Præsepium, » que Joseph et Marie avaient quitté, pour habiter une maison de Bethléem. « Entrant dans la maison, dit l'Evangile, ils trouvèrent l'Enfant et Marie. Il ne s'agit « plus ici, ajoute saint Epiphane, du Præsepium, ni de la grotte, mais de la demeure hospitalière, qui avait succédé à l'abri provisoire [1]. »

Preuves extrinsèques du récit évangélique. Antiquité du pèlerinage de Bethléem.

6. Plus on étudie la lettre de l'Evangile, et plus on y découvre de preuves intrinsèques d'authenticité. N'eussions-nous pas d'autre monument que le texte sacré, il suffirait seul à renverser tous les efforts du rationalisme. Mais, parallèlement à son récit, nous possédons toute une série de témoignages, qu'il importe de faire connaître. Le « Præsepium » de Bethléem attira, dès l'aurore des siècles chrétiens, la pieuse vénération des fidèles et la persécution du paganisme romain. Saint Justin avait suivi la trace des bergers; il était allé reconnaître le lieu où Jésus-Christ était né. « A la porte de Bethléem, dit-il, on voit une grotte naturelle; c'est là que Joseph, qui n'avait point trouvé de place dans le *Diversorium,* fut contraint de se retirer [2]. » Origène, à peu près dans le même temps, disait au philosophe Celse : « Si la prophétie de Michée, et son admirable concordance avec le récit évangélique ne suf-

[1] S. Epiphan., *Advers. hæres.*, LI, *Patrol. græc.*, tom. XLI, col. 906. — [2] *Dialog. cum Tryphone,* 78. *Patrol. græc.*, loc. citat.

fisent pas encore à convaincre les plus incrédules, si l'on veut une preuve plus décisive de la réalité de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, qu'on veuille bien réfléchir qu'aujourd'hui on montre, à Bethléem même, la grotte où il naquit, et dans cette grotte, la crèche, où il fut enveloppé de langes. Les monuments sont là, en parfaite conformité avec le récit évangélique. Le fait est de notoriété publique, dans toute la contrée; il est avéré, même chez les ennemis de notre foi, qui sont unanimes à proclamer que, dans cette grotte, est né Jésus, celui que les chrétiens vénèrent et adorent [1]. » En dehors de leur valeur exégétique, sur laquelle nous reviendrons bientôt, ces déclarations, de l'an 200. de l'E. C., ont, au point de vue dogmatique, une portée que nous voulons simplement indiquer ici. Nous entendons, chaque jour, les protestants, accuser de superstition, d'idolâtrie même, le respect dont l'Eglise environne les Lieux Saints, et la piété des pèlerins catholiques. Il n'est pas rare, en Palestine, de rencontrer des hommes, qui adorent Jésus-Christ comme Dieu, et qui rougiraient de se découvrir, ou de se prosterner, devant la grotte de Bethléem, où Jésus naissant fut enveloppé de langes, devant la pierre du sépulcre, où le corps de Jésus, détaché de la croix, fut enveloppé des bandelettes de la mort. Ces hommes ont la prétention de maintenir, dans

[1] Origen., *Contra Celsum*, lib. I, cap. LI; *Patrol græc.*, tom. XI, col. 755.

leur pureté, la foi et le culte des premiers siècles, altérés, disent-ils, par le catholicisme. Or, au temps d'Origène et de saint Justin, on vénérait la grotte de Bethléem, comme nous la vénérons aujourd'hui. Protesteront-ils contre la piété de la primitive Eglise, si solennellement attestée par d'illustres contemporains? Est-ce que saint Justin, Origène, et, plus tard, saint Jérôme étaient coupables d'idolâtrie, en vénérant la crèche de Bethléem? Pas plus que ne le sont les catholiques du XIXe siècle, fiers de suivre, dans la mesure de leurs forces, les grands exemples de leurs pères dans la foi.

Témoignages historiques. Conclusion.

7. Pour arrêter, dans son essor, la piété des premiers chrétiens, qui les conduisait en foule à la grotte de Bethléem, l'empereur Adrien, l'an 138 de notre Ere, fit profaner ce monument auguste. Par son ordre, une statue d'Adonis fut érigée au lieu même où Jésus avait fait entendre les premiers vagissements de l'enfance; et les colonies païennes, transplantées par le César romain sur le sol de Judée, venaient célébrer leurs mystères impurs, dans ces campagnes qui avaient retenti du chant des Anges [1]. « La profanation, dit M. de Vogué, loin d'effacer le souvenir de la Nativité, selon l'intention des païens, contribua à fixer la tradition [2]. » Origène, dans le passage que nous venons de citer, s'appuyait, en effet, sur le témoignage des

[1] S. Hieron., *Epist.* LVIII, *ad Paulinum; Patrol. lat.*, tom. XXII, col. 581. — [2] M. de Vogué, *Eglises de la Terre-Sainte*, pag. 51, note.

populations païennes, établies alors depuis un demi-siècle à Bethléem, pour constater invinciblement l'authenticité de la tradition évangélique [1]. En présence de faits aussi éclatants, d'une signification claire, précise, irréfragable, il a réellement fallu spéculer sur la légèreté qui caractérise notre époque, et sur un lamentable oubli de toute l'histoire religieuse, pour oser, sans craindre de soulever la conscience populaire, écrire l'incroyable affirmation : « Jésus naquit à Nazareth, petite ville de Judée, qui n'eut avant lui aucune célébrité ! » Les annales du monde n'offrent pas, dans leur ensemble, un fait plus solidement

[1] Aux témoignages de saint Justin et d'Origène, qui donnent au *Præsepium* de Bethléem le nom de Σπήλαιον (grotte), nous pouvons joindre ceux d'Eusèbe de Césarée, de saint Epiphane et de saint Jérôme, qui tous l'appellent de même. *In hoc parvo terræ foramine cælorum conditor natus est.* (S. Hieronym., *Epist.* XLVI; *Patrol. lat.*, tom. XXII, col. 490.) Cette désignation, rapprochée du récit évangélique et de l'aspect même des lieux, nous permet de fixer complétement les idées sur le *Diversorium* et le *Præsepium* de Bethléem. « Le sol de la Palestine, dit le docteur Sepp, est composé, en grande partie, de terre calcaire, et, par conséquent, plein de grottes naturelles. » Dès le principe, on avait profité de ces excavations naturelles pour y ménager des abris pour les hommes et les animaux. Le caravansérail de Bethléem était de ce genre. La partie destinée aux animaux forme une grotte spéciale, petite, basse, et dont l'aire est inférieure de deux pieds à celle de la grotte principale, sur laquelle elle s'ouvre à main droite vers le fond : c'est la crèche ou *Præsepium*. La partie disposée à l'usage des hommes, le Κατάλυμα de saint Luc, le *Diversorium* de la *Vulgate*, est une pièce irrégulière, de forme trapézoïde, ayant 38 pieds de long, 11 de large, et 9 de hauteur. (*La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* par le docteur Sepp, tom. I, pag. 232; *Histoire évangélique*, par D. Pezron, tom. I, pag. 63; de Saulcy, *Dict. des Antiq. bibliques,* col. 140, 141.)

établi que le fait de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem. Le sol lui-même, quand tous les autres monuments feraient défaut, protesterait de la véracité des traditions. On n'a pas oublié une récente découverte, due au hasard d'une fouille heureuse. En 1859, on a retrouvé les ruines d'un monastère. élevé, au temps de saint Jérôme et de sainte Paule, sur l'emplacement où l'Ange apparut aux bergers [1]. Tant il est vrai qu'en notre époque, troublée par l'incrédulité rationaliste, les pierres elles-mêmes prennent une voix, et proclament l'authenticité des récits évangéliques ! Et maintenant, détournant la pensée de ces misérables objec-

[1] Voici comment s'exprime, à ce sujet, une lettre adressée de Jérusalem, en date du 17 février 1859 : « Une découverte d'une grande importance vient d'être faite, il y a quelques jours à peine, aux environs de Beith-Lehm, à l'endroit reconnu pour être celui où l'Ange apparut aux bergers. A l'est de Beith-Lehm, à une égale distance du sanctuaire traditionnel de l'Apparition de l'Ange aux bergers, en faisant une excavation de plusieurs mètres, dans la terre, on vient de trouver les intéressantes ruines d'un immense couvent, de l'époque de saint Jérôme et de sainte Paule; on y reconnaît des restaurations postérieures faites par les Croisés. Les citernes sont immenses, régulières, et dans un parfait état de conservation. Déjà, le pavé en mosaïque de plusieurs chambres est à découvert, et l'on est sur les traces du pavé en marbre de l'église, ainsi que de l'entrée des souterrains. L'enthousiasme occasionné par cette trouvaille est tel, que, du village de Beth-Sakour (des Bergers), on y accourt pour travailler gratuitement. L'emplacement de ces ruines est connu des Arabes sous le nom de *Siar-el-Ganem* (Promenade des Brebis). Un nombre considérable de grottes très-profondes l'environnent, et jusqu'à ce jour les bergers s'y mettaient à l'abri avec leurs troupeaux. Tout près de ces grottes, se trouve une grande citerne hébraïque. » (De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, col. 805.)

tions, adorons les divines merveilles de la crèche. Disons avec saint Epiphane : « L'étable de Bethléem c'est le ciel tout entier, descendu sur la terre. La Vierge enfante, sans douleurs, le maître de la terre et des cieux. Les hiérarchies angéliques entourent le berceau du Verbe fait chair. Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté [1] ! » — « O miracles ! O prodiges ! O mystères ! s'écrie saint Augustin. L'ordre de la nature est suspendu; Dieu naît homme; une Vierge devient féconde, en conservant sa virginité immaculée : ineffable alliance de la parole de Dieu avec celle qui ne connaît point d'homme ! Une mère reste Vierge; la maternité n'altère point la fleur d'Israël. Dieu, celui qui est, et qui était créateur, devient créature; l'immense se réduit, pour être serré dans nos bras; la richesse éternelle se fait pauvre; l'incorporel se revêt de la chair; l'invisible se voit; l'impalpable se touche; l'incommensurable se mesure; celui que bénissent et la terre et les cieux, est couché dans l'étroit espace d'une crèche [2] ! »

§ II. Circoncision. Présentation au Temple.

8. « Les huit jours qui devaient s'écouler, avant la circoncision, étant accomplis, dit saint Luc, l'enfant reçut le

Les rites hébraïques de la Circoncision.

[1] S. Epiphan., *Oratio de Deiparâ; Patrol. græc.*, tom. XLIII, col. 499. — [2] S. August., *De Nativit.*, serm. IX, cité par Cornélius à Lapide, *Comment. in Luc*, édit. Vivès, tom. XVI, pag. 61.

nom de Jésus, qui lui avait été donné par l'Ange, avant sa conception[1]. » L'époque où les fils des Hébreux devaient recevoir la douloureuse empreinte du sacrement de l'Ancienne Alliance, n'était pas abandonnée à la discrétion des parents. Jéhovah, lui-même, l'avait fixée, en disant à Abraham : « Quand l'enfant aura huit jours, il sera circoncis[2]. » La loi mosaïque avait renouvelé le précepte. « Le huitième jour, le nouveau-né recevra la circoncision[3]. » Le texte évangélique est donc ici en parfaite conformité avec la législation juive. Le Fils de Dieu, qui venait, en sa personne, consommer toute la loi, commence à la crèche sa mission de victime sanglante, qui ne se terminera qu'au Calvaire. Ce fut, en effet, dans le « Præsepium » de Bethléem, que le Christ « qui était avant Abraham, » et dont le père des croyants avait « désiré voir le jour, » reçut, par la circoncision, la marque des enfants d'Abraham. Les rites usités, pour cette cérémonie légale, nous ont été transmis par le Talmud, et leur pratique se retrouve à peu près la même, au sein du judaïsme actuel[4]. Le matin du huitième jour, dix personnes, au moins, devaient se réunir autour du nouveau-né. L'opération, nous l'avons dit, n'était nullement du

[1] Luc, II, 21. — [2] *Genes.*, XVII, 12. — [3] *Levitic.*, XII, 3.

[4] Léon de Modène, *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs, traduites de l'italien de Léon de Modène, rabbin de Venise, par le sieur de Simonville,* Paris, 1710, in-12, p. 142, 147 ; Buxtorf, *De la Synagogue juive*, chap. II ; Adisson, *De l'Etat présent des Juifs en Barbarie*, chap. VII.

ressort des prêtres ou des lévites, encore moins du pontife suprême. L'iconographie moderne, en plaçant d'ordinaire le théâtre de la circoncision dans le Temple, et en lui donnant le Grand-Prêtre pour ministre, commet donc une faute contre la vérité historique. Le ministre, ou *Mohel*, était, et, de nos jours, est encore indistinctement choisi, parmi toutes les classes de la population juive ; son habileté est le seul titre qui le recommande aux familles. Le père prononçait la prière suivante : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a imprimé sa loi dans notre chair, et qui marque ses enfants du signe de son alliance sainte, pour les rendre participants des bénédictions d'Abraham, notre père! » Deux siéges d'honneur étaient disposés ; l'un pour le parrain, l'autre demeurait vide. Ce dernier était présenté à l'enfant, auquel on adressait en même temps ces paroles : « Voici le siége du prophète Elie [1]. » Sur tous les points de l'univers, où les fils d'Israël sont maintenant dispersés, ils observent encore cette coutume symbolique, attestant ainsi leur foi dans l'attente du précurseur, qui devait ouvrir les voies au Messie. Mais, pour eux, le siége d'Elie demeure toujours vide; Jean-Baptiste s'y est assis, et Jésus-Christ, le divin enfant de Bethléem, a enseigné le monde du haut d'une chaire plus auguste que celle de Moïse.

[1] Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, pag. 236, 237. On trouvera les plus amples détails, sur ce sujet, dans le *Rational* de Durand de Mende, édit. Vivès, tom. III, pag. 429-436.

Le Nom.

9. Après avoir accompli le rite sanglant, le *Mohel* récitait cette bénédiction : « Adonaï, Dieu de nos ancêtres, fortifiez et conservez cet enfant pour son père et sa mère. Faites que son nom soit en honneur parmi les fils d'Israël. Qu'on l'appelle... (*Ici, on prononçait le nom choisi pour l'enfant*), qu'il soit l'allégresse du père qui l'a engendré, et de la mère qui lui a donné le jour [1] ! » Ce fut donc en de telles circonstances [2] que le nom de Jésus, proclamé dans l'étable de Bethléem, retentit en présence des derniers descendants de la famille de David, réunis dans la bourgade originaire, en vertu d'un ordre d'Auguste. Les témoins de la cérémonie légale comprirent-ils alors le sens du nom divin, devant lequel « tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers? » On conçoit facilement que les bergers instruits par les Anges, que la foule au sein de laquelle le récit des merveilles de la crèche avait circulé, durent saluer, comme un heureux présage, le nom de Jésus (Sauveur), donné au rejeton de la race royale, depuis si longtemps déchue. Une première fois, ce nom avait paru dans les annales des Hé-

[1] *Rational*, tom. III, note 7, pag. 434.

[2] Le caractère essentiellement traditionnel du peuple juif ne permet pas de douter de l'antiquité des rites, dont il a conservé l'usage, pour la circoncision. Bien que l'Evangéliste n'entre à ce sujet dans aucun détail particulier, il indique pourtant, d'une manière absolue, que toutes les prescriptions de la loi furent remplies : *Perfecerunt omnia secundùm legem Domini*. (Luc, II, 39.) Il est donc infiniment probable que la circoncision de Jésus-Christ s'accomplit avec les formalités ordinaires, et qu'ainsi les circonstances furent semblables à celles que nous rapportons ici, d'après la coutume rituelle des Hébreux.

breux; il rappelait la conquête de la Terre Promise, et les victoires de Josué. Plus tard, avec Zorobabel, le nom de Jésus, porté par un Grand-Prêtre, avait marqué le terme de la captivité de Babylone et l'inauguration du second Temple. Enfin, à une époque récente, le nom de Jésus, l'auteur du Livre de l'*Ecclésiastique*, était devenu comme le synonyme de la sagesse, descendue du ciel pour instruire les hommes. Le nom de Jésus n'était donc pas, comme le rationalisme affecte de le croire, «un nom fort commun[1].» La tradition historique des Hébreux lui assignait un rôle considérable. Quand on le donna au divin fils de Marie, les assistants se persuadèrent, sans doute, que le descendant de David, dont ils environnaient le berceau, serait, quelque

[1] « Le nom de *Jésus*, qui lui fut donné, disent les rationalistes, est une altération de *Josué*. C'était un nom fort commun ; mais naturellement on y chercha plus tard des mystères et une allusion à son rôle de sauveur. Peut-être, lui-même, comme tous les mystiques, s'exaltait-il à ce propos. » (*Vie de Jésus*, pag. 21.) Cette dernière insinuation, dont l'impiété se retranche sous l'abri d'un *peut-être*, a la même valeur scientifique que le *naturellement* qui la précède. On ne répond pas à des imaginations. L'Evangile, dont nous reproduirons intégralement le texte, n'est pas une œuvre de fantaisie, et sa lecture suffit à faire justice des rêves de nos lettrés. Mais, au point de vue philologique, écrire que *Jésus* est une altération de *Josué*, c'est volontairement et sciemment s'exposer à la risée du public sérieux, pour se donner le mince avantage de tromper un instant les lecteurs vulgaires. L'expression hébraïque *Jehoscuah*, et, par abréviation, *Jesuah*, a été traduite en grec par le mot *Jésus* (Septante, Philon, Josèphe). La première version latine de l'Ancien Testament le rendait par le mot *Josué*. Voilà ce que l'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques* savait aussi bien que nous, quand il formulait, à l'usage de la foule, cette ridicule affirmation : *Le nom de Jésus est une altération de Josué*.

jour, un guerrier, puissant comme Josué ; restaurateur du culte mosaïque, comme le grand-prêtre Jésus, fils de Josédech ; sage, comme Jésus, fils de Sirach. Les espérances des Juifs ne s'élevaient pas plus haut. Le joug du quatrième empire, l'empire de fer, prédit par Daniel, pesait sur leurs têtes. Rome les broyait, par la main d'Hérode. Mais les temps marqués par la prophétie de Jacob étaient arrivés ; la période finale des septante semaines d'années était venue. Tous les Juifs attendaient le conquérant, issu de David, qui asseoirait, à Jérusalem, un trône désormais immortel. Deux personnes, seulement, ne partagèrent point ces illusions nationales : ce furent Marie, qui conservait dans son cœur les mystères divins, et Joseph, auquel l'Ange avait dit : « Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés. » Le préjugé hébraïque sur le caractère tout matériel de l'empire du Christ nous apparaîtra, à chaque page de l'Evangile. Sa persistance devait être telle, qu'en ce moment, les Juifs attendent encore un Messie, un Fils de l'Etoile, dont le glaive, parti de Jérusalem, fera, de la Judée, le centre de la domination universelle du monde.

Purification de Marie au Temple de Jérusalem. Le vieillard Siméon. Anne la prophétesse.

10. « Lorsque le temps de la purification, prescrite par la loi de Moïse, fut arrivé, continue saint Luc, Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter devant le Seigneur, selon ce qui est écrit au livre de la loi : « Tout fils premier-né sera la propriété sainte de Jéhovah ; » et pour

offrir le sacrifice légal de deux tourterelles ou de deux jeunes colombes. Or, il y avait, à Jérusalem, un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il vivait dans l'attente de la consolation promise à Israël. L'Esprit-Saint se reposait sur lui, et lui avait révélé qu'il ne mourrait point, sans avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'inspiration divine, il vint au Temple, à l'heure où les parents de Jésus y entraient, pour accomplir les cérémonies légales. Siméon prit l'enfant dans ses bras, et bénit Dieu en ces termes : Maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur mourir en paix, selon votre parole ; car mes yeux ont contemplé le Sauveur, que vous avez préparé pour tous les peuples du monde ; la lumière qui doit éclairer les nations ; la gloire d'Israël votre peuple ! — Joseph et Marie admiraient, en silence, les paroles du vieillard. Siméon les bénit, et dit à Marie, la mère de Jésus : Voici que cet enfant, établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, apparaîtra, comme un étendard de contradiction. Un glaive transpercera votre âme. Il en sera ainsi, pour que les pensées qui se cacheront au fond des cœurs soient mises au jour. — En ce même temps, vivait Anne, la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle avait vécu de longs jours. A l'époque de sa jeunesse, ayant perdu son époux, après sept ans de mariage, elle était restée dans la viduité : elle avait alors quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait plus le Temple, servant Dieu, nuit et jour, dans le

jeûne et la prière. Anne étant donc survenue, en cette circonstance, louait elle-même le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël[1]. »

Cérémonies rituelles de la Purification.

11. Les signes intrinsèques d'authenticité, que nous avons observés précédemment dans le texte évangélique, se manifestent ici, avec le même caractère d'évidence. L'hypothèse rationaliste, qui attribue à quelque apocryphe, du second ou du troisième siècle, cette page de saint Luc, devient de plus en plus insoutenable. Qu'était-ce que la purification légale? Combien de jours devaient s'écouler, pour la jeune mère, entre les joies de la maternité et le pieux devoir de la présentation du premier-né au Temple? Nul ne le savait, chez les Romains ni les Grecs, parmi lesquels le faussaire supposé aurait écrit. L'auteur ne se préoccupe cependant pas d'éclaircir ces problèmes; il poursuit son récit, absolument comme s'il parlait à une génération instruite de toutes les prescriptions et de toutes les observances de la loi juive. A moins d'admettre qu'il se fût donné la mission d'écrire une suite d'énigmes, indéchiffrables pour ses lecteurs, l'apocryphe ne pouvait point faire usage d'un tel procédé. Manifestement, la sobriété des détails de l'Evangile, en cette circonstance, prouve, qu'à l'époque de sa composition, les coutumes auxquelles il fait allusion étaient de notoriété publique en Judée, et qu'elles entraient dans

[1] Luc, II, 22-28.

la vie et la pratique sociales des Hébreux. Faites intervenir la ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple juif, antérieurement à la date où cette page de l'Evangile fut écrite, et vous placez immédiatement l'auteur dans la nécessité, s'il veut être intelligible, d'expliquer mille détails, qu'il eût suffi à un contemporain de noter en passant. Cette remarque générale a une portée immense, pour l'appréciation de la véracité du texte évangélique : tous les sophismes de l'incrédulité échoueront, devant cette loi de l'histoire. Mais, en étudiant les faits en particulier, la démonstration paraît encore plus saisissante. Ainsi, chaque parole du récit de la Purification évoque tout un ordre d'idées, étrangères au génie grec et romain, et qui n'ont eu d'application que dans la loi mosaïque. Le Seigneur avait dit à Moïse : « La femme qui aura donné naissance à un fils, demeurera, les sept premiers jours, dans un état d'impureté légale, absolue [1] ; et elle passera les trente-trois suivants, sans toucher à rien de sanctifié, ni pouvoir entrer dans le Temple. Si elle a donné naissance à une fille, l'impureté légale durera deux semaines, et l'interdiction religieuse soixante-six jours. Lorsque le terme de la purification sera accompli, elle of-

[1] Le terme de sept jours, fixé pour la durée de l'impureté légale, après qu'une femme juive avait donné le jour à un fils, fait comprendre pourquoi la cérémonie de la circoncision ne pouvait avoir lieu que le huitième jour. Les témoins et les assistants n'auraient pu communiquer avec la mère, sans contracter eux-mêmes l'impureté absolue dont elle était frappée, pendant les sept premiers jours.

frira, pour un fils comme pour une fille, à la porte du Tabernacle d'Alliance, un agneau d'un an, qui sera brûlé en holocauste, une tourterelle ou une jeune colombe, qui seront offertes en sacrifice pour le péché. Elle les remettra entre les mains du prêtre, qui les présentera au Seigneur, et priera pour elle. Ainsi, elle sera purifiée. Telle est la loi de toutes les mères, qui auront mis au monde soit un fils, soit une fille. Que si la femme ne peut offrir un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes colombes, dont l'une servira pour l'holocauste, et l'autre, pour le sacrifice du péché. Le prêtre priera pour elle, et elle sera purifiée [1]. » Rapprochés du récit évangélique, ces textes de la loi nous font comprendre tous les sous-entendus ; le Testament Ancien projette, sur le berceau de Jésus, ses derniers rayons de lumière, comme le flambeau qui vient confondre ses feux mourants dans les splendeurs de l'aurore.

Miracle d'authenticité du récit évangélique. Le cortége du Dieu enfant au Temple de Jérusalem.

12. Ainsi, quarante jours après la naissance d'un fils, en Israël, la purification de la mère s'accomplissait par un holocauste et un sacrifice pour le péché. L'héritière de la royale maison de David, la Vierge Immaculée, bénie entre toutes les femmes, portant dans ses bras l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde, se trouva trop pauvre, pour fournir au Temple l'agneau de l'holocauste. Son offrande fut celle de l'indigence ; deux tourterelles ou deux jeunes colombes, présentées de sa main au prêtre,

[1] *Levit.*, XII, 2 ad finem,

remplissant en ce jour les fonctions de sacrificateur, furent substituées à la riche offrande des femmes d'Israël. Divine pauvreté, et touchant emblème de la pureté de Marie, caractérisée par l'innocence de la colombe ! Le prêtre, descendant d'Aaron, pria pour la mère du Fils de Dieu ; et la purification légale fut accomplie, en la personne de la Vierge sans tache. Mais ce n'était là qu'une des obligations imposées à Marie. L'Enfant divin était un premier-né ; comme tel, il appartenait au Seigneur, et devait être racheté à prix d'argent. Voilà pourquoi l'Evangéliste ajoute que l'Enfant devait être présenté au Temple. Nous avons eu déjà l'occasion d'insister sur cette condition de la primogéniture en Israël ; encore ici, la conformité du récit de saint Luc avec les prescriptions légales est frappante. Qu'on dise, tant qu'on voudra, qu'un apocryphe a imaginé tous ces récits après coup ; qu'un faussaire a pu tellement mesurer ses paroles, dans une simplicité parfaite, qu'aucune ne se trouve tomber à faux ! Le rationalisme supposerait ainsi un miracle, plus surprenant que ceux de l'Evangile, qu'il répudie. Eh bien oui ! le miracle domine toute cette histoire, et, s'il en était autrement, l'univers serait encore païen. Quelles figures, au siècle d'Auguste, en un temps où le monde se ruait aux voluptés, s'abîmait dans l'épicuréisme, se gorgeait de plaisirs et de sang, quelles figures que celle du juste Siméon, « attendant la consolation promise à Israël, » et d'Anne la prophétesse, consumant une

vie entière « dans la prière et le jeûne, » au Temple de Jérusalem! Où donc s'étaient réfugiées la véritable grandeur, la noblesse d'âme, la piété et la vertu? Demandez aux poëtes, aux historiens, aux orateurs, aux philosophes de Rome, s'ils connaissaient ces grandes choses, même de nom? Des jeûnes, à ces beaux esprits qui s'enrôlaient élégamment dans le troupeau d'Epicure! Des prières, à ces esclaves de l'inflexible *Fatum!* En vérité, on songeait bien à cela dans les festins d'Apicius, et sous le *Velum* parfumé du cirque, où les gladiateurs se poignardaient avec grâce! Qui ne voit, qu'à des prodiges de corruption, il fallait opposer des prodiges de sainteté; que l'incroyable perversité du paganisme ne pouvait être vaincue que par la divinité des miracles évangéliques; enfin que le seul cortége digne du Verbe fait chair, la seule cour où dût paraître le Dieu de toute pureté, se trouvaient dans le Temple de Jérusalem, où les traditions des patriarches, des justes, des prophètes, se personnifiaient en de tels représentants?

§ III. Les Mages. Fuite en Egypte.

Adoration des Mages Départ de la sainte Famille pour l'Egypte.

13. « Après que Jésus fut né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, dit saint Matthieu, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem. Ils disaient : Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. — Le roi Hérode, en en-

tendant ces paroles, fut troublé, et toute la ville de Jérusalem partagea son émotion. Il fit mander tous les princes des prêtres avec les Scribes du peuple, et les interrogea, pour apprendre, de leur bouche, en quel lieu le Christ devait naître. — A Bethléem de Juda, répondirent-ils. C'est ainsi qu'il a été écrit par le Prophète : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principautés de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui régnera sur Israël mon peuple [1]. — Alors Hérode manda en secret les Mages, s'informa soigneusement de l'époque où l'étoile leur était apparue, et les envoya à Bethléem, en disant : Allez, prenez les informations les plus exactes sur l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, afin que moi aussi j'aille l'adorer. — Après cet entretien avec le roi, les Mages partirent. Or l'étoile, qu'ils avaient vue en Orient, reparut à leurs yeux; elle les précéda, jusqu'au moment où elle vint se reposer sur le lieu où était l'enfant. En apercevant de nouveau l'étoile, ils éprouvèrent une joie indicible. Pénétrant donc dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent; ouvrant ensuite leurs trésors, ils lui offrirent comme présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Avertis ensuite par un songe de ne pas retourner près d'Hérode, ils revinrent en leur pays par un autre chemin. Quand ils se furent retirés, l'Ange du Sei-

[1] Mich., v, 2.

gneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte ; tu y resteras jusqu'à ce que je t'avertisse de l'heure du retour, car Hérode va faire rechercher l'enfant pour le mettre à mort. — Se levant donc, Joseph prit l'enfant et sa mère, et, cette nuit même, partit pour l'Egypte [1]. »

Dénégations rationalistes.

14. Des Mages, venus, du fond de l'Orient, pour adorer

[1] Matth., II, 1-14. L'Adoration des Mages ne précéda point la Purification. Immédiatement après le départ des illustres étrangers, la sainte Famille, dans la nuit même, partit pour l'Egypte. Les lecteurs qui désireraient étudier à fond cette question de chronologie évangélique, en trouveront tous les éléments réunis par le P. Papebrock (*Acta Sanctor.*, tom. I, April.), et le P. Patrizzi (*De Evangel.*, lib. III, dissert. XX, tom. II, pag. 277, édit. Frib. Brisg., 1853). On pense généralement que l'Adoration des Mages n'eut lieu qu'un an après la naissancede Jésus-Christ ; c'est du moins le sentiment des doctes Bollandistes. Quant au séjour de la sainte Famille à Bethléem, pendant un aussi long intervalle, il n'a rien qui doive surprendre, si l'on tient compte de toutes les données qui nous sont fournies par le texte sacré. 1° L'Evangile nous apprend que la sainte Vierge habitait Nazareth, avant son mariage (Luc, I, 27) ; mais il ne nous dit pas le moins du monde que saint Joseph y fût fixé. 2° Loin d'attribuer cette résidence, même intentionnelle à saint Joseph, avant l'époque où il reçut la mission sublime d'être le gardien de Marie Immaculée et le père nourricier de Jésus, l'Evangile suppose précisément le contraire. En effet, alors qu'avertie par l'Ange, la sainte Famille quittera l'Egypte pour revenir en Palestine, ce n'est point en Galilée, où était située Nazareth, que Joseph se propose de retourner, mais dans la tribu de Juda (*in Judæâ*), où était située Bethléem. La crainte d'Archélaüs, fils d'Hérode, qui régnait en Judée, et un avertissement divin le déterminent seuls à revenir à Nazareth. Et l'historien sacré note cet incident, comme une circonstance providentiellement ménagée, en dehors de toutes les probabilités humaines : *Ut adimpleretur quod dictum est per prophetas : Quoniam Nazaræus vocabitur.* (Matth., II, 23.)

la royauté naissante du Dieu de l'étable ; une étoile se reposant sur la demeure où Marie tient son fils dans ses bras ; le vieil Hérode tremblant sur son trône ; Jérusalem émue au souffle messianique, qui lui revient des extrémités de l'Arabie ; le Sanhédrin juif, les Scribes fournissant une interprétation du texte de Michée, si claire, si nette, si positive, que la prophétie semble de l'histoire ; tant de miracles révoltent nos modernes rationalistes ! Si Jésus-Christ eût été le fils d'Auguste, on ne trouverait point extraordinaire que le monde se fût agité autour de son berceau. Mais Jésus-Christ est le fils de Dieu, et l'on ne veut pas que son avénement ait été entouré de signes divins. La majesté du ciel ne saurait se choisir une cour ; les rationalistes ne le permettent qu'aux majestés de la terre. Aussi, avec quel dédain ils parlent de « la légende, fruit d'une grande conspiration, toute spontanée, qui s'élaborait autour de Jésus, même de son vivant ! Déjà peut-être, disent-ils, couraient, sur son enfance, plus d'une anecdote, conçue en vue de montrer, dans sa biographie, l'accomplissement de l'idéal messianique, ou, pour mieux dire, des prophéties que l'exégèse allégorique du temps rapportait au Messie. D'autres fois, on lui créait dès le berceau des relations avec les hommes célèbres, Jean-Baptiste, deux vieillards, Siméon et Anne, qui avaient laissé des souvenirs de haute sainteté ; Hérode le Grand ; des astrologues Chaldéens qui, dit-on, firent vers ce temps-

là un voyage à Jérusalem[1]. » Ces quelques lignes représentent, à elles seules, dans l'Evangile rationaliste, toute la narration de la naissance de saint Jean-Baptiste, de l'Annonciation, de la Nativité divine à Bethléem, de la Circoncision, de la Présentation au Temple et de l'Adoration des Mages. Quoi ! tant de faits, d'une notoriété universelle, au sein de nos sociétés chrétiennes, en ce peu de mots ! Tout un ensemble de récits, qui a converti le monde, illuminé et transformé des millions d'âmes, inspiré tant de génies, consolé tant d'afflictions, et créé sur la terre un art nouveau ; la critique moderne a la prétention de résumer consciencieusement tout cela, dans une rapide prétérition, et de le supprimer, sans discussion ni preuves, par un « peut-être ! » Il n'est que trop vrai. Voilà pourquoi la science, digne de ce nom, a répondu, par une explosion de mépris, à ces frivolités retentissantes. Mais la foule a recueilli avidement les nouveaux sophismes. Ah ! pour les multitudes déçues, auxquelles on arrache impitoyablement le pain de la parole divine, l'âme s'émeut d'un sentiment d'ineffable compassion ; il est permis de redire la touchante exclamation du Sauveur : *Misereor super turbam*[2] !

L'Etoile des Mages attendue par tout l'univers à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

15. Les réalités historiques dominent toutes les misérables arguties des rhéteurs. Vous n'admettez pas qu'une étoile rayonne sur le berceau du Roi des cieux ? Expliquez pourquoi les pseudo-Messies, qui voulurent à cette époque,

[1] *Vie de Jésus,* pag. 241, 242. — [2] Marc, VIII, 2.

usurper le rôle de libérateurs, choisirent le nom consacré de *Fils de l'Etoile? Barchochébas,* ne signifie pas autre chose, et l'on sait que le fameux imposteur juif, qui, sous ce titre, organisa la dernière insurrection hébraïque contre Rome (135), puisait toutes ses inspirations dans la science du rabbin Akiba. Il était donc constant, au sein du judaïsme, qu'une étoile signalerait l'avénement du Messie. Combien de fois les Pharisiens ne demandent-ils pas à Jésus-Christ un signe dans les cieux, pour confirmer la véracité de sa mission? Le Talmud de Babylone nous apprend que, vers l'époque de la naissance du Sauveur, « un grand nombre de gentils » se rendit à Jérusalem pour voir se lever l'étoile de Jacob [1]. Ainsi, l'attente, provoquée par les oracles prophétiques, avait franchi les limites de la Judée, et envahi le monde. Expliquez pourquoi Virgile chantait, à Rome, le retour d'*Astrée*, la Vierge céleste, précisément au temps où l'Ἀστήρ du texte évangélique venait guider les Mages à Bethléem [2]? Pourquoi le livre persan, intitulé *Oracles magiques*, affirme-t-il « qu'à une époque peu éloignée une Vierge enfantera un Saint, dont l'apparition sera annoncée par une étoile [3]? » Pourquoi enfin, la Sibylle chaldéenne, parlant des symptômes

[1] *Thalmud babylon.*, *Sanhedr.*, cap. II. Ce passage important a été cité pour la première fois par D. Juan José Heydeck, rabbin converti, dans son ouvrage intitulé : *Defensa de la Religion cristiana,* tom. II, pag. 79, Madrid, 1798. — [2] Virg., *Eclog.*, c. IV, 6. — [3] H. J. Schmitt, *Rédemption du genre humain,* pag. 66.

qui devaient précéder l'avénement d'une religion plus pure, annonçait-elle « une lutte des astres, le triomphe d'une nouvelle étoile, et la chute du sabéisme des Mages[1] ? » Les chrétiens n'ont pu réagir sur les inspirations de Virgile, sur les préjugés du rabbin Akiba, et des auteurs du Talmud; sur le pseudo-Zoroastre, qui écrivait les *Oracles magiques*. Maintenant, supposez que ces traditions, qui remuaient le monde, de l'orient à l'occident, aux derniers jours d'Hérode, n'eussent pas été d'une notoriété vulgaire, et le récit évangélique n'a plus de sens. Que trois étrangers viennent aujourd'hui, dans l'une de nos capitales européennes, nous parler d'une étoile, aperçue au fond de l'Asie, et annonçant la naissance d'un enfant roi; leur parole n'ébranlera aucun souverain sur son trône; l'opinion publique restera impassible, et les trois visionnaires continueront leur chemin, sans soulever la moindre émotion autour d'eux. Il fallait donc des circonstances exceptionnelles, pour que l'arrivée des Mages à Jérusalem agitât, comme elle le fit, et le vieil Hérode, et le Sanhédrin, et les Scribes, et Jérusalem entière. Mais ces circonstances exceptionnelles, l'Evangéliste ne nous les explique pas. Donc l'Evangile fut écrit à une époque où leur souvenir vivait encore, au sein d'une génération contemporaine. Donc, de tous les côtés, éclate cette lumineuse authenticité du texte évangélique, que

[1] Münter, *Sinnbilder der Alten Christ*. 2 heft., Altona, 1825.

l'incrédulité voudrait couvrir d'un voile de nuages.

Où est né le nouveau roi des Juifs.

16. « Où est le roi des Juifs qui vient de naître? demandent les Mages. Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'adorer. » Une telle interrogation, appuyée d'un pareil récit, et jetée au milieu de nos civilisations actuelles, n'obtiendrait pas même l'honneur d'une réponse. Mais, dans le monde entier, et à Jérusalem surtout, à l'époque où elle se produisit, les esprits se préoccupaient unanimement de la naissance d'un Roi, et de l'avénement d'un nouvel Empire. Hérode, le tyran Iduméen, suivait, d'un regard plein d'anxiété, les diverses manifestations de l'espérance populaire. Tout à l'heure, il va faire massacrer les enfants de Bethléem; il voudra faire égorger, dans l'hippodrome de Jéricho, tous les chefs des familles princières, sans doute pour éteindre sous des flots de sang les aspirations nationales. On conçoit donc le trouble que la parole des Mages dut jeter dans l'âme ombrageuse du monarque, et l'émotion, en sens inverse, qu'elle excita parmi la foule des Hébreux. Mais ni Hérode, ni ses sujets ne s'étonnent de l'apparition d'une étoile, et du rapport qui pouvait exister entre un tel phénomène et la naissance d'un nouveau Roi des Juifs. « Une étoile se lèvera au-dessus de Jacob[1], » avait dit le fils de Béor. Cette prophétie, enregistrée dans les Livres de Moïse, portée par l'émigration en Babylonie, en Perse, en Chaldée, n'avait cessé de

[1] *Numer.*, XXIV, 17.

fixer les regards d'Israël. Une Etoile, le Messie, étaient deux termes qui soulevaient toutes les poitrines, et faisaient palpiter tous les cœurs des enfants du Juda. Quand des Mages, c'est-à-dire les héritiers Chaldéens, ou Perses, de l'antique science des astres, vinrent dire à Jérusalem : « Nous avons vu l'Etoile : où est le Roi des Juifs ? » leur parole fut aussi naturelle et aussi intelligible que si, de nos jours, au bruit du canon annonçant la naissance de l'héritier d'un trône, un étranger demandait : Où est le palais du roi qui vient de naître ? J'entends le signal de son entrée en ce monde. — La prophétie de Balaam n'avait point été interprétée dans un sens allégorique : son texte d'ailleurs s'y refusait ; elle avait été prise au pied de la lettre, et étudiée avec une persévérance telle que les Juifs étaient arrivés à préciser l'époque de sa réalisation. On lit, dans le Talmud, que la venue du Messie devait avoir lieu, lorsque la conjonction de Saturne et de Jupiter se ferait dans le signe des Poissons ; or Képler a démontré que cette rencontre s'était faite l'an de Rome 747, année qui touche celle de la naissance de Jésus-Christ. Les Pharisiens étaient tellement persuadés de la vérité de ce calcul astronomique qu'ils ne craignirent pas, suivant le témoignage de Josèphe, de prédire à Hérode lui-même la chute prochaine de son trône. Enfin, la croyance sur ce point était à la fois si répandue et si uniforme que Philon, vivant en ce temps à Alexandrie, prédisait, d'après un phénomène cé-

leste, observé par lui, que les Juifs allaient se réunir, de tous les points du monde, pour inaugurer l'empire de la paix.

Réalité du récit évangélique.

17. Tant de témoignages, concordants et précis, retombent comme un poids écrasant sur les pauvretés rationalistes, qui nous entretiennent « d'anecdotes et de légendes spontanément élaborées. » L'Evangile est un monument qui a ses racines dans l'histoire, et son sommet dans les cieux. Il est donc certain qu'une étoile, apparue en Orient, amena des Mages au berceau de Jésus-Christ. Si le signe céleste n'eût pas illuminé la maison de Bethléem, le monde aujourd'hui encore ne croirait pas à la divinité du Verbe fait chair. Cela est tellement vrai, que non-seulement Barchochébas, mais le prophète de la Mecque, Mahomet lui-même, ne purent rattacher à leur cause les convictions des Orientaux, qu'en se faisant précéder par une extraordinaire apparition d'étoile. Chacun sait que le météore, connu maintenant sous le nom de comète de Halle, se rapprocha de la terre en l'an 612, et que Mahomet, commençant alors son rôle public, profita de la circonstance pour répondre aux exigences de la prophétie, et donna ce phénomène comme le signe de sa prétendue mission. Ce n'est pas le miracle d'une étoile, annonçant aux Mages la naissance du Christ, qui étonne le plus l'historien, c'est l'incroyable légèreté du rationalisme, qui glisse sur de pareils faits, sans même soupçonner leur importance. On conserve, à la Bibliothèque impériale de Paris,

un *fac-simile* d'une inscription trouvée en Chine, à Syngnan-fou, et remontant à l'an 550 de notre ère. Elle est à peine de deux ou trois siècles plus jeune que le zodiaque de Denderah, qui fait partie du même dépôt, et que la science incrédule attribuait libéralement à une époque antéhistorique. On lit, dans l'inscription de Syn-gnan-fou, ces paroles textuelles : « La Perse, contemplant la splendeur du Messie, vint payer le tribut. » Le scepticisme contemporain voudrait-il nous dire pourquoi il n'a pas créé, autour de l'inscription chinoise, la célébrité factice dont il avait doté naguère le marbre fameux de Denderah ? Nous ne le savons que trop. La conspiration du silence est parfois aussi habile que celle des renommées en commandite. Mais que nous importent ces artifices du parti-pris ? On n'a pas attendu la découverte du monument chinois pour croire à l'Evangile. Ce n'est pas l'inscription de Syn-gnan-fou qui dictait au philosophe Platonicien Chalcidius, en l'an 250, ces autres paroles : « Une étoile, annonçant non pas des morts ou des maladies, mais la descente d'un Dieu sur la terre, apparut à des Chaldéens, illustres par leur science, et leur habileté dans l'astronomie. A la vue de ce nouvel astre, ils se déterminèrent à quitter leur patrie, pour aller à la recherche du Dieu. Quand ils l'eurent trouvé, ils lui rendirent les hommages dus à la Majesté divine, voilée sous la figure d'un enfant [1]. » Un siècle avant

[1] Chalcid., *In Plat. Timæum Comm.*, pars II, cap. VII, § 125, p. 219.

Chalcidius, Celse, l'ennemi juré du nom chrétien, ne soupçonnait même pas la possibilité de nier un fait aussi notoire que l'arrivée des Mages à Jérusalem, après l'apparition d'une étoile extraordinaire[1]. Vers l'an 103, Justin, élevé au sein du paganisme, recueillait, à Sichem, les traditions presque contemporaines de l'histoire de Jésus-Christ. Le souvenir des Mages et de l'étoile de Bethléem était encore vivant : Justin le proclame, dans son entretien avec le Juif Tryphon, et son interlocuteur ne songe pas un instant à révoquer en doute l'authenticité d'un récit, que toutes les mémoires avaient conservé[2].

18. Voilà comment le texte Evangélique s'appuie sur les réalités les plus positives. A l'heure où nous écrivons ces lignes, on montre encore, sur le chemin de Bethléem, une source appelée Fontaine-des-Mages ; et la tradition nous apprend, qu'en cet endroit, l'étoile miraculeuse apparut de nouveau aux yeux des voyageurs. Quels monuments le rationalisme moderne oppose-t-il à tant de traditions positives ? Quoi ! un apocryphe obscur aura eu cette fortune d'inventer une légende, dont chaque mot se trouvera confirmé par l'histoire contemporaine, les prophéties antérieures, les traditions universelles, les souvenirs de toutes les générations, sur tous les points de la terre ! Une telle

Conclusion.

[1] Origen., *Contra Celsum*, lib. I, cap. LVIII; *Patrol. græc.*, tom. XI, col. 768. — [2] Justin., *Dialog. cum Tryph.*; *Patrol. græc.*, tom. VI, col. 657.

apparence de vérité, autour d'une légende, vous paraît fort naturelle ; le hasard vous suffit pour l'expliquer ! Eh bien, un lettré, qui, pour être apocryphe, n'est cependant pas obscur ; qui disposait de toutes les ressources de la philologie, de la science historique et critique, vient d'écrire la *Vie de Jésus*, en 459. pages. Expliquez pourquoi le hasard, si complaisant pour les apocryphes, l'a tellement peu favorisé, qu'on ne rencontre pas, dans son ouvrage, une seule ligne qui ne soit démentie par tous les monuments, par tous les témoignages, par tout l'ensemble et par chaque détail de la civilisation contemporaine de Jésus-Christ !

§ IV. Massacre des Innocents.

Politique d'Hérode vis-à-vis des Mages.

19. Les illustres adorateurs, que l'Orient envoyait au berceau de Bethléem, étaient étrangers aux passions qui agitaient alors la Judée, depuis le trône du vieil Hérode, jusqu'à la tente du pasteur. Quand l'Evangéliste ne nous apprendrait pas qu'ils arrivaient d'une région lointaine, la confiance avec laquelle ils s'expriment, sans se préoccuper d'éveiller toute la colère d'un tyran, suffirait à le prouver. Leur bonne foi est aussi évidente pour nous, qu'elle le fut aux yeux d'Hérode lui-même ; elle forme, autour du récit évangélique, une garantie d'authenticité incontestable. Les Juifs, victimes, depuis trente ans, de l'inexorable cruauté du roi Iduméen, durent trembler pour la vie des

nobles étrangers; et ce sentiment se mêla, sans doute, à l'émotion, qu'au point de vue des espérances nationales, l'arrivée des Mages excita, parmi les habitants de Jérusalem. La conduite d'Hérode, en cette circonstance, est d'accord avec tout ce que l'histoire nous apprend de sa politique insidieuse, de sa dissimulation profonde et de son astucieuse souplesse. Il avait le plus vif intérêt à connaître la pensée intime du Sanhédrin, des Prêtres et des Scribes, au sujet du roi mystérieux, attendu par la Judée entière. Les traditions messianiques, familières aux Hébreux de race, élevés dans l'étude de la Loi et des Prophètes, se présentaient, aux yeux du monarque, sous un aspect fort différent de la réalité. Nous avons dit plus haut qu'Hérode avait songé à les exploiter, au bénéfice de sa puissance, et que ses courtisans, sous le nom d'Hérodiens, appliquaient à la royauté de leur maître les caractères prophétiques de l'empire du Christ. Cette flatterie, attestée par Josèphe, supposait, chez Hérode, l'ignorance absolue des détails traditionnels, relatifs à l'avénement du Messie. On comprend, dès lors, l'empressement avec lequel il met à profit l'impression produite par l'arrivée des Mages, pour s'éclairer officiellement sur la portée des espérances nationales. La convocation des Prêtres et des Scribes était une mesure doublement habile; d'une part, elle apprenait à Hérode le point précis que sa tyrannie aurait à surveiller dans la suite; de l'autre, elle offrait, à la défiance de son

caractère, l'occasion de mesurer, d'après les réponses individuelles de chaque Docteur, le degré d'importance qu'il attachait aux prophéties, et, par conséquent, le dévouement plus ou moins sincère qu'il professait pour le régime actuel. Cette politique servait beaucoup mieux les desseins du tyran, que ne l'eût fait une sévérité prématurée. Voilà pourquoi il affecte, vis-à-vis des Mages, un système d'hypocrite sympathie. « Allez, leur dit-il, et interrogez tous ceux qui pourront vous renseigner sur l'enfant. Quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, pour que j'aille aussi l'adorer. » A leur insu, les nobles étrangers seraient ainsi devenus, comme un prolongement de la police du vieux roi. L'*Interrogate diligenter* d'Hérode est un chef-d'œuvre de duplicité et de fourberie. Pour déjouer cette tactique perfide, quand les Mages auront déposé, aux pieds de Jésus naissant, les productions symboliques de leur patrie, l'or de la royauté, l'encens de la divinité, la myrrhe de l'humanité mortelle, ils retourneront en leur pays, par un autre chemin. Le Fils de Marie sera emporté en Egypte, et les sanguinaires projets du tyran se réaliseront trop tard.

Massacre des enfants de Bethléem.

20. « Hérode, se voyant trompé par les Mages, continue saint Matthieu [1], entra dans une violente colère. Il envoya tuer tous les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps de l'appa-

[1] Matth., II, 16-18.

rition de l'étoile, qui lui avait été indiquée par les étrangers. Alors fut accomplie la parole du prophète Jérémie : Une clameur a retenti dans Rama, au milieu des lamentations et des larmes. C'est Rachel pleurant ses fils, elle repousse toute consolation, parce qu'ils ne sont plus [1] ! — Le massacre des innocentes victimes de Bethléem était résolu par Hérode, dès le jour où la réponse du Sanhédrin avait fixé l'attention du tyran sur la cité royale, désignée par les Prophètes, comme le futur berceau du Messie. La sanglante exécution dut suivre de près le départ des Mages. Elle est une des réalités historiques les mieux constatées, par les témoignages extrinsèques. Nul n'ignore le mot d'Auguste à ce sujet. La nouvelle du massacre de Bethléem arriva à la cour de l'empereur, en même temps que celle de l'exécution d'Antipater, fils aîné d'Hérode. « En apprenant, dit Macrobe, que le roi des Juifs venait de faire égorger, en Syrie, tous les enfants de deux ans et au-dessous, et que son propre fils avait été tué par l'ordre paternel, Auguste s'écria : Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils [2]. » Une telle cruauté révolte la délicatesse de nos modernes rationalistes. Ils ne croient ni aux miracles de la puissance divine, ni aux monstrueux égarements de l'ambition humaine. Et pourtant le traitement barbare, que le tyran Iduméen appliqua aux seuls enfants de Bethléem, avait été, cinquante ans auparavant, décrété par le Sénat

[1] Jerem., XXXI, 15. — [2] Macrob., *Saturnal.*, lib. II, cap. IV.

de Rome, contre tous ceux qui naîtraient dans l'année fatidique, où, d'après les oracles sibyllins, « la nature devait enfanter un Roi. » — Auguste ne l'ignorait pas, car ce décret, sanctionné par l'exaltation farouche de sénateurs républicains, mais répudié par la conscience du peuple, avait été rendu l'année même qui précéda la naissance de cet empereur. Aussi, dans son ironique exclamation, il n'y a pas l'ombre d'un blâme, à l'adresse de la cruelle politique d'Hérode ; il n'y a pas même un accent de pitié en faveur des jeunes victimes et des larmes de leurs mères. Aux yeux d'Auguste, Hérode a prudemment agi, en moissonnant ces tendres fleurs ; son unique faute est d'avoir tué son propre fils ; encore, la plaisanterie impériale suffira-t-elle à l'absoudre. Voilà ce qu'était l'humanité, entre les mains du despotisme de Rome et des agents couronnés, que le Capitole entretenait dans toutes les provinces ! Vespasien, le lendemain de la prise de Jérusalem, faisait rechercher tous les membres de la royale famille de David, et, de sang-froid, les faisait égorger, pour étouffer, à sa source, la persistance des aspirations populaires, qui s'obstinaient à attendre un libérateur issu de la tige de Jessé [1]. Tant il est vrai que les Romains « songèrent longtemps à l'existence, autour d'eux, d'un représentant quelconque de l'ancienne dynastie [2] » juive ! Tant il est vrai que l'avénement du

[1] Euseb., *Hist. eccles.*, lib. III, cap. XII; *Patrol. græc.*, tom. XX, col. 248. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 238.

Sauveur, promis au seuil de l'Eden, prédit par les prophètes et attendu par le monde opprimé, troublait le sommeil des oppresseurs, et faisait trembler la royauté de Satan, établie sur tous les trônes !

21. Les lamentations de Rachel, entendues, en ce jour, dans les campagnes de Rama, retentiront jusqu'à la fin des siècles, comme le témoignage accusateur de la férocité, vraiment diabolique, à laquelle Jésus-Christ est venu arracher l'univers. Le tombeau de Rachel est à quelques pas du Præsepium où l'enfant-Dieu voulut avoir son berceau. Les ruines de Rama couronnent les hauteurs. On montre, aux flancs de la montagne, une grotte, où la tradition locale nous apprend que plusieurs mères, poursuivies par les soldats d'Hérode, cherchèrent un refuge, et furent égorgées, avec les enfants qu'elles couvraient de leurs bras. Qu'est devenue, pourtant, la royauté sanguinaire d'Hérode ? Quel est le souverain qui règne aujourd'hui sur le Capitole, au lieu où la justice impériale d'Auguste croyait, par un frivole jeu de mots, punir suffisamment l'attentat de Bethléem et l'auteur couronné d'une telle boucherie ? Le Vicaire de Jésus-Christ s'est assis sur le trône d'Auguste, devenu le siège de la paternité sainte qui rayonne sur le monde. Il envoie, sur les bords des fleuves de la Chine, recueillir les milliers d'enfants que la barbarie idolâtrique abandonne, chaque année, sans pitié et sans remords. Au nom de de l'Enfant-Dieu, échappé aux fureurs d'Hérode, que de

Salvete flores Martyrum !

victimes arrachées à la mort! Au nom des Innocents, massacrés à Bethléem [1], que d'âmes, rachetées pour le ciel, vont grossir, chaque jour, le cortége de l'Agneau! L'humanité tout entière a donc le droit de redire le cantique de l'Eglise : « Salut, fleurs des martyrs, qu'au seuil même de la vie, le persécuteur du Christ a moissonnées, comme l'orage abat les roses naissantes! Prémices de l'immolation de Jésus, tendre troupeau de victimes ; au pied de l'autel, vos mains innocentes se jouent parmi les palmes et les couronnes [2]. »

§ V. Le retour d'Egypte.

Dernières cruautés et mort d'Hérode.

22. Le massacre des saints Innocents ne fut qu'un épisode de la cruelle persécution qui signala les derniers jours d'Hérode. « Ce prince, dit Josèphe, avait soixante-dix ans. Atteint d'une maladie qui lui ôtait tout espoir de guérison, il devint d'une humeur tellement sombre qu'il ne pouvait se supporter lui-même. L'horreur qu'il inspirait à ses su-

[1] Le nombre des enfants tués à Bethléem, en cette circonstance, ne saurait être fixé d'une manière absolue. Voici les appréciations du Dr Sepp à ce sujet : « Bethléem, comme on le sait, était la plus petite ville de Juda ; sa population, et celle des environs, devait monter à deux ou trois mille ; car, même aujourd'hui, où elle est assez considérable, elle s'élève à peine à deux mille. Or, pour mille habitants, on ne peut compter plus de quinze à vingt naissanees masculines par an. Les victimes égorgées par Hérode, en n'y comprenant pas les pères et et les mères, ne peuvent donc guère s'élever à plus de soixante à soixante-dix. » (Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, pag. 139.) — [2] *Hymn. in fest. SS. Innocentium.*

jets, la persuasion qu'on attendait sa mort comme une délivrance, redoublaient sa rage. Une sédition éclata, dans ces conjonctures, et lui fournit un prétexte pour assouvir sa fureur[1]. » Au mépris de la loi de Moïse, il avait fait placer sur le portail du Temple, un aigle d'or, symbole de la domination romaine[2]. Judas, fils de Sariphée, et Matthias, fils de Margalotha, deux docteurs, dont le zèle, l'éloquence et l'attachement profond aux institutions nationales, avaient rendu le nom cher à toute la jeunesse de Jérusalem, laissèrent éclater toute leur indignation. La résistance des Pharisiens, qui venaient de se refuser au recensement imposé par César, avait jeté, au sein de la population, des ferments de révolte. Le nouvel outrage fait à la religion mosaïque, par l'exhibition, dans le sanctuaire de Jéhovah, d'une sculpture formellement interdite par la loi juive, acheva d'exaspérer les esprits. L'aigle d'or fut arraché des portiques du Temple, aux applaudissements de la multitude ; on brisa, à coups de hache, cet emblème de la servitude d'Israël ; on en foula aux pieds les débris. Le vieil Hérode, sur son lit de douleur, apprit cet attentat ; il eut encore assez de vie et de puissance pour faire brûler vifs Matthias et tous ses complices. Quelques jours après, il se

[1] Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. VIII.

[2] On se rappelle les assertions du rationalisme sur l'inviolable domaine des Hérodes, auquel les Romains se seraient bien gardés de toucher. Partout, l'histoire vient accuser l'ignorance, ou la mauvaise foi des théories rationalistes.

faisait transporter, par le conseil de ses médecins, aux sources bitumineuses de Callirhoé, à quelques stades de Jéricho. — Josèphe décrit, en ces termes, les souffrances du tyran : « Une fièvre lente, dont la chaleur semblait toute concentrée au dedans de lui, le consumait jusqu'à la moelle des os; une appétence insatiable le forçait à engloutir sans cesse des aliments qui ne le nourrissaient plus; des ulcères purulents lui rongeaient les entrailles, et lui arrachaient des cris de douleur; les pieds et les jointures, gonflés par l'hydropisie, étaient encore recouverts d'une peau translucide, mais la partie inférieure du buste était dévorée vivante par les vers. A cet horrible supplice, se joignait celui d'une odeur fétide et insupportable; tous les nerfs étaient contractés, la respiration courte et sifflante. Les médecins qui l'approchaient étaient unanimes à proclamer que la vengeance divine s'était étendue sur lui, en punition de ses cruautés inouïes[1]. » Tel était le cadavre vivant qu'on plongea, à Callirhoé, dans une cuve de bitume et d'huile tièdes. Le malade n'y fut pas plutôt entré que son corps sembla se dissoudre; son œil mourant se fermait à la lumière. On le rapporta sur son lit. Cependant, la nouvelle de sa mort commence à se répandre. Sur ce faux bruit, les Juifs font éclater leur joie. Hérode, sorti de sa léthargie, l'apprend; il donne l'ordre d'amener à Jéricho tous les membres des principales familles de ce peuple esclave, et

[2] Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. VIII.

les fait emprisonner dans l'hippodrome. « Aussitôt que j'aurai rendu l'âme, dit-il à Salomé, ordonnez à mes archers de tuer, à coups de flèches, toute cette multitude, afin que la Judée soit forcée de pleurer ma mort! » Il demanda ensuite, pour étancher sa soif ardente, qu'on lui apportât une pomme, et voulut la couper lui-même. Ce désir fut satisfait, mais profitant d'un moment où il se croyait libre, il essaya de se percer le cœur, du couteau qu'il tenait à la main. Achiab, son neveu, poussant un cri d'effroi, se précipita sur lui et arrêta le bras du suicide. Le bruit causé par cet événement mit le palais en rumeur; la nouvelle que le tyran venait d'expirer eut bientôt volé, une seconde fois, par toute la ville, et parvint jusqu'à la prison où était détenu Antipater, son fils. Le jeune prince, qui l'attendait avec impatience, se livra aux transports d'une joie dénaturée, et supplia ses gardes de le mettre en liberté. On vint en avertir Hérode. Plus furieux de la joie d'Antipater que des approches mêmes de la mort, il envoie des soldats le massacrer dans sa prison, et, cinq jours après, il expire lui-même, portant au tombeau la malédiction des Juifs, et la tache du sang innocent, répandu à grands flots, durant un règne de trente-sept ans [1].

[1] Hérode avait régné trente-sept ans, depuis son couronnement au Capitole, et trente-quatre ans seulement, depuis la chute d'Antigone. Le récit des dernières cruautés de la mort d'Hérode, que nous donnons ici, est l'analyse fidèle des chap. VIII, IX et X du liv. XVII des *Antiq.* de Josèphe.

Testament et funérailles d'Hérode.

23. Salomé, aussitôt après la mort de son frère, fit mettre en liberté les malheureux prisonniers de l'hippodrome. Elle espérait, par cet acte de clémence, se créer, pour l'avenir, une popularité qui servirait ses desseins ambitieux. Le testament d'Hérode fut lu, dans l'amphithéâtre de Jéricho, en présence des soldats et de la multitude réunis. Le vieux roi « déclarait, en termes formels, que ses dispositions testamentaires ne pourraient sortir leur effet qu'après avoir reçu la confirmation d'Auguste [1]. » Il léguait ensuite à César tous les vases d'or et d'argent et les objets d'art les plus précieux de ses palais, avec une somme de dix millions en argent monnayé ; cinq millions étaient offerts à l'impératrice Livie. Ces libéralités posthumes devaient puissamment aider à obtenir la ratification impériale, pour le reste du testament, qui investissait Archélaüs du titre de roi de Judée ; donnait à Antipas les tétrarchies de Galilée et de Pérée ; à Philippe, celles de la Trachonitide, de la Gaulanite et de Batanée ; enfin à Salomé, tante de trois jeunes princes, et sœur du feu roi, les cités de Jamnia, Azoth et Phasaëlis [2]. Le peuple répondit à cette communication par des cris de : Vive le roi Archélaüs ! Les funérailles du tyran

[1] Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. x. Voilà encore un démenti nettement infligé à la théorie de l'indépendance et de l'inviolabilité du domaine des Hérodes.

[2] Phasaëlis avait été bâtie par Hérode, qui lui donna le nom de son frère Phasaël. Elle était située dans la vallée de Jéricho, au nord de cette ville. (Reland, *Palæstin. illustr.*, tom. II, pag. 953.)

se firent avec une pompe jusque-là inusitée chez les Hébreux. Le corps, revêtu des insignes royaux, une couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main, fut porté, pendant deux cents stades, sur une litière d'or, enrichie de pierreries, depuis Jéricho jusqu'à Hérodion, lieu désigné pour la sépulture. La garde royale, composée de Thraces, de Germains et de Gaulois, ouvrait la marche [1]. On n'a pas suffisamment relevé, au point de vue de nos origines nationales, cette particularité de la présence de cohortes gauloises en Judée, à l'époque évangélique. Nous avons déjà signalé le fait, qui remonte au temps des relations d'Hérode avec la fameuse Cléopâtre. Ces enfants de la Gaule à la solde du roi des Juifs; ces compatriotes de Vercingétorix, transportés à Jérusalem, entendirent les récits des Mages, ils furent témoins de l'agitation des Hébreux, à la nouvelle que l'Etoile du Messie avait paru en Orient; les cris déchirants des mères de Bethléem retentirent à leurs oreilles. Peut-être, quelques-uns d'entre eux virent, plus tard, les miracles que le divin fils de Marie semait sur ses pas. On ne saurait, du moins, révoquer en doute l'authenticité du fait attesté par Josèphe. La Gaule, à l'époque de la naissance de Jésus-

[1] Josep., *Antiq. jud.*, lib. XVII, cap x. Pour prévenir l'équivoque que pourrait faire naître le terme grec Γαλάτικον, et en déterminer le vrai sens, c'est-à-dire la *Gaule* et non la *Galatie*, il suffit de le comparer avec une autre expression de Josèphe, qui désigne la ville de Vienne, capitale des Allobroges, sous le titre de Πόλιν τῆς Γαλατίας. Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. XII.

Christ, n'était pas un nom inconnu des Juifs, et réciproquement, le nom de Jérusalem était familier aux guerriers de la Gaule et de la Germanie. Ces relations officielles entre les deux pays préparaient, pour l'ère apostolique, l'évangélisation de notre patrie. Quoi qu'il en soit, le cortége funèbre, se développant avec une pompe magnifique, s'arrêtait après chaque mille (huit stades). On brûlait de l'encens et des parfums autour de la litière royale, et pendant que les *Lamentatrices* pleuraient la mort du tyran, les chœurs de musiciens chantaient ses louanges. Ce fut au milieu de ces démonstrations d'un deuil mensonger, qu'Hérode fut déposé dans le tombeau qu'il s'était élevé lui-même.

L'Ange du retour. Avénement d'Archélaüs en Judée.

24. « Cependant, dit saint Matthieu, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, sur la terre d'Egypte. Lève-toi, lui dit-il, prends l'enfant et sa mère; et retourne au pays d'Israël, car ceux qui cherchaient l'enfant, pour le perdre, sont morts. — Joseph, se levant, prit l'enfant et sa mère, et retourna au pays d'Israël. Mais ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode, son père, il n'osa point s'y rendre. Averti en songe. il prit le chemin de la Galilée, et vint habiter la cité de Nazareth. Ainsi fut accomplie la parole des Prophètes : Le Christ sera appelé Nazaréen [1]. » Le récit évangélique, dans sa brièveté simple

[1] Matth., II, 19-23. La prophétie à laquelle saint Matthieu fait allusion ici va nous fournir une nouvelle preuve de l'authenticité du récit évangélique. Dans le verset d'Isaïe (chap. XI, 1), que la Vulgate a

et sans recherche, va s'encadrer, avec une admirable précision, dans le détail des événements politiques, racontés par l'historien Josèphe. L'appréhension soudaine qui envahit l'âme du patriarche, à son arrivée sur les frontières de Juda, n'était que trop justifiée par les troubles qui suivirent la mort d'Hérode. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, Archélaüs exploitant, en politique habile, une coutume nationale des Hébreux, donna au peuple le festin des funérailles, avec une somptuosité vraiment royale. Toute la ville de Jérusalem retentissait de cris d'allégresse; quand le jeune prince monta au Temple, et vint s'asseoir sur le trône d'or, qui lui avait été préparé, l'enthousiasme de la foule ne connut plus de bornes. Archélaüs prit la parole, et acheva, par la modestie affectée de son langage, la conquête de tous les cœurs. Il remercia la multitude de l'attachement dont elle lui donnait en ce moment la preuve. « J'ai lieu d'en être d'autant plus touché, dit-il, que le souvenir des actes rigoureux du roi, mon père, pouvait vous disposer moins favorablement à l'égard

traduit par cette phrase latine : *Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet*; le mot *flos* se lisait en hébreu *Netser*, qui était le nom même de Nazareth. (S. Hieronym., *Comment. in Is.*, cap. XI, 1.) Ce mot hébreu *Netser* (Nazaréen) est exactement celui qui fut inscrit sur le titre de la croix du Sauveur. Il est bien évident qu'un apocryphe, étranger à la langue hébraïque, et à l'interprétation des prophéties juives, concernant le Messie, n'aurait jamais pu imaginer un tel rapprochement entre le texte d'Isaïe et le fait de la résidence de Jésus-Christ à Nazareth.

de son fils. Désormais donc, vous pouvez compter sur toute ma reconnaissance. » Il ajouta, pourtant, qu'il ne prendrait point encore officiellement le titre de roi. « J'ai déjà refusé, disait-il, le diadème que l'armée voulait déposer sur mon front, à Jéricho. César a seul le pouvoir de m'accorder la couronne. Aussitôt que je l'aurai reçue de sa main, ma conduite vous prouvera à quel point vous m'êtes chers; tous mes efforts tendront à réparer les malheurs du règne précédent, et à vous assurer, dans l'avenir, la prospérité le bonheur et la paix. »

Une émeute au Temple de Jérusalem pendant les solennités pascales.

25. La foule prit à la lettre ce discours de joyeux avénement. Les uns demandèrent au jeune prince la diminution des tributs imposés par Hérode, et l'entière abolition de certains droits de péage et de douane, plus particulièrement vexatoires; d'autres réclamèrent la mise en liberté immédiate des prisonniers, qui languissaient dans les cachots du feu roi. Toutes ces faveurs furent accordées. Archélaüs avait besoin de la faveur populaire, comme d'un appoint qui déterminerait la ratification impériale. Il achetait, à Jérusalem, par des sacrifices sur lesquels il se promettait bien de revenir, le suffrage tout-puissant de Rome. Mais cette condescendance intéressée ne fit qu'enhardir les prétentions de ses nouveaux sujets. Les flammes du bûcher en dévorant naguère les illustres docteurs Judas de Sariphée et Matthias avec un nombre considérable de jeunes gens des premières familles, avaient allumé, dans tous les cœurs,

un ardent désir de vengeance. Bientôt les esprits s'exaltèrent. L'approche des fêtes de Pâques, et l'affluence des Juifs, accourus de tous les points du monde pour la solennité, ajoutaient à la gravité de la situation. Une députation vint prier Archélaüs de réparer l'injustice passée, et de mettre à mort les conseillers d'Hérode, que l'animadversion publique désignait comme les auteurs de la condamnation de Judas de Sariphée. Le jeune prince mit tout en œuvre pour calmer les factieux; il leur représenta qu'une telle mesure dépassait son pouvoir. Jusqu'à ce que César l'eût confirmé dans la possession du trône de Judée, il ne pouvait prendre la responsabilité d'une décision de cette importance. Plus tard, quand le sceptre serait affermi dans sa main, il promettait de pourvoir au jugement de cette affaire, avec toute la maturité et la prudence qu'elle exigeait. — Cette réponse fut accueillie par des clameurs séditieuses. Les Pharisiens, secrets instigateurs de l'émeute, avaient tout préparé pour un soulèvement. Les jours précédents, plusieurs d'entre eux n'avaient pas quitté les parvis sacrés, même la nuit, mendiant un morceau de pain au premier venu, pour ne pas interrompre leurs déclamations furibondes. Une foule immense était réunie dans le Temple; Archélaüs, effrayé, envoya un de ses officiers, à la tête d'une cohorte, pour réprimer l'insolence des factieux. Le peuple se rua sur les soldats, massacrant tous ceux qu'il put atteindre, et l'officier, couvert de blessures, dut prendre

la fuite, pour échapper à une mort certaine. Il fallait agir. Archélaüs fit cerner le Temple par son armée tout entière : la cavalerie avait ordre de tuer tous ceux qui chercheraient à sortir de l'intérieur des parvis, et de repousser tous ceux du dehors, qui manifesteraient l'intention d'y pénétrer, pour porter secours aux rebelles. Cette mesure changea en consternation la fureur des Juifs. A la vue des cavaliers, qui couraient se poster à chaque issue, la multitude s'élança en désordre pour les prévenir. Un assez grand nombre réussit à prendre la fuite, et trouva une retraite dans les montagnes voisines. Le reste fut impitoyablement égorgé. Trois mille cadavres jonchèrent les portiques du Temple. Ordre fut donné de cesser, pour cette année, la célébration des solennités pascales : les étrangers durent quitter sur-le-champ la Ville sainte, et le décret d'Archélaüs, notifiant cette décision, fut publié le soir même [1].

Retour de la sainte Famille à Nazareth.

26. Telle était la situation de Jérusalem, quand la sainte Famille, quittant le sol hospitalier de l'Egypte, arrivait aux frontières de Juda. On comprend, dès lors, pourquoi saint Joseph « craignit de pénétrer plus avant en ce pays [2]. » L'histoire profane, rapprochée du texte évangélique, forme à celui-ci un lumineux commentaire. Ce ne fut point parce que le nouveau roi Archélaüs était fils d'Hérode, que saint Joseph n'osa entrer sur son territoire. Antipas [3], tétrarque

[1] Joseph, *Antiq. jud.*, lib. XVII, cap. x et xii. — [2] Matth., ii, 22.
[3] Ce prince, nommé Hérode Antipas, pour le distinguer d'Hérode

de Galilée, était également fils d'Hérode, et Joseph ne craignit point pour cela de se fixer à Nazareth. « Ceux qui cherchaient l'enfant, pour le perdre, sont morts [1], » avait dit l'Ange. Ce message céleste rassurait complétement l'époux de Marie sur les intentions des nouveaux princes. Archélaüs et Antipas ne songeaient point, en effet, à recommencer les perquisitions sanglantes de Bethléem. Ces deux frères, secrètement rivaux, avaient une préoccupation unique, mais contradictoire. Archélaüs voulait faire confirmer, par la puissance impériale, le testament qui l'appelait au trône. Antipas, conseillé par Salomé, sa tante, espérait agir assez fortement à la cour d'Auguste, pour se faire substituer à son frère, comme roi de Jérusalem. Un testament antérieur d'Hérode lui en donnait le droit. Pour faire réussir ses prétentions, chaque compétiteur avait un égal besoin de ménager à son nom les faveurs de la popularité. Cette nécessité disposait pour le moment les deux jeunes princes à des actes de douceur et de clémence. Il avait fallu toute l'obstination des factieux, pour provoquer la répression qui venait d'ensanglanter le Temple de Jérusalem. Mais cet incident, qu'Archélaüs aurait voulu prévenir, et dont l'explosion imprévue était, pour ses desseins, un véritable contre-temps, créait pour la sainte Famille un danger réel. Les étrangers accourus pour la fête de

le Grand ou l'Iduméen, son père, est le même qui figure dans l'histoire de la Passion du Sauveur. — [1] Matth., II, 20.

Pâques, brusquement chassés et fuyant la Ville sainte, portèrent la nouvelle du massacre à toutes les frontières. On conçoit donc que saint Joseph, qui se dirigeait lui-même vers Jérusalem, dut partager l'appréhension générale. Des motifs particuliers de crainte naissaient encore pour lui du sentiment de sa responsabilité à l'égard du dépôt divin confié à sa garde. Longeant donc la côte maritime de la Palestine, les illustres voyageurs vinrent en Galilée, et la Vierge Marie revit sa demeure de Nazareth, dont l'humble toit eut la gloire d'abriter l'enfance et la jeunesse de l'Homme-Dieu.

§ VI. Réduction de la Judée en province Romaine.

Partage de la Palestine entre les fils d'Hérode par Auguste.

Cependant Archélaüs et Antipas, bientôt suivis de Philippe leur troisième frère, de Solomé leur tante et de toute la famille d'Hérode, s'embarquaient à Joppé, pour aller solliciter à la cour d'Auguste la décision de la succession en litige. Le véritable roi des Juifs et du monde, grandissait dans l'obscurité de Nazareth, alors que Rome se partageait entre les intrigues rivales des prétendants au trône de Jérusalem. Un épisode significatif se produisit, dans l'intervalle des délibérations. Auguste avait envoyé son intendant Sabinus en Judée, pour se saisir immédiatement des sommes considérables léguées à l'empereur par le vieil Hérode. Cette clause du testament était regardée comme inviolable, et son exécution n'admettait point de sursis,

tant « le domaine des Hérodes, » à l'époque de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, était une principauté suzeraine et indépendante ! La présence de Sabinus à Jérusalem et le caractère vexatoire de ses inquisitions fiscales révoltèrent toute la population. Sous prétexte de rechercher les trésors laissés par Hérode, il avait occupé militairement les principales forteresses du royaume. Une insurrection formidable éclata dans la Ville sainte, à la fête de la Pentecôte, et se propagea bientôt sur tous les points de la Judée. Le gouverneur romain de Syrie, le fameux Varus, dont les désastres en Germanie devaient, quelques années plus tard, arracher des larmes de désespoir à l'empereur, fut assez heureux en cette circonstance pour délivrer Sabinus assiégé dans le palais de Jérusalem, et éteindre la sédition dans tout le pays. Afin de donner une apparence de satisfaction aux mécontents, Varus autorisa les Juifs à députer cinquante de leurs principaux chefs à la cour d'Auguste. Ils supplièrent l'empereur d'annexer purement et simplement la Judée à la province romaine de Syrie, et de les débarrasser pour jamais de la dynastie d'Hérode. « La cruauté de ce prince, dirent-ils, a été telle, que si une bête féroce pouvait obtenir le gouvernement d'un peuple, elle n'agirait pas avec plus d'inhumanité. A la mort de ce monstre, ajoutèrent-ils, nous avions espéré d'Archélaüs, son fils, une conduite sage et modérée. Dans cette illusion, nous avons consenti à honorer d'un deuil public

les funérailles d'Hérode, et nous avions proclamé l'avénement du jeune prince. Il a répondu à notre attente, par le massacre de trois mille Hébreux, dans l'enceinte du Temple de Jérusalem [1]. » L'effet de cette protestation, appuyée par les huit mille Juifs fixés à Rome, ne fut pas aussi décisif qu'on aurait pu le croire. Auguste, après plusieurs jours de réflexions, donna à Archélaüs les provinces de Judée, de Samarie et d'Idumée, sous le titre d'ethnarque, avec promesse de lui accorder plus tard le nom de roi, s'il s'en montrait digne par sa modération et sa vertu. Antipas fut tétrarque de la Galilée et de la Pérée; Philippe, avec le même titre, reçut l'investiture de la Batanée, de la Trachonitide et de l'Auranite. Salomé fut confirmée dans la possession des villes que lui avait léguées son frère. Le dernier testament d'Hérode se trouvait ainsi ratifié, sauf la modification importante qui supprimait provisoirement le titre de Roi des Juifs, et l'annexion des villes de Gaza, Hippo [2] et Gadara, à la province romaine de Syrie [3].

Déposition d'Archélaüs par Auguste. Réduction de la Judée en province romaine.

28. L'extinction du titre de roi et la promesse conditionnelle de le rétablir en la personne de l'ethnarque de Jérusalem, si sa conduite l'en rendait digne, étaient à la fois un avertissement pour Archéalüs, et une habile concession faite aux Juifs. La politique romaine se montre ici fidèle à

[1] Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. XVII, cap. XII.

[2] A trente stades de Tibériade (Reland, *Palæst. illustr.* tom. II, pag. 821). — [3] Joseph., *Antiq. Heb.*, lib. XVII, cap. XII, XIII; *De Bell. Jud.*, lib. II, cap. VII, VIII et IX.

ses traditions constantes. Elle cherchait partout à semer la division entre les souverains et les peuples, humiliant les premiers sans trop exalter les seconds, dans le but de recueillir le fruit de l'irritation des uns et des souffrances des autres, en faisant désirer sa propre domination comme une délivrance. Archélaüs rentré dans ses Etats, ne comprit point ce que la situation avait de grave. Sa tyrannie s'exerça avec d'autant plus de rigueur que son ressentiment était plus profond. Le grand-prêtre Joazar, destitué sans motif, fut remplacé par Eléazar, fils de Simon. L'année suivante, nouvelle destitution, et Josué, fils de Sia, revêtait les insignes de la souveraine sacrificature, pour les remettre, quelques mois après, à l'ex-grand-prêtre Joazar. Le mécontentement des Juifs se traduisit d'abord par des murmures. Archélaüs y répondit par des cruautés. Toutefois, sentant la nécessité de se créer des alliances, il songeait à épouser la fille du roi de Cappadoce, Glaphyra, veuve une première fois du jeune prince Asmonéen Alexandre, fils de l'infortunée Mariamne, et une seconde fois du roi de Mauritanie, Juba. La loi mosaïque interdisait l'union du beau-frère avec la belle-sœur qui avait eu des enfants de son premier époux. Outre cette irrégularité, Archélaüs, pour contracter avec Glaphyra l'alliance qu'il méditait, dut répudier sa femme légitime, que ses vertus rendaient chère au peuple. Un an s'était à peine écoulé, depuis le nouveau mariage, que Glaphyra mourait subitement. Les

Juifs virent dans cet événement une punition divine. Archélaüs, exaspéré, donna dès lors un libre cours à ses vengeances. La nation tout entière se plaignit de sa tyrannie au tribunal de César. Dion Cassius ajoute au récit de Josèphe cette particularité, que les deux tétrarques, Antipas et Philippe, se joignirent aux députés hébreux, pour accuser leur frère. Quoi qu'il en soit, Auguste prononça la déposition d'Archélaüs. La Judée, la Samarie, et l'Idumée furent déclarées provinces romaines, et administrées par un procurateur qui relevait du gouvernement de Syrie. Le malheureux Archélaüs fut exilé à Vienne, capitale des Allobroges, dans les Gaules, et y finit misérablement sa vie. (An 10 de J.-C.)

Recensement définitif de la Judée par Quirinius.

29. Quirinius, homme consulaire, précepteur des deux jeunes princes Caïus et Lucius César, fut chargé par Auguste de recueillir, au profit de la couronne impériale, les domaines d'Archélaüs. Le dénombrement, commencé dix années plus tôt, se termina, cette fois, sans grande difficulté. Le sentiment de la nationalité juive s'était tellement effacé dans les esprits, sous l'influence de la tyrannie étrangère, que la domination romaine était acceptée, avant même son établissement officiel. Le mot qui retentira au prétoire de Pilate, la profession de foi politique des Hébreux : *Non habemus regem nisi Cæsarem !* était dans tous les cœurs, au moment où Archélaüs quittait, pour la dernière fois, le palais Antonia. Vainement, le docteur phari-

sien Sadoc mit en avant un chef de parti, Judas le Gaulanite, pour réagir, au nom du principe mosaïque, sur l'esprit de la multitude. Leurs efforts soulevèrent d'abord quelques troubles partiels. A l'aide de la devise : « Jéhovah est notre seul Roi, » ils réussirent à rassembler sous leur drapeau des bandes séditieuses, habituées à vivre de brigandage et de rapines. Mais le grand-prêtre Joazar et la partie intelligente de la nation se tinrent en dehors du mouvement. Joazar, en particulier, prêchait hautement la soumission au nouveau pouvoir. Il se compromit, en cette circonstance, à tel point, que le gouverneur romain, Quirinius, crut devoir le sacrifier plus tard à l'animadversion populaire. Quand le calme fut rétabli, et que la faction de Judas le Gaulanite fut réduite à une secte inoffensive, la grande sacrificature passa aux mains du pontife Anne, beau-père de Caïphe. Nous retrouverons ces deux figures sacerdotales à l'époque de la Passion de Jésus-Christ.

§ VII. Jésus au milieu des Docteurs.

L'enfant Jésus perdu et retrouvé. L'éducation de Jésus selon les rationalistes.

30. « Or, dit l'Evangile, l'Enfant croissait et se fortifiait, dans la plénitude de la sagesse ; et la grâce de Dieu était en lui. Ses parents allaient, chaque année, à Jérusalem, pour la fête de Pâques. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils montèrent [1] à la Ville sainte, selon leur coutume. Au

[1] Il serait impossible d'insister sur toutes les expressions de l'Evangile qui emportent avec elle un preuve d'authenticité. De Nazareth à

retour, après que les jours de la solennité se furent accomplis, l'enfant Jésus resta à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point. Dans la pensée qu'il était avec quelques-uns de leurs compagnons de voyage, ils marchèrent toute une journée, et le soir, ils s'informèrent de lui parmi leurs proches et leurs connaissances. Ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Or, il arriva que le troisième jour, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient admiraient la sagesse de ses réponses. Pleins d'admiration à cette vue, ses parents s'approchèrent, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? Voici que votre père et moi, dans la désolation, nous étions à votre recherche ! — Pourquoi me cherchiez-vous ? répondit-il. Ne saviez-vous pas qu'il me faut occuper du service de mon Père ? — Ils ne comprirent point le sens de cette réponse. Descendant avec eux, il revint à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère conservait toutes ces paroles dans son cœur. Or, Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les

Jérusalem, en s'en tenant à la donnée géographique seule, un auteur, auquel manquerait la connaissance pratique des lieux, n'aurait pu se servir de l'expression *monter*. En effet, Nazareth se trouve à la hauteur du lac de Tibériade, que le Jourdain traverse pour descendre, suivant une ligne parallèle à la direction de Jérusalem. Le terme dont se sert l'Evangéliste était l'expression consacrée chez les Hébreux ; la hauteur du plateau sur lequel est bâtie la Ville sainte l'explique suffisamment, et tous les pèlerins en ont vérifié la justesse.

hommes[1]. » Tels sont les seuls détails que l'Evangile nous ait transmis sur la divine enfance et toute la jeunesse du Verbe fait chair. Suppléant au silence du texte sacré, le rationalisme ose inventer tout un chapitre, intitulé « Education de Jésus, » avec des assertions comme celles-ci : « Il apprit à lire et à écrire, sans doute selon la méthode de l'Orient, consistant à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète en cadence, avec ses petits camarades, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur [2]. » Pour appuyer cette gratuite supposition, on jette au bas de la page une note ainsi conçue : « Jean, VIII, 6, » et le lecteur admire comment nul n'avait su, jusqu'ici, trouver, dans l'Evangile de saint Jean, la preuve que Jésus avait appris à lire et à écrire, comme tous les autres enfants. Or, au chapitre VIII, verset 6, de son Evangile, saint Jean raconte le touchant épisode de la femme adultère. Les Pharisiens amènent cette malheureuse aux pieds du Sauveur : « Maître, disent-ils, cette femme est coupable. La loi de Moïse nous ordonne de la lapider, quel est votre avis ? Ils parlaient ainsi dans l'espoir de surprendre, sur les lèvres de Jésus, un mot qui pût servir de base à une accusation. Mais Jésus, incliné vers le sol, traçait, du bout du doigt, des caractères sur le pavé du Temple. » Voilà le texte de saint Jean qui prouve que Jésus apprit à lire et à écrire ! On n'a jamais, au nom de la science, poussé plus loin le mépris de soi-même, du public

[1] Luc, II, 40-52. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 30.

et de la vérité. La page précédente de saint Jean offrait ce verset significatif : « Les Juifs demeuraient dans l'étonnement, en écoutant la doctrine de Jésus, et ils se disaient : Comment sait-il les lettres, lui qui ne les a jamais apprises[1]? » Qui donc le nouvel exégète espérait-il tromper, par un procédé aussi dérisoire? Nous ne prendrons pas la peine de relever chacune de ses erreurs volontaires. Quiconque aura la patience de confronter ses assertions avec le texte de l'Evangile partagera bientôt le sentiment de profonde pitié que nous inspire l'œuvre nouvelle. On ne discute pas sérieusement de pareilles fantaisies. Nous voulons toutefois appeler ici l'attention sur un autre ordre d'idées, emprunté, par les rationalistes et les protestants de nos jours, à l'hérésie surannée d'Helvidius.

Prétendus frères et sœurs de Jésus.

31. Il s'agit d'un point capital dans l'histoire Evangélique, d'un dogme catholique par excellence, enseigné, cru et glorifié par la tradition de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Eglise Grecque et Latine, depuis saint Clément, successeur de saint Pierre, jusqu'au souverain Pontife Pie IX, glorieusement assis sur la chaire apostolique. C'est contre la virginité de Marie que le protestantisme actuel dirige ses attaques. La propagande hostile paraît s'être concentrée avec acharnement sur ce sujet particulier. Il importe donc de le mettre dans tout son jour. « La famille, qu'elle provînt d'un ou de plusieurs mariages, était, dit-on,

[1] Joan., VII, 15.

assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. Tous sont restés obscurs; car il paraît que les quatre personnages, qui sont donnés comme ses frères, et parmi lesquels un, au moins, Jacques, est arrivé à une grande importance dans les premières années du développement du Christianisme, étaient ses cousins-germains. Marie, en effet, avait une sœur nommée aussi Marie, qui épousa un certain Alphée ou Cléophas (ces deux noms paraissent désigner une seule et même personne), et fut mère de plusieurs fils, qui jouèrent un rôle considérable parmi les premiers disciples de Jésus. Ces cousins-germains, qui adhérèrent au jeune Maître, pendant que ses vrais frères lui faisaient de l'opposition, prirent le titre de frères du Seigneur. Les vrais frères de Jésus n'eurent d'importance, ainsi que leur mère, qu'après sa mort. Même alors, ils ne paraissent pas avoir égalé en considération leurs cousins, dont la conversion avait été plus spontanée, et dont le caractère paraît avoir eu plus d'originalité. Leur nom était inconnu, à tel point que quand l'Evangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'énumération des frères selon la nature, ce sont les noms des fils de Cléophas qui se présentent à lui tout d'abord. Ses sœurs se marièrent à Nazareth[1]. »

Impossibilité d'introduire dans le récit

32. Voilà, dans sa forme contradictoire, et presque inintelligible à une première lecture, l'objection renouvelée

[1] *Vie de Jésus*, pag. 23-25.

évangélique les prétendus frères et sœurs de Jésus.

d'Helvidius par le rationalisme moderne. Avant de l'examiner plus attentivement, prenons-en l'idée générale, savoir, que Jésus avait des frères et des sœurs utérins, en assez grand nombre, et assayons de rapprocher cette donnée du récit Evangélique. Joseph et Marie s'étaient réfugiés en Egypte, pour soustraire Jésus aux poursuites d'Hérode. Ils ont dû y demeurer assez longtemps. Saint Epiphane estimait à deux années la durée de cet exil. Des enfants sont-ils survenus dans l'intervalle ? Non. L'Evangile est formel. Quand le Messager céleste vient annoncer à Joseph la mort du tyran, la sainte Famille n'a pas augmenté ; les membres qui la composent sont les mêmes qu'à l'heure du départ de Bethléem. La parole de l'Ange, ordonnant le retour au pays d'Israël, offre une analogie complète avec celle qui avait déterminé la fuite en Egypte. « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte, » avait-il dit une première fois. « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et retourne au pays d'Israël, » dit-il pour la seconde fois. « Et Joseph se levant, prit l'enfant et sa mère et revint au pays d'Israël. » Evidemment, il n'y a place ici pour aucun autre enfant que Jésus. — Après le retour à Nazareth, neuf années s'écoulent jusqu'à l'épisode du voyage de Jérusalem, à la fête de Pâques. Si des frères et des sœurs utérins sont nés, dans ce laps de temps, nous devrons en découvrir la trace. La nature même de l'incident, raconté par l'Evangéliste avec tant de détails, se prête

admirablement à la recherche qui nous occupe. « L'enfant croissait et se fortifiait dans la plénitude de la sagesse, la grâce de Dieu était en lui. » Ainsi débute le récit de saint Luc. Aucune mention de frères ni de sœurs puînés, sur lesquels se fût exercé le charme de cette divine enfance. Jésus, au premier plan ; Marie et Joseph, concentrant toute leur sollicitude, leur adoration et leur amour sur ce trésor de bénédictions et de grâces ; la trinité terrestre de Bethléem, de l'exil en Egypte et du retour dans la patrie, voilà le tableau Evangélique de la sainte Famille, se préparant à quitter Nazareth, pour aller célébrer la solennité pascale dans la Ville sainte. Le voyage n'a rien d'insolite. Depuis l'année où la fête de Pâques avait été ensanglantée par le meurtre des trois mille victimes d'Archélaüs, Joseph et Marie s'étaient conformés aux prescriptions de la loi mosaïque. Il est probable que Jésus les avait déjà accompagnés précédemment. En tout cas, si Marie avait eu de jeunes enfants, qui eussent exigé ses soins maternels, il y aurait eu pour elle impossibilité d'accomplir ce pieux pèlerinage. De plus, dans l'hypothèse rationaliste, les fréquentes naissances que l'on est forcé d'admettre, pour constituer une nombreuse famille, devaient créer un obstacle permanent. Cependant l'Evangéliste atteste que « tous les ans » *omnes annos*, « le père et la mère de Jésus allaient célébrer la Pâque à Jérusalem. » Qu'on veuille réfléchir à la valeur de cette parole : *omnes annos*, appliquée, sans

exception, à un intervalle de neuf années, et l'on comprendra toute la valeur de notre raisonnement. Ce n'est pas tout. L'Enfant Jésus reste à Jérusalem, alors que ses parents reviennent à Nazareth, après la solennité pascale. Cette séparation s'accomplit, sans éveiller, le moins du monde, l'inquiétude de Joseph et de Marie; les groupes des pèlerins se divisaient, pour le voyage, en deux chœurs, d'hommes et de femmes, qui marchaient, précédés des enfants, et chantant les Psaumes de David. La première journée de chemin s'accomplit donc, dans une sécurité parfaite ; Joseph et Marie croyaient que Jésus était avec leurs autres compagnons de voyage; *In comitatu*, dit saint Luc. Mais, si Jésus avait eu des frères et des sœurs, il est évident que ses parents auraient pensé qu'il était avec eux. Lorsqu'à l'heure du campement du soir, Joseph et Marie s'enquièrent de Jésus, ce n'est point à ses frères ni à ses sœurs qu'ils le demandent, c'est à « leur parenté et à leurs connaissances. » *Requirebant eum inter cognatos et notos*. En pareil cas, leur première interrogation aurait dû être adressée aux puînés de la famille. Marie leur aurait demandé : Où est votre frère? Où l'avez-vous laissé? A quel instant s'est-il séparé de vous? — Toutes les mères eussent trouvé cela, dans leur propre cœur. Jésus n'avait donc ni frères, ni sœurs, auxquels on pût s'adresser, pour en avoir des nouvelles. Et, ici, qu'on pèse chaque détail du récit Evangélique. Ou les prétendus frères et sœurs de

Jésus étaient du voyage, ou ils étaient restés à Nazareth. Dans l'une et l'autre hypothèse, la conduite de Marie et de Joseph, telle que l'Evangile nous la fait connaître, serait inexplicable. S'ils sont restés à Nazareth, qui aura pris soin d'eux, dans l'humble demeure du charpentier? S'ils sont restés à Nazareth, le cœur de leurs parents a besoin de les revoir. La perte de Jésus aura pour effet de séparer momentanément les deux époux; l'un retournera à Jérusalem, chercher l'aîné de la famille, pendant que l'autre, plein d'anxiété, courra embrasser ses autres enfants. Est-ce ainsi que Joseph et Marie agissent dans l'Evangile? Non. Jésus ne se retrouve point, parmi les parents et les amis de la famille, au campement du soir. Tout est perdu, pour Marie et Joseph. Aucune autre affection n'entrave leur démarche. Sans recommander à personne de prétendus enfants, qui n'existent pas, sans les ramener non plus avec eux, s'ils eussent été du voyage, Marie et Joseph reprennent la route de Jérusalem. Ils arrivent, ils retrouvent Jésus dans les parvis du Temple, assis parmi les disciples des Docteurs, interrogeant ces derniers et répondant à leurs interrogations, avec une prudence et une sagesse qui étonnent les assistants. Mais Joseph et Marie sont seuls; ils n'ont pas d'autres enfants avez eux. La mère, éplorée, ne dit point à Jésus : Voici que votre père, vos frères et moi, tout désolés, nous vous cherchions. Jésus n'a point de frères ni de sœurs. Marie retrouve tout, en retrouvant ce

fils unique et premier-né. Quand il revient à Nazareth, Jésus y est seul, soumis à ses parents; il remplit seul le cœur de Marie, qui conserve toutes ses paroles, dans une méditation céleste. Seul, comme fils, Jésus est aux côtés de sa mère, dans le festin des noces de Cana. Marie, à son tour, sera seule aux pieds de la croix, où expirera Jésus. Aucun autre enfant ne restera, pour consoler la Mère de douleur. Ah! si Marie avait eu des fils ou des filles, est-ce que Jésus mourant lui eût dit, en indiquant saint Jean : « Voilà votre fils! » et à saint Jean, en désignant Marie : « Voilà votre Mère! » On peut lacérer toutes les pages de l'Evangile; on peut souiller de blasphèmes chacune des paroles de ce Livre divin; mais on ne parviendra jamais à introduire, dans la trame de son récit, un autre fils, né de la Vierge Marie, que le divin Enfant de Bethléem.

Les frères de Jésus, nommés dans l'Evangile, étaient-ils les fils de Marie?

33. Cependant, nous entendrons plus tard les multitudes groupées autour du Sauveur, dans l'étonnement des miracles qu'il opère et de la doctrine qui sort de ses lèvres, s'écrier : « Quoi! n'est-ce pas là cet artisan, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon[1]? » L'exclamation rapportée par saint Marc, se retrouve dans les mêmes termes, sous la plume de saint Matthieu. « N'est-il point le fils d'un artisan? Est-ce que sa mère ne s'appelle point Marie? Jacques, Joseph, Simon et Jude ne sont-ils point ses frères? N'avons-nous pas ses sœurs au

[1] Marc, VI, 3.

milieu de nous [1] ? » En une autre circonstance, Jésus enseignait le peuple dans une maison de Capharnaüm. On vint lui dire : « Votre mère et vos frères sont à la porte et viennent vous chercher. — Quelle est ma mère et qui sont mes frères ? répondit-il. Et étendant la main vers ses disciples, il reprit : Voilà ma mère et mes frères ! Car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère [2]. » Enfin, saint Jean ajoute que : « Les frères de Jésus ne croyaient point en lui [3]. » Ces textes sont formels, disent les protestants de nos jours, qui les reproduisent avec affectation, dans des milliers de pamphlets, destinés à la propagande populaire. Ne voyez-vous pas, ajoutent-ils, que puisque Jacques, Joseph, Simon et Jude sont nommés, par l'Evangéliste, frères de Jésus, la virginité perpétuelle de Marie est une invention de l'idolâtrie catholique ? Voilà l'objection dans toute sa force. Elle ne prouve cependant qu'une chose, la décadence, au sein du protestantisme actuel, de la science scripturaire. Autrefois, Calvin s'exprimait ainsi : « Nous avons déjà dit, en un autre lieu, que selon la coutume des Hébreux, on appelle frères, tous parents. Et pourtant Helvidius s'est montré par trop ignorant de dire que Marie a eu plusieurs fils, parce qu'il est en quelques endroits fait mention des frères du Christ [4]. » Grotius désa-

[1] Matth., XIII, 55-56. — [2] Matth., XII, 47-50. — [3] Joan., VII, 5. — [4] Calvin, *Comment sur l'Harmonie évangél.*, pag. 285.

vouerait, de même, les modernes interprètes : « Ceux que l'Evangile appelle frères du Christ, dit-il, étaient ses cousins. Cette locution familière aux Hébreux, était en usage chez les Grecs et chez les Romains eux-mêmes . » Certes on peut regretter que les protestants soient aujourd'hui moins familiarisés avec l'étude des Livres saints, que ne l'étaient Calvin et Grotius leurs ancêtres. Mais c'est leur affaire. Ce qu'il importe de dire, c'est que l'Eglise a lu, depuis deux mille ans, l'Evangile tel que nous le lisons encore. Quiconque voudra l'ouvrir y trouvera, en termes clairs et précis, que « Marie, mère de Jacques et de Joseph, épouse de Cléophas, était sœur de la mère de Jésus[2]. » Ce sont les paroles mêmes de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Jean. Voilà donc déjà deux des prétendus frères de Jésus-Christ, qui ont pour père Cléophas, et pour mère la sœur de la sainte Vierge. Restent Jude et Simon. Or saint Jude, au verset 1er de son Epître Catholique, se nomme lui-même : « Frère de Jacques[3]. » Il avait donc pour père Cléophas et pour mère la sœur de la sainte Vierge. Enfin Simon, le second évêque de Jérusalem, succéda, dit Eusèbe, à son frère saint Jacques sur ce siége épiscopal[4]. Si vous êtes tenté de contester la valeur du témoignage d'Eusèbe, en cette circonstance, cet historien prendra lui-

[1] Grotius, *Annot. in Matth.*, pag. 145. — [2] Joan., XIX, 25; Matth., XXVII, 56; Marc, XV, 40. — [3] Jud., *Epist. catholic.*, I. — [4] Euseb., *Histor. eccles.*, lib. VII, cap. II.

même la précaution de vous avertir qu'Hégésippe, contemporain de Simon, et Juif de naissance, a écrit cette particularité, et que c'est à ce témoin oculaire qu'il l'emprunte.

Sens du mot *frère* dans le style hébraïque.

34. Il est donc incontestable que Jacques, Joseph, Jude et Simon, énumérés dans les passages de saint Matthieu et de saint Marc cités plus haut, n'étaient pas les frères du Sauveur, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot ; mais qu'ils étaient seulement ses cousins-germains. La critique rationaliste le reconnaît elle-même. « Il paraît, dit-elle, que les quatre personnages qui se sont donnés comme les frères de Jésus, et parmi lesquels un, au moins, Jacques, est arrivé à une grande importance, dans les premières années du développement du Christianisme, étaient ses cousins-germains [1]. » Cet aveu nous dispense d'insister davantage. Chez les Hébreux le mot « frère » (*Akh*) avait deux significations, l'une générale, et indiquant simplement la parenté à tous ses degrés, tels que ceux de cousin, oncle, neveu, etc. ; l'autre, étroite et précise, identique à notre sens actuel. Loth était le neveu d'Abraham ; ce qui n'empêche pas l'Ecrivain sacré de dire : « Abraham ayant appris la captivité de Loth, son frère, arma ses serviteurs pour le délivrer, et il ramena Loth, son frère, avec toutes ses richesses [2]. » Laban était l'oncle de Jacob, et pourtant il parle ainsi à son neveu : « Sera-t-il dit que parce que tu es mon frère, tu me serviras gratuitement [3] ? » Le jeune

[1] *Vie de Jésus*, pag. 23, 24. — [2] *Genes.*, XIV, 14-16. — [3] *Ibid.*, XXXI, 15.

Tobie et son épouse Sara étaient cousins à un degré fort éloigné, et pourtant Tobie l'appelle sa sœur[1]. Ce sont là des habitudes de langage connues de tous ceux qui ont étudié l'antiquité sacrée et profane ; car on trouve des formules absolument identiques chez tous les auteurs grecs et latins. Il serait temps que le protestantisme revînt à un peu plus de science ou à un peu moins de mauvaise foi.

Les frères obscurs de Jésus.

35. Quant à l'imagination que le moderne rationalisme déploie, pour donner à Marie des fils et des filles, restés obscurs, et « dont la considération ne paraît pas avoir égalé celle de leurs cousins[2], » c'est là un de ces rêves que rien ne justifie et dont on ne peut suivre l'essor. Le miracle par lequel le nom de ces inconnus se trouve remplacé « dans la bouche des gens de Nazareth par les noms des fils de Cléophas[3], » restera inexplicable, pour toutes les commissions de savants qui voudront prendre la peine de l'examiner. Dans cette excursion au pays des chimères, un seul point est accessible à une discussion quelconque. « Les sœurs de Jésus, dit-on, se marièrent à Nazareth[4]. » Voilà du moins une affirmation qui a un corps : on peut la saisir et la toucher, d'autant mieux que l'exégète l'appuie d'une note ainsi conçue : « Marc, VI. 3. » Nous ouvrons l'Evangile, pour y chercher l'explication alléguée, et nous lisons les paroles suivantes, qui ne font allusion, ni de près ni de loin, à un mariage : « N'est-ce pas, disaient les Juifs, cet

[1] Tob., VIII, 9. — [2] *Vie de Jésus*, loc. cit, — [3] *Ibid.*, pag. 25. — [4] *Ibid.*

artisan, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon? Ses sœurs ne sont-elles pas ici avec nous? Et ils se scandalisaient à son sujet[1]. » Pour trouver l'indication d'un mariage, dans ce texte, il faut une largeur d'interprétation qui déconcerte toutes les lois ordinaires de la logique et du sens commun. Mais peut-être le rationalisme dispose-t-il d'une dialectique extrà-naturelle?

[1] Marc, VI, 3.

CHAPITRE IV.

PRÉPARATION A L'APOSTOLAT.

SOMMAIRE.

§ I. DIX-HUIT ANNÉES D'OBSCURITÉ A NAZARETH.

1. Vie cachée de Jésus-Christ. Fécondité divine de cette inaction apparente. — 2. Succession des gouverneurs romains à Jérusalem. Mort d'Auguste. L'empereur Tibère. Anne et Caïphe. Ponce Pilate. — 3. Mort de saint Joseph.

§ II. PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

4. Le Précurseur. — 5. Authenticité du récit Evangélique. Synchronisme. — 6. Discours de saint Jean-Baptiste. — 7. Députation des Pharisiens de Jérusalem à saint Jean-Baptiste. Jésus reçoit le baptême, dans les eaux du Jourdain. — 8. Témoignages de l'histoire profane relatifs à saint Jean-Baptiste.

§ III. JEUNE ET TENTATION.

9. Récit évangélique de la Tentation de Jésus-Christ au désert. — 10. Le Jeûne de Jésus-Christ. — 11. Prétendue réhabilitation de Satan, par le rationalisme moderne. — 12. Véritable caractère de la Tentation de Jésus. L'homme ne vit pas seulement de pain. — 13. Parallélisme de la Tentation de Jésus-Christ avec celle de l'Eden.

§ IV. PREMIÈRE VOCATION DES APOTRES.

14. André, Jean, fils de Zébédée, et Simon, fils de Jonas, voient pour la première fois Jésus-Christ. — 15. Les pêcheurs futurs Apôtres. — 16. Philippe et Nathanaël. — 17. Caractères miraculeux de la vocation de Nathanaël.

§ V. LES NOCES DE CANA.

18. Récit évangélique des Noces de Cana. — 19. Intervention de Marie dans la première manifestation de la divinité de Jésus. — 20. L'*Architriclinus*. — 21. Saisissant caractère du miracle de Cana. — 22. Sens divin du miracle.

§ I. Dix-huit années d'obscurité à Nazareth.

Vie cachée de Jésus. Fécondité divine de cette inaction.

1. Depuis l'incident du voyage à Jérusalem jusqu'à la manifestation de Jésus-Christ, dix-huit années s'écoulent, dans le silence et l'obscurité de Nazareth. Un mot résume toute l'œuvre divine durant cet intervalle : « Il leur était soumis. » Cette inaction paraît longue à nos impatiences humaines. Trois ans de vie publique suffiront au Verbe incarné pour fonder l'édifice immortel de l'Eglise; pour arracher le monde à la tyrannie de Satan, et renouveler la face de la terre. Mais il passera dix-huit années à nous apprendre, par son exemple, la pratique et l'amour de L'humilité et de la soumission. Que si, repliés sur nous-mêmes et sondant l'abîme de nos misères, nous voulons réfléchir à la grandeur d'une pareille œuvre, nous comprendrons bientôt que nulle activité, mise en regard de cette inaction apparente, ne pouvait être plus féconde. L'obscurité de Nazareth est le prolongement de l'humiliation de la crèche; la soumission dans la demeure du charpentier est le commentaire en action du chant des Anges : « Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Le Verbe descendant ici-bas ne venait point déplacer les conditions fondamentales d'existence de l'humanité déchue. Il ne venait pas supprimer la souffrance, le travail, les rapports hiérarchiques de dépendance et de supériorité, de richesse et

d'indigence, de pouvoir et de subordination ; il venait les embrasser, en sa personne, pour les diviniser. Dix-huit années de la vie de Jésus, qui sera à jamais l'exemplaire de toute vie, sont donc employées à nous apprendre ces grandes choses. Au monde, esclave de toutes les passions, le Verbe enseigne la passion divine de la souffrance, du travail obscur, de la soumission, dans un cœur parfait. La paix descend dans l'atelier, au fond des *ergastulum*, dans les cachots, dans les mines, partout où travaillera et souffrira généreusement une âme repentante, qui unit ses douleurs à celles de l'Homme-Dieu. Dans ces dix-huit années, Jésus crée le travail chrétien. « L'œuvre du Père céleste » appelle les ouvriers les plus obscurs, sollicite les plus humbles labeurs, élève, grandit, divinise tout ce qu'il y a de misérable et de dédaigné par les orgueils humains. C'est ainsi que nous pouvons comprendre et la réponse que Jésus, assis au milieu des docteurs, faisait à Marie, et l'étonnante condescendance avec laquelle il leur était soumis.

Succession des gouverneurs romains à Jérusalem. Mort d'Auguste. L'empereur Tibère. Anne et Caïphe. Ponce-Pilate.

2. Cependant les événements qui attirent les regards de la politique vulgaire et fixent l'attention des mortels, se développaient, suivant le cours ordinaire des choses humaines, autour de la solitude de Nazareth. Les gouverneurs romains se succédaient à Jérusalem, au gré de la volonté impériale. Coponius, le premier, après le recensement définitif de Quirinius, avait porté ce titre officiel. La résistance, provoquée par Judas le Gaulanite, s'était promp-

tement apaisée. Aucun incident fâcheux ne compromit la sécurité générale. Il faut pourtant noter ici un trait caractéristique de la haine invétérée des Samaritains, contre le Temple de Jérusalem. A la Pâque qui suivit celle du récit évangélique, quelques Samaritains s'introduisirent secrètement avec la foule des pèlerins, sous les portiques sacrés, qu'on avait coutume d'ouvrir à minuit, pour la solennité des Azymes. A la faveur de l'obscurité, ces étrangers semèrent les galeries d'os de morts, et parvinrent même à en jeter dans l'intérieur du Temple. Aux termes des prescriptions mosaïques, c'était une profanation qui entraînait l'impureté légale. L'historien Josèphe, en nous transmettant ce détail, confirme ainsi, à l'avance, la vérité du texte évangélique, qui nous montrera bientôt, vivante et obstinée, l'antipathie des Juifs et des Samaritains. Coponius fut remplacé, l'année suivante, par Ambibuchus, sous l'administration duquel mourut la sœur d'Hérode l'Iduméen, l'intrigante Salomé. Auguste venait d'associer à l'empire (an 16 de l'âge de J.-C., 12 de l'E. V.) son fils adoptif Tibère[1] : le monde romain allait s'incliner sous le despotisme capricieux et sanglant d'un monstre. Trois ans après, Annius Rufus était nommé gouverneur de Judée, et bientôt Auguste lui-même mourut, à l'âge de soixante-quinze ans

[1] Le fait de l'association de Tibère à l'empire, du vivant d'Auguste, est attesté par tous les historiens. Tacit., *Annal.* lib. I, cap. III. — Sueton., *Tiberii Vita,* cap. XX. — Velleius Patercul., lib. II, c. CXXI

(an 18 de l'âge de J.-C., 14 de l'E. V.). Un gouverneur nouveau, choisi par Tibère, fut envoyé à Jérusalem. C'était Valerius Gratus. Il apprit aux Juifs le joyeux avénement d'un tyran au trône du monde, et le tétrarque de Galilée, Hérode-Antipas, s'empressa de donner à l'ancienne Séphoris qu'il venait de rebâtir, le nom glorieux de Tibériade. Le lac de Génésareth, sur les bords duquel s'élevait la cité, prit lui-même le surnom imposé par une flatterie servile. Le tétrarque d'Iturée, Philippe, non moins jaloux de mériter les bonnes grâces impériales, dédiait aussi, en l'honneur de Tibère-César, la ville de Panéas, qu'il venait de reconstruire à la source du Jourdain, et la nommait Césarée de Philippe. L'histoire romaine envahissait ainsi la Judée, et la naïveté d'un rationaliste pouvait seule formuler cette étrange assertion: « Jésus n'eut aucune idée précise de la puissance romaine [1]. » Toute la Palestine, au temps de Notre-Seigneur, portait la livrée de Tibère. Un des premiers actes de Valerius Gratus à Jérusalem, avait été de dépouiller le pontife Anne de la souveraine sacrificature, pour en investir un prêtre obscur, Ismaël, fils de Fabi. Quelques mois après, cet Ismaël était replongé dans l'oubli, par la main qui venait de l'en sortir. Eléazar, fils du grand-prêtre Anne, revêtait les insignes sacrés d'Aaron, et les remettait, l'année suivante, à Simon, fils de Kamith. Josèphe enregistre tous ces changements, sans les accom-

[1] *Vie de Jésus*, pag. 38.

pagner d'un seul motif, comme historien, ni d'une seule plainte, comme Juif. Le motif, était sans doute l'avarice des gouverneurs, qui mettaient à l'encan cette dignité sacrée. La plainte eût été superflue; le Pontificat suprême était, dans son institution, une charge héréditaire; mais les Juifs avaient-ils désormais le pouvoir de revendiquer un seul de leurs priviléges? Valerius Gratus exerça onze ans, sous le nom de Tibère, son autorité despotique à Jérusalem. Quand il reçut ses lettres de rappel, il voulut encore une fois bénéficier de la vente du Souverain Pontificat, et le conféra à Caïphe, gendre de l'ex-grand-prêtre Anne. Le successeur de Gratus fut Ponce-Pilate (an 30 de l'âge de J.-C., 26 de l'E. V.).

Mort de saint Joseph.

3. L'histoire profane amène ainsi, sur le théâtre de la Judée, les futurs coupables d'un déicide. A cette époque, saint Joseph, le virginal époux de Marie, le père nourricier de Jésus, l'humble charpentier de Nazareth, avait terminé sa vie mortelle. Comme le patriarche, dont il portait le nom, il avait distribué le pain au véritable Israël[1], à l'enfant de Bethléem, assez puissant pour lutter, au nom de l'humanité déchue, contre la justice de Dieu. L'Egypte l'avait vu, comme autrefois son ancêtre, prêter l'appui de son bras au véritable roi du monde. Jadis le fils de Jacob était mort sur la terre étrangère, saint Joseph meurt de même au seuil de l'histoire évangélique, avant que la ré-

[1] Israël signifie : *Fort contre Dieu.*

demption du monde soit consommée. Moïse, en quittant l'Egypte, à la tête des Hébreux rendus à la liberté, emporta pieusement la dépouille de l'ancien ministre du Pharaon; Josué la déposa sur le sol de la Terre Promise. Ainsi Jésus-Christ, vainqueur de la mort, introduisit, dans le royaume de son Père céleste, l'âme sainte et bien-aimée de celui qui fut son père d'adoption sur la terre; et la vice-royauté que le fils de Jacob exerça en Egypte, saint Joseph l'exercera dans les cieux, à côté du trône de Marie, partageant, dans une proportion relative, la toute-puissance suppliante de la Vierge-Mère. Saint Joseph est le lien qui unit le monde patriarcal, et le Testament Ancien avec le monde chrétien et le Testament Nouveau. L'Evangile, sans nous apprendre l'époque précise de sa mort, nous indique suffisamment qu'elle avait précédé les années de la vie publique du Sauveur. Si l'on en voulait une preuve décisive, nous la trouverions dans les paroles mêmes des Juifs, qui énumèrent toute la parenté de Jésus. « Nous avons, disent-ils, au milieu de nous, sa mère, ses frères et ses sœurs. » Evidemment, si Joseph eût encore été vivant, à cette époque, il n'eût point été omis dans cette énumération. Sa mémoire seule est rappelée. Les Juifs étonnés des merveilles de l'Homme-Dieu, expriment toute leur surprise de les voir opérées par celui qu'ils nomment : « Le fils de Joseph l'artisan. » Glorieux surnom de l'époux de la Vierge Marie! Joseph fut en effet l'artisan, dans une certaine mesure, du

salut du monde. Il coopéra, avec une admirable docilité, à l'œuvre de la Rédemption. Le Père céleste lui transmettait ses ordres, par la voix des Anges, et l'humble charpentier, héritier sous Hérode des droits méconnus de David, eut la gloire de représenter le Père, dans la trinité terrestre de la Sainte Famille. Quand il mourut, dans les bras de Jésus et de sa mère, et qu'il eut été réuni à ses aïeux, la période d'obscurité et de silence du Verbe incarné se terminait. L'œuvre de Joseph était accomplie; il avait fidèlement gardé les deux dépôts confiés à sa tendresse vigilante : l'enfance du Fils de Dieu et la virginité de Marie[1]. L'œuvre publique de Jésus-Christ allait commencer, et déjà le précurseur Jean-Baptiste, nouvel Elie, préparait la voie au Rédempteur du monde.

§ II. Prédication de saint Jean-Baptiste.

4. « L'an quinzième de l'empire de Tibère-César, dit saint Luc, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, Lysanias, tétrarque de l'Abilène, sous les Princes des Prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Il parcourut toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés ; ainsi Le Précurseur.

[1] Voir, pour tout ce qui a rapport au culte de saint Joseph, les *Acta Sanctorum*, 19 mars.

qu'il est écrit au Livre d'Isaïe, le prophète : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la route du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux seront redressés, les rudes chemins seront des voies unies, et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu [1]. » — « C'est ici, dit saint Marc, le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Isaïe, le prophète, avait écrit : Voici que j'envoie mon Ange devant vous, pour vous préparer la route. Ce précurseur fut Jean, qui baptisait au désert, prêchant le baptême de la pénitence, pour la rémission des péchés. Le peuple accourait à lui de toute la Judée, les habitants de Jérusalem y vinrent tous, et recevaient de lui le baptême, dans les flots du Jourdain, en faisant la confession de leurs fautes. Or Jean portait un vêtement de poil de chameau, attaché sur ses reins par une ceinture de cuir ; il se nourrissait de miel sauvage et des sauterelles du désert. Il disait : Un plus puissant que moi va venir ; je ne suis pas digne, en m'inclinant à ses pieds, de dénouer les cordons de sa chaussure ; je vous baptise dans l'eau, mais celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint [2]. » — Les deux autres Evangélistes tiennent le même langage. C'est par l'imposante figure de Jean-Baptiste que s'ouvre l'ère de la Rédemption du monde.

Authenticité

5. La date est solennellement marquée ; les détails tran-

[1] Luc, III, 1-6. — [2] Marc, I, 1-8 ; Matth., III, 1-4 ; Joan., I.

du récit évangélique. Synchronisme.

chent avec tous les incidents d'une histoire vulgaire. Jamais auparavant, jamais depuis, un fait analogue ne s'est produit. Ici, l'invention est impossible. En dehors de la Judée, trouvez un écrivain qui imagine un personnage légendaire, se nourrissant de sauterelles ! Que n'ont pas dit les incrédules du XVIIIe siècle sur ce genre d'alimentation, inouï dans nos habitudes et dans nos climats septentrionaux ? L'observation et l'étude nous font sourire, aujourd'hui, des inepties voltairiennes à ce sujet. Sur les marchés des villes arabes, on apporte encore maintenant de ces sauterelles, que l'on fait bouillir, comme des écrevisses, ou simplement rôtir au feu. Elles atteignent parfois une longueur de douze à quinze centimètres. Lorsqu'elles s'abattent, par troupes, avec la rosée du matin, sur les campagnes, il est facile d'en recueillir une ample moisson. Les historiens profanes nous ont parlé des populations acridophages[1]. Moïse, dans le *Lévitique,* distingue quatre espèces d'insectes : l'attelabe, l'attace, l'ophiomaque et la sauterelle proprement dite, dont il permet l'usage, comme aliment, à la nation juive[2]. Plus ces particularités s'éloignent de nos mœurs, plus elles témoignent de l'authenticité de l'évangile. Les indications chronologiques de saint Luc ont le même caractère. Après ce que nous avons dit plus haut des perpétuelles vicissitudes du Souverain Pontificat,

[1] Mangeurs de sauterelles ; des deux mots grecs : Ἄκριδες (sauterelles), Φάγειν (manger). — [2] *Levit.*, XI, 22.

à Jérusalem, on comprend qu'il fallait être profondément versé dans l'histoire judaïque, pour enregistrer aussi nettement les noms d'Anne et de Caïphe, comme Princes des Prêtres, à l'époque de la prédication de Jean-Baptiste. La simultanéité de deux Pontifes était contraire à la législation de Moïse. Un auteur posthume eût été frappé de cette remarque, et se fût bien gardé de tomber dans cette faute apparente. Mais saint Luc savait que Caïphe, récemment investi de la grande Sacrificature, était gendre de l'ex-grand-prêtre Anne, qui l'avait lui-même exercée pendant plus de quinze ans. Anne, que son crédit et ses richesses rendaient un des personnages les plus considérables de la Judée, avait réussi, par son influence sur les gouverneurs romains, à faire passer successivement cette dignité sur Eléazar, son fils, et sur Caïphe, son gendre. Il était donc le chef réel du sacerdoce, dont Caïphe avait le pouvoir nominal. Voilà ce que l'Evangéliste savait, et ce qu'il note avec une admirable précision[1]. Le nom du gouverneur romain, Ponce-Pilate, est également inscrit à sa date officielle. L'émotion générale, causée dans toute la Palestine, par la prédication de saint Jean-Baptiste, l'affluence des multitudes qui viennent trouver le Précurseur au désert, avaient été préparées par un acte irréfléchi du

[1] Nous ne pouvons entrer dans tout le détail exégétique du passage de saint Luc. On trouvera à ce sujet les commentaires les plus savants, dans l'ouvrage de M. Wallon, *De la croyance due à l'Evangile*, ch. IV et V.

nouveau représentant de Tibère. Avant même d'arriver à Jérusalem, Ponce-Pilate avait envoyé dans la Ville sainte, les aigles de ses légions et les étendards portant l'image de l'empereur, avec ordre de les arborer au sommet du palais Antonia. C'était froisser le sentiment national, que ses prédécesseurs avaient jusque-là respecté. Aucun d'eux n'avait commis cet acte, que tous les Hébreux regardaient comme impie. L'image d'un homme, fût-il le maître du monde, ne devait point être exposée dans la cité de Jéhovah. L'aigle romaine, posée par Hérode aux portiques du Temple, avait soulevé une émeute. A la vue des emblèmes idolâtriques, le peuple crut que la fin des temps approchait, et que l'abomination de la désolation était entrée dans le Temple. La multitude, sortant en masse de Jérusalem, alla au-devant de Pilate, à Césarée. Pendant six jours, agenouillée dans l'hippodrome, devant le tribunal du gouverneur, la foule le suppliait de retirer l'ordre précédemment donné. Vainement Pilate la menaça de l'épée de ses légionnaires ; chacun des Juifs se serait estimé heureux de mourir pour la loi de Moïse, plutôt que de souffrir une telle profanation. Le Romain finit par céder à leurs instances, et les images furent enlevées.

Discours de saint Jean-Baptiste.

6. Emues par l'apparition soudaine de Jean-Baptiste, en de telles circonstances, les multitudes espérant que le Messie, le Libérateur allait paraître, se précipitaient aux bords du Jourdain. « Faites pénitence, leur disait-il, car le

royaume des cieux est proche. » D'autres fois, sévissant contre les crimes et les désordres des Juifs, il prenait le ton menaçant des anciens prophètes : « Races de vipères, disait-il, qui vous a avertis de fuir la colère divine, prête à frapper ? Faites maintenant de dignes fruits de pénitence. Ne répétez pas, dans une confiance aveugle : Nous avons le privilége d'être les enfants d'Abraham ; car, je vous le dis : Dieu est assez puissant pour frapper ces rochers, et en faire sortir des fils d'Abraham. La cognée est déjà à la racine des arbres ; celui qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. — Hélas ! demandait la foule, que devons-nous donc faire ? — Jean répondait : Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il en donne une à celui qui en manque. Partagez de même le pain à vos frères indigents. — Les publicains venaient se faire baptiser et lui disaient : Maître, que nous ordonnez-vous ? — Jean leur disait : Faites ce qui vous est prescrit, rien de plus. — Les soldats lui adressaient la même interrogation ; il leur répondait : N'usez de violence ni de fraude envers personne ; contentez-vous de la solde qui vous est allouée. — Or, tous se disaient dans leur cœur, et le peuple croyait que Jean était le Christ. Il répondit à cette pensée unanime, en disant : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau, mais un plus puissant que moi va venir. Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses sandales. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. Il aura le van à la main, pour nettoyer son aire ; il

rassemblera le blé dans ses greniers, et fera brûler la paille dans des flammes inextinguibles. — Tels étaient les discours de Jean, qui y joignait beaucoup d'autres exhortations, et continuait à évangéliser le peuple [1]. » Ainsi parle saint Luc. A l'heure où cette éloquence divine, rappelant le style des Prophètes, retentissait sur les bords du Jourdain, Pilate se disait peut-être que Cicéron, quelques années auparavant, avait donné à l'art oratoire sa dernière formule. Le courtisan de Tibère ne pouvait que déplorer l'aveuglement de ces peuplades barbares, qui allaient écouter, au désert, la voix d'un orateur vêtu de poils de chameau. L'étonnement du Romain devait redoubler, quand il entendait parler de multitudes confessant leurs péchés : *Confitentes peccata sua* [2]; et recevant le baptême de la pénitence dans les eaux du Jourdain. *Baptizabantur ab illo in Jordanis flumine* [3]. La Rome de Tibère commettait tous les crimes, mais elle ne les confessait pas; elle contractait toutes les souillures, mais elle songeait peu à les effacer dans les eaux de la pénitence. Qui se trompait, de l'ironique dédain de Pilate, ou de la foi des Hébreux? Ce n'étaient pas choses nouvelles que la confession et le baptême, chez les Juifs. A la fête solennelle des Expiations, le Grand-prêtre faisait, au nom d'Israël, une confession générale de tous les péchés du peuple. Chaque jour, les prêtres, dans le temple, recevaient, au nom du Seigneur, l'aveu des fautes

[1] Luc, III, 16-18. — [2] Marc, I, 5. — [3] Id., *ibid.*

particulières, et offraient, pour le coupable, un sacrifice à Jéhovah. Toutes les impuretés légales se purifiaient par les ablutions cérémonielles, baptême permanent, qui entrait dans chaque détail de la vie hébraïque. Quand les fils de Jacob, fuyant la tyrannie du Pharaon, vinrent au Sinaï recevoir la loi divine, « ils avaient été baptisés auparavant, dit saint Paul, dans le nuage lumineux et dans les flots de la mer Rouge [1]. » Ainsi, ils avaient été purifiés du contact des Egyptiens, et depuis, la loi du baptême, ou de l'ablution, mettait une barrière entre eux et les nations étrangères. Voilà pourquoi la confession des péchés et le baptême de pénitence prêchés par saint Jean, étaient acceptés, par toute la Judée, comme l'expression vivante et l'essence même de la loi judaïque. Pilate pouvait en rire; nous avons bien entendu, de nos jours, un lettré comparer Jean-Baptiste « à un *Yogui* de l'Inde, assez semblable aux *Gourous* du Brahmanisme. » Le scepticisme du Romain valait le pédantisme du rhéteur moderne. Ils sont aussi intelligents l'un que l'autre. Mais les enfants d'Abraham, les héritiers des promesses éternelles, habitués à la voix des Prophètes, accablés sous la domination du césarisme, et sous les malheurs du temps, avides de voir se réaliser les espérances nationales, à l'époque précise qui leur était signalée depuis deux mille ans, les Juifs, enfin, ne pouvaient s'y méprendre. L'heure de la délivrance était ve-

[1] I *Cor.*, x, 2.

nue; le Christ devait paraître, et tous crurent que Jean était le Christ.

Députation des Pharisiens de Jérusalem à saint Jean-Baptiste. Jésus reçoit le baptême dans les eaux du Jourdain.

7. « Ils envoyèrent donc de Jérusalem, continue le texte sacré, des prêtres et des lévites pour l'interroger. Qui êtes-vous? lui dirent-ils. — Sans hésitation, sans subterfuge, Jean répondit : Je ne suis point le Christ. — Qui êtes-vous donc? demandèrent-ils. Etes-vous Elie? — Non. — Un prophète? — Non. — Mais enfin qui êtes-vous? Que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés : que dites-vous de vous-même? — Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie au désert : Redressez la route du Seigneur, ainsi que l'a prédit Isaïe, le prophète. — Or les députés qui l'interrogeaient, étaient Pharisiens[1]. Ils reprirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète? — Je baptise dans l'eau, répondit Jean. Mais il en est un, au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, c'est lui qui doit venir après moi, et qui était avant moi. De celui-là je ne suis pas digne de dénouer le cordon des sandales. — Or tout ceci

[1] Cette remarque de l'Evangéliste fait immédiatement comprendre le formalisme étroit de l'objection qui va suivre. La conscience pharisaïque, rassurée par les déclarations positives de Jean, qui proteste n'être ni le Christ, ni Elie, ni Prophète, va maintenant incriminer sa mission. Nous serions obligés, à chaque ligne de l'Evangile, de faire des observations de ce genre, si nous voulions relever tous les caractères d'authenticité intrinsèque de ce Livre divin. Les lecteurs voudront bien suppléer à ce que la loi de la brièveté nous force d'omettre.

se passait à Béthanie[1], où Jean baptisait[2]. » Le doute n'était plus possible. Jean n'était pas le Christ, mais il le précédait, comme l'escorte, chargée d'ouvrir la route, précède le passage du souverain. « Or Jésus quitta Nazareth de Galilée, et se rendit sur les bords du Jourdain, pour recevoir le baptême de Jean. Celui-ci le vit venir et dit : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde ! — C'est lui dont je parlais en disant : Il est un homme qui viendra après moi et qui était avant moi. Je ne le connaissais pas, mais c'est pour le manifester aux yeux d'Israël que je suis venu baptiser dans l'eau du Jourdain. — Or Jésus demanda le baptême, et Jean lui dit : C'est moi qui dois le recevoir de vous, et vous venez à moi ! — Mais Jésus lui répondit : Laissez maintenant, car c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. — Alors Jean céda, et baptisa Jésus dans le Jourdain. En sortant du fleuve, Jésus se mit en prière, les cieux s'ouvrirent, et l'Esprit-Saint descendit sur lui, en forme de colombe. Une voix du ciel se fit entendre : Celui-ci, disait-elle, est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances[3]. » — Jean, de son côté, disait à la foule : « Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et se reposer sous la forme d'une colombe, c'est lui qui doit baptiser dans l'Esprit-Saint. Je l'ai vu mainte-

[1] Bethabara, suivant les anciens manuscrits cités par Origène.
[2] Joan., I, 19-28. — [3] Matth., III, 13 ad ultim.

nant, et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu. Or Jésus commençait alors sa trentième année et il passait pour être le fils de Joseph [1]. »

Témoignages de l'histoire profane relatifs à saint Jean-Baptiste

8. Le témoignage de Jean-Baptiste a converti l'univers. Le César romain est mort à Caprée ; qui songe à la divinité éphémère de ce monstre, dont Pilate voulait placer l'image dans l'enceinte du Temple de Jéhovah? Et, au contraire, quelle région si lointaine ne voit pas en ce moment des adorateurs se prosterner devant l'image de Jésus-Christ? C'est bien le Fils de Dieu que Jean-Baptiste a proclamé et que nous adorons. Vraiment, le rationalisme moderne a bonne grâce de nous parler d'un *yogui* de l'Inde ou d'un *gourou* du Brahmanisme! Il lui sied bien de travestir cette sublime histoire évangélique, et de nous parler « des deux jeunes maîtres qui luttent devant le public de prévenances réciproques [2]. » Cette analyse du texte sacré est aussi fidèle que la traduction du grec de saint Papias. Que dire encore de l'addition, spirituellement annexée au récit, et qui prétend que Jésus se « fit baptiste à son tour, et vit même son baptême préféré? » Nous donnerons bientôt, dans son intégrité, toute la suite de l'Evangile; on n'y trouvera pas un mot qui justifie cette imagination dérisoire. A ces fantaisies de l'incrédulité, opposons les témoignages de l'histoire. Voici comment Josèphe parle de saint Jean-Baptiste : « Ce fut, dit-il, un homme éminent en sainteté, qui rappe-

[1] Luc, III, 23; Joan., I, 32-34. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 105.

lait les Juifs à la vertu, à la justice, à la piété envers Dieu, et qui leur ordonnait de se réunir pour recevoir le baptême. Le baptême, disait-il, n'est agréable à Dieu que s'il est accompagné du renoncement à tous les péchés. Ce n'est qu'après avoir purifié son âme par la justice, que la purification du corps peut être salutaire. Un concours immense se réunissait près de lui, et la multitude était avide de l'entendre [1]. » Le baptême joue un grand rôle dans les traditions rabbiniques. « Les justes et les hommes pieux, dit le Zohar, se réjouissaient dans la solennité de l'effusion de l'eau, parce qu'elle était une figure de la faveur que le Très-Haut accordera, quand il effacera de la terre l'impureté du serpent [2]. » Le Koran donne à Jean-Baptiste le nom de saint Prophète [3], et, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il existe encore, aux environs de Bassora, une secte appelée *Mende-Jahia* (Disciples de Jean) qui adore le fils de Zacharie. Ils ont un texte sacré, auquel ils donnent le nom de *Divan*, et dont un exemplaire, sous le titre de *Codex Nazaræorum*, se trouve à la Bibliothèque romaine de la Propagande [4]. C'est ainsi que les rêves du moderne rationalisme tombent, l'un après l'autre, devant les réalités de l'histoire.

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. VII. — [2] Zohar., *Sur la Genèse*, col. 70. — [3] *Koran.* — [4] Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, tom. II, pag. 96, 97.

§ III. Jeûne et Tentation.

9. « Jésus, plein de l'Esprit-Saint, s'éloigna du fleuve, et aussitôt l'Esprit l'entraîna au désert, afin qu'il y fût tenté par le diable. Il resta quarante jours et quarante nuits dans la solitude, sans prendre aucune nourriture, et après ce long jeûne, il eut faim. Le tentateur, s'approchant, lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. — Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu [1]. — Alors le diable le transporta dans la Cité sainte, et, l'élevant sur le sommet du Temple, lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Jéhovah a ordonné à ses Anges de te soutenir de leurs mains, de peur que ton pied ne heurte à la pierre [2]. — Jésus lui répondit : Il est également écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu [3]. Alors le diable le transporta sur la cime d'une montagne fort élevée, et lui montra, d'un seul coup d'œil [4], tous les royaumes du monde, avec leur magnificence : Je te donnerai tout cela, lui dit-il, je t'investirai de la puissance universelle, avec toute sa gloire ; car elles ont été remises entre mes mains et je les dispense à qui je veux. Mais tombe à genoux, et adore-moi. — Alors

Récit évangélique de la Tentation de Jésus-Christ au désert.

[1] *Deuter.*, VIII, 3. — [2] *Psalm.* XCI, 11. — [3] *Deuter.*, VI, 16. — [4] *In momento temporis* (Luc, IV, 5).

Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul [1]. — En cet instant le diable le quitta, et les Anges, s'approchant de Jésus, le servaient [2]. »

Le Jeûne de Jésus-Christ.

10. Un dialogue avec Satan ouvre l'histoire de l'humanité déchue ; un dialogue avec Satan ouvre l'histoire de l'humanité rachetée. En sortant des eaux baptismales, auxquelles Jésus venait de communiquer la grâce régénératrice, l'Homme-Dieu trouve au désert, la vivante image de la malédiction qui frappa le premier homme, après qu'il eut abandonné les sources d'eau vive de la vérité et de l'innocence. Aux premiers jours de la création, Adam promenait sa royauté souveraine sous les délicieux ombrages de l'Eden, au milieu d'une nature obéissante, et empressée à satisfaire ses moindres désirs. Au désert de la Quarantaine, que tous les pèlerins vont visiter, non loin de Jéricho, dans l'escarpement de ces rochers arides, Jésus ne rencontre que bêtes sauvages, fuyant l'approche de l'homme. L'orgueil et la concupiscence avait séduit le premier homme : l'acte essentiel de l'humilité, la prière, la protestation la plus solennelle contre toutes les concupiscences, le jeûne, seront les deux grandes lois de la réhabilitation. Quarante jours de retraite, sur le mont Sinaï, avaient préparé Moïse à sa mission de législateur. Qua-

[1] *Deuter.*, VI, 13 ; X, 20. — [2] Matth., IV, 1-12 ; Marc, I, 12, 13 ; Luc, IV, 1-13.

rante années de privations et de souffrances, au désert, avaient préludé, pour la nation sainte, à la conquête de la Terre promise. Quarante jours de solitude, sur le mont Horeb, avaient complété la sanctification du prophète Elie. Ninive, à la voix de Jonas, avait eu ses quarante jours de pénitence et de jeûne, sous la cendre et le cilice. Le rationalisme moderne rejette tous ces enseignements de mortification corporelle. Comment ne voit-il pas que les hommes n'inventent pas de telles choses? Quand un lettré cherche à se retracer l'idéal d'un fondateur de religion, il ne manque pas de nous le peindre sous les traits « d'un jeune maître se plaisant aux noces, aux festins des riches, aux ovations populaires, dans une fête perpétuelle[1]. » Mahomet ne procéda pas autrement. Mais instituer le jeûne, et commencer par le pratiquer; instituer le baptême et commencer par le recevoir; ce sont les actes d'un esprit sacerdotal, dont le rationalisme déplore la mesquinerie. Et pourtant, tels sont les deux premiers actes de la vie publique de Jésus-Christ, comme ils doivent être, jusqu'à la consommation des siècles, ceux de toute vie humaine régénérée. Le sensualisme a perdu l'humanité au berceau; le renoncement peut seul la réhabiliter Aux appétits des jouissances matérielles, à la convoitise de la chair, sources de toutes les tyrannies sociales, de toutes les révoltes, de toutes les agitations du monde, le Sauveur apporte un remède divin,

[1] *Vie de Jésus*, pag. 188, 190.

mais qui n'aura d'effet qu'à la condition d'être individuel, et appliqué à chaque homme en particulier, pour sa propre restauration. La mortification deviendra l'unique moyen de salut, pour chacun des fils d'Adam rachetés par Jésus-Christ. Encore une fois, un tel programme dépasse les conceptions de tous les législateurs, de tous les philosophes, de tous les génies humains. Son apparente simplicité suppose réellement une force divine. Réformer le monde, en respectant le libre arbitre de l'homme et les lois fondamentales des sociétés humaines, c'est une œuvre à jamais impossible à toutes les théories des sages. Un Dieu seul pouvait faire chérir la privation, embrasser la souffrance, et dire à la chair qui a faim et soif : Tu seras heureuse de jeûner, de te meurtrir, de te macérer ! Aveugle qui ne voit pas que la loi du renoncement, à l'époque où elle se produisit, en la personne sacrée du Sauveur, sur la montagne de la sainte Quarantaine, était un miracle divin ! Les roses dont Horace couronnait son front, dans des festins voluptueux, étaient ramassées par Ovide et Tibulle. Rome était le pandémonium de toutes les brutalités et de toutes les corruptions de la chair. Gigantesque *Gula* (pour emprunter à sa langue un mot que le christianisme a tué), elle s'ouvrait béante, engloutissant mille vies, au bénéfice d'une seule, à chaque coup de dent ! Ce qui n'empêchait pas les philosophes, comme Sénèque, d'écrire avec une plume d'or, de magnifiques sentences sur la devise stoïcienne · *Sustine*

et abstine[1]. Rhéteurs! quelle est donc la portée d'une période quelconque, pour la réformation du genre humain? Les discours y sont impuissants, les préceptes stériles, les phrases superflues. Il y faut la puissance créatrice, joignant l'exemple au précepte. Voilà pourquoi Jésus-Christ, le Verbe incarné, jeûna quarante jours et quarante nuits au désert; et voilà pourquoi le monde chrétien, depuis deux mille ans, a faim et soif de mortifications, de jeûnes et d'austérités, à tel point que, malgré vos sophismes, malgré vos excitations à la volupté, au bien-être matériel, aux jouissances du sensualisme, jamais plus les débauches de la Rome païenne ne se reverront sur notre terre.

Prétendue réhabilitation de Satan par le rationalisme moderne.

11. Les convoitises de la nature dégradée ont été vaincues par le jeûne de Jésus-Christ au désert. Quiconque voudra, au nom du Sauveur, en faire l'essai sur lui-même, l'éprouvera; et c'est précisément cette expérience, courageusement entreprise et persévéramment soutenue, qui a si richement doté notre monde d'une légion d'hommes nouveaux, restés inconnus dans toute l'antiquité profane, et qu'on appelle les Saints. Mais ce germe profond de la concupiscence, déposé dans notre cœur avec la vie, cette arme dont nous nous blessons nous-mêmes, sa poignée est aux mains d'un ennemi. Depuis le jour où Satan trompa la crédulité de la femme, et, par elle, l'aveugle confiance de notre premier père, il n'a cessé et ne cessera jamais d'é-

[1] Souffre et abstiens-toi.

tendre son empire sur les malheureux enfants d'Eve. Il est curieux d'étudier les efforts du rationalisme actuel, pour réhabiliter Satan. On croirait entendre plaider une cause de famille. « De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, disent-ils, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès des lumières de l'universelle civilisation. Il s'est adouci peu à peu, dans son long voyage, depuis sa perte jusqu'à nous; il a dépouillé toute sa méchanceté d'Ahrimane. Le moyen âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit, à plaisir, laid, méchant, torturé, et, pour comble de disgrâce, ridicule. Milton comprit enfin ce pauvre calomnié, et commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères[1]. » Des circonstances atténuantes, en faveur de Satan, sauveront-elles le monde de son empire? Sa voix, même adoucie par l'éloquence des sophistes, aura-t-elle moins de retentissement dans les consciences humaines? Le « pauvre calomnié, » qui se fit adorer dans l'univers pendant quarante siècles, qui se fit sacrifier des victimes humaines par

[1] E. Renan, *Etudes d'histoire religieuse,* IV[e] édit., pag. 427, 428.

milliers, qui dévora l'innocence, la pudeur, la vertu des générations, sans dire jamais : C'est assez ! « ce révolutionnaire malheureux, » qui s'est fait le père de toutes les révolutions, l'instigateur de toutes les révoltes, le conseiller de tous les crimes, l'artisan de toutes les erreurs, de toutes les séductions, de tous les mensonges, croyez-vous qu'il soit bien loin de vous ? Faites silence, et écoutez le cri des passions, le murmure de l'orgueil qui bruit sourdement à l'oreille du cœur, le rugissement de la volupté, le râle de l'avarice. C'est l'appel de Satan, au fond des âmes, hier, aujourd'hui, demain, sous tous les cieux, à toutes les latitudes, sur chaque point de l'espace et du temps. L'entreprise de sa réhabilitation, si elle pouvait aboutir, équivaudrait à l'anéantissement de la vertu dans l'humanité. Heureusement une telle œuvre dépasse la puissance, non pas seulement de la littérature légère, mais des plus robustes génies. Le Fils de Dieu a vaincu Satan. Il est remarquable, en effet, que, depuis l'Evangile, le démon a autant d'ennemis qu'il avait d'adorateurs dans l'antiquité païenne. Satan ne pourrait plus aujourd'hui offrir à personne, ainsi qu'il le proposait au Sauveur, la domination universelle du monde, tant la lutte qu'il osa soutenir contre le Verbe incarné a affaibli ses infernales énergies !

Véritable caractère de la Tentation de Jésus. L'homme ne

12. Et pourtant il déploya, dans ce duel, toutes les ressources qui avaient si facilement triomphé au Paradis Terrestre. « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à ces pierres de

vit pas seulement de pain.

devenir des pains. » Le nom de Fils de Dieu, recueilli de la bouche de Jean, et proclamé par une voix céleste, sur les eaux du Jourdain, troublait la sécurité de Satan. Rome était à lui; il la gouvernait sous le nom de Tibère, et un tel maître, donné de sa main au monde, lui garantissait l'empire universel. Mais voilà qu'aux bords d'un petit fleuve de Judée, on annonce l'avénement du Fils de Dieu, c'est-à-dire la déchéance de Satan. Hérode avait cru pourvoir à la stabilité de son trône, menacé par la naissance du véritable roi des Juifs, en faisant massacrer les enfants de Bethléem. Satan ne peut rien contre la vie du Fils de Dieu; mais il va se mesurer avec lui, et éprouver si réellement le mystère de miséricorde dont il avait entendu la proclamation, au seuil de l'Eden, s'est accompli en la personne du Fils de Marie. Rien ne prouve mieux la complète union du Verbe incarné avec la nature humaine, que la faculté laissée au séducteur de tenter une pareille épreuve. Ici encore, nous en appelons à la conscience de chaque lecteur; si les Evangélistes avaient écrit une légende, jamais ils n'eussent imaginé, pour faire croire à la divinité de Jésus, de le montrer, même un instant, soumis à ce pouvoir infernal, qui le poursuit au désert, le transporte à son gré sur le faîte du Temple, ou sur la cime d'une montagne. Mais ce que les hommes n'eussent point inventé nous apparaît, à la lumière de l'Evangile, comme une partie essentielle de l'œuvre de notre délivrance. « La forme d'esclave, » que

Jésus-Christ a daigné revêtir, devient pour nous un gage de liberté. Le tyran superbe, le dominateur terrible, qui enlaçait le monde dans les chaînes du péché, va voir poser sur sa tête le pied vainqueur qui renversera son empire. A l'homme qui a faim, après quarante jours de jeûne au désert, Satan offre une des pierres du rocher : « Dis un mot, et cette pierre sera un pain savoureux. » Chaque jour la puissance créatrice opère, par les lois naturelles de la végétation, une transformation analogue. Le calcaire, broyé, fournit au grain de blé une couche où il fermente et pousse une tige, avec laquelle il puise la séve dans le sol : la plante grandit, aspire l'air par ses feuilles, reçoit les influences de la rosée et du soleil; l'épi se développe, mûrit, tombe sous la faucille, et devient le pain qui nourrit l'homme. Le Fils de Dieu a, certes, le pouvoir d'abréger le temps, et de suppléer à la lente élaboration de la nature. D'un mot, en effet, il pouvait changer en pain la pierre de la montagne, de même qu'il transsubstantiera le pain eucharistique en sa propre chair. Mais Jésus-Christ apporte au monde une autre nourriture que le pain matériel. C'est avec la parole de Dieu qu'il nourrira, jusqu'à la consommation des temps, les multitudes affamées de vérité et de vie spirituelle. « Il est écrit, répond Jésus : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Voilà l'aliment nouveau que le Sauveur vient distribuer à la terre. Depuis l'époque où Moïse avait

gravé cette sentence dans sa loi, elle était restée comme une pierre d'attente pour l'avenir. Les Juifs, avides de jouissances et de richesses matérielles, ne l'avaient ni comprise, ni appliquée. Depuis que Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, en la pratiquant lui-même, nous en a révélé le mystère, et nous a communiqué la force de l'accomplir, la parole de Dieu est devenue le pain des intelligences et la nourriture des âmes.

Parallélisme de la Tentation de Jésus-Christ avec celle de l'Eden.

13. Le sensualisme, l'arme la plus meurtrière de Satan, avait échoué dans la première tentation. Satan va s'adresser à la présomption et à l'orgueil. Il transporte Jésus au-dessus du Temple, probablement sur les créneaux de la tour Antonia, qui se dressait au-dessus de la vallée du Tyropéon, à une hauteur telle, dit Josèphe, qu'on ne pouvait y plonger le regard sans être saisi de vertige. « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Jéhovah t'a confié à la garde de ses Anges, de peur que tu ne heurtes du pied contre la pierre. » Ce titre de Fils de Dieu est l'unique préoccupation du tentateur. Satan provoque au miracle l'adversaire dont il veut savoir le vrai nom. Une première fois, Jésus lui a répondu par un mot de la Bible. Lucifer, à son tour, parodie un texte du Livre sacré. Satan connaît la Bible pour la travestir ; mais Jésus la connaît pour en donner le sens divin. Ces deux courants opposés d'interprétation biblique dureront aussi longtemps que le monde. Mais la réponse de Jésus-Christ ne cessera pas d'être

la règle des intelligences droites et pures. « Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur, votre Dieu. » Jusqu'ici, la tactique du séducteur, vis-à-vis de Jésus, a reproduit exactement, et avec un parallélisme rigoureux, la tentation primitive de l'Eden. Le fruit défendu du Paradis terrestre, dont l'aspect délectable éveillait la convoitise d'Ève, est remplacé par le pain qui doit réparer les forces du Fils de Marie. « Vous serez comme des Dieux, avait dit le serpent, au pied de l'arbre de la science du bien et du mal. Vous ne mourrez point. » Le Tentateur raisonne de même avec Jésus-Christ. « Si tu es le Fils de Dieu, précipite-toi dans les airs, tu ne mourras pas. » Le dernier caractère de ressemblance, entre l'histoire de la chute et celle de la réhabilitation, nous apparaît de même dans la troisième épreuve. Le serpent avait fait briller, aux yeux de nos premiers parents, la domination universelle de la science, comme le résultat de sa prévarication. Il offre à Jésus-Christ l'empire universel, les royaumes du monde, avec toute leur gloire. Mais ici le Sauveur manifeste sa puissance, et le tentateur va connaître enfin celui dont la voix commande au ciel, à la terre et aux enfers. « Retire-toi, Satan ! » dit Jésus. Une parole, tombée des lèvres du Sauveur, suffit pour anéantir tous les prestiges de Lucifer. Le Fils de Dieu s'est révélé. Depuis cette heure, son nom, invoqué par les chrétiens, a mis en fuite les légions du mensonge. « Les Anges, s'approchant de leur maître, le servaient, » comme ils servent encore

aujourd'hui les âmes fidèles, délivrées des piéges de Satan. Tout cela fait sourire le rationaliste incrédule, jusqu'au moment où la grâce, touchant son cœur, l'incline au pied d'une croix, et lui révèle les forces divines, dont le nom du Christ investit ses adorateurs.

§ IV. Première vocation des Apôtres.

André, Jean, fils de Zébédée et Simon, fils de Jonas, voient pour la première fois Jésus-Christ.

14. Jean-Baptiste continuait à préparer les voies au Fils de Dieu. « Jésus étant revenu sur les bords du Jourdain, Jean, accompagné de deux de ses disciples, le vit. Et le montrant de loin, il répéta cette parole : Voilà l'Agneau de Dieu. Les deux disciples, en entendant leur Maître s'exprimer ainsi, suivirent Jésus. Or, Jésus s'étant retourné, vit qu'ils le suivaient et leur dit : Que cherchez-vous ? — Rabbi (Maître), répondirent-ils, où demeurez-vous ? — Venez et voyez, dit Jésus. — Ils vinrent donc, virent où il demeurait, et passèrent avec lui cette journée. Or il était environ la dixième heure (quatre heures du soir). L'un de ces deux disciples qui avaient entendu Jean-Baptiste et qui avaient suivi Jésus, était André, frère de Simon Pierre. Il rencontra son frère Simon, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie (c'est le nom du Christ). Et il l'amena à Jésus. Jésus, fixant sur lui son regard, lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas : mais plus tard tu porteras le nom de Céphas, (en hébreu : Pierre [1].) » Telle est, dans son admirable sim-

[1] Joan., I, 35-42.

plicité le récit de Jean l'Evangéliste. Le second disciple, qui n'est pas nommé, et qui suit, avec André, les pas de Jésus, c'est Jean lui-même. Devenu l'historien de ce détail solennel, il a le désintéressement de se tenir à l'écart, et de voiler sa personne avec une admirable modestie. Avoir suivi les traces de Jésus, sur les rives du Jourdain; avoir entendu, de la bouche du Précurseur, la désignation sacramentelle : « Voilà l'Agneau de Dieu; » avoir passé les dernières heures du jour avec le Christ, alors qu'il était encore inconnu, ce sont des priviléges que l'on enviera jusqu'à la fin du monde. Jean l'Evangéliste ne veut point environner son nom de tant d'honneurs. Il se dissimule, et ne laisse apercevoir qu'André, frère de Pierre : il lui suffit d'avoir eu cette félicité; il n'en revendique pas la gloire; mais un trait, qui lui échappe, comme malgré lui, nous le fait deviner. « Or, dit-il, il était environ la dixième heure du jour. » C'est qu'en effet, l'heure où, pour la première fois, une âme rencontre Jésus et s'attache à lui, devient la plus mémorable entre les heures. On ne l'oublie jamais, et le vieillard d'Ephèse, parvenu au terme de sa carrière apostolique, en écrivant son Evangile, avait présente, à sa pensée, cette heure bénie, où le Précurseur lui avait montré l'Agneau de Dieu. Qu'on lise les mémoires laissés par les amis des héros de ce monde, et qu'on y cherche, avec une telle émotion, une pareille impersonnalité ! A un autre point de vue, qu'on se demande pourquoi Pierre, absent

encore, est déjà si soigneusement indiqué, à propos d'André, son frère. Jésus n'a point encore vu Pierre, et cependant Pierre occupe le premier plan. Quand Jean l'Evangéliste s'efface d'une scène où il était acteur, c'est sur Pierre qu'il reporte l'attention. Quand on amène à Jésus cet étranger, qui n'est point encore son disciple, le Sauveur « fixe sur lui son regard : » *Intuitus eum.* « Tu es Simon, fils de Jonas, lui dit-il, mais dans l'avenir tu t'appelleras Pierre. » Les protestants, les schismatiques, qui lisent l'Evangile, et le reconnaissent comme la règle de la foi, comprennent-ils toute la portée de ces témoignages?

Les pêcheurs futurs Apôtres.

15. Cependant André, Jean et Simon, fils de Jonas, ne restent avec Jésus que quelques heures. Ils ont seulement voulu savoir où il demeurait. *Rabbi!* Maître! tel est le premier titre qu'ils lui donnent; avec quelle joie ils lui donneront plus tard le nom de Seigneur! Après quelques instants d'entretien, André et Jean ont reconnu en lui le Messie, le Christ. Simon Pierre s'est adjoint à eux, mais aucun ne songe encore à quitter tout, pour s'attacher exclusivement à un tel guide. Ils reviendront l'entendre, puisqu'ils le connaissent; mais cet espoir leur suffit, ils ne veulent rien de plus. C'est qu'ils n'ont point encore entendu la parole puissante de Jésus-Christ, qui les appelle. Sans cette vocation divine, nul n'a la force de renoncement et de sacrifice que suppose l'apostolat. Ils retournent donc, ces pêcheurs du lac de Génésareth, à leurs barques et à leurs filets; mais

ils connaissent maintenant le Christ, et quand il daignera les appeler à lui, ils seront prêts à le suivre. Simon, fils de Jonas, et André son frère, étaient nés au village de Bethsaïda [1], à quelques stades à l'extrémité du lac de Génésareth, sur la côte occidentale [2]; mais ils habitaient la cité voisine de Capharnaüm [3], où nous retrouverons plus tard Simon, dans la maison de sa belle-mère. Jean, fils de Zébédée, était lui-même de Capharnaüm [4]. Selon la remarque du docteur Sepp, leur métier les avait souvent amenés sur les rives du Jourdain, où ils avaient des relations d'affaires avec les pêcheurs de Béthanie. Il paraît même qu'à l'approche des grandes fêtes, ils portaient leurs poissons pour les vendre à Jérusalem. C'est probablement ainsi que Jean l'Evangéliste, ayant eu occasion d'aller à la maison de Caïphe, était connu de la servante, qui, à sa recommandation, laissa saint Pierre entrer dans le vestibule, lorsque Jésus fut amené devant le Grand-Prêtre [5]. Quoi qu'il en soit, deux pêcheurs ont voulu voir où demeurait Jésus, celui que Jean-Baptiste leur avait désigné sous le nom d'« Agneau de Dieu. » Jésus leur a dit : « Venez et voyez ! » Après quelques heures passées en la compagnie

[1] Joan., I, 44. — [2] Reland, *Palæst. illustr.*, tom. II, pag. 654. — [3] Le voisinage de Bethsaïde et de Capharnaüm est attesté par saint Epiphane, *Advers. hæres.*, lib. II. (Reland, *Palæst. illustr.*, pag. 654.) — [4] Marc, I, 19-21. — [5] Joan., XVIII, 15, 16; Dr Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduite par M. C. Sainte-Foy, t. I, pag. 307.

du nouveau maître, ils ont reconnu le Christ, le Messie; et ils lui amènent Pierre, un pêcheur comme eux. Ce sont là pourtant les premiers éléments de l'Eglise immortelle, fondée par Jésus-Christ! Le rationalisme trouve cela tout simple; aux yeux de quiconque voudra y réfléchir, le moyen choisi est tellement disproportionné avec l'effet, que, sans autre preuve, nous sommes en droit d'affirmer que l'Eglise est divine.

Philippe et Nathanaël.

16. « Le lendemain, Jésus, voulant retourner en Galilée, rencontra Philippe : Suis-moi, lui dit-il. — Or Philippe était de Bethsaïda, patrie d'André et de Pierre. Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Celui dont a parlé Moïse, au Livre de la loi [1], celui qui fut annoncé par les Prophètes [2], nous l'avons trouvé; c'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth. — Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? répondit Nathanaël. — Viens et vois, reprit Philippe. — Quand Jésus vit Nathanaël approcher, il dit : Voici un véritable fils d'Israël, en qui il n'y a point de déguisement. — D'où me connaissez-vous donc? demanda Nathanaël. — Avant que Philippe t'appelât, répondit Jésus, je te voyais, quand tu étais encore sous le figuier. — Maître, s'écria Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu; vous êtes le roi d'Israël! — Tu as cru, reprit Jésus, parce que je t'ai dit : Je te voyais sous le figuier! Tu verras des merveilles

[1] *Genes.*, XLIX, 10; *Deuter.*, XVIII, 18. — [2] Isa., XL, 10; XLV, 8; Jerem., XXIII, 5; Ezech., XXXIV, 23; XXXVII, 24; Dan., IX, etc.

plus grandes que celle-ci. — Et il ajouta : En vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme[1]. »

Caractères miraculeux de la vocation de Nathanaël.

17. Voici comment les rationalistes modernes traduisent cet admirable récit de l'Evangile. « Quelquefois, disent-ils, Jésus usait d'un artifice innocent, qu'employa aussi Jeanne d'Arc. Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner, quelque chose d'intime, ou bien il lui rappelait une circonstance chère à son cœur. C'est ainsi qu'il toucha Nathanaël[2]. » S'il y a quelque chose qui frappe, dans le texte sacré que nous venons de reproduire, c'est précisément l'absence de toute mise en scène, et de toute « affectation. » Jésus va reprendre la route de la Galilée ; d'un mot, il s'attache Philippe. « Suis-moi ! » et Philippe le suit. Qu'on explique, si l'on peut, la souveraineté d'une telle parole, dans la bouche de celui qui l'a prononcée, et l'obéissance spontanée de celui à qui elle s'adresse. Non-seulement Philippe suit Jésus ; mais Philippe reconnaît en lui le Messie, promis par Moïse et prédit par les Prophètes. Ce qu'André et Jean avaient fait, la veille, en faveur de Simon, Philippe le fait pour Nathanaël ; il court l'informer de ce grand avénement du Christ. « Le Messie est venu : c'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth ! » Philippe ne sait encore, sur l'origine et la patrie de Jésus, que ce qu'en raconte le vulgaire. Nathanaël s'étonne que le Messie puisse sortir de Nazareth,

[1] Joan., I, 43 ad ultim. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 102.

quand les Prophètes ont signalé Bethléem comme la cité où doit naître le Christ. Il en fait la remarque avec bonne foi. Philippe n'a rien à répondre à l'objection, et cependant il persiste dans sa croyance ; il ne doute pas que Nathanaël lui-même ne la partage bientôt, s'il veut seulement le suivre. « Viens et vois, » lui répondit-il. Voir Jésus et en être vu, cela suffisait pour entraîner la foi. Quelle puissance surhumaine avait donc agi sur l'esprit de ce disciple, à qui Jésus n'avait encore adressé qu'une parole : « Suis-moi ! » Après le rapide dialogue, échangé à l'écart, dans la campagne, entre les deux amis, ils accourent à Jésus. Le divin Maître, au moment où Nathanaël s'approche, lui dit : « Voilà un véritable fils d'Israël, en qui il n'y a point de déguisement. » Selon la belle remarque d'un interprète, cette parole faisait plus que répondre à l'objection formulée par Nathanaël, au sujet du lieu de naissance du Messie, elle lui prouvait la divinité même de Jésus, qui avait entendu, quoique absent, l'entretien secret, et qui lisait réellement l'objection du nouveau venu dans sa propre pensée[1]. Pour bien saisir le sens de l'allusion, il

[1] « Jésus-Christ ne s'arrête point à prouver à Nathanaël qu'il n'était pas de Nazareth, mais de Bethléem, selon que les saints Prophètes l'avaient prédit. Car il pouvait être de Bethléem, comme tant d'autres, et n'être pas cependant le Christ. Mais il prend une autre voie beaucoup plus certaine pour lui donner lieu de connaître sa divinité, car il lui fait voir qu'il avait été présent au milieu d'eux lorsqu'ils croyaient s'entretenir seuls. » (Le Maistre de Sacy, *Comment. sur l'Evangile de S. Jean,* chap. I, 47.)

faut se rappeler la signification hébraïque du nom d'Israël, « Fort contre Dieu, » donné au patriarche Jacob, après la vision de l'Echelle mystérieuse. Ce terme d'Israélite : Fort contre Dieu, employé en cette circonstance, était à lui seul toute une révélation. Un autre qu'un Juif ne l'eût pas comprise; mais Nathanaël ne pouvait s'y méprendre. Il sent que le regard de Jésus plonge dans le plus profond de sa conscience, et s'écrie : « D'où me connaissez-vous? » La mention du figuier, sous lequel il était assis, avant que Philippe l'eût appelé, et où l'œil divin de Jésus l'avait suivi, à travers la distance, cette particularité intime dont nul n'avait été témoin, achève de porter la foi dans son âme : « Rabbi (Maître), dit-il, vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël ; » et Jésus, continuant l'allusion à l'histoire du patriarche Jacob, divinement surnommé Israël, reprend : « Vous, vrai fils d'Israël, vous verrez les Anges monter et descendre sur la tête du Fils de l'homme. » Voilà, dans sa simplicité incomparable, et dépouillé de tout apprêt d'un « artifice » quelconque, le mystère de cette vocation de Nathanaël[1]. Le rationalisme ne paraît pas même soupçonner ce qu'il y a de caractères intrinsèques d'authenticité, de bonne foi et de puissance divine, dans ce texte évangé-

[1] Quelques interprètes croient que Nathanaël est le même que saint Barthélemi (voir *Cornelius à Lapide*, édit. Vivès, tom. XVI, p. 322), contrairement à l'avis de saint Augustin, qui range seulement Nathanaël parmi les disciples du Sauveur. (S. August., *Tract. sup. Joan.*, XVII, cap. 1; Baronius, tom. I, pag. 67, édit. de Venise, 1600.)

lique ; et le commentaire qu'il en donne se réduit à une prétentieuse pasquinade.

§ V. Les Noces de Cana.

Récit évangélique des Noces de Cana.

18. « Jésus retourna ensuite en Galilée, dit l'Evangile, et le bruit de son nom se répandait dans toute la contrée [1]. Trois jours après, des noces se firent à Cana en Galilée [2], et la mère de Jésus y était. Jésus y fut invité lui-même avec ses disciples. Pendant le repas, le vin manqua. La mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. — Femme, répondit Jésus, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi [3]? Mon

[1] Luc, IV, 14. — [2] La ville de Cana était à une lieue au nord-ouest de Sephoris, à deux lieues nord de Nazareth.

[3] La réponse de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été traduite, dans la Vulgate, par ces mots : *Quid mihi et tibi est, mulier?* Notre langue française en accuse encore davantage la rigueur : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Le texte grec de saint Jean est beaucoup moins accentué : Γύναι, τὶ ἐμοὶ καὶ σοὶ; On pourrait littéralement le rendre par ces mots : « Femme, qu'importe à vous et à moi ? » Nous avouons même que nous inclinerions, pour notre part, à cette interprétation, si nous n'étions frappé de l'unanimité des Docteurs et des Pères de l'Eglise latine, qui ont entendu cette parole dans son acception la plus rigoureuse. On trouve, il est vrai, dans l'Eglise grecque, un courant d'exégèse qui semble favorable à l'opinion contraire ; mais il est loin, comme l'ont avancé quelques écrivains récents, d'être unanime. Nous n'en voudrions pour preuve que la dissertation du livre des *Questions et réponses*, attribué à Théodoret, où l'auteur se propose d'examiner cette difficulté : « Jésus-Christ a-t-il pu vouloir affliger Marie par ses paroles, lorsqu'il l'honore par un miracle si éclatant ? » L'énoncé seul de cette thèse suppose que l'objection était aussi répandue dans l'Eglise grecque que dans l'Eglise latine. Nous croyons donc devoir conserver, pour ce verset de l'Evangile, la traduction que l'usage a consacrée, nous soumettant d'ailleurs, sans réserve

heure n'est pas encore venue. — Cependant la mère de Jésus s'adressant aux serviteurs, leur dit : Faites tout ce qu'il vous prescrira. — Or, il y avait là six urnes de pierre, préparées pour les ablutions, telles qu'elles se pratiquent chez les Juifs. Chacune d'elles était d'une contenance de deux ou trois mesures [1]. Jésus dit aux serviteurs : Remplissez-les d'eau ; — et ceux-ci les remplirent jusqu'au bord. Alors Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez au maître du festin. — Celui-ci goûta cette eau, qui venait d'être changée en vin, et ne sachant pas, comme les serviteurs qui avaient puisé dans les urnes, d'où provenait le nouveau vin, il s'adressa à l'époux et lui dit : Tous les autres ont coutume de servir d'abord le meilleur vin, et quand l'ivresse des convives ne leur permet plus de discerner ce qu'ils boivent, on sert une qualité inférieure. Pour vous, au contraire, vous avez tenu le bon vin en réserve jusqu'à ce moment. — Tel fut le premier des miracles opérés par Jésus ; il eut lieu à Cana en Galilée. Ce fut ainsi qu'il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui [2]. »

et d'avance, au jugement définitif qui pourrait intervenir ultérieurement sur ce point. Il serait superflu d'insister d'ailleurs sur la véritable signification du mot « Femme, » employé ici par le Sauveur. On sait que chez les Juifs il n'avait nullement le sens dédaigneux qu'il affecte dans notre langue.

[1] Μετρητὰς δύο ἢ τρεῖς (Joan., II, 6). On croit généralement que la métrète, ou mesure indiquée ici, était le *Bath* hébraïque, d'une valeur approximative de vingt-sept litres. — [2] Joan., II, 1-11.

Intervention de Marie dans la première manifestation de la divinité de Jésus.

19. Le miracle de Cana est le complément de la première vocation des disciples. L'Evangile a des sous-entendus d'une délicatesse et d'un charme qu'on prendrait la liberté de nommer exquis, s'ils n'étaient divins. Trois jours auparavant, l'objection de Nathanaël, concernant le lieu de naissance du Christ, n'avait pas été directement résolue. Mais à Cana, la mère de Jésus assistait à la cérémonie nuptiale; et les fêtes du mariage duraient sept jours, chez les Juifs : ainsi les enseignements que le nouveau disciple n'avait osé demander au *Rabbi*, purent lui être donnés par Marie. La Vierge avait conservé dans son cœur les paroles des bergers au « Præsepium » de Bethléem; la prédiction de Siméon au Temple; le grand mystère de l'adoration des Mages ; les angoisses de la fuite en Egypte et la réponse du Dieu, son fils, assis au milieu des docteurs. Comprendrait-on que, pendant sept jours, Nathanaël et les autres disciples n'eussent pas profité de la présence de Marie, pour entendre de sa bouche le récit de cette miraculeuse histoire? Sans l'affirmer positivement, l'Evangéliste l'indique assez par ces simples paroles : « La mère de Jésus était là [1], » et plus loin : « Les disciples crurent. » Il est impossible de

[1] *Erat mater Jesu ibi.* (Joan., II, 1.) Que les protestants veuillent bien peser cette expression, commune d'ailleurs à tous les Evangélistes (Matth., II, 13-20, 21; XIII, 55; Marc, III, 31; Luc, II, 34; Joan., II, 1-3; XIX, 25-27). Marie n'a pas d'autre nom que celui de *Mère de Jésus.* Salomé s'appelle la mère de Jacques et de Jean; Marie a pour titre unique *Mère de Jésus,* parce qu'elle est mère d'un seul fils, unique et premier-né, Jésus.

ne pas reconnaître ici que Marie préside à la manifestation de Jésus à Cana, comme elle avait présidé à celle de Bethléem, en faveur des Mages [1]. Elle est, pour les disciples, l'introductrice dans le sentier de la foi. Aussi, plus tard, les Pères du concile d'Ephèse rediront en son honneur cette acclamation glorieuse : « Salut, ô Marie, mère de Dieu, toujours Vierge ! Par votre entremise le collége apostolique a évangélisé le monde [2]. » Le doute de Nathanaël tomba devant le témoignage de la Vierge-Mère, comme le soupçon de saint Joseph était tombé devant l'angélique proclamation de la Virginité immaculée. Marie a ainsi écrasé, de son pied sans tache, les germes de toutes les erreurs anti chrétiennes. Voilà pourquoi la liturgie catholique lui adresse cet éloge insigne : « Heureuse Vierge, seule vous avez dompté toutes les hérésies dans l'univers [3]. » Il y a plus; de même que le Fils de Dieu avait attendu l'expression de la volonté de Marie pour descendre sur la terre, et que le *Fiat* virginal précéda l'œuvre rédemptrice, comme le *Fiat* du premier jour avait précédé la création, ainsi c'est la volonté de Marie qui avance pour Jésus-Christ l'heure de sa manifestation. Il semble que le divin Maître se plaigne lui-même de la violence toute-puissante de sa mère. « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

[1] Matth., II, 11. — [2] Concil. Ephes. (431). *Homil. S. Cyrilli ad Patres;* Labbe, *Concil.*, tom. III, p. 584, 585).

[3] *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* (Breviar. Rom., *In fest. B. M. V.*, 3° Noct., Antiphon. I.)

dit-il. Mon heure n'est pas encore venue. » — « Ce qu'il y a de commun entre Vous et Elle, ô mon Dieu ! s'écrie saint Bernard. Mais n'y a-t-il pas, entre Vous et Elle, tout ce qu'il y a de commun entre une mère et son fils ? Et pourquoi demander ce qu'il y a de commun entre un Fils divin et les entrailles qui l'ont porté, entre les lèvres qui ont sucé le lait, et le sein virginal qui les a allaitées [1] ? » Cette parole évangélique est une de celles qui ont le plus révolté, à des points de vue divers, les hérétiques de tous les temps. Au siècle de saint Augustin, les sectateurs de Manès croyaient y trouver la preuve que Jésus n'était pas réellement le fils de Marie, et que la nativité divine n'avait eu qu'une apparence fantastique [2]. De nos jours, le rationalisme ne manque pas de citer cette réponse pour justifier sa fameuse assertion : « La famille de Jésus ne semble pas l'avoir aimé, et par moments, on le trouve dur pour elle [3]. » Les deux conclusions, manichéenne et rationaliste, sont aussi erronées l'une que l'autre. Voici ce que le grand évêque d'Hippone répondait à la première : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, était à la fois Dieu et homme : en tant que Dieu, il n'avait pas de mère ; en tant qu'homme,

[1] S. Bernard, *Epiphan.* serm. II ; *Patrol. lat.*, Bernard, tom. II, col. 160. — [2] S. Augustin, *In Joan. Evangel.* tractat. VIII, cap. II ; *Patrol. lat.*, tom. LV, col. 1455.

[3] *Vie de Jésus*, pag. 42. En note, le critique renvoie à la citation, « Jean, II, 4, qui contient précisément le *Quid mihi et tibi est, mulier* de l'Evangile. »

il en avait une; c'était la mère de son humanité, de l'infirmité qu'il avait voulu revêtir pour nous. Or le miracle qu'il allait accomplir devait être l'œuvre de la divinité, et non celle de la chair infirme ; il allait agir en Dieu, sans rien de commun avec la faiblesse d'un homme, né de la femme. Mais la faiblesse de Dieu est plus forte que toutes nos puissances. Cependant la mère exigeait un miracle; Jésus lui répond comme s'il méconnaissait les entrailles humaines, alors qu'il allait accomplir les œuvres divines. Sa réponse équivaut à celle-ci : La puissance qui opère le miracle, je ne la tiens pas de vous. Ce n'est pas vous qui avez engendré ma divinité [1]. » Ainsi parlait saint Augustin aux rationalistes de son temps. Ceux du nôtre apprendront de cet illustre docteur que le Fils de Dieu pouvait seul faire une telle réponse à sa mère ; comme Marie pouvait seule avoir sur le Fils de Dieu la puissance d'exiger un miracle : en sorte que, plus la réponse de Jésus à sa mère paraît rigoureuse, plus elle porte le sceau de l'authenticité intrinsèque, dont l'Evangile nous a déjà fourni tant d'exemples.

L'Architriclinus.

20. « Ils n'ont plus de vin, » dit la Mère à son Fils. Ce n'est pas même une prière, pas même une sollicitation. Marie s'est contentée d'indiquer l'embarras d'une famille à laquelle son cœur s'intéresse. « Lorsque les mariés étaient pauvres, dit le docteur Sepp, les invités apportaient avec eux du vin, des gâteaux, des provisions diverses,

[1] S. August., loc. cit.

comme il se pratique encore en plusieurs lieux. Mais Jésus et ses disciples n'avaient rien apporté de Nazareth avec eux. C'est pour cela que Marie dit à son fils : Ils n'ont plus de vin. Craignant que les époux ne fussent humiliés, elle insinuait à Jésus la pensée de venir à leur secours[1]. » Parmi les convives de Cana, s'en trouvait-il beaucoup, en dehors des disciples, qui eussent apprécié l'honneur de posséder, au milieu d'eux, un hôte divin? Nul n'a l'air de le soupçonner. Mais « la mère de Jésus était là; » et il semble qu'elle ait hâte de manifester à tous ces indifférents la divinité de son fils. « L'heure, cependant, n'était pas encore venue; » mais l'intervention de Marie a le pouvoir de devancer l'heure de la grâce : l'heure de Marie deviendra l'heure de Dieu. « Faites tout ce qu'il vous prescrira, dit-elle aux serviteurs; » tant la Vierge-Mère se tient assurée de l'acquiescement de Jésus. Elle savait « qu'il lui était soumis[2]. » Sur l'ordre de Jésus, les serviteurs vont puiser de l'eau, et en remplissent jusqu'au bord six grandes urnes, disposées pour suffire aux ablutions de tous les invités. Ainsi que le fait observer un interprète moderne, ce ne sont point les disciples du Sauveur qui exécutent l'ordre de leur maître. Les convives de Cana ne formaient point, sans doute, une commission scientifique, dans les conditions où la voudrait un rhéteur exigeant. Toutes les cir-

[1] Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. I, p. 332. — [2] *Et erat subditus illis.* (Luc, II, 51.)

constances du miracle n'en seront pas moins à l'abri du soupçon. Des mains étrangères, et complétement désintéressées, puisent l'eau à la source voisine, et la versent dans des urnes lustrales, déposées dans l'*Atrium*. Jésus n'a pas quitté la table du festin. Quand les serviteurs viennent lui dire que ses ordres sont exécutés, il leur répond : « Puisez maintenant, et portez au président du repas. » Les serviteurs retournent, puisent dans ces vases, qu'un instant auparavant ils ont remplis d'eau, et c'est du vin qui colore maintenant la coupe du symposiarque [1], de l'*Architriclinus* [2], ainsi que le nomme le texte sacré, représentant, par ce terme, avec une exactitude merveilleuse, le mélange des deux coutumes hébraïque et romaine, dans la civilisation de la Judée, à cette époque. Le *Triclinium*, lit de repos sur lequel les convives s'étendaient, le coude gauche appuyé sur des coussins, était une importation romaine. Josèphe le signale comme une des magnificences du palais d'Hérode. Un tel luxe contrastait singulièrement avec l'institution mosaïque, qui prescrivait aux Hébreux de manger l'agneau Pascal, debout, les reins ceints, les sandales de voyage aux pieds et le bâton à la main [3]. Cependant, il se répandit bientôt en Palestine, et nous le retrouverons partout en usage,

[1] Voir le commentaire de Cornélius à Lapide, sur le 1er verset du chap. XXXII de l'*Ecclésiastique*, édit. Vivès, tom. X, pag. 141-145.

[2] Le texte grec de saint Jean porte, comme le latin, l'expression Ἀρχιτρικλίνῳ. (Joan., Εὐαγγέλιον, II, 8.)

[3] *Exod.*, XII, 11.

dans la suite de l'histoire Evangélique [1]. Le nom d'*Archi-triclinus* procéda naturellement du *Triclinium* romain; l'expression était nouvelle, mais la fonction qu'elle désignait était beaucoup plus ancienne chez les Juifs [2]. Le chapitre XXXII de l'*Ecclésiastique* est entièrement consacré à retracer les règles de conduite à l'usage des symposiarques, ou présidents des festins [3], qui dispensaient le vin aux conviés. Tout le monde connaît les sublimes métaphores que David et Isaïe, dans leurs chants prophétiques, empruntèrent à cette coutume nationale. Jéhovah est le grand symposiarque du monde. « Il tient en main, dit le Psalmiste, la coupe remplie du vin de ses vengeances, il l'a inclinée à droite et à gauche, pour y faire boire les nations, mais la lie n'est pas encore épuisée, tous les prévaricateurs de la terre y porteront les lèvres [4]. » — « Lève-toi, Jérusalem, dit le prophète Isaïe. La main de Jéhovah a versé sur tes lèvres la coupe de sa colère, tu as épuisé jusqu'au fond le calice de l'assoupissement, tu l'as vidé jusqu'à la lie [5]. » Les

[1] Marc, XIV, 3; Matth., XXVI, 7; Luc, XXII, 27; Joan., XIII, 12. — [2] Cf. Walchii *Dissertatio de Architriclino*.

— [3] Nous avons, sur le même sujet, un traité fameux de Plutarque, intitulé : *Les Symposiarques*. Notons, en passant, que la royauté traditionnelle des festins antiques, avec son élection ordinairement remise aux caprices du sort, s'est conservée jusqu'à nos jours dans le banquet des Rois. (Voir la savante et curieuse dissertation de M. de l'Hervillers : *La Fête des Rois et ses usages*, Paris, 1862.)

[4] *Psalm.* LXXIV, 9. La même allusion se retrouve dans le verset 5e du Psaume XV : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* (Voir Cornélius à Lapide, loc. cit., pag. 142.) — [5] Isa., II, 17.

Hébreux avaient donc à leurs festins un symposiarque, un « architriclinus, » chargé de la présidence du repas. Nous verrons plus loin que l'on se disputait un tel honneur, fort recherché surtout par les Pharisiens [1]. Aux noces de Cana, cette fonction était peut-être exercée par le Paranymphe [2], c'est-à-dire par celui qui dirigeait le cortége de la fiancée. L'éloge qu'il adresse à l'époux, en cette circonstance, paraît le faire supposer.

Saisissant caractère du miracle de Cana.

21. Quoi qu'il en soit, l'eau puisée à la fontaine par les serviteurs, déposée par eux dans les six urnes lustrales, et versée ensuite dans la coupe de l'architriclinus, sans aucun contact de Jésus ou de ses disciples, est devenue un vin excellent, qui provoque l'admiration du symposiarque. Il goûte cette liqueur et interpelle l'époux. Chaque détail du texte évangélique prend ici une importance capitale. Les anciens, dans l'économie de leurs repas, usaient d'un système complétement opposé au nôtre. Les paroles de l'architriclinus à l'époux établissent clairement cette différence : « Tous les autres, dit-il, servent d'abord le meilleur vin, et quand l'ivresse ne permet plus aux convives de discerner ce qu'ils boivent, on sert une qualité inférieure. Pour vous, au contraire, vous avez tenu le meilleur vin en réserve jusqu'à ce moment [3]. » Mais l'heureuse réforme

[1] Luc, XIV, 8.

[2] Voir, au sujet du Paranymphe, dans les mariages juifs, le chapitre suivant, n° 9.

[3] Wetstein, et d'autres interprètes allemands, ont prétendu que

que les principes chrétiens ont vulgarisée, à notre insu même, dans les sociétés modernes, fait mieux ressortir encore, par le contraste, l'étonnement qui dut saisir l'époux de Cana, à cette interpellation inattendue. L'époux savait que le vin était épuisé dans ses outres. Il ignorait encore que la sollicitude de Marie et la divine puissance de Jésus avaient renouvelé pour lui le miracle d'Elie à Sarepta. Au premier abord, il put craindre que la parole de l'architriclinus ne fût une ironie, qui venait s'ajouter à l'embarras de sa situation. Mais son anxiété ne fut pas de longue durée. Le vin miraculeux brilla bientôt dans la coupe des conviés, et justifia l'éloge du symposiarque. La surprise alors changea d'objet; de particulière, elle devint générale. D'où venait cette provision inespérée d'un vin excellent? Non-seulement elle suffit pour la fin du repas; mais la capacité des urnes lustrales, remplies jusqu'au bord, dut fournir abondamment aux sept jours consacrés, dans les usages hébreux, aux fêtes nuptiales. Le Sauveur, qui n'avait rien apporté pour lui ni ses disciples, en acceptant l'invitation

l'*Architriclinus* de Cana n'était point le symposiarque, mais l'intendant des serviteurs, ou ce que nous appellerions, dans notre langage moderne, un maître d'hotel. L'invraisemblance de cette opinion saute aux yeux. Un serviteur n'eût point ainsi publiquement interpellé son maître. Pour tenir un pareil langage, il fallait être un des convives, et traiter avec l'époux sur un ton de familière égalité, qui rappelle les fonctions du Paranymphe, « chargé, dit le Dr Sepp, de la présidence des fêtes nuptiales. » (Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, pag. 329 Cf. Note de l'éditeur littéraire de Cornélius à Lapide, édit. Vivès, tom. XVI, pag. 331.)

de l'époux de Cana, payait divinement son hospitalité. Il n'est pas difficile de se représenter l'émotion des convives, alors que toutes les particularités du miracle leur furent connues. Qu'on suppose un tel fait, raconté par un historien ordinaire. La stupéfaction de l'époux, ses interrogations aux serviteurs, l'étonnement des invités, quand la réalité du miracle se dressa sous leurs yeux, chacune de ces circonstances serait notée avec le plus grand détail. L'Evangile se contente d'une parole : « Ce fut ainsi que Jésus manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » La simplicité divine d'un tel récit est aussi miraculeuse que le miracle lui-même.

Sens divin du miracle.

22. « Aussi bien, dit l'Evêque d'Hippone, qui s'étonnerait que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait changé l'eau en vin, quand on sait que c'est Dieu qui agit lui-même ? Il opère aux noces de Cana, dans les six urnes pleines d'eau, ce qu'il fait, chaque année, dans le cep de nos vignes. L'eau versée par les serviteurs est changée en vin par sa puissance, de même que l'eau versée par les nuages et tombant en pluie sur nos coteaux. Nous n'admirons pas cette dernière transformation, parce qu'elle s'accomplit chaque année sous nos yeux ; l'habitude éteint l'étonnement. Et pourtant ce fait mériterait plus d'attention que le miracle de Cana lui-même. Quand on réfléchit à l'économie divine qui préside au gouvernement de l'univers, l'esprit s'arrête, saisi d'étonnement, et accablé de toutes parts sous le poids

des miracles. Mais les hommes détournent leurs pensées de la méditation des œuvres de Dieu, et ne songent point à bénir chaque jour sa munificence créatrice. Voilà pourquoi Dieu s'est réservé comme des coups d'état et des merveilles inusitées, qui les réveillent de leur assoupissement et les rappellent à son culte oublié. Tous les Juifs admirèrent la résurrection d'un mort, opérée par Jésus-Christ. Des milliers d'hommes naissent chaque jour, et nul ne songe à s'en étonner [1]. » Mais, dans la pensée de saint Augustin et des Pères de l'Eglise, le miracle des noces de Cana avait une signification plus haute encore. L'eau qui remplissait les urnes destinées aux ablutions prescrites par l'ancienne Loi, cet élément d'une purification toute matérielle, se change au vin du Testament Nouveau, qui fait germer les vierges, dans une génération spirituelle et pure. L'Evangile était le vin excellent, tenu en réserve, pour la dernière heure, par l'Epoux céleste [2]. « En assistant, avec sa Mère, aux noces de Cana, dit saint Cyrille d'Alexandrie, Jésus voulait consacrer le principe des générations humaines, comme il avait sanctifié précédemment l'eau baptismale par son contact divin. Pour réhabiliter la nature déchue et la rappeler à sa sainteté primitive, il ne suffisait pas que le Sauveur bénît les hommes déjà nés; il lui fallait, pour l'avenir, établir aux sources de la vie la grâce qui devait s'é-

[1] S. August., *In Joan.* tractat. VIII; *Patrol. lat.*, tom. XXXV, col. 1450. — [2] S. August., *In Joan.* tractat. IX, tom. cit., col. 1458-1466.

tendre à toute la postérité humaine, et sanctifier l'origine de toutes les naissances. » Ainsi, de même qu'aux portes de l'Eden, Adam et Eve nous sont apparus comme les premiers parents d'une race coupable; de même, aux noces de Cana, Jésus-Christ, l'Adam nouveau, Marie, l'Eve réhabilitée, président à la génération spirituelle des enfants de la grâce. Le mariage chrétien sera l'un des sacrements du Testament Nouveau. Le miracle des noces de Cana inaugure l'institution divine de la famille, reconstituée en Jésus-Christ. Voilà ce qu'on savait, dans notre Europe, depuis qu'elle fut régénérée par l'Evangile. Ces grandes choses, qui ont converti le monde, l'exégèse rationaliste croit-elle les avoir seulement atteintes, le jour où elle s'est permis cette appréciation : « Le premier miracle de Jésus fut fait pour égayer une noce de village[1]? » Le miracle eût sans doute obtenu la faveur d'une mention plus sérieuse, s'il se fût produit aux noces d'Agrippine, pour distraire de ses fureurs le César Tibère!

[1] *Vie de Jésus*, pag. 188.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

§ I. LA PREMIÈRE PAQUE.

1. Jésus chasse les vendeurs du Temple. — 2. Le trafic au Temple de Jérusalem. — 3. Anthenticité du récit évangélique. — 4. Les nécessités exégétiques de notre époque. — 5. Entretien de Jésus-Christ avec Nicodème. — 6. Préjugés nationaux des docteurs de la loi. — 7. Véritable royauté du Messie. Baptême dans l'eau et l'Esprit-Saint. — 8. Témoignage de saint Jean-Baptiste. L'ami de l'Epoux. — 9. Interprétation des paroles de saint Jean-Baptiste. Mœurs juives. Humilité du Précurseur.

§ II. LA SAMARITAINE.

10. Récit évangélique de la conversion de la Samaritaine. — 11. Jésus fatigué du chemin. — 12. Jésus le divin solliciteur des âmes. — 13. *Si scires donum Dei!* — 14. La première confession au bord du puits de Jacob. — 15. L'âme convertie. — 16. Miracle de la prophétie. — 17. Miracle de la doctrine. — 18. Conclusion.

§ III. VOCATION DÉFINITIVE DE PIERRE.

19. Le Fils de l'officier royal de Capharnaüm. — 20. Vocation définitive de Pierre, André, Jacques et Jean. — 21. La pêche miraculeuse.

§ IV. EMPRISONNEMENT DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

22. Hérode Antipas épouse Hérodiade, sa nièce. — 23. Jean Baptiste emprisonné par Hérode Antipas à Machéronta.

§ V. JÉSUS A CAPHARNAUM.

24. Autorité de l'enseignement de Jésus. — 25. Le jour du Sabbat à Capharnaüm. Démoniaque de la Synagogue. — 26. Exposé sommaire des principes théologiques relatifs aux possessions du démon. —

§ I. La première Pâque.

Jésus chasse les vendeurs du Temple.

1. « Après le miracle de Cana, dit l'Evangile, Jésus descendit à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples. Ils n'y restèrent que peu de jours, parce que la Pâque des Juifs était proche. Jésus monta à Jérusalem, et il trouva le Temple encombré de marchands qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes; des changeurs

étaient assis près de leurs tables. Jésus ayant pris un fouet de corde, les chassa tous du Temple, fit sortir bœufs et brebis, renversa les tables et la monnaie des changeurs, et dit aux marchands de colombes : Emportez tout cela, et ne faites point, de la maison de mon Père, un lieu de trafic. — Ses disciples, en le voyant agir de la sorte, se rappelèrent qu'il est écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré[1]. Cependant les Juifs interpellant Jésus, lui dirent : Quel signe nous montrerez-vous pour nous convaincre que vous avez le droit d'agir ainsi ? — Détruisez ce Temple, répondit-il, je le rebâtirai en trois jours. — Quoi ! s'écrièrent-ils, ce Temple est en construction depuis quarante-six ans, et vous, en trois jours, vous le relèveriez ? — Or Jésus entendait parler du Temple de son corps. Après qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent de cette réponse et la comprirent. Ils crurent aux Ecritures divines[2] et à la parole prononcée par Jésus. Durant cette fête de Pâque, qu'il passa à Jérusalem, beaucoup crurent en son nom, à la vue des miracles qu'il opérait. Cependant Jésus ne se fiait pas à eux, car il les connaissait tous. Sans avoir besoin d'aucun témoignage sur un homme, il savait de lui-même le secret de tous les cœurs[3]. »

[1] *Psalm.* LXVIII, 10.

[2] L'allusion faite ici à l'Ecriture se rapporte à ces paroles du Prophète-Roi : *Ego dormivi, et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me.* (Psalm. III, 6.) *Exsurgam diluculo.* (Psalm. LVI, 9.)

[3] Joan., II, 12 ad ultim.

Le trafic au Temple de Jérusalem.

2. Un rhéteur, croyant écrire l'histoire de Jésus, a osé dire : « Il avait le Temple en horreur, et rien ne fut moins sacerdotal que sa vie. » Le premier acte de Jésus à Jérusalem est un acte de respect pour le Temple. Sa première affirmation a pour objet de déclarer que « le Temple est la maison de son Père. » Témoins de l'indignation vraiment sacerdotale qui le saisit, en entrant sous les portiques du Lieu saint profanés par un ignoble trafic, ses disciples lui appliquent la parole de David : « Seigneur, le zèle de votre maison m'a dévoré. » Il était impossible, du reste, en une pareille circonstance, d'appliquer avec plus de justesse la citation du Psalmiste. Les disciples durent frémir en songeant au tumulte que la conduite de leur maître allait soulever. En effet, ce n'était point dans l'intérieur du Temple, ni même dans le Parvis des Juifs, que se tenait le marché public où les prosélytes, accourus de l'Egypte, de la haute Syrie, de la Chaldée et de Rome, à l'époque pascale, trouvaient à s'approvisionner de victimes pour les holocaustes, d'agneaux pour le festin de la Pâque, de colombes pour le rachat des premiers-nés. Le Parvis des Gentils (*Atrium gentium*) était, depuis le temps d'Hérode, consacré à ces transactions que l'usage semblait avoir légitimées. Le Talmud de Jérusalem raconte qu'un rabbin fameux, Bava, fils de Bota, jouissant d'un grand crédit près d'Hérode, avait entrepris d'établir, sous les portiques mêmes du Temple, un marché où il avait d'abord vendu trois mille agneaux

de Cédar[1]. La spéculation avait été bonne ; les marchands de bœufs et de colombes l'imitèrent. Bientôt toutes les synagogues de la Judée se transformèrent en lieux de trafic. Le caractère vénal et cupide du peuple Juif, se prêtait à des tentatives de ce genre, et, malgré les prescriptions formelles de la loi, le service du Temple devint le prétexte d'un véritable commerce. La police d'Hérode y trouvait son avantage ; nul ne réclamait contre un abus dont le plus grand nombre cherchait à profiter. Le Talmud cite un rabbin, Eléazar ben Sadoc, dont le comptoir rapportait chaque année des sommes énormes. Aux deux côtés de la porte Orientale, des échoppes et des bureaux en permanence régnaient jusqu'aux portiques de Salomon. Quand la domination romaine succéda à celle d'Archélaüs, rien ne fut changé à cet ordre de choses ; on vit seulement des orfèvres et des changeurs prendre rang à côté des marchands, dans le double but de faciliter les transactions par l'échange des monnaies, et de spéculer sur l'impôt sacré d'un demi-sicle, que chaque Israélite de-

[1] Voici le texte du Talmud de Jérusalem : « Un jour, Bava Ben Bota, en arrivant dans l'enceinte du Temple, la trouva vide. Il s'écria : Que la maison de ceux qui ont ainsi rendu vide la maison du Seigneur, soit pareillement déserte ! — Puis il envoya aussitôt chercher trois mille agneaux du Cédar, les visita pour s'assurer qu'ils étaient sans tache, et les fit conduire au Temple. Et maintenant, fils de Jacob, mes frères, dit-il, que ceux d'entre vous qui veulent offrir des holocaustes ou des sacrifices, achètent et immolent. » (Talmud Hierosol., *Jom-Tob*, fol. 61, col. 3.)

vait verser à la fête de Pâque pour l'entretien du Temple[1].

3. Telle était la situation à laquelle Jésus-Christ s'attaquait, un fouet à la main, en présence de ses disciples étonnés. Transportez la scène sur un autre théâtre que celui de la civilisation juive, écartez de la personne divine de Jésus l'auréole dont le témoignage de Jean-Baptiste l'avait entourée, et le fait de l'expulsion des vendeurs du Temple prendra, aux yeux des spectateurs, le caractère d'un attentat à l'ordre établi; la foule, troublée dans l'exercice d'un droit en apparence légitime, froissée dans ses habitudes et surtout dans ses intérêts de commerce, saisira le perturbateur du repos public, et se fera justice à elle-même, ou du moins livrera le coupable aux agents de l'autorité romaine. Partout ailleurs, les choses se fussent passées de la sorte. Mais tous les habitants de Jérusalem, quelques mois auparavant, avaient recueilli, de la bouche de Jean-Baptiste, la grande nouvelle que l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde, le Dominateur, le Maître attendu, le Fils en qui Dieu a mis toutes ses complaisances, venait de faire son avénement en Judée. Tous savaient que ce témoignage avait été rendu à Jésus-Christ, sur les bords du Jourdain. On entendait les disciples du Sauveur lui donner publiquement le titre de Fils de Dieu, et raconter les miracles opérés par sa puissance. Au mo-

Authenticité du récit évangélique.

[1] Sepp, *Vie de Jésus*, tom. I, p. 384, 385. Cf. Talmud, *Shekalim*, chap. I.

ment donc où le Messie proclamé paraît pour la première fois avec cette notoriété dans le Temple, et chasse les vendeurs qui transforment la maison de son Père en un lieu de vil marché, les témoins de cet acte insolite le regardent faire. Nul ne songe à l'en empêcher. La conscience de chacun sentait la justice de la mesure. Les Juifs se bornent à demander à Jésus un miracle, pour les convaincre de la divinité de sa mission. Toutes les circonstances du récit évangélique portent donc l'empreinte d'une authenticité puisée dans les entrailles mêmes du sujet. Nous ne rappellerons point ici la concordance parfaite de la date de quarante-six ans, indiquée comme celle de la reconstruction du Temple ; nous avons eu l'occasion de la signaler dans l'histoire d'Hérode. L'entreprise commencée par ce prince, vingt ans avant l'E. V., se prolongea même au delà de la période évangélique. Vingt-six années de notre ère s'étaient écoulées, à l'époque de la solennité Pascale, où Jésus expulsa les marchands du parvis des Etrangers. En sorte que les quarante-six années rappelées par les Juifs, étaient d'une exactitude mathématique.

Les nécessités exégétiques de notre époque.

4. Certes, nous sommes loin d'attribuer à cette confirmation de l'Evangile par des preuves internes ou externes, la prédominance sur le caractère divin qui se révèle, en dehors de toute préoccupation scientifique, à la simple lecture, ou à la suite d'une méditation pieuse. Combien ne serait-il pas préférable d'élever nos cœurs et nos intelli-

gences par l'étude exclusive des mystères d'amour, de vérité et de vie, dont l'histoire du Fils de Dieu est la manifestation constante! Mais l'indigne travestissement que l'incrédulité, en ces derniers temps, a osé entreprendre contre le texte sacré, nous impose la dure nécessité de nous arracher aux charmes divins d'une contemplation qui ravissait le génie de Bossuet. Aux époques d'abaissement et de décadence intellectuels, il faut des enseignements proportionnés à l'état des esprits. A un siècle qui se laisse séduire par l'écho des sophismes surannés de Celse et de Porphyre, il faut remettre en mémoire les éléments de la catéchistique. Puissent de nouveaux Augustins nous donner encore, à l'usage du moderne rationalisme, des traités pareils à ceux que le grand évêque d'Hippone adressait aux catéchumènes de son temps, sous un titre vraiment approprié aux besoins actuels : *De catechizandis rudibus!* Continuons cependant à recueillir les enseignements tombés des livres du divin Maître.

Entretien de Jésus-Christ avec Nicodème.

5. « Il y avait alors à Jérusalem, dit saint Jean, un docteur Pharisien, appelé Nicodème, qui tenait le premier rang parmi les chefs du peuple. Il vint la nuit trouver Jésus: Rabbi, lui dit-il, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu, car nul ne pourrait accomplir les miracles que vous opérez, si Dieu n'était avec lui. — En vérité, en vérité, je vous le dis, répondit Jésus, celui qui ne renaît pas une seconde fois, ne saurait voir le royaume de Dieu[1]

— Mais comment un vieillard, dit Nicodème, pourra-t-il naître de nouveau ? Comment pourrait-il rentrer au sein de sa mère, pour en sortir par une seconde naissance ? — En vérité, je vous le dis, reprit Jésus, quiconque ne renaît pas dans l'eau et l'Esprit-Saint ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est issu de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous ai dit : Il vous faut naître une seconde fois. L'esprit souffle où il veut ; vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de celui qui est né de l'esprit. — Comment cela se peut-il faire ? demanda Nicodème. — Vous êtes docteur en Israël, répondit Jésus, et vous ignorez ces choses ! Je vous le dis en vérité, ce que nous savons nous l'enseignons, ce que nous avons vu nous l'attestons, et pourtant vous rejetez notre témoignage. Je vous parle des choses de la terre et vous ne me croyez pas ; comment, si je vous parle des choses du ciel, pourrez-vous me croire ? Nul n'est monté au ciel, que celui qui en est descendu, c'est le Fils de l'homme qui réside dans les cieux. Or, comme Moïse a élevé le serpent d'airain au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé lui-même, afin que tous ceux qui croiront en lui soient sauvés et obtiennent l'éternelle vie ; car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour sauver quiconque aura la foi en lui. Dieu n'a point envoyé son Fils en ce monde pour juger le monde, mais pour le sauver. Celui qui croit en lui ne

sera point condamné ; celui qui ne croit pas porte déjà la sentence de sa propre condamnation, car il refuse de croire au Fils unique de Dieu. Or voici le sujet de la grande condamnation : La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que les actions des hommes étaient mauvaises. En effet, quiconque fait le mal déteste la lumière et la fuit, pour ne pas manifester ses œuvres ; mais celui qui accomplit la justice et la vérité recherche la lumière, il ne craint pas que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu. »

Préjugés nationaux des Docteurs de la loi.

6. S'il était permis d'appliquer aux divins mystères de l'Evangile des dénominations empruntées à l'ordre terrestre et à nos usages vulgaires, on pourrait dire que cet entretien secret de Jésus-Christ avec Nicodème est tout le programme de la Rédemption accomplie, en faveur des âmes, par le Verbe incarné. Qu'était ce docteur, illustre en Israël, venant trouver, la nuit, le nouveau Rabbi, dont les miracles impressionnaient la foule? Un disciple de l'école d'Hillel, répondent les traditions Talmudiques, un homme opulent, qui faisait étendre sous ses pas, lorsqu'il entrait à la Synagogue, des tapis qu'il abandonnait aux pauvres. L'Evangile nous dit seulement qu'il était l'un des principaux membres du Sanhédrin, et qu'il se convertit secrètement aux doctrines du Sauveur, sans oser se déclarer en

[1] Joan., III, 1-21.

public, par un sentiment de crainte[1]. La richesse qui a frappé les Talmudistes dans la personne de Nicodème, ne fait aucune impression sur l'Evangéliste. Mais son titre de Docteur en Israël, et la connaissance des Ecritures qu'il suppose, fixent surtout l'attention de saint Jean. Tout l'entretien de Jésus avec ce prosélyte timide a l'Ecriture pour base. L'Ancien Testament était comme la racine de l'Evangile, mais il fallait la révélation du Verbe pour féconder la vieille tige. Combien de fois les Prophètes n'avaient-ils pas annoncé que Dieu créerait une génération nouvelle, de nouveaux cieux, une nouvelle terre ? Nicodème connaissait sans doute ces textes sacrés, mais quand il entend l'affirmation solennelle de la nécessité d'une seconde naissance, il ne comprend rien à ce mystère, dont le seul énoncé provoque, de sa part, l'objection du matérialisme le plus révoltant. Il avait cependant lu les paroles de Jérémie, ordonnant, de la part de Jéhovah, la circoncision du cœur[2], et la célèbre prophétie d'Ezéchiel : « Je vous ôterai votre cœur de pierre, pour le remplacer par un cœur de chair[3]. » Peut-être, en Pharisien scrupuleux, portait-il, brodée sur la frange de son vêtement, la prière de David : « O Dieu, créez en moi un cœur nouveau[4] ! » Il était, du moins, fidèle observateur des prescriptions légales, au sujet des

[1] *Eo quòd esset discipulus Jesu, occultus autem propter metum Judæorum.* (Joan., XIX, 38.) — [2] Jerem., IV, 4. — [3] Ezech., XI, 19. — [4] *Psalm.* L, 12.

ablutions fréquentes. Mais, sous la lettre de la loi, il ne savait pas discerner la purification spirituelle, dont les rites Mosaïques étaient la figure. Le baptême légal, dans l'eau, pour effacer les impuretés corporelles ; le baptême légal, dans la chair, par la circoncision, pour imprimer le sceau de l'adoption des fils d'Abraham ; tels étaient aux yeux du Pharisien, les seuls éléments de sanctification. Voilà pourquoi il ne comprend rien à la régénération des âmes que le Fils de Dieu vient opérer. Pour lui, comme pour tout le Judaïsme, le Messie doit être un dominateur puissant, un fondateur d'empire ; la pensée de voir se réaliser cette espérance, en la personne de Jésus-Christ, le subjugue ; il vient, la nuit, apporter aux pieds du Sauveur le témoignage de toute sa secte. « Rabbi, dit-il, nous savons que vous venez de la part de Dieu, vos miracles nous le prouvent. » Si le divin Maître lui eût répondu : Dans deux ans, le trône de David sera relevé ; Jérusalem effacera la Rome de César, et les fils d'Abraham seront les souverains du monde ! Nicodème aurait compris ce langage et applaudi à cette révélation.

Véritable royauté du Messie. Baptême dans l'eau et l'Esprit-Saint.

7. Mais Jésus dit, au contraire : « Dieu n'a pas envoyé son Fils unique pour juger le monde ; il l'a envoyé pour apporter le salut aux âmes par la foi. Le Fils de l'homme sera élevé, mais comme le serpent d'airain dressé par Moïse au désert. Du haut d'une croix, il attirera tout à lui. » Tel est le trône que vient chercher sur la terre le Fils unique

de Dieu, descendu du ciel. Sa révélation est lumière, vérité et œuvres de vie. Le royaume nouveau qu'il vient fonder est une régénération spirituelle. Le baptême de l'eau et du Saint-Esprit en est la porte; ce baptême, figuré par la circoncision, donne une vie nouvelle, une seconde naissance aux âmes. Aujourd'hui, éclairés par l'Evangile, nous comprenons chacune des paroles du discours de Jésus. Mais le docteur d'Israël les entendit sans en pénétrer le sens. Le souffle du vent rend un son à nos oreilles, sans que nous sachions ni d'où il vient, ni où il va; telle était exactement la situation du Pharisien, en écoutant cette révélation inattendue. L'admirable économie de la renaissance des âmes sur la terre, par la grâce des sacrements, par la foi au nom du Fils de Dieu et l'accomplissement des œuvres de vérité, se déroulera successivement sous nos yeux, en poursuivant l'étude du récit évangélique. Mais nous pouvons dès maintenant apprécier, par l'étonnement d'un des plus illustres docteurs d'Israël, les obstacles qu'une telle doctrine devra rencontrer avant de soumettre les intelligences. La profondeur des ténèbres qui couvraient l'humanité, opposera à la lumière divine une résistance d'autant plus obstinée, que les ténèbres sont un manteau commode pour abriter toutes les œuvres de péché. Et, s'il était déjà tellement difficile de faire comprendre la génération spirituelle de sainteté que le Sauveur apportait à la terre, combien plus ne l'était-il pas de faire accepter par les intelligences le mystère ado-

rable de l'Incarnation du Verbe, Fils unique de Dieu, descendu du ciel par amour pour nous ! Le docteur de Jérusalem comprit plus tard quel était le trône dont lui avait parlé le Fils de l'homme, alors que le corps inanimé du Sauveur, attaché à la croix, comme jadis le serpent d'airain au désert, fut remis entre ses mains par Pilate.

Témoignage de saint Jean-Baptiste. L'ami de l'époux.

8. Le baptême, dans l'eau et l'Esprit-Saint, était donc le principe de la régénération du monde. Le Précurseur l'avait annoncé, préparant ainsi, réellement et au pied de la lettre, « les voies devant le Seigneur. » Il faut fermer volontairement les yeux à la lumière, pour ne pas être frappé de cette correspondance magnifique entre la mission préparatoire de Jean-Baptiste et l'action souveraine de Jésus. Cependant, l'incrédulité moderne ne paraît pas même la soupçonner. Mais oublions les sacriléges interprétations de l'exégèse rationaliste [1]; elles tombent d'elles-mêmes, en présence de la majestueuse simplicité de l'Evangile. « Après la fête de Pâque, continue l'écrivain sacré, Jésus, suivi de ses disciples,

[1] « Il semble, dit le rationalisme, que, malgré sa profonde originalité, Jésus, durant quelques semaines au moins, fut l'imitateur de Jean. Le baptême avait été mis par Jean en grande faveur; il se crut obligé de faire comme lui : il baptisa, et ses disciples baptisèrent aussi. Ce fut par une sorte de concession qu'il inclina un moment vers le baptisme. » (*Vie de Jésus*, p. 107-115.) A cette théorie, il suffit d'opposer la dernière parole de Jésus à ses Apôtres avant l'Ascension : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Cela signifie-t-il que Jésus ait jamais renoncé « au baptisme, » comme l'écrivain moderne voudrait le faire croire ?

se rendit dans la campagne de Juda, voisine de Jérusalem [1]; il y demeurait et y baptisait, par le ministère de ses disciples, qui conféraient le baptême en son nom [2]. Jean était alors sur les rives du torrent d'Ennom, près de Salim [3], où

[1] *In terram Judæam.* (Joan., III, 22.) C'est-à-dire dans la campagne de Juda, par opposition à la ville de Juda (Jérusalem). Les expressions grecques Γῆ ou Χώρα sont ordinairement employées en ce sens dans le style hébraïque. (Cf. Jos., VIII, 1; Act. X, 39.) Le pays de Judée, dont parle ici l'Evangéliste, représente la partie principale de l'ancienne ethnarchie d'Archélaüs, c'est-à-dire la contrée au midi de Jérusalem, entre cette ville, la vallée de Bersabée, la mer Morte et la Méditerranée.

[2] *Et baptizabat.* (Joan., III, 22.) *Quanquàm Jesus non baptizaret, sed discipuli ejus.* (Joan., IV, 2.) En rapprochant ces deux versets qui s'expliquent l'un par l'autre, le rationalisme se fût épargné une erreur de fait, dans son appréciation sur le rôle de Jésus-Christ comme « baptiste par imitation. » Disons cependant, avec saint Augustin, que le Sauveur baptisa de sa main ses premiers Apôtres, afin de se servir ensuite de leur ministère pour conférer aux autres le sacrement de la régénération. Le baptême est administré au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit; cette formule, dans son énoncé même, suppose la délégation du ministre. Voilà pourquoi Jésus baptisait par la main de ses disciples dans la campagne de Jérusalem, comme il baptise encore aujourd'hui les nations par la main des ministres du sacrement. Tel est le sentiment de toute l'antiquité chrétienne. (Cf. Clément d'Alexandrie, *Hypotiposes*, lib. V; Moschus, *Prat. spirit.*, cap. CLXXXI; Ambros., *in Lucam, Commentar.*, VIII; Hilar. Pictav., *in Matth.*, XIX, 10.) Il n'en est pas de même d'une opinion récente, qui fait baptiser la sainte Vierge par son divin Fils. Cette tradition ne remonte pas au delà du Xe siècle.

[3] L'Ennom est un torrent qui vient de la Batanée et se jette dans le Jourdain, à deux lieues environ au-dessous du lac de Génésareth. Son nom moderne est Iarmouk. La ville de Salim, aujourd'hui appelée Sélim, faisait face à l'embouchure de l'Ennom, à une lieue de distance, du côté de la Samarie. « On remarquera, dit le docteur Sepp, que Jean ne pouvait baptiser que dans les lieux où il y avait beau-

les eaux étaient abondantes et profondes ; on venait à lui pour recevoir son baptême ; car à cette époque, Jean n'avait point encore été emprisonné, comme il le fut bientôt par Hérode Antipas. Or il s'éleva une discussion entre quelques Juifs et les disciples du Précurseur, au sujet du baptême de leur maître. Ils voulurent en référer à Jean lui-même : Rabbi, lui dirent-ils, celui qui est venu à vous, sur les bords du Jourdain, et auquel vous avez rendu témoignage, baptise maintenant ; la multitude se presse sur ses pas. — Jean leur répondit : L'homme pourrait-il avoir une autre autorité que celle qu'il a reçue d'en haut? Vous m'êtes témoins que j'ai toujours dit : Je ne suis pas moi-même le Christ ; j'ai été envoyé comme son précurseur. Or quel est l'époux? n'est-ce pas celui entre les mains duquel on remet la fiancée? Quant à l'ami de l'époux, il assiste à ses côtés, il entend sa voix chérie, et il tressaille d'allégresse, en partageant la joie de celui qu'il aime. Telle est en ce moment la plénitude de mon bonheur. Il faut que Jésus croisse et que je diminue. Celui qui descend du ciel est au-dessus de tous. Les mystères divins qu'il a entendus et vus, il vient les révéler, et pourtant on refuse d'accepter son

coup d'eau, parce qu'il baptisait toujours par immersion. On peut conclure, au contraire, des paroles de l'Evangéliste, que Jésus, ou plutôt ses Apôtres, baptisaient indistinctement soit par immersion, soit à la manière actuelle, ce qui leur permettait de conférer le baptême en tous lieux. » (Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, pag. 399.)

témoignage ! Quiconque recevra sa parole acquiescera à la vérité de Dieu lui-même. C'est lui que Dieu a envoyé et qui apporte la révélation de Dieu. Le Seigneur veut communiquer son Esprit-Saint sans mesure. Le Père aime son Fils, et a remis toutes choses entre ses mains. Quiconque croit au Fils de Dieu aura la vie éternelle ; quiconque refuse de croire au Fils de Dieu tombera dans la mort, sous le poids de la colère divine[1]. »

Interprétation des paroles de saint Jean-Baptiste. Mœurs juives. Humilité du Précurseur.

9. Sur les bords de l'Ennom, Jean-Baptiste s'exprime, au sujet de la divinité de Jésus-Christ, absolument dans le même sens que le Sauveur le faisait naguère avec le docteur Pharisien. Il s'indigne contre l'incrédulité de ses propres disciples, qui refusent d'aller à Jésus et d'écouter la parole du Fils de Dieu. Mais il y a, dans l'accent du Précurseur, une émotion, une tendresse respectueuse, une humilité profonde, qui se déroberaient peut-être à l'esprit des lecteurs peu familiarisés avec les mœurs juives, et dont il importe de faire ressortir l'admirable caractère. L'allusion faite ici par saint Jean-Baptiste aux pompes nuptiales des Hébreux, mérite de fixer toute notre attention. C'était le soir, au son des instruments de musique, à la lueur des flambeaux ou des lampes, que la fiancée juive, parée des ornements envoyés le matin par l'époux[2], quittait la mai-

[1] Joan., III, 23 ad ultim.

[2] « Le matin des noces, dit le docteur Sepp, le fiancé envoyait chez son beau-père la parure de sa fiancée, avec des vases d'onguents et de parfums, des fruits et toute sorte d'objets précieux. C'était un

maison paternelle. Dix vierges, tenant leurs lampes allumées, formaient son cortége : la jeune épouse les précédait, conduite par le paranymphe. Le fiancé, oint de parfums, le front ceint d'une couronne, était venu au-devant d'elle, précédé de dix jeunes gens, à la tête desquels marchait l'ami de l'époux. Son arrivée, attendue par les jeunes vierges, était signalée par l'acclamation joyeuse qu'une parabole évangélique nous a conservée : « Voici l'époux, sortez au-devant de lui[1] ! » Les deux cortéges se rejoignaient alors, et le paranymphe présentait la fiancée à son futur époux. Ces détails, empruntés aux coutumes traditionnelles des Juifs, nous donnent l'intelligence de la comparaison employée par le Précurseur. Quel est l'époux? dit-il. Est-ce celui qui s'avance le premier à la tête du cortége nuptial? Non, c'est celui aux mains duquel l'épouse sera remise. Mais l'ami de l'époux est là, à ses côtés, jouissant du bonheur de celui qu'il aime, entendant sa voix émue et partageant sa félicité! Ainsi, selon l'expression de saint Jean-Baptiste, l'Incarnation du Fils de Dieu était la solennelle alliance du Verbe avec l'humanité. Dans cette grande

vase de ce genre que Marie Magdeleine répandit sur les pieds de Jésus. (Marc, XIV, 3.) La fiancée, de son côté, envoyait à son fiancé la tunique qui devait un jour lui servir de linceul. Il devait la garder et la porter tous les ans au jour de la nouvelle année, et à la Fête des Expiations; comme la fiancée portait aussi la sienne en ces deux solennités, pour avoir toujours la pensée de la mort présente à l'esprit. » (Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, p. 328.)

[1] *Ecce sponsus venit, exite obviam ei!* (Matth., XXV, 6.)

épopée nuptiale, qui projeta son éclat sur les ténèbres d'une nuit de quatre mille ans, le Précurseur n'ose même pas s'attribuer le rôle du paranymphe, de celui qui conduisait la fiancée, pour l'offrir à l'époux. « Il semblerait pourtant, dit saint Chrysostome, que telle fut en réalité la mission de saint Jean-Baptiste. Il mit dans la main de l'époux céleste la main de l'Eglise, son épouse; il fut le trait d'union entre les âmes et le Verbe incarné. » Mais l'humble fils d'Elisabeth ne se permet point sur sa personnalité d'aussi hautes pensées. Une première fois, il avait dit qu'en présence du Christ, Fils de Dieu, il se jugeait « indigne de dénouer les cordons de ses sandales. » Aujourd'hui, sur le point de terminer sa carrière de Précurseur, quand il se rend le témoignage d'avoir dispensé fidèlement le dépôt de la vérité confié à son ministère, il laisse échapper une parole d'attendrissement qui révèle tout le secret de son âme ardente. Il se nomme l'ami du fiancé descendu du ciel pour épouser l'humanité. Et quelle suavité de langage dans sa comparaison avec l'ami dévoué qui entend la voix de l'époux, se tient silencieux pour en mieux goûter les accents, et tressaille dans la plénitude de l'allégresse, en contemplant la joie de celui qu'il aime! Voilà bien le caractère de l'amour divin, dont Jésus-Christ est venu allumer la flamme immortelle dans les cœurs. Jean-Baptiste n'aspire à aucune autre puissance, à aucun autre privilége, à aucune autre grandeur. C'est qu'en effet, le Verbe incarné,

l'Epoux qui est venu contracter en personne ces noces spirituelles, n'a reçu de nul autre que de lui-même, son épouse bien-aimée. C'est le Verbe de Dieu qui avait créé l'homme innocent, c'est le Verbe de Dieu qui laissa tomber une parole de consolation, de miséricorde et d'espoir sur l'homme coupable ; c'est le Verbe de Dieu qui avait appelé Abraham, et constitué, dans la descendance des patriarches, l'hérédité des promesses de salut ; il avait fait entendre sa voix au Sinaï et dicté ses lois à la nation élue ; il avait inspiré les prophètes dans la suite des âges, et dirigé les espérances des justes. Personne donc n'eut à lui donner sa fiancée, le jour où il parut lui-même, pour son union mystique : Jean-Baptiste le précéda seulement, en criant au Judaïsme : « Voilà l'époux, courez à sa rencontre ! »

§ II. La Samaritaine.

Récit évangélique de la conversion de la Samaritaine.

10. Après la profession de foi si explicite du Précurseur, les multitudes accoururent, avec une ardeur nouvelle, auprès de Jésus. Les Pharisiens et les docteurs de la loi, déjà prévenus contre Jean-Baptiste, dont ils affectaient de rejeter le baptême[1], ne se montrèrent pas moins hostiles à l'influence du Sauveur. « Ils apprirent donc, avec une jalousie pleine de fureur, dit l'Evangéliste, que Jésus réunissait plus d'adhérents que Jean lui-même, et que la foule

[1] *Pharisæi autem et legisperiti consilium Dei spreverunt in semetipsos, non baptizati ab eo* (Joanne). (Luc, VII, 30.)

se montrait avide du baptême conféré en son nom par ses disciples. Jésus, connaissant leurs mauvais desseins, quitta le territoire de Juda, pour se rendre en Galilée. Or il lui fallait, dans ce voyage, traverser la Samarie. Il arriva donc en une ville de ce pays, nommée Sichar, près de l'héritage légué autrefois par Jacob à son fils Joseph. Là se trouvait la source encore nommée Fontaine de Jacob. Jésus donc, fatigué de la route, s'était assis au bord de la fontaine, pendant que ses disciples étaient allés acheter des provisions à la ville voisine. Il était environ la sixième heure du jour [1]. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. — Comment, vous qui êtes Juif, répondit-elle, pouvez-vous m'adresser une telle demande à moi, qui suis Samaritaine ? Les Juifs ne veulent rien avoir de commun avec les Samaritains. — Jésus lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous parle et vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eussiez-vous fait la même prière, et il vous eût donné de l'eau vive. — Maître, reprit-elle, vous n'avez rien pour puiser, la source est profonde, d'où auriez-vous donc de l'eau vive? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, qui vint jadis y boire lui-même, avec sa famille et ses troupeaux? — Jésus lui répondit : Quiconque s'abreuve à cette fontaine aura encore soif; mais l'eau que je donne étanche la soif pour jamais. Elle

[1] Midi.

ouvre pour celui qui la boira, une source rejaillissant jusqu'à l'éternité. — Ah! Seigneur, s'écria la Samaritaine, donnez-moi de cette eau ! Je n'aurai plus jamais soif, et ne serai plus forcée de venir puiser à la source. — Jésus reprit : Allez chercher votre époux et revenez ensemble. — Je n'ai point d'époux, dit l'étrangère. — Et Jésus ajouta : Vous avez dit la vérité en répondant : Je n'ai point d'époux. Car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. C'est donc la vérité que vous venez de dire. — La femme répondit : Seigneur, je vois que vous êtes un Prophète. Eclairez-moi donc sur ce point. Nos aïeux ont adoré Jéhovah sur cette montagne, et vous, Juifs, vous prétendez que Jérusalem est le seul lieu d'adoration et de prière. — Femme [1], répondit Jésus, croyez-moi. L'heure approche où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, Samaritains, vous adorez ce que vous ne connaissez pas; mais nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Cependant l'heure approche, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Tels sont, en effet, les adorateurs que demande le Père. Dieu est esprit, il faut que ses adorateurs l'adorent en esprit et en vérité. — Je sais, reprit la Samaritaine, que le Messie ou Christ va venir. Lors donc qu'il aura paru, il nous en-

[1] On peut rapprocher ce mot de Γύναι, de l'expression identique rappelée au chapitre précédent, nº 18, *Note*.

seignera toutes ces choses. — Je suis le Messie, répondit Jésus; c'est le Messie qui vous parle. — En ce moment, les disciples revinrent et ils s'étonnaient de voir Jésus converser avec une Samaritaine. Cependant nul n'osa lui dire: Que demandiez-vous à cette femme et pourquoi lui parlez-vous! — Cependant l'étrangère laissa son urne, et courut à la ville, disant aux habitants: Venez voir un homme qui m'a révélé tous les secrets de ma vie. Ne serait-ce point le Christ? — Ils sortirent donc de la ville pour venir le trouver. Or les disciples avaient servi le repas, et priaient Jésus en disant: Maître, mangez. — Il répondit: J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. — Les disciples étonnés se demandaient l'un à l'autre : Quelqu'un lui aurait-il apporté des provisions en notre absence? — Mais Jésus reprit: Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé pour accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et le temps de la moisson sera venu? Voici, moi, ce que je vous dis : Levez les yeux, voyez les campagnes; elles blanchissent déjà sous les épis mûrs. Celui qui moissonne reçoit sa récompense, il recueille les gerbes pour la vie éternelle; en sorte que, s'il y a joie pour celui qui sème, il y aura joie pour celui qui moissonne. En cela encore le proverbe est vrai : Autre est la main qui ensemence, autre la main qui moissonne. Je vous enverrai moissonner des champs qui ne furent point cultivés par vous; d'autres ont travaillé et vous mettrez le

pied dans leur moisson. — Ainsi parla Jésus, Or, parmi les Samaritains de la ville, un grand nombre croyaient en lui, sur le témoignage de la femme qui disait : Il m'a révélé tous les secrets de ma vie ! — Etant donc venus le trouver, ils le prièrent de demeurer en ce lieu. Jésus y resta deux jours ; et le nombre de ceux qui crurent en lui, après avoir entendu ses discours, fut beaucoup plus grand. Ils disaient à la femme : Ce n'est plus sur votre parole que nous croyons. Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde [1]. »

Jésus fatigué du chemin.

11. La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ éclate à chaque détail de cet épisode évangélique, avec une majesté simple et douce qui fait pâlir tous les commentaires. A la sixième heure du jour, alors que les feux du soleil à son midi dévorent la campagne embrasée, le Sauveur, fatigué de la route, vient s'asseoir au bord du puits de Jacob. « Ce n'est pas sans un mystère d'amour, dit saint Augustin, que Jésus, la force de Dieu, lui qui vient réparer toutes les défaillances, se soumet à la fatigue du chemin. Est-il une puissance plus souveraine que celle du Verbe, créant le monde sans effort ? Mais admirez ce miracle d'infirmité : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ! La force du Christ nous a créés, et l'infirmité du Christ nous régénère. La force appelait à la vie ce qui n'était pas encore, l'infirmité préserve ce qui est d'une perdition universelle ;

[1] Joann., IV, 1-41.

la force nous a créés, l'infirmité nous sauve. » La sixième heure des siècles avait sonné pour le genre humain, en marche à travers les six âges de l'histoire antique. Quel rude chemin n'a-t-il pas fourni, depuis le seuil de l'Eden jusque sous le fouet de Tibère ! Nul n'a étanché la soif de ce voyageur, errant dans les sables arides du paganisme, soupirant après les fontaines d'eau vive, demandant la vérité à tous les sages, se penchant au bord de toutes les doctrines, et retombant enfin, sous le poids du jour et de la chaleur, dans un morne désespoir. O Jésus, divin époux de l'humanité, vous qui avez embrassé ses fatigues, ses misères et ses défaillances, toute mon âme vous adore, à cette fontaine de Jacob, creusée jadis par le Patriarche, et d'où vont jaillir à votre voix des torrents de grâce, de rafraîchissement et de paix ! Les disciples, dans leur affection tout humaine encore, sont allés à la ville de Sichar, acheter les modestes provisions qu'ils veulent offrir à leur maître pour son repas. Cependant Jésus a une faim et une soif inconnues ; il a soif des âmes, il a faim de cette moisson spirituelle, dont les épis mûrs blanchissent parmi les nations ; il est affamé du salut du monde !

Jésus le divin solliciteur des âmes.

12. Mais les tendresses infinies et les condescendances divines qui s'allient, dans son cœur, avec cette faim et cette soif incommensurables, qui pourra jamais les comprendre ! « Donnez-moi à boire, » dit-il à la Samaritaine, qui descend, son urne sur l'épaule, pour puiser l'eau vive.

Telle est encore, et telle sera, jusqu'à la fin des siècles, la prière de Jésus. Il est le divin solliciteur des âmes ; à chacune d'elles, il adresse la même parole. A Philippe, il dit : « Suis-moi ; » à Nathanaël, il montre les cieux ouverts et les Anges montant et descendant sur la tête du Fils de l'homme : à Nicodème, il découvre cette exaltation de la croix, qui soulèvera le monde dans un élan divin ; aux convives de Cana, il offre le vin excellent de l'Evangile, remplaçant l'eau dégénérée dont les Pharisiens remplissent leur coupe doctorale ; mais à chacun il demande son âme, et redit comme à la Samaritaine : « Donnez-moi à boire ! » L'étrangère « ignore le don de Dieu. » Elle est semblable à toutes les âmes égarées et pécheresses, qui ont entendu, et qui entendront encore la parole du divin Maître. Des abîmes de séparation se dressaient entre la Samaritaine et le Juif inconnu qui lui adresse cette prière. L'anathème du Sanhédrin frappait tout Juif qui osait communiquer avec un Samaritain. Les relations commerciales étaient seules exceptées de la malédiction. Du reste, le prêtre de Jérusalem, qui accueillait pour le Temple l'offrande d'un païen, rejetait avec horreur celle d'un enfant de Samarie. Ainsi, à travers des abîmes de préjugés, d'erreurs et de haines, la voix de Jésus-Christ frappe tous les jours à la porte des consciences. Elles lui répondent comme la femme de Sichar : « Est-ce bien vous, un Juif, qui demandez à boire à une Samaritaine? Les Juifs n'ont rien de commun avec

nous. » Ainsi on repousse la prière du Dieu inconnu qui a soif des âmes, on écarte ce solliciteur Tout-Puissant, comme un importun, comme un ennemi. Dans l'histoire d'une conversion, au bord du puits de Jacob, nous avons l'histoire de toutes les conversions. C'est au hasard que la Samaritaine attribuait sans doute la rencontre du divin étranger; de même, c'est le hasard qui semble pour la première fois mettre une conscience humaine en face de la divinité oubliée ou méconnue du Sauveur. Mais en réalité, Jésus attendait la Samaritaine, au puits de Sichar; de même qu'il attend toujours et prépare l'occasion d'atteindre le pécheur, aux sources de la Pénitence. Les résistances de l'âme qui se débat sous le coup victorieux de la grâce, les objections de l'incrédulité, du rationalisme, de la fausse science, sont exactement celles de la Samaritaine. « D'où prendrez-vous cette eau vive? Vous n'avez rien pour la recueillir et le puits est profond. Etes-vous plus grand que Jacob, notre père, qui l'a creusé, nous en a fait don, et s'y est abreuvé, lui, sa famille et ses troupeaux? » Le puits de Jacob avait plus de trente mètres de profondeur [1]. L'eau vive, qu'il renfermait, ainsi nommée par opposition aux dépôts stagnants des eaux pluviales qu'on recueille en

[1] *Prope civitatem Sichem, quæ nunc Neapolis dicitur, Ecclesia quadrifida est, hoc est in modum crucis facta, in cujus medio fons Jacob habetur, quadraginta cubitos altus, de quo Dominus aquas à Samaritanâ muliere petere dignatus est.* (Beda, *De Locis sanctis*, cap. xv. Cf. Baronius, *Annal. Eccl.*, tom. I, p. 73.)

Palestine dans des citernes, était la seule ressource de la contrée. Voilà ce que la Samaritaine, interprétant les paroles de Jésus dans un sens matériel, lui objecte tout d'abord.

13. Et cependant Jésus avait dit : « Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous parle, et vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous fait la même prière, et il vous eût donné de l'eau vive. » La Samaritaine ignorait que le Verbe incarné fût venu se donner lui-même au monde, et qu'il eût, par cette libéralité divine, transporté sur la terre toute la richesse des cieux. Quatre mille ans d'indigence, de misères et de dénûment, ont pesé sur l'humanité jusqu'à l'heure où le don de Dieu transforma la pauvreté en un trésor inépuisable, la souffrance en une source de joies immortelles. Il en est encore ainsi dans les âmes. Le plus grand obstacle entre l'action réparatrice du Sauveur et une conscience égarée, c'est l'ignorance du don de Dieu. Fatal aveuglement qui plonge l'âme dans les ténèbres palpables du matérialisme. Cette source de vérité et de vie, que Jésus promet au pécheur, le pécheur la dédaigne, il en nie l'existence. Eh quoi! dit-il, la vérité, la vie ne cachent-elles pas leurs secrets à des profondeurs inexplorées? Le puits de la sagesse, de la vertu, est un abîme. Quels sont donc les moyens que le Christ emploie pour les faire jaillir? Les plus grands génies de l'humanité ont ouvert, par leurs labeurs, des sources

Si scires donum Dei

qui suffisent à abreuver les intelligences. Est-ce que le Christ est plus grand qu'eux? — Telle est la réponse obstinée de l'orgueil humain qui ne connaît pas le don de Dieu; et Jésus ne se lasse pas de faire entendre son invitation mystérieuse : « Quiconque s'abreuve à l'eau de vos puits aura encore soif. Mais l'eau que je donne étanche la soif pour jamais; elle ouvre à celui qui la boira une source vive, rejaillissant jusqu'à l'éternité. » L'eau du puits de Sichar, reprend saint Augustin, « c'est la volupté recélée dans les ténébreuses profondeurs, où les hommes viennent la puiser dans l'urne des passions. Ils penchent l'urne sur l'abîme, pour y recueillir quelques gouttes de volupté et en abreuver leurs lèvres. » Mais loin d'étancher la soif, ce breuvage allume dans les cœurs des flammes inextinguibles. Si Jésus promettait aux altérés des plaisirs et des joies de ce monde l'eau d'une volupté toujours renaissante et toujours satisfaite, ils répondraient encore avec la Samaritaine : « Ah! Seigneur! donnez-moi de cette eau! » Mais les torrents d'eau vive que Jésus ouvre dans les âmes ne sont point de cette nature. La femme de Samarie va bientôt en faire l'expérience et abjurer son erreur.

La première confession au bord du puits de Jacob.

14. Jusqu'ici, le dialogue s'est maintenu, dans un parallélisme rigoureux, entre les préoccupations toutes matérielles de l'étrangère et les sommets divins où chaque réponse de Jésus le relève. Les Samaritains, dit le docteur Sepp, croyaient qu'une multitude de sources, descendant

de la montagne sainte de Garizim, traversaient la plaine dans leur cours souterrain, et allaient former, à quelques stades, un torrent qui roulait ses ondes au Jourdain. La femme de Sichar se persuada que son interlocuteur allait ouvrir une de ces sources cachées et la faire jaillir à ciel ouvert. C'est dans cette pensée qu'elle s'écrie : « Maître, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne sois plus forcée de puiser ici à une telle profondeur. » Une dernière fois encore elle put s'imaginer, dans la naïveté de son interprétation, que l'inconnu avait besoin de secours pour fouiller le sol, et diriger sur la ville de Sichar une fontaine d'eau vive. Ce fut peut-être le sens qu'elle attacha d'abord à la parole de Jésus : « Allez, appelez votre époux et revenez ensemble. » Telle est encore l'injonction divine que le Christ adresse aux âmes qu'il veut soumettre à son empire. L'intelligence humaine n'a qu'un seul époux légitime, la vérité; mais combien ne contracte-t-elle pas d'unions adultères avec les passions, l'erreur et les sens pervertis! Voilà pourquoi Jésus lui ordonne d'appeler à son tribunal et de passer en revue tous les tyrans, dont elle a successivement, comme la Samaritaine, accepté, rompu et repris les chaînes. La femme de Sichar vivait au milieu d'un peuple où le divorce et la polygamie étaient devenus la loi générale; l'esprit de l'institution mosaïque avait été abandonné, et la sainteté du mariage n'était plus respectée. Quand le Sauveur lui parle de son époux, la Samari-

taine répond : « Je n'en ai point. » De même, dans sa confusion et son repentir, l'âme pécheresse s'écrie : Je n'ai point d'époux. J'ai prostitué mon amour à des passions d'ignominie, à toutes les erreurs, à tous les désordres, à toutes les hontes. L'un après l'autre, ces tyrans m'ont laissée à ma solitude et à mon désespoir. J'ai promené mon esclavage dans toutes les régions du mensonge ; je n'ai embrassé que des illusions, je n'ai trouvé que des remords ; il n'est que trop vrai, je suis une adultère et je n'ai point d'époux. Voilà la confession de l'âme pénitente, semblable en tous points à la confession de la Samaritaine, au bord du puits de Jacob. L'aveu, c'est l'expiation ; et la grâce, en ouvrant les sources d'eau vive du repentir, fait jaillir la vérité, comme par torrents. « Je vois ! » s'écrie la Samaritaine, « Je vois ! » dit le pécheur repentant. Le rayon de la foi les illumine tous deux et les transforme : « Maître, je vois que vous êtes un Prophète ! »

L'âme convertie.

15. A partir de ce moment suprême, où l'âme subjuguée a trouvé l'Epoux céleste, les préoccupations matérielles qui la dominaient disparaissent. Elle abandonne la coupe des passions, comme la Samaritaine laissa son urne au bord du puits de Jacob. Une nouvelle vie commence, avec Jésus pour guide. La foi ne suffit pas, il y faut joindre les œuvres, et les œuvres elles-mêmes appellent une direction. « Nos pères ont adoré sur cette montagne, dit la pécheresse convertie. Les Juifs prétendent que Jérusalem est

le lieu de l'adoration. » Tel était, réellement, le point capital qui constituait le schisme des Samaritains. Le mont Garizim était pour eux la montagne de Sion, ils l'opposaient au Temple ; ils en attendaient le salut ; ils croyaient que le Messie devait naître de la race d'Ephraïm, leur aïeul ; et la prophétie, resplendissante de clartés, que Jacob mourant avait adressée à Juda, leur semblait moins significative que la bénédiction donnée par le Patriarche au second fils de Joseph. Ainsi, l'Ecriture, parole divine, livrée aux caprices de l'interprétation privée, était détournée par eux dans le sens de leurs préjugés et de leurs erreurs. Hélas ! il en est encore de même pour toutes les intelligences qui s'arrogent le droit du libre examen, et refusent de se soumettre à l'autorité divinement constituée, avec la mission d'expliquer le véritable sens de la Révélation divine. Sous le Testament Ancien, cette autorité résidait dans les Prophètes, le Sacerdoce et les docteurs Juifs. Voilà pourquoi Jésus répond à la Samaritaine : « Pour vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas, mais nous, Juifs, nous adorons ce que nous connaissons. Le salut vient de la Judée. » C'est-à-dire : L'interprétation des Juifs est la seule vraie ; le Salut, le Messie, le Christ vient de Bethléem-Ephrata, comme ils l'affirment. Jésus ne dit pas : Il viendra ; mais « Il vient : » *Venit*. C'est qu'en effet, la tige de Jessé avait déjà produit son rejeton divin, et le Messie, né à Bethléem, était en ce moment assis au bord du puits de Jacob. Que de fois l'E-

glise catholique, divinement établie, sous le Testament Nouveau, pour garder le dépôt des Ecritures, a redit les mêmes paroles aux âmes égarées dans les sentiers du schisme ou de l'hérésie! Que de Samaritaines, dans la suite des âges, sont revenues lui demander les sources d'eau vive, depuis les sectes oubliées de Saturnin, de Manès et d'Arius, jusqu'à celles de Luther et de Calvin! Le schisme, l'hérésie ne prescrivent jamais contre sa maternelle autorité. Toujours assise, comme son divin Epoux, au bord du puits de Jacob, l'Eglise attend les âmes, altérées de vérité, pour leur ouvrir les fontaines qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Miracle de la Prophétie.

16. Mais avec quelle majesté le Sauveur achève de dissiper les nuages dans l'âme convertie! « Femme, croyez-moi, dit-il à la Samaritaine, l'heure approche, et elle est déjà venue, où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, parce que Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » Il y a, dans ces paroles, une prophétie et une doctrine. La prophétie, au moment où elle fut prononcée, dépassait toutes les conjectures du génie humain; elle constitue un miracle de premier ordre, et transporte l'intelligence dans les plus hautes sphères du surnaturel. Nous sommes ici en présence d'un fait incontestable, dont les données sont positives: l'incrédulité peut palper le miracle, toucher du doigt le

surnaturel, et, comme saint Thomas, mettre la main sur la divinité. Toutes les objections accessoires contre l'authenticité, la véracité, la crédibilité évangéliques n'ont rien à faire ici. La question se pose au-dessus de tous les incidents, elle se formule en termes clairs et précis. Un homme, parlant à la Samaritaine sur le bord du puits de Jacob, pouvait-il, à cette époque, avec la moindre apparence de probabilité, affirmer que « l'heure était venue où les vrais adorateurs n'adoreraient Jéhovah, ni à Jérusalem, ni sur la montagne de Garizim ? » Qu'on attribue cette parole à Jésus-Christ lui-même, ou qu'on en fasse honneur à son historien, la question ne change pas ; le miracle reste le même, et la prophétie n'en subsiste pas moins. En effet, il était de toute impossibilité, à l'intuition du plus sublime génie, de prouver, de prédire et d'affirmer comme imminente cette grande révolution religieuse. Accomplie aujourd'hui, nul ne songe à la contester. Mais alors, quand, de tous les points du monde, les Juifs accouraient aux fêtes pascales de Jérusalem ; quand tous les bouleversements politiques avaient passé sur l'univers, sans altérer ni modifier leur croyance et leur culte ; quand les somptueuses constructions du Temple, commencées par Hérode, n'étaient pas même achevées ; quand les fils d'Israël, établis dans toutes les contrées de l'empire romain, prélevaient sur leurs richesses le tribut annuel qu'ils envoyaient à Jéhovah, et que, trois fois le jour, le visage tourné du côté

de Jérusalem absente, ils invoquaient le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est alors qu'un homme eût osé dire : « L'heure approche, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs n'adoreront plus le Père à Jérusalem ! » La race Juive est immortelle ; qu'on veuille bien y réfléchir. Elle est la seule, parmi les races humaines, qui ne se soit jamais éteinte. En ce moment, elle est partout : mais depuis dix-huit siècles, « les vrais adorateurs n'adorent plus le Père, » ni sur les hauteurs de Sion, ni sur la montagne de Garizim. Le rationalisme, qui veut faire constater des miracles par des commissions de savants, d'historiens et de chimistes, peut faire, s'il lui plaît, contrôler le miracle permanent de cette prophétie.

Miracle de la doctrine.

17. Il y pourra joindre le miracle de la doctrine, car l'histoire de Jésus-Christ tout entière se meut dans le surnaturel, comme dans une atmosphère divine. A l'heure où le Messie conversait avec la Samaritaine, dans ce dialogue qui se renouvelle à tous les instants du jour et sur tous les points de l'espace pour les âmes repentantes, le sacrifice sanglant était la loi universelle de tous les cultes. Des flots de sang rougissaient les temples; les couronnes de fleurs n'étouffaient pas les mugissements des victimes sacrées ; le César Tibère, souverain pontife de Rome, fouillait de ses mains les entrailles palpitantes; les bœufs aux cornes dorées, les brebis et les génisses fournissaient leur graisse aux holocaustes et leur chair aux hécatombes. Immolation,

dans toute l'histoire antique, est synonyme d'adoration. Pour adorer Dieu, on versait le sang. Du sang sur les autels de l'Egypte, de la Phénicie, de la Chaldée, de la Babylonie, de l'Inde et de l'Asie-Mineure ; du sang sous les colonnes du Parthénon, à Athènes ; sous la coupole du Panthéon, à Rome ; sur la pierre des Druides, dans les Gaules, et sous l'épais feuillage des forêts de la Germanie. Du sang partout! Le Samaritain immolait sur les hauteurs du Garizim, pendant que le prêtre de Jérusalem accomplissait les sacrifices mosaïques à la porte du Temple. Tel était l'aspect religieux du monde, alors que Jésus dit à la Samaritaine : « L'heure approche et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Non plus, ajoute un interprète, dans les ombres des victimes ensanglantées, mais dans la vérité du sacrifice de Jésus-Christ, prêtre et victime ; non plus selon les rites grossiers et charnels des cultes figuratifs, mais selon l'Esprit divin, descendu sur la terre pour en renouveler la face, et dans la vérité du Verbe incarné, qui a réalisé toutes les figures et accompli sur le Calvaire le sacrifice vraiment expiatoire dont tous les autres n'étaient que le prélude. Jetez maintenant un regard sur le monde. Où sont les sacrifices sanglants? Qui croirait aujourd'hui adorer Dieu, en égorgeant un animal inoffensif? Le couteau sacré est tombé des mains du prêtre ; tous nos autels sont purs et le sang des taureaux et des génisses ne les rougit plus. Mais, ainsi que l'avait

prédit le Prophète : « Depuis le lieu où se lève l'aurore jusqu'à l'occident, le nom du Seigneur est grand parmi les nations. Sur tous les points de la terre, on lui offre en sacrifice une oblation immaculée, et sa gloire s'étend d'un pôle à l'autre[1]. » L'autel Eucharistique, le sacrifice non sanglant où s'immole chaque jour, « en esprit et en vérité, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, » voilà la forme divine d'adoration que Jésus apportait au monde. Il en révèle le mystère à la Samaritaine, comme il le fait encore, chaque jour, pour l'âme repentante. L'une et l'autre sont conviées à ce banquet délicieux, qui fait oublier la coupe des passions et son breuvage empoisonné. Et le Messie parle toujours au pécheur, comme à la Samaritaine : « Je suis le Christ; c'est lui-même dont vous entendez la voix. »

Conclusion. 18. Tel est le sens du divin entretien de Jésus avec la Samaritaine au bord du puits de Jacob ; dialogue toujours vivant, toujours nouveau, toujours immortel. Les disciples au retour, s'étonnent de voir leur Maître converser avec cette étrangère, et enfreindre sans scrupule, les rigoureuses prescriptions relatives à une race schismatique. Que d'étonnement de ce genre la grâce victorieuse de Jésus-Christ n'a-t-elle pas ménagés à l'Eglise, depuis que la conversion de la femme de Sichar est devenue le type de toutes les conversions ? Les disciples ne comprennent pas encore la

[1] Malac., xi, 11.

mission du Sauveur du monde. Jésus la leur explique dans la magnifique parabole du Moissonneur. Il ouvre, sous leurs yeux, l'horizon de l'avenir. Plus de distinctions de naissance, de races ni de cultes. Les nations, mûres pour la moisson divine, sont des gerbes spirituelles que les Apôtres iront recueillir et amener dans les greniers du Père de famille. Et, comme pour leur donner à la fois l'exemple et le précepte, il récolte lui-même, sur son chemin, la moisson d'âmes que la nouvelle convertie dépose à ses pieds. La Samaritaine ne peut contenir les élans de son ardeur et de sa foi, elle court à Sichar, parle à tous les habitants de son bonheur, des merveilles de grâce dont elle a été l'objet. « Venez, dit-elle, voir un homme qui m'a révélé tous les secrets de ma vie ! » Ils viennent, ils entendent la parole de Jésus, ils croient et proclament leur foi nouvelle en s'écriant : « Voilà le Sauveur du monde ! » L'histoire de l'Eglise et de ses triomphes est tout entière dans le récit évangélique de Jésus au puits de Jacob.

§ III. Vocation définitive de Pierre.

19. « Après deux jours passés avec les habitants de Sichar, dit l'Evangéliste, Jésus quitta ce lieu et se dirigea vers la Galilée. Il ne voulut point s'arrêter à Nazareth[1]. Nul prophète, disait-il, en s'appliquant à lui-même ce témoignage, n'est en honneur en son pays. Arrivé en Gali-

Le fils de l'officier royal de Capharnaüm.

[1] *Relictâ civitate Nazareth.* (Matth., IV, 13.)

lée, il y fut accueilli avec joie par les Galiléens qui s'étaient rendus à Jérusalem, pour la fête de Pâques et avaient été témoins de ces miracles. Jésus revint donc à Cana, la cité galiléenne où il avait changé l'eau en vin. Or il y avait à Capharnaüm un officier royal [1] dont le fils était malade. Cet officier, apprenant l'arrivée de Jésus en Galilée, vint le trouver et le suppliait de descendre à Capharnaüm [2], pour guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous refusez de croire. — Mais le Père répondait : Seigneur, venez, avant que mon fils soit mort. — Allez, lui dit Jésus. Votre fils est plein de vie. — L'officier ajouta foi à cette parole et s'en alla. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent à sa rencontre et lui dirent : Votre fils se porte bien. — Il les interrogea sur l'heure précise où le mieux s'était fait sentir. — Hier à la septième heure [3], répondirent-ils, la fièvre l'a quitté — Or c'était l'heure où Jésus avait dit au père :

[1] Le *Regulus* de la Vulgate est représenté, dans le texte grec de saint Jean, par l'expression : Βασιλικὸς (officier royal). Tel est, ainsi que la version syriaque le fait nettement comprendre, la véritable interprétation de ce terme. La ville de Capharnaüm, sur les bords du lac de Génésareth, à une distance d'environ vingt-deux kilomètres à l'orient de Cana, dépendait de la tétrarchie de l'Iturée et de la Trachonitide, alors sous la domination de Philippe, fils d'Hérode le Grand, et frère d'Hérode Antipas.

[2] Encore une de ces expressions qui portent avec elles un cachet irrécusable d'authenticité. Cana était située sur le plateau central des montagnes de Galilée, à un niveau beaucoup plus élevé que la ville de Capharnaüm, établie sur les bords du lac de Tibériade.

[3] Une heure après midi.

Votre fils est plein de vie ; et l'officier crut avec toute sa famille. Tel fut le second miracle opéré par Jésus, à son retour de Judée[1]. » Les rationalistes modernes ne croient pas, comme l'officier de Capharnaüm. Quoi! disent-ils, à distance, sur un malade qui ne subit l'influence ni du contact, ni du regard, ni d'une énergique volonté, Jésus, d'une seule parole, aurait rappelé la vie sur les lèvres mourantes d'un jeune homme ! La prière d'un père au désespoir peut-elle interrompre l'ordre immuable des lois de la nature? Voilà ce qu'ils disent. Mais l'officier de Capharnaüm a cru, lui et toute sa famille. Leur témoignage résiste à toutes les dénégations. Le roi de la nature, le maître souverain de la vie, ne connaît d'autres lois que celles dont il est lui-même l'auteur. Quand il daigna descendre parmi nous et revêtir notre chair infirme, le surnaturel s'est fait visible et devint son unique loi.

Vocation définitive de Pierre, André Jacques et Jean.

20. « Or Jésus se promenant sur les bords du lac de Galilée, continue l'Evangile, aperçut les deux frères, Simon qui fut surnommé Pierre, et son frère André, au moment où ils jetaient leurs filets dans les eaux du lac (car ils étaient pêcheurs). Suivez-moi, leur dit-il, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. — Aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent. Un peu plus loin, il aperçut les deux autres frères Jacques et Jean, fils de Zébédée. Assis dans une barque avec leur père, ils raccommodaient leurs filets. Jésus les appela de

[1] Joan., IV, 46 ad ultim.

même; aussitôt ils ramenèrent la barque au rivage, laissèrent Zébédée avec les serviteurs qu'il tenait à ses gages, et, abandonnant leurs filets, ils suivirent Jésus[1]. » L'incrédulité qui refuse au Sauveur la toute-puissance dans l'ordre naturel, est contrainte ici de la reconnaître dans l'ordre moral. Qu'on explique comment ces pêcheurs abandonnent leur vieux père, leurs filets et leur barque sur un simple appel de Jésus! Nous sommes témoins chaque jour des efforts, des séductions, des moyens de propagande déployés par les docteurs de mensonge, pour faire pénétrer leur enseignement dans quelques âmes. Que demandent-ils cependant à leurs adeptes? Un simple acte d'adhésion, qui ne change rien aux habitudes antérieures de la vie, qui ne trouble nullement les intérêts, les relations commerciales, les devoirs de famille. Mais voilà que Jésus dit un seul mot à quatre pêcheurs, et, sur-le-champ, ils abandonnent parents, intérêts et famille, pour s'attacher à Jésus! Plus vous supposerez d'ignorance et de simplicité dans ces quatre Galiléens, plus vous grandirez le miracle. Car l'attachement aux choses de la terre est en raison inverse du degré de culture des esprits. Plus l'horizon est étroit autour du villageois et du pauvre, plus cet horizon lui est cher. Et d'ailleurs, ces quatre pêcheurs galiléens sont les quatre premières colonnes de l'édifice immortel de l'Eglise. Plus on répétera que Simon, surnommé Pierre, était un simple

[1] Matth., IV, 18-22; Marc, I, 20-22; Luc, V, 2.

pêcheur, sans culture et sans lettres, plus on grandira le miracle permanent de l'Eglise catholique, asile des plus hautes intelligences, foyer de lumière et de vérité, fondée sur cette pierre de Galilée qui fut Simon. Le pêcheur de Tibériade n'est-il pas devenu, et ne reste-t-il pas, en la personne de ses successeurs, le pêcheur divin des âmes? Comment s'est vérifiée cette prophétie! Comment s'est accomplie cette transformation? N'est-il pas évident que le surnaturel domine ici tous les sophismes? Qu'un pêcheur de Nazareth soit devenu le conquérant du monde, cela est un miracle aussi manifeste, aussi éclatant et irrécusable que la pêche merveilleuse par laquelle le Sauveur daigna confirmer la vocation de Pierre.

21. « La foule se pressait autour de Jésus, pour entendre la parole de Dieu, continue le texte sacré. Il était alors sur les bords du lac de Génésareth. Ayant vu sur le rivage deux barques, dont les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets, il monta dans l'une d'elles. Or elle appartenait à Simon. Jésus le pria de l'éloigner un peu de la terre. Il s'assit alors, et, de cette barque, il adressait ses enseignements à la foule. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Gagnez le large et jetez vos filets pour la pêche. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant sur votre ordre je jetterai le filet. — Ils le firent, et enveloppèrent une si grande multitude de poissons, que leurs filets en étaient

La pêche miraculeuse

rompus. S'adressant donc à leurs compagnons restés dans l'autre barque, ils leur faisaient signe de venir les aider. Ceux-ci accoururent, et remplirent les deux barques presque au point de les submerger. A cette vue, Simon Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, car je ne suis qu'un homme pécheur. — Il était en effet saisi d'effroi, lui et tous les autres, en présence de cette multitude de poissons. Jacques et Jean, fils de Zébédée, partageaient sa stupeur. Mais Jésus dit à Simon : Ne crains rien ; désormais tu prendras ainsi des hommes [1]. » La pêche miraculeuse du lac de Génésareth, étonne Simon. Mais Pierre ne s'étonnera plus, à Jérusalem, au lendemain de la Pentecôte, lorsque, suivant l'énergique expression du texte sacré, « trois mille âmes furent déposées à ses pieds [2]. » La dernière pêche sur la barque de Tibériade figurait la première pêche sur la barque de l'Eglise. Le monde entier devait entrer dans les filets de Pierre, comme les poissons dans ceux de Simon. L'histoire évangélique, ainsi que nous l'avons déjà dit tant de fois, est vivante aujourd'hui, comme à l'époque où elle se déroula en Judée. La vie du Dieu qui est venu habiter parmi nous ne finira qu'avec la consommation des siècles. Les multitudes entrent donc toujours dans les filets de Pierre. Parfois encore, il semble que ce filet va se rompre, et que la barque sera submergée. Il en

[1] Luc, v, 1-10. — [2] *Appositæ sunt in die illâ animæ circiter tria millia.* (Act. II, 41.)

est ainsi quand les multitudes se révoltent contre l'autorité du Pêcheur apostolique. Mais alors Pierre fait signe à ses compagnons restés sur le rivage. Il appelle ses frères, les Evêques, successeurs des Apôtres. Sur les flots troublés, au milieu de l'agitation et du tumulte des hérésies, tous les compagnons de Pierre, réunis autour de leur chef, dans les grandes assemblées des conciles, viennent réparer les filets, secourir la barque en péril, et Jésus continue à enseigner le monde du haut de la barque de Pierre.

§ IV. Emprisonnement de saint Jean-Baptiste.

Hérode Antipas épouse Hérodiade, sa nièce.

22. Pendant que Notre-Seigneur appelait à leur mission divine ses premiers apôtres, la Judée frémissante apprenait que Jean-Baptiste venait d'être emprisonné par Hérode Antipas, dans la forteresse de Machéronta. Le tétrarque de Galilée était un prince faible, aussi incapable de résister à ses propres passions qu'à celles de son entourage. L'année précédente, il avait fait le voyage de Rome, pour offrir ses hommages au César Tibère, et assurer sur sa tête la protection impériale qui le faisait roi [1]. Ce fut dans cette circonstance, dit Josèphe, qu'Hérode Antipas rencontra pour la première fois sa nièce Hérodiade [2], femme intrigante et cruelle, dont le nom, flétri par l'histoire, portera jusqu'à

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. III et cap. VII. Cf. Pezron, *Histoire évangel.*, tom. I, pag. 227-229.

[2] Hérodiade était fille du jeune prince Aristobule, issu lui-même de l'union d'Hérode l'Iduméen avec l'infortunée Mariamne.

la fin des siècles, la tache du sang innocent. Hérodiade avait épousé Philippe, fils d'Hérode le Grand, et frère maternel d'Antipater [1]. Ce Philippe, qu'il ne faut pas confondre avec le prince du même nom qui régnait sur l'Iturée et la Trachonitide, avait été déshérité par le testament paternel, et vivait dans une condition privée [2]. Hérodiade, trop ambitieuse pour se contenter d'un pareil rôle, aspirait à régner. Elle avait eu de Philippe, son époux, une fille, Salomé, la célèbre danseuse; mais ni le nom sacré d'épouse, ni celui de mère, ne valaient à ses yeux le titre de reine. Elle circonvint Hérode Antipas, et obtint de lui, qu'à son retour de Rome, il l'épouserait. Ces noces incestueuses furent célébrées avec pompe, lorsque le tétrarque, revenu de son voyage et comblé de faveurs nouvelles par l'empereur, fit la dédicace solennelle de la capitale de Galilée, sous le nom de Tibériade. Le scandale fut grand parmi les Juifs. Jamais, aux plus mauvais jours du règne d'Hérode l'Iduméen, on n'avait vu un frère arracher à son frère une épouse légitime. Pour comble d'ignominie, la jeune Salomé avait suivi sa mère, et échangé l'innocente obscurité du foyer paternel pour les splendeurs d'une cour dissolue.

Jean-Bap- 23. Or c'était le temps où Jean-Baptiste prêchait sur les

[1] On se souvient de la mort d'Antipater, qui donna lieu, conjointement avec le massacre des Innocents, au fameux mot d'Auguste : *Melius est Herodis esse porcum quam filium.* — [2] Pezron, *Hist. évangél.*, tom. I, pag. 270; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclés.*, tom. I, art. VII.

bords de l'Ennom. Il vint trouver Hérode, dit le texte sacré, et lui rappela la sainteté des lois outragées par un inceste public. « Il ne vous est pas permis, disait-il, de garder près de vous la femme de votre frère [1]. » — Hérode craignait l'influence de Jean sur la multitude qui le vénérait comme un prophète [2]. D'ailleurs il ne pouvait lui-même s'empêcher de reconnaître la justice et la sainteté du Précurseur [3]. Plus d'une fois, il l'avait entretenu, et avait agi d'après ses conseils [4]. Mais Hérodiade se fit la Jézabel du nouvel Elie. Elle avait juré la perte de Jean-Baptiste, et ne pouvant arracher une sentence de mort à son mari, elle eut recours à la ruse [5]. Les Pharisiens, et les docteurs de la loi avaient toujours protesté contre le baptême de Jean, depuis que l'homme de Dieu leur avait déclaré qu'il n'était ni Elie, ni prophète [6]. Non-seulement ils avaient refusé de venir, avec la foule, recevoir de lui la purification baptismale dans les eaux du Jourdain, mais ils déclaraient hautement que Jean était un démoniaque, agissant sous l'empire de l'esprit de Satan [7]. Hérodiade trouva en eux des complices disposés à l'aider dans ses projets de vengeance. Ils se chargèrent de tout l'odieux de la trahison [8], et, pour réussir dans leurs desseins criminels [9], ils dénoncèrent Jean-Baptiste à Hérode, comme un séditieux, qui soulevait

tiste emprisonné par Hérode Antipas à Machéronta.

[1] Marc, VI, 18. — [2] Matth., XIV, 5. — [3] Marc, VI, 20. — [4] Id., *Ibid.* — [5] Id., VI, 19. — [6] Luc, VII, 30. Cf. Joan., I, 19-28. — [7] Luc, VII, 33. — [8] L'expression est dans le texte grec de saint Matthieu (IV, 12), Ἰωάννης παρεδόθη. — [9] Matth., XVII, 12.

le peuple contre son autorité royale. Ce fut sous ce prétexte que le tétrarque se détermina enfin à faire arrêter le Précurseur [1], qui fut amené, chargé de chaînes, dans la forteresse de Machéronta [2]. La cruauté d'Hérodiade n'était pas encore satisfaite ; l'emprisonnement de l'homme de Dieu ne pouvait lui suffire; elle voulait sa tête. Mais le faible Antipas, craignant plus que jamais une révolte parmi le peuple, résista, pour le moment, aux sollicitations de cette femme sanguinaire. Il affecta même, pour l'illustre captif, un intérêt tout particulier [3], permit à ses disciples de le visiter dans sa prison [4]; et profita lui-même de son séjour à Machéronta pour entretenir avec lui des relations bienveillantes attestées par les Evangélistes.

§ V. Jésus à Capharnaüm.

Autorité de l'enseignement de Jésus.

24. L'historien Josèphe, d'accord avec le texte sacré, a enregistré dans ses annales l'arrestation de Jean-Baptiste, comme un des événements les plus considérables du règne d'Hérode Antipas. L'impression fut d'autant plus pénible dans toute la Judée, que la vénération inspirée par le saint Précurseur était plus profonde et plus universelle. Jésus était à Cana, lorsque la nouvelle de cet acte tyrannique parvint en Galilée. « Il en descendit alors, dit l'Evangéliste, et vint habiter Capharnaüm, sur les bords du lac de

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. VII. — [2] Marc, VI, 17; Joseph., loc. cit. — [3] Marc, VI, 20. — [4] Luc, VII, 18, 19.

Génésareth, aux confins des territoires de Zabulon et de Nephthali. Ainsi se vérifia la parole d'Isaïe le prophète : Terre de Zabulon, et de Nephthali, chemin de la mer au delà du Jourdain, Galilée des nations, votre peuple, assis dans les ténèbres, a vu luire les splendeurs célestes. La lumière s'est levée sur les nations, plongées dans les ombres de la mort[1]. » — « Faites pénitence, disait-il, car le royaume des cieux est venu[2]. Ainsi il commença à prêcher l'Evangile de Dieu. Aux jours du sabbat, il entrait dans la synagogue, et adressait ses enseignements à la foule. Tous s'étonnaient de la sublimité de sa doctrine, il parlait comme ayant autorité, et son enseignement différait de celui des Scribes et des docteurs[3]. » Pour bien comprendre le sens de la prophétie et l'exactitude de sa réalisation, il faut se rappeler que la route de Syrie, depuis Damas jusqu'au port de Ptolémaïs, traversait précisément Capharnaüm, située sur le lac de Tibériade, aux confins des deux territoires antiques de Zabulon et de Nephthali. Presque tout le commerce du haut Orient suivait ce « chemin de la mer, » ainsi que le nomme l'Evangile. La fréquence des communications, le transit par caravanes des marchandises de la Babylonie et de la Chaldée, avaient favorisé dans cette contrée l'établissement d'une population mixte, composée de Phéniciens, d'Arabes, d'Egyptiens et de Syriens. Tous

[1] Isa., IX, 1 ; Matth., IV, 13-16. — [2] Math., IV, 17. — [3] Marc, I, 21-23 ; Luc, IV, 31, 32.

les cultes, comme toutes les nationalités, s'étaient donné rendez-vous sur ce territoire, que les Juifs avaient surnommé : « Galilée des nations. » Ainsi la lumière du Verbe incarné éclata réellement parmi ces peuples, assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et les ombres de l'ignorance ou des superstitions polythéistes. Ce fut là que, sans distinction d'origine, de races et de patrie, Jésus annonça pour la première fois aux multitudes la Bonne-Nouvelle, l'Evangile de Dieu, destiné à sauver toutes les nations, toutes les races, et à n'avoir d'autres limites que celles de l'univers. Il enseignait, « comme ayant autorité. » Cette remarque de saint Matthieu [1] est une affirmation implicite de la divinité du Sauveur. Les Scribes et les docteurs Juifs commentaient les livres de l'Ancien Testament; leur doctrine n'était qu'une tradition, leur parole qu'un reflet. Mais Jésus, dans la synagogue, au jour du sabbat, en présence de la foule assemblée pour entendre la lecture de la Loi, adresse aux habitants de Capharnaüm une parole qui ne relève que de lui-même, un enseignement qui repose sur sa propre autorité. Or Jéhovah était l'unique docteur en Israël; les Scribes prétendaient seulement à l'honneur d'être ses interprètes. Le Sauveur affirmait donc sa divinité aux yeux des Juifs, de la manière la plus nette et la plus formelle. « Il parlait comme ayant autorité, » et les démons eux-mêmes subissaient la toute-puissance de sa parole.

[1] Math., VII, 29.

25. « Il se trouvait, dans cette synagogue, dit l'Evangéliste, un homme tourmenté par un esprit immonde, qui éleva la voix en criant : Laissez-nous ! Jésus de Nazareth ! Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Je vous connais. Vous êtes le Saint de Dieu ! — Mais Jésus, d'un ton de menace, dit à l'esprit impur : Tais-toi et sors de cet homme. — Alors l'esprit immonde l'agitant avec de violentes convulsions, le jeta au milieu de l'assemblée, et poussant de grands cris, il sortit du corps de sa victime, sans lui avoir fait aucun mal. L'effroi glaça tous les assistants. Dans leur épouvante, ils se demandaient l'un à l'autre : Qu'est-ce ceci ? Quelle est donc cette doctrine nouvelle, pleine de puissance et d'autorité ? Il commande même aux esprits impurs, qui lui obéissent et sortent à sa voix ! — Le bruit de ce miracle se répandit bientôt, et le nom de Jésus devint célèbre dans tout le pays de Galilée[1]. » La première prise de possession de l'homme par Satan remonte à l'Eden. Au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, le démon devint réellement « le prince du monde [2]. » Il imprima en caractères sanglants le sceau de sa tyrannie sur ses nouveaux sujets, par la main de Caïn le fratricide. Dès lors, l'action diabolique se développa, dans toute la suite de l'histoire, parallèlement au plan divin suivi d'âge en

Le jour du sabbat à Capharnaüm Démoniaque de la synagogue.

[1] Marc, I, 23-28 ; Luc, IV, 33-37. — [2] *Princeps hujus mundi* (Joan., XII, 31). Tel est le titre que Notre-Seigneur lui-même donne à l'esprit du mal. Cf. Joan., XIV, 30 ; XVI, 31.

âge pour préparer la rédemption. Le monde antédiluvien s'était partagé entre les Fils de Dieu et les Fils de Satan, jusqu'au jour où le mal, atteignant des proportions gigantesques que nous ne reverrons plus, attira sur notre globe le dernier cataclysme universel. L'empire de Satan se perpétua dans la race postdiluvienne, issue de Noë. Cham, au sortir de l'arche, reprit, dans des conditions moins odieuses, le rôle de Caïn, au seuil du Paradis Terrestre. Le démon, sous tous les noms divinisés par le polythéisme, reçut les hommages de la terre ; il rendit des oracles, il prit possession des pythies, et les agita, dans des convulsions étranges, sur les trépieds d'Apollon, sous les chênes de Dodone, dans l'antre de Cumes, au pied des dolmen et des menhirs de la Gaule. La prise de possession du monde antique par Satan est un des faits les mieux constatés de l'histoire. Aussi il est remarquable qu'aux premiers jours de l'Eglise, l'expulsion des démons, au nom du Christ, devint, pour les païens eux-mêmes, un des signes péremptoires de la divinité de l'Evangile. La puissance infernale, déifiée par ses adorateurs, se jouait dans son vaste empire, et avait des manifestations surnaturelles dont personne ne doutait, parce que tout le monde en était témoin. Voici ce que Tertullien écrivait dans son *Apologétique* : notre siècle fera bien de méditer ces paroles, auxquelles les récentes invasions de l'esprit de mensonge ont rendu toute leur actualité. « Vos magiciens, dit-il, évoquent des fantômes, interpellent les âmes

des morts dans des apparitions sacriléges, font rendre des oracles par les lèvres d'un enfant, opèrent des merveilles en tournant dans un cercle plein de prestiges, plongent à leur gré leurs victimes dans le sommeil. Voilà ce qu'ils peuvent faire par l'intervention des démons, et c'est ainsi qu'on les voit pratiquer l'art divinatoire autour de leurs tables. Mais qu'on produise au tribunal de vos magistrats un de ces hommes notoirement connus pour être inspirés par une divinité, ainsi qu'ils disent. Le premier chrétien venu interpellera l'esprit qui le fait agir, et cet esprit qui se proclame dieu dans vos temples, sera forcé de confesser qu'il est réellement le démon. Qu'on produise un de ces malheureux que vous croyez tourmentés par une divinité; qui se trouvent subitement investis par une puissance occulte aux pieds de vos autels; qui s'agitent hors d'haleine, et prédisent l'avenir, au milieu d'effroyables convulsions. C'est Junon, Esculape ou tout autre de vos dieux, croyez-vous, qui manifeste sa volonté par cet intermédiaire. Eh bien, si le chrétien qui les interpellera ne les force pas à confesser devant vous qu'ils sont des démons, saisissez le chrétien et livrez-le à vos bourreaux! » Tous les Pères de l'Eglise, depuis Tertullien jusqu'à saint Bernard, ont tenu le même langage. Jamais ni Porphyre, ni Celse, ni Julien l'Apostat n'ont songé à nier la réalité du phénomène des possessions, et il est remarquable qu'au moment où le rationalisme moderne essayait de les révoquer en doute, le

monde frémissant assistait à l'une des plus étranges manifestations des puissances occultes.

Exposé sommaire des principes théologiques relatifs aux possessions du démon.

26. Il importe donc d'établir, dans toute leur netteté, les principes théologiques qui dominent cette grande question[1]. Primitivement, l'homme avait reçu de Dieu la souveraineté sur la matière. Mais, en se séparant du Créateur par la chute, Adam perdit son pouvoir souverain, et le sceptre de la nature passa réellement au démon, qui devint dès lors le « prince de ce monde, » usurpant ainsi la puissance perdue par l'homme. Depuis la déchéance originelle, la nature entière est plus ou moins directement soumise à l'empire de Satan et à ses perverses influences. Voilà pourquoi l'Eglise prononce des exorcismes et des bénédictions sur tous les objets qu'elle emprunte pour son usage à la nature matérielle. Il lui faut d'abord les purifier de l'influence diabolique, avant de les sanctifier. L'exorcisme et la bénédiction sont, dans le monde des corps, ce que sont, dans le monde spirituel, la justification et la sanctification. Au dernier des jours, quand l'humanité, dans la proportion fixée d'avance

[1] Nous ne saurions trop recommander, à ce sujet, l'étude du remarquable traité du docteur allemand Bisping, intitulé : *Erklarung des Evangeliums nach Matthæus*, Münster, 1864. Dans cet ouvrage, que nous voudrions voir traduit en français, le savant professeur d'exégèse à l'Académie catholique de Münster, élucide, avec un rare talent et une profonde connaissance de la théologie patristique, toutes les graves questions si indignement travesties par un sophiste français. L'exposition sommaire que nous donnons ici est, en grande partie, extraite de ce livre remarquable. (Cf. Bisping, *Erklarung des Evangeliums nach Matthæus,* kap. VIII, pag. 196-206.)

par les décrets providentiels, aura participé définitivement aux bienfaits de la rédemption de Jésus-Christ, alors la nature elle-même sera affranchie de la domination de Satan, sous laquelle, comme dit l'Apôtre, « toute créature gémit et souffre, à l'heure présente [1]. » Mais, comme le principe corporel, dans l'homme, est emprunté à la nature, Satan a sur lui un pouvoir immédiat et direct, qui se manifeste visiblement en certaines circonstances, et dans des limites déterminées par la volonté souveraine de Dieu. Ainsi les possessions corporelles de l'homme par Satan, sont des faits positifs, que l'observation, d'ailleurs, a constatés dans tous les siècles, et l'Evangile donne à ces manifestations surnaturelles le nom de démoniaques [2]. Elles se produisent sous l'empire de certaines circonstances particulières, c'est-à-dire que les habitudes corporelles ou spirituelles de l'homme le prédisposent plus ou moins à subir l'influence de l'esprit du mal. Les vices dont le caractère propre est l'abaissement de l'être humain et son identification avec la matière, les passions de la concupiscence charnelle, qui éteignent le sens intime de la conscience pour plonger leur victime dans la vie animale la plus grossière, ont évidemment pour résultat un double désordre dans l'organisme et le système nerveux, d'une part; dans les facultés intellectuelles, de l'autre. Mais l'organisme, le système nerveux, viciés par des habitudes perverses, troublés par l'invasion

[1] *Rom.*, VIII, 22, 23. — [2] Δαιμονιζομένοι.

désordonnée des passions animales, sont des instruments matériels, sur lesquels le démon a un empire direct, et qu'il peut posséder quelquefois d'une manière absolue. Abandonné aux énergies de la nature, l'homme devient alors l'esclave du tyran de la nature. C'est là ce qu'on entend par la possession corporelle, bien différente de la tentation, proprement dite, qui s'exerce sur l'esprit et le cœur de l'homme. Ainsi, l'Evangile nous apprend que « Satan entra dans le cœur de Judas [1], » alors que cet apôtre trahit son divin Maître; et cependant Judas ne fut point un « démoniaque. » Nulle part l'Evangile ne lui donne ce nom.

Théorie rationaliste.

27. Tel est donc, dans son origine et dans ses lamentables conséquences, l'empire de Satan sur les hommes. Jésus-Christ venait le renverser, il apportait au monde la délivrance du joug infernal, et le mot de Rédemption exprime merveilleusement cette action divine. Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'une délivrance entendue au sens spirituel et moral, mais d'une délivrance proprement dite, de l'éviction réelle, manifeste et sensible de la puissance diabolique dans le monde racheté. Voilà pourquoi le Sauveur, avant de quitter la terre, donne à l'Eglise, comme signe irrécusable de sa mission, le pouvoir de chasser les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient* [2]. Nous sommes ici en présence de l'exégèse rationaliste, qui nie positive-

[1] Joan., XIII, 27. — [2] Marc, XVI, 17.

ment toute cette doctrine, et ne voit, dans les faits de possession racontés par l'Evangile, que des cas de folie, des habitudes morbides, des phénomènes d'aliénation mentale, auxquels Jésus, pour ne pas heurter les préjugés universels de son temps, laissait donner le nom d'états démoniaques, et qu'il guérissait, soit par une vertu supérieure, soit par les secrets d'un art inconnu. « Un des genres de guérison que Jésus opère le plus souvent, disent les nouveaux critiques, est l'expulsion des démons. Une facilité étrange à croire aux démons régnait dans tous les esprits. C'était une opinion universelle, non-seulement en Judée, mais dans le monde entier, que les démons s'emparent du corps de certaines personnes et les font agir contrairement à leur volonté. L'épilepsie, les maladies mentales et nerveuses, où le patient semble ne plus s'appartenir, les infirmités dont la cause n'est pas apparente, comme la surdité, le mutisme, étaient expliquées de la même manière. On supposait qu'il y avait des procédés plus ou moins efficaces pour chasser les démons; l'état d'exorciste était une profession régulière comme celle de médecin. Il n'est pas douteux que Jésus n'ait eu de son vivant la réputation de posséder les derniers secrets de cet art. On racontait au sujet de ses cures mille histoires singulières, où toute la crédulité du temps se donnait carrière. Mais ici encore il ne faut pas s'exagérer les difficultés. Les désordres qu'on expliquait par des possessions, étaient souvent fort légers.

Une douce parole suffit souvent pour chasser le démon [1]. » Cette théorie, déjà surannée en Allemagne [2], n'aura pas un grand succès en France, malgré le rajeunissement qu'on cherche à lui donner. Voici pourquoi. L'Evangile nomme l'épilepsie, les aliénations mentales, les affections nerveuses, absolument comme nous les appelons aujourd'hui, et les distingue parfaitement des possessions démoniaques. « On amenait à Jésus, dit saint Matthieu, toutes sortes d'infirmes, des gens atteints de maladies et de douleurs les plus diverses, des possédés du démon, des lunatiques, des paralysés, et il les guérissait [3]. » Ainsi, saint Matthieu ne confond nullement les fous, les épileptiques, sur l'état morbide desquels les phases lunaires exercent une influence jusqu'ici inexpliquée, avec les possessions démoniaques. « L'état d'exorciste » était inconnu à toute l'antiquité juive et païenne, quoique les possessions démoniaques se retrouvent à toutes les époques de l'histoire. Le ministère solennel, notoire et publiquement exercé, de chasser les démons par l'exorcisme, n'apparaît qu'avec Jésus-Christ; il s'est perpétué au sein de l'Eglise catholique, dépositaire de la puissance libératrice du Rédempteur. Ce ministère, qui constitue un ordre spécial dans la hiérarchie ecclésiastique, ne dispose ni d'un art occulte, ni de secrets inconnus. Sa formule est la même aujourd'hui qu'elle était à

[1] *Vie de Jésus*, pag. 261-264. — [2] Bisping, *Erklärung des Evangeliums*, p. 199. — [3] Matth., IV, 24.

Ephèse, lorsque des Juifs, témoins des exorcismes de saint Paul, voulurent les imiter sur quelques démoniaques. « Au nom de Jésus que Paul annonce, disaient-ils à l'esprit infernal, je t'adjure de sortir de cet homme. » Et l'esprit répondait : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ! Mais vous qui êtes-vous [1] ? »

Discussion du miracle évangélique opéré sur le démoniaque de Capharnaüm.

28. Les possessions dont parle l'Evangile étaient donc complétement distinctes des affections pathologiques avec lesquelles on voulait les confondre. Il suffit, d'ailleurs, d'examiner avec un peu d'attention les détails du texte sacré pour s'en convaincre. Le possédé de Capharnaüm n'est pas un malade, il vient à la synagogue, le jour du sabbat [2]. Il a donc la notion saine et claire du devoir prescrit par la loi, et la volonté personnelle de se soumettre aux observances mosaïques. On sait pourtant, parmi la foule, qu'il est démoniaque. L'Evangéliste le dit formellement : « Il y avait dans cette synagogue, un homme possédé de l'esprit impur [3]. » Une telle notoriété suppose nécessairement, dans le public, la connaissance des caractères propres aux possessions du démon. Pour qu'on pût discerner cet état surnaturel des aliénations mentales d'avec les autres affections morbides énumérées par saint Matthieu, il fallait que la possession se trahît par des signes particuliers et des phénomènes d'un genre à part. De quelle nature étaient ces phénomènes ? L'Evangile nous l'apprend. Le possédé

[1] Act., XIX, 13-15. — [2] Marc, I, 21. — [3] Id., *ibid.*, 23.

de Capharnaüm ne connaissait pas le Sauveur, qui venait, pour la première fois, en cette ville ; et cependant, aussitôt qu'il l'aperçoit, il s'écrie : « Laissez-nous ! Jésus de Nazareth ! Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ! » Où donc l'énergumène avait-il appris le nom du docteur inconnu qu'il rencontre dans la synagogue ? Si l'on suppose que le nom du Sauveur s'était promptement répandu dans la ville, et que le possédé pouvait l'avoir appris de la rumeur publique, on ne fait qu'aggraver la difficulté. Le miracle de guérison, opéré en faveur du fils de l'officier royal de Capharnaüm, avait certainement disposé l'opinion à ne voir dans le thaumaturge qu'une puissance bienfaisante, et cependant le démoniaque s'écrie : « Venez-vous donc pour nous perdre ? » Mais, dira-t-on peut-être, c'était là une de ces paroles incohérentes qui n'ont pas de sens raisonnable, et telles qu'on peut en recueillir des lèvres d'un halluciné. Pourquoi donc, répondrions-nous, cet halluciné, ce frénétique, inconscient de sa propre pensée, suit-il si logiquement, et avec une vérité aussi effrayante, l'idée satanique dont il est l'organe ? « Retirez-vous, Jésus de Nazareth ! Quoi de commun entre vous et nous ? Etes-vous venu pour nous perdre ? » Si le démon a parlé, il n'a pu tenir un autre langage. Si ce sont là les exclamations d'un fou, pourquoi ont-elles ce caractère saisissant de logique démoniaque ? Et enfin, le dernier trait qui termine cette étrange interpellation : « Je sais qui vous êtes. Vous êtes

le Saint de Dieu ! » comment le rapporter à un fou, quand il est si manifestement l'expression la plus nette, la plus précise, la plus inattendue de la vérité ? La ville de Capharnaüm tout entière ignorait encore la véritable nature de Jésus. On le regardait comme un prophète, comme un thaumaturge ; mais nul ne savait qu'il fût le Fils de Dieu. Qu'on réfléchisse à la valeur de cette parole : « Le Saint de Jéhovah ! » dans la pensée des Juifs, et l'on comprendra que l'association de la divinité incommunicable, de la majesté inaccessible avec une personnalité humaine quelconque, était essentiellement étrangère au génie hébraïque. Quand le possédé de Capharnaüm dit à Jésus : « Vous êtes le Saint de Dieu ! » il articule un fait que nul n'avait pu lui révéler, dans le milieu où il vivait. C'est là une de ces révélations de choses cachées et de mystères inconnus aux mortels, qui constitue l'un des caractères propres aux possessions démoniaques. Aucune maladie, aucun état pathologique, observé jusqu'à ce jour, n'a présenté un pareil phénomène.

Inanité de l'hypothèse rationaliste.

29. Dans le système rationaliste, Jésus aurait dû répondre par « une douce parole » aux injures de l'illuminé, et calmer sa fureur par quelque application médicale, ou par l'emploi « des secrets puissants de l'exorcisme, » dont il possédait l'art à un si haut degré. C'est précisément le contraire qui a lieu. « Jésus s'adressa à l'esprit, d'un ton de menace : Tais-toi, lui dit-il, et sors de cet homme ! »

Singulière douceur ! Etrange manière de fasciner un malade par le magnétisme d'un regard séducteur ! Tout le monde sait que la menace est le moyen d'exaspérer la fureur d'un frénétique, et de la pousser jusqu'aux extrêmes limites du paroxysme. Cependant Jésus emploie, comme curatif, le procédé qui partout ailleurs serait le stimulant le plus énergique des folies ordinaires ; et cet irritant, dont l'effet est si opposé au but qu'il se propose, devient un remède efficace. Il n'y avait donc pas là une maladie, une affection nerveuse, un état morbide de l'organisme. On ne dit pas à une maladie : « Tais-toi ! » On ne « menace » pas un système nerveux, ou un organisme ébranlé. Le démoniaque, d'ailleurs, n'invoque pas sa guériron ; il semble la redouter ; il ne s'adresse pas à Jésus comme à un sauveur ; mais l'esprit qui le domine reproche à Jésus de venir le perdre ; et cet esprit de mensonge confesse, en blasphémant, qu'il aperçoit dans Jésus « le Saint de Dieu. » A mesure qu'on étudie cet épisode évangélique, il s'en dégage une lumière terrible, qui perce les voiles discrets sous lesquels le rationalisme voudrait étouffer la réalité surnaturelle. Jésus a commandé au démon de se taire. Supposez que le possédé de Capharnaüm eût été simplement aliéné, cet ordre, au lieu de provoquer l'obéissance, aurait été l'occasion d'une nouvelle explosion d'injures ; cependant le démon se tait ; la voix souveraine lui impose de garder le silence, il le garde. Mais sa rage se traduit

par les nouvelles tortures qu'il fait subir à sa victime. « L'esprit immonde, agitant cet homme avec de violentes convulsions, dit l'Evangéliste, le jeta au milieu de l'assemblée, et, poussant de grands cris, il sortit du corps de sa victime, sans lui avoir fait aucun mal [1]. » Nous avons ici le second caractère des possessions démoniaques : l'interversion des lois physiques d'équilibre, de pesanteur et de sensibilité dans les corps. Le démon souleva cet homme au milieu de la synagogue et le lança violemment sur le sol, sans lui faire de mal. Il n'est besoin ni de savants, ni de chimistes, pour constater qu'un tel phénomène est en dehors des règles ordinaires de la nature, et que si l'on traitait médicalement un aliéné par ce système, on serait sûr de tuer le malade. Aussi les habitants de Capharnaüm ne s'y méprirent pas. Quand même ils auraient eu parmi eux l'un de nos modernes rationalistes, qui leur eût dit : « Ces désordres légers » méritent peu d'attention; « il ne faut pas s'exagérer les difficultés; une douce parole suffit pour chasser le démon, » cette théorie leur eût semblé ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une misérable puérilité, en face du spectacle surnaturel dont ils venaient d'être témoins.

Guérison de la belle-mère de Simon.

30. « Cependant Jésus étant sorti de la synagogue, entra avec Jacques et Jean, fils de Zébédée, dans la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de Simon [2] était au

[1] Marc, I, 26; Luc, IV, 35.

[2] La mère de sa femme, et non pas la femme de son père. L'am-

lit, malade de la fièvre. Les disciples prièrent Jésus de la guérir. S'approchant donc, il prit la main de la malade, qu'il souleva sur son séant. Jésus, debout, commanda à la fièvre, et la fièvre cessa à l'instant même. La femme se leva et les servit [1]. » Quand le Seigneur choisit ses apôtres, deux ou trois d'entre eux étaient déjà mariés [2]. Simon était du nombre. Mais Jésus lui réservait une autre épouse, l'Eglise. Lorsque, plus tard, sous le nom de Pierre, le pêcheur de Galilée entrait à Rome pour contracter ses noces

phibologie, inévitable en notre langue, qui existe dans l'expression de « belle-mère, » ne se rencontre ni dans le mot grec, πενθερὰ ; ni dans le latin, *socrus*, qui signifient proprement la mère de la femme à l'égard du mari, ou réciproquement. Saint Pierre s'était marié à Capharnaüm. (Epiphan., *Hæres.* LI, cap. XV.) Cependant, dit saint Jérôme, il laissa sa femme, ses filets et sa barque pour suivre Jésus. (Hieron., *Epist.* XCII, olim XXXIV, edit. Martian., tom. IV, col. 752.) Car les Apôtres, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, après leur vocation divine, traitèrent leurs épouses comme des sœurs. Οὐχ' ὡς γαμετὰς, ἀλλ' ὡς ἀδελφὰς περιῆγον τὰς γυναῖκας, συνδιακόνους ἐσομένας πρὸς τὰς οἰκουρoὺς γυναῖκας. (Clem. Alex., *Stromat.*, lib. III, cap. VI; *Patrol. græc.*, tom. VIII, col. 1157.) La tradition donne à la femme de saint Pierre le nom de Concordia. Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, VII, cap. VII; *Patrol. græc.*, tom. IX, col. 487) nous apprend qu'elle fut martyrisée à Rome, sous les yeux du prince des apôtres. Nous parlerons plus loin de sainte Pétronille (fille de Pierre) et de son martyre.

[1] Marc, I, 29-31; Luc, IV, 38, 39.

[2] Outre saint Pierre, qui avait épousé une femme de Capharnaüm, Thaddée (saint Jude) était engagé dans les liens du mariage, et ses petits-fils apparaissent dans l'histoire sous Domitien. Eusèbe croit qu'il en était de même de l'apôtre Philippe. Mais il semble avoir confondu cet apôtre avec le diacre du même nom, dont il est parlé dans les *Actes* (XXI, 9). Cf. Sepp, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tom. I, pag. 346.

spirituelles avec le monde romain, la mère de sa fiancée, Rome idolâtre, était la proie de toutes les erreurs, de toutes les fiévreuses maladies des passions. Et pourtant, à la voix de Jésus, la malade se leva et servit l'Apôtre. Il en est ainsi depuis dix-huit siècles. Le monde est toujours malade, Jésus le guérit toujours, et, « quand la fièvre a cessé, le monde se lève et sert l'Eglise. »

Le soir du Sabbat à Capharnaüm.

31. « Le soir étant venu, continue l'Evangéliste, dès que le soleil fut couché, les habitants de Capharnaüm amenèrent à Jésus une multitude d'infirmes, des gens atteints de maladies et de douleurs les plus diverses, des possédés du démon, des fous, des paralytiques, et la ville tout entière était rassemblée à la porte de Simon. Jésus, imposant les mains sur les malades, les guérissait. D'une parole, il chassait les démons. En sortant du corps de leurs victimes, les esprits impurs poussaient des clameurs et disaient : « Vous êtes le Fils de Dieu ! » car ils le reconnaissaient pour le Christ. Mais Jésus, d'un ton de menace, leur imposait silence. Il rendit donc la santé à tous ces infirmes. La parole du prophète Isaïe s'accomplissait : « Il a pris nos infirmités et s'est chargé du poids de nos souffrances [1]. » Pendant toute cette journée du sabbat, les Juifs de Capharnaüm, malgré leur impatience, n'osent pas enfreindre le précepte du repos sacré. Ils l'observent dans toute la rigueur de l'interprétation pharisaïque; ils croiraient tomber

[1] Isa. LIII, 4; Marc, I, 32-34; Matth., IV, 24; VIII, 16, 17; Luc, IV, 40.

sous l'anathème légal, s'ils prêtaient une main charitable à leurs frères infirmes, pour les conduire au Médecin céleste. Mais le sabbat finissait avec la lumière du soleil [1], car les Hébreux mesuraient les journées d'un soir à l'autre. On comprend dès lors l'empressement de la foule, qui assiége la maison du pêcheur galiléen, aussitôt que le soleil a disparu à l'horizon et que le repos sabbatique a cessé. Mais quelle commission scientifique expliquera jamais l'instantanéité de ces guérisons miraculeuses, accomplies sur une multitude de malades, sous les yeux de toute une ville, par une simple imposition des mains, ou par une seule parole de Jésus? Un tel effet dépasse toutes les causes naturelles connues, défie toutes les interprétations du rationalisme et commande la foi.

§ VI. Jésus à Nazareth.

Récit évangélique de la prédication de Jésus à Nazareth.

32. Le lendemain, dès l'aurore, Jésus quitta la demeure de Simon, et se retira dans un lieu solitaire. Il y priait, lorsque Simon et les autres disciples vinrent à sa rencontre. Quand ils l'eurent trouvé ils lui dirent : Tout le peuple est à votre recherche. — Mais Jésus leur répondit : Allons dans les bourgades et les cités voisines. Je dois y prêcher le royaume de Dieu, car c'est pour cela que je suis venu sur la terre. — Cependant la foule l'avait rejoint et le sup-

[1] *A vesperâ usque ad vesperam celebrabitis sabbata vestra.* (Levit., XXIII, 32.)

pliait de ne pas s'éloigner. Mais il leur dit : Il me faut évangéliser le royaume de Dieu dans les autres cités. C'est pour cela que j'ai été envoyé. — Jésus parcourut donc toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile du royaume, guérissant, au milieu des peuples, toutes les douleurs et toutes les infirmités [1]. Il vint à Nazareth, où il avait passé son enfance, et, selon sa coutume, il entra dans la synagogue, le jour du sabbat. S'étant levé pour faire la lecture, on lui présenta le livre des Prophéties d'Isaïe, il le déroula, et le passage sur lequel il jeta les yeux était celui-ci : « L'Esprit de Jéhovah est descendu sur moi; il m'a conféré l'onction sainte, et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer la rédemption aux captifs, rendre la vue aux aveugles, la liberté aux blessés de la servitude, publier l'année jubilaire de Jéhovah, et le jour de la rétribution divine [2]. » Après avoir lu cette prophétie, il roula le livre, le rendit au ministre et s'assit. Cependant tous les regards des assistants étaient fixés sur lui. Il dit alors : Aujourd'hui, la prophétie que vous venez d'entendre est accomplie. — Ensuite, il continua à leur expliquer l'Ecriture, et tous étaient dans l'admiration des paroles de grâce qui tombaient de ses lèvres. N'est-ce pas là, disaient-ils, le fils de Joseph? — Mais Jésus reprit : Vous m'appliquerez sans doute le pro-

[1] Marc, I, 35-38 ; Luc, IV, 42, 43 ; Matth., IV, 23, 24. — [2] Isa., LXI, 1, 2.

verbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ! Accomplissez ici, dans votre patrie, les merveilles que vous avez opérées à Capharnaüm et dont le bruit est venu jusqu'à nous ! En vérité, je vous le dis : Nul prophète n'est accueilli dans sa patrie. Il y avait, certes, beaucoup de veuves en Israël, aux jours d'Elie, quand le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et que le fléau de la famine ravageait toute la contrée. Cependant le Prophète ne fut envoyé chez aucune d'elles. Sa mission concernait une pauvre Iduméenne de Sarepta[1]. Combien n'y avait-il pas de lépreux en Judée, au temps d'Elisée le prophète ? Et cependant un seul, Naaman, le Syrien, fut guéri[2]. — A ces mots, tous les assistants laissèrent éclater leur colère. Ils se levèrent en tumulte, le chassèrent de la ville, et, le poursuivant jusqu'au sommet de la montagne qui domine Nazareth, ils voulurent le précipiter du haut des rochers. Mais Jésus, passant au milieu d'eux, poursuivit tranquillement sa route, et revint à Capharnaüm. Là, il enseignait publiquement dans la synagogue, tous les jours de sabbat[3]. »

Les synagogues juives au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

33. L'incident de Nazareth offre un exemple frappant de ce que nous avons appelé les caractères d'authenticité intrinsèque du récit évangélique. Chacune des localités un peu importantes de la Palestine avait une synagogue, où les Juifs se réunissaient, le jour du sabbat, pour faire en commun les prières rituelles, et entendre la lecture et l'in-

[1] III *Reg.*, XVII, 9 et seq. — [2] IV *Reg.*, V, I, 27. — [3] Luc, IV, 16-31.

terprétation d'un passage des Livres sacrés. Le *chazan* (archisynagogus) ordinairement choisi parmi les vieillards de la cité, était le président spirituel de cette réunion. Excepté dans les villes sacerdotales, cette dignité n'était point exercée par un prêtre. Les synagogues étaient de simples oratoires, où l'on n'offrait aucun sacrifice. Le Temple de Jérusalem avait seul le privilége d'être « le lieu de l'adoration. » Là, seulement, il était permis d'immoler des victimes à la majesté de Jéhovah, devant le Saint des Saints, qui avait remplacé l'arche d'Alliance, depuis l'époque de la grande captivité de Babylone. Chaque année, au temps de la solennité pascale, ou pour la présentation d'un premier-né, les fils de Jacob se rendaient au Temple, et y offraient leurs victimes. En dehors de ces pèlerinages, obligatoires en ces deux circonstances, mais renouvelés plus souvent, selon l'inspiration de la piété individuelle, les familles, éloignées de la Ville sainte, n'offraient pas de sacrifices. C'est pour cela qu'aujourd'hui, les Israélites, dispersés sur tous les points du monde, n'immolent pas de victimes dans leurs synagogues. Ils attendent la reconstruction du Temple de Jérusalem ; jusque-là, ils se considèrent comme en exil, et leur situation religieuse est, pour eux, analogue à celle de leurs pères dans les régions idolâtres de Ninive et de Babylone. L'archisynagogus, chargé de prononcer les formules de la prière publique, ne faisait jamais lui-même la lecture du Livre sacré. Cet

honneur appartenait de droit à un prêtre, s'il s'en trouvait là ; à un lévite, à défaut de prêtre, et, en leur absence, aux cinq anciens de la communauté, que le président désignait, selon leur rang, les jours de sabbat. Enfin, l'interprétation du texte biblique ne pouvait être faite que par un rabbi, c'est-à-dire un docteur ou un maître en Israël. L'ancienne langue hébraïque, dans laquelle la Bible était écrite, n'était plus parlée ; deux idiomes plus récents l'avaient remplacée : le syro-chaldéen, ou langue araméenne, et le grec, devenu, depuis l'époque d'Antiochus Epiphane, d'un usage presque général en Palestine. Aussi Notre-Seigneur, dans ses voyages et dans ses entretiens avec les Hellénistes (comme s'appelaient alors les Juifs parlant grec), dut se servir de leur idiome, comme d'une seconde langue maternelle. Mais l'hébreu primitif était resté par excellence la langue sacrée. Les lectures bibliques, dans la synanogue, alors comme aujourd'hui, se faisaient exclusivement en hébreu, seulement le lecteur traduisait littéralement chaque verset en langage vulgaire. Le Livre sacré était confié, dans chaque synagogue, à la garde de l'*Azanim*, mot hébreu, que saint Epiphane interprète dans le sens de Διάκονοι (*Diacres* ou *Servants*). Sous la direction de l'Archisynagogus, les Azanim présentaient au lecteur ou au rabbi le parchemin, roulé sur un cylindre de bois, qui renfermait le texte sacré.

« Nul n'est 34. A l'aide de ces détails préliminaires, il est facile de

se rendre exactement compte de la prédication de Jésus, dans la synagogue de Nazareth. Le Sauveur, dont l'enfance et la première jeunesse s'étaient écoulées en d'obscurs travaux, sous l'humble toit d'un artisan, rentrait dans sa patrie, précédé par le bruit de ses miracles, et des éclatants témoignages rendus à sa mission par Jean-Baptiste. Les Nazaréens ne connaissaient de la divine histoire de Jésus que ce dont ils avaient été témoins eux-mêmes. Marie, qui demeurait au milieu d'eux, aurait pu leur apprendre le reste ; mais la Vierge « conservait tous ses souvenirs comme des trésors, et les renfermait dans son cœur. » L'orgueil maternel, le plus légitime mais le moins discret de tous, n'atteignit jamais cette âme immaculée ; il s'était effacé devant l'humilité de « la servante du Seigneur. » Ainsi Jésus, pour les habitants de Nazareth, comme aujourd'hui pour les rationalistes, n'était que « le fils de Joseph. » De quel droit venait-il éclipser tant de jeunes gens ses contemporains, plus riches et plus considérés que lui? La sympathie suppose l'absence de toute compétition personnelle ; or les médiocrités jalouses, dans un compatriote illustre, voient toujours un usurpateur ou un rival. Voilà pourquoi tous les cœurs se ferment à Jésus, dans la ville où chacun se croit supérieur à lui, par la naissance, la fortune ou l'éducation. Mais la curiosité est d'autant plus éveillée sur le nouveau Rabbi, que la malveillance est plus générale. Aussi tous les yeux sont fixés sur lui, quand

prophète en son pays. »

l'Archisynagogus, honorant officiellement le « Docteur en Israël, » mais espérant peut-être, au fond de son cœur, un échec public, donne ordre à l'Azanim de présenter à Jésus le Livre sacré. Toutes ces misérables agitations de l'amour-propre humain autour de Jésus! Tant de bassesse à côté de la suprême grandeur! Tant d'ignominie en face de la majesté du Verbe, Fils de Dieu! Hélas! il en sera ainsi jusqu'au Calvaire, et jusqu'à la consommation des temps. Méconnu par ses compatriotes de Nazareth, Jésus fut poursuivi par la haine des Juifs; son nom à l'heure présente, est encore outragé par des hommes qui lui doivent et leur nom, et leur patrie, et leur véritable gloire. Les Evangélistes sont loin de dissimuler le triste épisode de Nazareth. Des historiens vulgaires auraient cru grandir la mémoire de Jésus, en supprimant ce détail, ou en substituant une ovation aux étroites et mesquines jalousies qui accueilient ici le divin Maître. Il eût été, sans contredit, plus merveilleux de faire acclamer la divinité du Sauveur sur le théâtre même où s'était écoulée son enfance. Un apocryphe n'y eût pas manqué. Mais telle n'est pas l'histoire du Dieu qui voulut naître dans une étable, et dont les lèvres, abreuvées de fiel et de vinaigre, laissèrent échapper, comme un testament suprême, une parole de pardon pour ses bourreaux!

Réalisation de la prophétie d'Isaïe

35. A l'ardente et jalouse curiosité de ses compatriotes, Jésus répond, comme il le fait encore aux sophistes actuels.

Il s'affirme lui-même, en empruntant la grande voix des prophètes qui annonçaient sa divinité. Le ministre de la synagogue lui présente le volume d'Isaïe. Une prescription, qui s'est perpétuée dans le Talmud, ordonnait au lecteur de se lever par respect pour la parole de Dieu. Jésus se lève. Dans les lectures de famille, on ne devait jamais lire, à haute voix, moins de vingt et un versets des prophètes. Mais à la lecture publique du sabbat, en raison des exercices religieux de ce jour, le nombre était restreint et ne pouvait dépasser une limite qui variait, suivant le sens, de deux à sept. Jésus déroule le parchemin, et lit, à haute voix, les deux premiers versets du LXIe chapitre d'Isaïe [1]. La forme des volumes hébreux, roulés autour d'un cylindre, de telle façon que les premiers chapitres étaient enveloppés sous des replis nombreux, et que les derniers s'offraient tout d'abord à la vue, nous fait très-bien concevoir que le Sauveur ne déploya que le pli supérieur du parchemin, et « rencontra, à l'ouverture du livre, » ainsi que le dit saint Luc, ce passage tiré d'un des derniers chapitres du Prophète. Il lut ce texte hébreu. Cette circonstance détruit de fond en comble la théorie des modernes rationalistes qui ont osé dire : « Il est douteux qu'il comprît bien les écrits hébreux dans leur langue originale [2]. » Mais qu'importent ces mensongères appréciations, où le ridicule le dispute au

en la personne de Jésus-Christ.

[1] La Prophétie d'Isaïe n'a en tout que soixante-six chapitres. — [2] *Vie de Jésus*, pag. 30.

sacrilége? Jésus répond aux sophistes de Nazareth par les paroles d'Isaïe : « L'Esprit de Jéhovah s'est reposé sur moi ; il m'a conféré l'onction sainte. » Tous les auditeurs savaient qu'aux bords du Jourdain, l'Esprit de Dieu, sous la forme d'une colombe, s'était reposé sur la tête de Jésus, et que le caractère propre du Messie, du Christ attendu, serait, ainsi que l'étymologie même du nom l'indique, l'onction par l'Esprit de Dieu, semblable à l'onction royale de David par l'huile sainte. « Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer la rédemption aux captifs, rendre la vue aux aveugles, la liberté aux blessés de la servitude, publier l'année de Jéhovah et le jour de la rétribution divine. » Or la Galilée entière retentissait de la prédication du royaume de Dieu, évangélisé aux pauvres; la tyrannie de Satan, sous laquelle gémissait le monde, était contrainte d'abandonner ses victimes; tous les blessés des maladies et des passions humaines ; tous les cœurs brisés par les souffrances physiques et morales étaient consolés et guéris ; les yeux de l'aveugle s'ouvraient à la clarté du jour, pendant que la lumière divine projetait son éclat sur les ténèbres spirituelles de l'humanité. Le royaume de Dieu était proclamé ! Elle commençait enfin « l'année jubilaire de Jéhovah, » où tous les exilés du ciel allaient reprendre le chemin de la patrie, où tous les deshérités rentreraient en possession des champs paternels. « Le jour de la rétribution divine » avait lui sur le monde ; l'in-

finie miséricorde allait combler des abîmes de misère, et répondre, par un déluge de grâces, au torrent séculaire d'iniquités, de vices et d'infamies. Quand le Sauveur eut terminé la lecture, il s'assit. C'était encore là une coutume juive. La lecture de la parole de Dieu se faisait debout. Le Docteur en Israël s'asseyait pour donner le commentaire, parole humaine qui s'inclinait devant la majesté de la Révélation.

36. Tel fut le texte de la première homélie chrétienne. L'Eglise catholique, par la voix de ses ministres, prêche aujourd'hui comme le Sauveur dans la synagogue de Nazareth. Elle emprunte aux Ecritures, et à une langue inconnue de la foule, le texte divin, dont elle fait jaillir des sources d'eau vive pour abreuver les âmes. Aujourd'hui, plus encore qu'à Nazareth, il lui est donné de dire : « Toutes les prophéties ont reçu leur accomplissement. » Ce signe divin, dont l'auréole resplendissait sur le front de Jésus, brille toujours au front de l'Eglise. La foule ingrate et jalouse chassa le divin Maître de la synagogue de Nazareth; les clameurs et les émeutes de la foule sont encore les mêmes. Est-il un siècle, un pays, où l'on n'ait essayé aussi de bannir l'Eglise ! Nazareth méconnaît le Dieu dont elle se croyait la patrie. La liberté de langage, l'austérité des enseignements de Jésus, révoltent des auditeurs indociles. On veut le précipiter du haut des rochers qui dominent la cité Galiléenne. Mais Jésus passe, au milieu de cette troupe

La première homélie chrétienne.

en furie, et comme lui, l'Eglise compte ses triomphes par le nombre des attaques impuissantes, dirigées contre son immortalité.

§ VII. Sermon sur la Montagne.

Les huit Béatitudes.

37. Quand Jésus parcourait ainsi la Galilée, Hérode Antipas, avec toute sa cour, était à Machéronta, sur la rive occidentale de la mer Morte. On comprend donc la liberté laissée au Sauveur de poursuivre ses prédications. « Les multitudes accouraient de la Décapole [1], de Jérusalem, de la Judée tout entière, des provinces de Syrie et des confins maritimes de Tyr et de Sidon, pour entendre sa parole et obtenir la guérison de leurs infirmités corporelles. Chacun voulait le toucher, car une vertu divine s'échappait de lui et guérissait toutes les maladies [2]. En voyant cette foule immense, Jésus se dirigea sur la montagne voisine de Capharnaüm. Il s'assit, environné de ses disciples, et, levant les yeux au ciel, il dit : Bienheureux les pauvres en esprit; car le royaume des cieux leur appartient! Bienheureux ceux qui sont doux; parce qu'ils posséderont la terre! Bienheureux ceux qui pleurent; parce qu'ils seront consolés! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice;

[1] « Quelques auteurs désignent sous ce nom les dix villes suivantes : Césarée de Philippe, Azor, Cédès, Nephthalim, Sepheth, Corozaïn, Capharnaüm, Bethsaïda, Jotapata, Tibériade, et Bethsan ou Scythopolis. » (De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 202.)

[2] Luc, VI, 17-19; Matth., IV, 24, 25.

parce qu'ils seront rassasiés ! Bienheureux les miséricordieux ; parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; parce qu'ils verront Dieu ! Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; parce que le royaume des cieux est à eux ! Vous serez bienheureux, quand le monde vous maudira, qu'il vous poursuivra de sa haine, de ses persécutions et de ses calomnies à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! Le monde a traité de même les Prophètes qui vous ont précédés ! Vous êtes le sel de la terre. Si le sel venait à s'affadir, quel condiment lui rendrait la saveur ? Il resterait une matière inerte, qu'on jette sur le chemin et que les hommes fouleraient aux pieds ! Vous êtes la lumière du monde ! Une cité bâtie sur la montagne peut-elle échapper aux regards du voyageur ? On n'allume pas une lampe pour la dissimuler sous le boisseau, mais on la suspend au candélabre, afin que sa clarté se répande dans toute la maison. Qu'il en soit ainsi de votre lumière, parmi les hommes ; qu'elle éclate à leurs yeux par le rayonnement de vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux[1] ! »

38. « Ne croyez pas que je sois venu pour anéantir la Loi et les Prophètes. Je suis venu, non pour les détruire, mais

L'antique Loi et la nouvelle.

[1] Matth., v, 1-16.

pour les accomplir et les porter à leur perfection. En vérité, je vous le dis : Le ciel et la terre passeront, mais un seul *iôta*, un seul point de la Loi ne restera pas sans son entier accomplissement. Quiconque violera le moindre des commandements et enseignera les hommes à le violer, sera le dernier de tous à l'avénement du règne de Dieu. Au contraire, quiconque observera les commandements et les fera respecter, sera grand dans le royaume des cieux. Car, je vous le dis, si votre justice n'est plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans ce divin royaume. On vous a enseigné le précepte fait à vos pères. Il leur fut dit : Vous ne tuerez point : l'homicide sera puni de mort par le Sanhédrin. Et moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère sera passible des peines infligées par le Conseil. Quiconque dira à son frère : *Raca*, sera passible des peines infligées par le Sanhédrin ; quiconque lui dira : Maudit! méritera la condamnation à la géhenne de feu[1]. Si donc, en allant porter votre offrande à

[1] Les Hébreux avaient deux sortes de tribunaux. Le premier se composait de vingt-trois personnes ; les Juifs modernes le nomment Petit-Sanhédrin ; il était établi dans toutes les villes un peu considérables de la Judée, et connaissait de tous les délits ordinaires. C'est à lui que Notre-Seigneur a fait allusion sous le nom de *Conseil*. Le second était composé de soixante-dix juges et d'un président. C'était le souverain tribunal d'où ressortissaient les causes majeures. Les Juifs l'appelaient Grand-Sanhédrin (Συνέδριον). Les Scribes, c'est-à-dire les docteurs de la loi, et les Pharisiens, très-nombreux en Judée, prétendaient que l'*homicide* était le seul crime proprement dit dont un homme pût se rendre coupable. Ils considéraient les autres fautes comme de

l'autel, il vous revient en mémoire que le cœur de votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande au pied de l'autel ; allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, ensuite, vous reviendrez faire votre présent au Seigneur. Si vous rencontrez votre adversaire sur le chemin, faites la paix avec lui ; ainsi, il ne vous traînera pas devant le juge, qui vous remettrait à ses soldats pour être jeté en prison. En vérité, je vous le dis, vous ne sortiriez pas alors, avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole [1]. Vous avez

simples délits. Leur morale religieuse était donc assez semblable à celle de l'indifférentisme moderne, qui décerne un brevet d'honneur à quiconque n'a ni tué, ni volé. Mais la doctrine de Jésus-Christ est bien différente. Quiconque s'abandonne à un transport de colère contre son prochain, est coupable devant Dieu, et commet une faute dont la gravité est du même genre que celle des délits ordinaires soumis à la répression du *Conseil* ou *Petit-Sanhédrin* (Τῇ κρίσει). Que si à la colère il ajoute le mépris, marqué par le terme offensant : *Raca!* (homme de rien), sa faute s'aggrave et prend les proportions de celles que le Sanhédrin avait à punir (Τῷ συνεδρίῳ). Enfin, si au mépris il ajoute l'outrage exprimé chez les Juifs par le mot *Fatue* (Μῶρε), pris dans le sens d'impie, la faute atteint sa dernière limite, comme celles que le Sanhédrin punissait du supplice du feu. Nous avons suivi, pour l'interprétation de ce passage, le texte grec de saint Matthieu. La traduction de la Vulgate prêterait davantage à une confusion entre les deux juridictions établies chez les Juifs. Quoi qu'il en soit, la gradation dans les fautes spirituelles est ici clairement indiquée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Leur degré de culpabilité se mesure, s'apprécie et se juge. Voilà pourquoi l'Eglise catholique a partout des tribunaux où se jugent et se mesurent les péchés des hommes.

[1] *Quadrantem* (Κοδράντην), pièce de monnaie qui valait le quart d'un As romain. L'As, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, valait à peu près cinq centimes de notre monnaie actuelle. Le liard ancien représenterait donc exactement la valeur du *Quadrans*. Les lecteurs qui auraient pris au sérieux l'affirmation d'un sophiste récent : « Jésus

appris encore qu'il fut dit à vos aïeux : Vous ne commettrez pas l'adultère. Moi, je vous dis : Quiconque jette sur une femme un regard de concupiscence a déjà commis l'adultère en son cœur. Que si votre œil ou votre main droite sont pour vous des instruments de scandale, arrachez l'un, coupez l'autre, et jetez-les loin de vous [1]. Il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, et que votre corps tout entier ne soit point précipité dans l'enfer. Il fut dit aussi aux anciens : Celui qui voudra se séparer de sa femme pourra lui donner un libelle de répudiation [2]. Et moi, je vous dis : Quiconque répudie sa femme, sauf le cas d'adultère, se rend lui-même coupable de ce crime. Quiconque épouse une femme répudiée est adultère [3]. »

ne savait pas le latin, » seront sans doute fort étonnés de trouver une expression aussi exclusivement latine dans le sermon sur la Montagne.

[1] Pour ne pas interrompre la suite admirable du sermon sur la Montagne, nous renvoyons en note les explications exégétiques. La formule : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le ; si votre main droite vous scandalise, coupez-la, » ne doit pas être isolée du contexte. Le Sauveur parle ici de la plus tyrannique des passions. Il était impossible d'en peindre la violence d'une manière plus saisissante. L'œil, la main, qu'est-ce que cela pour le malheureux esclave qui sacrifierait mille vies à l'objet de son aveugle et criminelle ardeur ? Voilà pourquoi le Dieu qui savait de quel limon il avait formé le cœur de l'homme, se sert de ce langage énergique. Il oppose à la fureur des passions l'héroïsme du sacrifice, et aux flammes de la volupté qui conduisent à celles de l'enfer, le feu d'une généreuse et sainte mortification.

[2] *Deuter.*, XXIV, 1.

[3] Matth., V, 16-32. La répudiation, chez les Juifs, n'avait été inscrite dans la loi que par une condescendance divine : *Ad duritiam cordis*, ainsi que le dit ailleurs Jésus-Christ lui-même. (Matth., XIX, 8.) Il n'en avait point été ainsi à l'origine : *Ab initio autem non fuit sic.*

39. « Vous savez encore qu'il fut dit à vos pères : Vous ne jurerez point par le nom de Jéhovah [1] ; mais vous acquitterez tous vos serments, comme une dette contractée envers le Seigneur. Et moi, je vous dis : Ne jurez par au-

La loi du Serment. La loi du Talion. Amour des ennemis.

(Id. *ibid.*) Le Sauveur établit donc ici l'indissolubilité du mariage, exactement dans les termes où l'Eglise catholique, malgré toutes les récriminations aveugles des passions humaines, l'a toujours maintenue. La clause d'exception, formulée par Jésus-Christ, est aujourd'hui conservée par l'Eglise, quoiqu'elle ne se trouve plus dans nos codes. Quiconque voudra sérieusement méditer un sujet qui a fixé l'attention des plus grands législateurs, ne tardera pas à se convaincre de la profonde sagesse de la clause exceptionnelle. On ne peut rien ajouter ni rien ôter à l'Evangile, sans se précipiter dans des abîmes.

[1] *Exod.*, XX, 7; *Levit.*, XIX, 12, *Deuteron.*, V, 14. Les Scribes et les Pharisiens avaient abusé du commandement mosaïque : « Vous ne prendrez point le nom du Seigneur en vain, » au point d'enseigner *ex professo* qu'il était permis de tromper les étrangers par tous les serments possibles, pourvu qu'ils ne fussent point prêtés sur le nom sacré de Jéhovah. Ainsi, ils soutenaient que jurer par le Temple de Jérusalem, par l'Autel des holocaustes, par la terre ou le ciel, n'engageait absolument à rien. On sait quelle était, dans l'antiquité, la religion du serment. L'interprétation pharisaïque de la loi, en restreignant au nom seul de Jéhovah l'obligation absolue de tenir une promesse, fournissait aux Juifs un prétexte fort commode pour violer tous leurs engagements. Ils avaient dès lors, comme ils ont encore aujourd'hui, un attachement prononcé pour la prédiction mosaïque : « Tu accableras l'étranger sous le poids de l'usure. » *Fœnerabis gentibus.* (*Deuteron.*, XV, 6, XXIII, 19; XXVIII, 12.) Aussi, attachaient-ils le plus grand prix à une doctrine qui les mettait en règle avec leur conscience, en les autorisant à prodiguer, vis-à-vis des Romains, des Grecs, de tous les païens en général, les formules de serment les plus terribles et les plus explicites. Ceux-ci, en entendant un Juif jurer par le Temple de Jérusalem, se croyaient suffisamment garantis, et le fils de Jacob spéculait sur leur crédulité, en s'applaudissant de ses pharisaïques subterfuges.

cun nom ; ni par le ciel, qui est le trône de Dieu[1] ; ni par la terre, qui est l'escabeau de ses pieds[2]; ni par Jérusalem, qui est la cité du grand roi[3]. Ne jurez pas même sur votre tête, car vous ne pouvez changer à votre gré la couleur d'un seul de vos cheveux. Dites simplement : Cela est ; ou : Cela n'est pas. Toute parole que vous ajouteriez serait une inspiration de l'esprit du mal[4]. Vous avez, de même, appris l'antique règle : Œil pour œil, et dent pour dent[5]. Moi je vous dis : Ne repoussez point la violence par la force. Si quelqu'un vous frappe à la joue droite, tendez-lui la gauche. Un ennemi vous cite au tribunal pour vous dépouiller de votre tunique, offrez-lui votre manteau. On vous requiert[6] pour une course d'un mille[7], faites-en deux autres en plus. Donnez à qui vous demande, et si on sollicite de vous un emprunt, ne détournez pas l'oreille. Vous

[1] *Cœlum sedes mea.* (Isa., LXVI, 3.). — [2] *Terra autem scabellum pedum tuorum.* (Id., *ibid.*) — [3] *Civitas regis magni.* (*Psalm.*, XLVII, 3.) — [4] Jac., V, 12. — [5] *Exod.*, XXI, 24; *Levit.*, XXIV, 20; *Deuteron.*, XIX, 21.

[6] *Quicumque te angariaverit.* Cette expression est empruntée à la langue du droit romain, par lequel la Palestine était alors administrée. La réquisition du magistrat romain n'admettait ni délai, ni excuse. On requérait le voyageur, l'étranger, le passant, pour un service public, ou simplement pour le bon plaisir d'un officier. Il fallait se soumettre. Ce fut une réquisition de ce genre qui valut à Simon de Cyrénéen l'honneur de partager avec Jésus-Christ le fardeau de la croix rédemptrice.

[7] Encore une expression latine sur les lèvres de Jésus, qui, dit-on, ne savait pas le latin. Les voies romaines qui sillonnaient le monde étaient toutes divisées par des bornes *milliaires*, placées à un intervalle d'environ mille pas. La valeur exacte du *mille* romain, par rapport à nos mesures actuelles, était de 1481^{m} 75.

avez tous appris le commandement : Tu aimeras ton prochain, et tu détesteras ton ennemi[1]. Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent[2] ; faites du bien à ceux dont vous n'éprouvez que la haine ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Ainsi, vous serez les fils de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui verse la pluie féconde sur la moisson du juste et celle de l'impie. Quel mérite, d'aimer qui vous aime ? Cette vertu n'est-elle pas à l'usage des Publicains eux-mêmes[3] ? Si vous ne daignez saluer que vos frères, en quoi différez-vous du païen, qui en fait autant ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait[4]. »

Aumône et bonnes œuvres. Oraison Dominicale.

40. « Gardez-vous d'afficher vos bonnes œuvres, pour attirer sur vous les regards des hommes ; car vous n'auriez point la récompense de votre Père qui est aux cieux. Quand vous ferez l'aumône, ne sonnez point de la trompette devant vous, comme les hypocrites, qui distribuent leurs largesses dans les synagogues et sur les places publiques,

[1] *Diliges amicum tuum sicut teipsum.* (*Levit.*, XIX, 18.) De ce précepte d'aimer ses amis, la glose pharisaïque avait tout naturellement conclu à l'obligation de haïr ses ennemis.

[2] Luc, VI, 28. *Benedicite maledicentibus vobis.* Ce passage manque dans la version de saint Matthieu selon la Vulgate, mais il se trouve dans le texte grec Ἐυλογεῖτε τοὺς καταρωμένους ὑμᾶς. (Ευαγγέλιον κατα Ματθ., cap. V, 44.)

[3] Voir, au nº 46, le sens du mot *Publicain.* — [4] Matt., V, 33, ad ultim.

pour recueillir les hommages de la foule [1]. En vérité, je vous le dis : ils ont ainsi reçu toute leur récompense. Pour vous, que votre main droite ignore ce que la gauche aura donné, afin que votre aumône, demeurée secrète, soit récompensée par votre Père, dont l'œil pénètre tous les secrets. De même, pour vos prières. Les hypocrites aiment à se montrer dans les synagogues et à l'angle des rues, debout, dans l'attitude de la prière, pour que la foule admire leur recueillement [2]. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, quand vour prierez, entrez dans l'appartement le plus retiré de votre demeure, fermez la porte et priez votre Père, dans le secret du cœur, et votre

[1] Les riches Pharisiens, en se rendant à la Synagogue, distribuaient publiquement leurs aumônes dans les rues qu'ils traversaient. Notre-Seigneur compare cette ostentation à l'éclat bruyant des représentations théâtrales. Le mot : ὑποκριταὶ, dans son sens littéral signifie : «Comédiens. » On se rappelle qu'Hérode avait multiplié les théâtres dans les villes de Judée. Les jeux scéniques étaient annoncés au bruit des trompettes qui parcouraient toutes les rues. C'est à cet usage que le Sauveur fait allusion, ainsi que le prouve d'ailleurs l'autre expression grecque : Πρὸς τὸ θεαθῆναι, qu'il emploie pour caractériser l'orgueil pharisaïque qui aimait à se donner en spectacle.

[2] Partout ailleurs qu'en Judée, de telles mœurs étaient inconnues. Les Pharisiens, qui portaient à la frange de leur manteau de larges *phylactères*, où étaient inscrites les sentences de la loi, s'arrêtaient dans les places publiques, à l'angle des rues, pour les méditer. C'était l'exagération de la parole du Deutéronome : *Meditaberis in eis sedens in domo tuâ, et ambulans in itinere.* (*Deuteron.*, VI, 7.) En recommandant à ses disciples le silence sur leurs bonnes œuvres, Jésus leur donne un précepte dont il leur fournira lui-même l'exemple. Après chacun de ses miracles, le divin Maître ordonne presque toujours d'en garder le secret.

Père, qui lit dans le secret des âmes, vous exaucera. Or, quand vous prierez, ne multipliez point les paroles, ainsi que font les païens, qui croient, par là, rendre leur prière plus efficace. Ne les imitez pas, car votre Père sait, avant que vous les lui exprimiez, quels sont vos besoins. Lors donc que vous prierez, dites : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux ! Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! — En effet, si vous pardonnez à vos frères leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera les vôtres ; mais si vous êtes implacables pour les autres, votre Père le sera de même pour vous [1]. »

41. « Quand vous jeûnez, n'ayez point l'air triste de ces hypocrites qui macèrent leur visage, pour que tout le monde remarque leur fidélité à observer la loi. En vérité, je vous le dis ; ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, lavez-vous le visage [2] ; que les hommes ne soupçonnent point vos morti-

Jésus. Le Lis des champs. La Providence

[1] Matth., VI, 1-15.

[2] Dans les jeûnes solennels, les Juifs se couvraient la tête de cendres, portaient un cilice, ou se couvraient du sac de la pénitence. Le rigorisme pharisaïque avait encore renchéri sur ces observances. L'orgueilleux Pharisien jeûnait deux fois la semaine : *Jejuno bis in sab-*

cations; mais votre Père, à qui rien n'est caché, vous en donnera la récompense. Ne cherchez pas à amasser des trésors sur une terre où la rouille et les vers peuvent les ronger, où les voleurs fouillent et dérobent; mais amassez des trésors pour le ciel. Là, ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs ne sauraient les atteindre [1]. Où vous déposerez votre trésor, là sera aussi votre cœur. — L'œil est la lampe du corps. Si votre œil est sain, tout votre corps sera éclairé; si l'œil est malade, tout le corps est plongé dans les ténèbres. De même, si la lumière intérieure de la conscience s'obscurcit en vous, quelles ne seront pas les ténèbres de l'âme! — Nul ne peut servir deux maîtres, car il haïrait l'un ou aimerait l'autre; il obéirait à l'un ou mépriserait l'autre. Vous ne pouvez donc servir à la fois Dieu et Mammon. Voilà pourquoi je vous dis: Ne soyez point en peine de votre existence, pour savoir comment vous la soutiendrez; ni de votre corps, pour savoir comment vous le vêtirez. La vie est plus que la nourriture; le corps est plus que le vêtement. Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne mois-

bato (Luc, XVIII, 12) le lundi et le jeudi. Il voulait que la pâleur affectée de son visage témoignât hautement de ses austérités. Au contraire, Jésus ordonne à ses disciples, lorsqu'ils jeûneront, de se parfumer la tête. Or c'était l'usage en Palestine, dit saint Jérôme, d'user de parfums aux jours de fête: *Ubi diebus festis solent ungere capita.* (Hieron., *In Matth. Commentar.*, cap. VI, 17.)

[1] On comprend facilement qu'à l'époque de l'invasion romaine en Judée, l'usage d'enfouir en terre ses trésors fût devenu fréquent chez les fils de Jacob.

sonnent, ils n'entassent aucunes provisions dans des greniers; et cependant votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas mieux que l'oiseau qui fend les airs? Et qui de vous, avec toutes ses sollicitudes, pourrait ajouter à sa taille une coudée? Quant au vêtement, voyez comment croissent les lis des campagnes; ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu décore ainsi une fleur des champs, qui sera coupée demain et jetée au four, que ne fera-t-il point pour vous, hommes de peu de foi! Ne dites donc plus, dans votre inquiétude : Aurons-nous de quoi manger, boire et nous habiller? Laissez aux païens ces sollicitudes matérielles. Votre Père sait que vous avez besoin de tout cela; mais cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Plus d'inquiétudes donc pour le lendemain. Demain se pourvoira lui-même, à chaque jour suffit son mal [1]. Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira. Quand votre enfant vous demande du pain ou du poisson, lui donnez-vous un serpent ou un caillou? Si donc, vous qui êtes de faibles hommes, vous savez donner à vos enfants ce qui leur est convenable, combien plus votre Père, qui est aux cieux, accordera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent [2]? »

[1] Matth., VI, 17-34. — [2] Matth., VII, 7-11. Nous joignons ici

La poutre et la paille. Les faux prophètes. Les paroles et les œuvres.

42. « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Pardonnez, afin que l'on vous pardonne ; donnez, et l'on vous donnera. Le jugement que vous aurez porté sur votre frère sera la règle du vôtre ; on vous appliquera à vous-mêmes la mesure dont vous vous serez servis pour votre prochain. Quoi ! vous apercevez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre ! Viens, dites-vous à votre frère, que j'ôte cette paille de ton œil. — Hypocrite, commencez d'abord par arracher la poutre de votre œil, et vous songerez alors au fétu qui pourrait se trouver dans celui de votre prochain. Faites donc envers les autres tout ce que vous voudriez que l'on fît envers vous-même. La Loi et les Prophètes sont tout entiers dans ce précepte. Entrez par la porte étroite ; car la porte est large, la voie est spacieuse, qui conduit à la perdition, et nombreux sont les insensés qui s'y précipitent ! Mais, au contraire, combien est étroite la porte, combien est resserré le sentier qui conduit à la vie, et qu'ils sont rares ceux qui les découvrent ! Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous sous une peau de brebis, mais qui sont en réalité des loups dévorants. Vous les con-

ces deux passages relatifs à la prière. Ils sont séparés dans le texte, mais la plupart des commentateurs supposent que cette interversion est accidentelle ; la suite des idées porte à croire qu'ils ont été prononcés par le Sauveur dans l'ordre où nous les rétablissons.

naîtrez à leurs fruits. On ne cueille pas les grappes de raisin sur le buisson épineux, ni la figue parfumée sur les branches de ronces. Ainsi, l'arbre d'une bonne essence produit de bons fruits, et réciproquement. Mais on coupera, pour le jeter au feu, l'arbre dont les fruits sont mauvais. C'est donc aux fruits que vous jugerez les doctrines. Il ne suffit pas de dire : Seigneur ! Seigneur ! pour entrer dans le royaume des cieux. Celui qui fera la volonté de mon Père, qui est aux cieux, sera seul introduit dans son royaume. Au jour solennel des justices divines, plusieurs me diront : Seigneur ! Seigneur ! n'est-ce donc pas en votre nom que nous avons prophétisé, chassé les démons et accompli des œuvres prodigieuses ? Mais je leur répondrai : Je ne vous connais pas ! Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité ! Au contraire, quiconque sera docile à mes enseignements, et les mettra en pratique, sera semblable au sage constructeur qui a édifié sa maison sur le rocher. Les pluies et les torrents inondent la plaine, le vent souffle avec furie ; mais la maison demeure inébranlable sur le roc qui lui sert de base ; tandis que celui qui écoute ma parole sans la pratiquer, ressemble à l'insensé qui a bâti sur le sable. Quand le torrent et la pluie descendent des montagnes, quand l'orage vient fondre sur la demeure, elle s'écroule, jonchant au loin le sol de ses débris. — Ainsi parla Jésus ; et quand il eut terminé ce discours, la foule admirait la sublimité de sa doctrine. Il enseignait,

avec une autorité inconnue aux Scribes et aux Pharisiens[1]. »

Idée générale du Sermon sur la Montagne.

43. C'était en effet l'autorité de Dieu même qui venait compléter, sur la montagne de Capharnaüm, la loi donnée au Sinaï. Nous ne voulons pas affaiblir, par un stérile commentaire, la vertu divine qui s'exhale de chacune des paroles du Sermon sur la Montagne. L'Evangile tout entier en formera le développement ultérieur. Jésus seul pouvait expliquer sa parole. Il nous suffira d'en exposer l'enchaînement rigoureux et la suite logique. Le Verbe de Dieu apporte à l'humanité dont il est venu épouser les misères, des trésors de félicité que nul ne soupçonnait avant lui. La pauvreté volontaire ; la douceur ; les larmes ; la faim et la soif de la justice ; la pratique des œuvres de miséricorde ; la pureté du cœur ; l'amour de la paix ; la patience dans la persécution, telles sont les huit béatitudes que prêche le Sauveur à un monde où la richesse et le luxe avaient atteint des proportions presque surhumaines ; à une époque où la violence était la loi suprême, où le sensualisme romain était plus empereur que Tibère, où la justice était un mot vide de sens, où la miséricorde consistait à abréger, par le poignard du confecteur, les tortures des gladiateurs blessés, où la volupté régnait seule sur les consciences, où la paix était synonyme d'esclavage universel, où la persécution n'avait de limites que celles de l'univers. Des rhé-

[1] Matth., VII, integr.

teurs ont prétendu faire de Jésus un démocrate à vues exclusives et mesquines; ils l'ont travesti en je ne sais quel révolutionnaire impuissant, qui eût voulu secouer les chaînes de l'humanité, sans avoir la force de réaliser ses rêves d'indépendance ! Il faut vraiment toute l'ignorance ou la mauvaise foi du parti pris, pour oser produire, de nos jours, des théories aussi manifestement insensées. Qu'on relise le Sermon sur la Montagne; voilà le programme de la doctrine évangélique. Vainement on y cherchera l'appel aux armes d'un Spartacus, ou l'excitation à la révolte d'un chef de démocratie. O Jésus, Dieu de la crèche et du Calvaire, victime de Tibère et d'Hérode, Agneau de Dieu, immolé pour les péchés du monde, il est donc vrai que ce dernier soufflet était réservé à votre face auguste, et que, dans les bas-fonds du moderne socialisme, une main devait se trouver, comme autrefois celle d'un valet de Pilate, pour vous infliger ce dernier outrage ! Mais, qu'importe? On ne changera pas un iôta à l'Evangile, et l'Evangile ne parle point comme les sophistes actuels. Jésus ne procède ni de la démocratie ancienne et moderne, ni des philosophies passées ou présentes. La base de son enseignement est la loi hébraïque, élevée à la perfection chrétienne. La sanction de ses préceptes est plus haute que toutes les espérances, toutes les aspirations et les sollicitudes de ce monde. Le royaume des cieux est son royaume, le juge suprême est le Père céleste, dont la Providence ici-

bas veille sur ses enfants avec une égale tendresse, jusqu'au jour de la rétribution définitive, où le bien et le mal seront récompensés et punis. En vérité ! qu'a de commun cette doctrine avec les aphorismes de Sénèque arrondissant, en périodes déclamatoires, un éloge académique de la pauvreté sur une table d'or massif, et sous les lambris du fastueux palais de Néron ? Quelle ressemblance entre l'abnégation, le dévouement, le sacrifice personnel, la mortification intérieure et extérieure, imposés, comme des devoirs absolus, par le divin Maître, et les excitations passionnées, les émeutes de concupiscence, d'orgueil et de sang, soulevées par les démagogies !

§ VIII. Miracles à Capharnaüm.

Le lépreux de Capharnaüm.

44. « Jésus descendit de la montagne, entouré d'une foule immense. En approchant de Capharnaüm, un lépreux vint à sa rencontre et se prosterna devant lui pour l'adorer. Seigneur, dit-il, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — Jésus touché de sa prière étendit la main et le toucha, en disant : Je le veux, soyez guéri ! — A l'instant même, la lèpre disparut. Allez, reprit Jésus. Ne parlez à personne de ce qui vient de se passer ; mais présentez-vous au prêtre, et offrez les dons prescrits par Moïse, pour la purification de la lèpre. Ainsi vous attesterez votre guérison. — Dans sa reconnaissance, le lépreux publia partout la faveur dont il venait d'être l'objet. Le bruit de ce miracle se répandit

bientôt ; et la multitude qui se pressait autour de Jésus, ne lui permit pas d'entrer dans la ville. Il se retirait au désert, pour prier dans la solitude, mais le peuple venait l'y trouver de toutes parts, afin d'entendre sa parole et d'obtenir la guérison de toutes les maladies[1]. » S'il y eut jamais une infirmité, sur laquelle « la plus douce parole ou le contact le plus sympathique, » ainsi que parle le rationalisme, soient complétement impuissants, c'est à coup sûr la lèpre, cette hideuse maladie encore aujourd'hui trop commune en Orient, où la chair, boursouflée et bleuâtre, se détache par plaques énormes, laissant à vif la plaie saignante, et dévorant sa victime jusqu'aux os. Le seul attouchement d'un objet sur lequel s'est posée la main du lépreux ; le souffle du vent qui a passé sur lui communique la lèpre. Aussi la foule qui descend de la montagne, entourant le divin Maître, s'écarte à la vue du lépreux de Capharnaüm. L'incrédulité demande une commission scientifique pour constater la réalité des maladies guéries par Jésus. Dans l'histoire du lépreux, cette exigence se trouve amplement satisfaite. Une commission de prêtres, établie en permanence par la loi mosaïque, siégeait à Jérusalem pour constater tous les cas de lèpre qui se produisaient parmi la population juive[2]. Après un examen attentif, dont tous les détails consignés au Lévitique, sont de nature à satisfaire

[1] Matth., VIII, 1-4 ; Marc, I, 40-45 ; Luc, V, 12-15. — [1] *Levit.*, XIII, 1, 2.

les esprits les plus méticuleux, quand la lèpre avait été officiellement reconnue, le malheureux qui en était atteint, recevait la défense d'entrer dans les lieux habités[1]. Il devait se retirer dans les campagnes désertes[2]; sa maison était rasée et l'on en soumettait les pierres elles-mêmes à l'action d'un bûcher ardent, où l'on jetait tout ce qui avait été à l'usage personnel du lépreux. Afin de prévenir les rencontres fortuites qui pouvaient devenir fatales au voyageur, au passant, à l'étranger, le lépreux ne portait que des vêtements décousus[3], par les ouvertures desquels chacun voyait ses horribles ulcères. Il lui était interdit, pour le même motif, de se couvrir la tête[4]; mais il devait rejeter le pan de son manteau sur ses lèvres[5], de peur que l'air empesté de son haleine ne communiquât la contagion; enfin, il était obligé de prévenir de loin ceux qu'il rencontrait sur son chemin, en criant : Fuyez le lépreux[6] ! — On se demande s'il serait possible, dans les sociétés modernes, où le luxe de la réglementation est arrivé à ses dernières limites, d'imaginer une organisation plus appropriée à la fois aux nécessités du climat, au respect de la liberté individuelle et à l'intérêt général de la sécurité publique. Mais si la constatation de la lèpre était environnée de tant de garanties, la guérison elle-même, pour être reconnue, était

[1] *Ad arbitrium ejus separabitur.* (Id., *ibid.*, 3.) — [2] *Solus habitabit extra castra.* Ibid., 46.) — [3] *Habebit vestimenta dissuta.* (Ibid., 45.) — [4] *Caput nudum.* (Ibid.) — [5] *Os veste contectum.* (Ibid.) — [6] *Contaminatum ac sordidum se clamabit.* (Ibid.)

soumise à des formalités qui excluaient toute possibilité de surprise et de fraude Quand Jésus dit au lépreux guéri : « Allez, ne parlez à personne sur votre chemin, mais présentez-vous au prêtre ; » le Sauveur fait allusion à ces formalités légales, que tout le monde connaissait en Judée. Il en appelle lui-même à la constatation juridique, réclamée par nos rationalistes modernes. Il veut que le miracle soit officiellement constaté, non pas aux yeux de la foule, qui n'avait pas besoin d'un autre témoignage, mais, selon la pensée de saint Augustin, aux yeux de la postérité, cette grande malade, que la lèpre des passions ou de l'incrédulité dévore toujours et que la parole du Fils de Dieu ne cessera jamais de guérir. Or voici quelles étaient les formalités prescrites par Moïse, pour que le lépreux, guéri par une cause accidentelle quelconque, ou par les seules ressources de la nature, fût relevé de l'interdit qui le frappait et réintégré dans la société de ses semblables. Il devait se présenter aux prêtres qui avaient ordonné sa séquestration. Les juges de son infirmité passée étaient seuls appelés à prononcer sur la réalité de la guérison. Quiconque connaît le cœur humain et les raffinements d'amour-propre des corps constitués, sentira l'importance d'une telle garantie, et sera loin de soupçonner une exagération de bienveillance, dans un pareil tribunal. Après l'examen minutieux auquel on soumettait le requérant, si la lèpre avait réellement disparu, et que l'œil des juges n'en eût rencontré aucune

trace, on procédait à la purification légale. L'ancien lépreux offrait au Temple deux passereaux vivants, du bois de cèdre, un morceau d'étoffe teint en écarlate et un rameau d'hysope. La main du lépreux touchait chacune de ces offrandes, et l'on sait les terribles effets de l'attouchement d'une main de lépreux. Le prêtre immolait l'un des passereaux, sous une fontaine d'eau vive, afin d'éloigner pour lui-même toutes les conséquences d'un pareil contact. Le sang de l'oiseau était recueilli dans un vase de terre ; on y plongeait le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope, avec lesquels on aspergeait l'autre passereau qu'on remettait immédiatement en liberté. Puis on faisait sept aspersions successives, avec le même sang, sur le prétendu guéri. Telle était la première épreuve. Il est évident que si le virus de la lèpre existait encore à l'état latent, il devait se communiquer au passereau, remis en liberté, et surtout au patient lui-même, soumis à ces aspersions réitérées. On rasait alors l'ex-malade, sans lui laisser, sur le corps, un seul poil ; on le mettait dans un bain, et après avoir lavé tous ses vêtements, on le laissait pendant sept jours sous l'influence de cette première épreuve. Si, dans cet intervalle, le sang, surexcité par l'action du rasoir et attiré dans tous les pores par l'eau tiède du bain, circulait librement, sans former à la peau aucune de ces taches livides, qui sont les symptômes ordinaires de la lèpre, on pouvait croire à la réalité de la guérison. Alors l'ex-lépreux offrait au Temple deux agneaux, dont l'un

était immolé en sacrifice de propitiation et l'autre brûlé sur l'autel des holocaustes. On renouvelait les aspersions; et, si cette seconde épreuve n'amenait point de rechute, le lendemain le lépreux était déclaré pur et rentrait dans le commerce des hommes[1]. Tel fut le sort du lépreux de Capharnaüm, et tel est le sens réel de la parole de Jésus : *Vade, ostende te sacerdoti et offer pro emundatione tuâ, sicut præcepit Moyses, in testimonium illis.* Une commission scientifique, nommée aujourd'hui par l'Académie de Paris ou de Berlin, ferait-elle davantage?

Le paralytique dans la maison de Simon-Pierre

45. La renommée de Jésus allait croissant. Les Scribes et les Pharisiens de Jérusalem se préoccupèrent du concours immense qui se formait autour du nouveau docteur, et voulurent se rendre compte des événements qui soulevaient toute la Galilée. « Cependant, dit l'Evangéliste, loin de rechercher la foule, Jésus fuyait au désert, pour prier en liberté. Mais un jour que la multitude avait envahi la demeure de Simon où il se trouvait, il s'assit et enseignait le peuple. Or il y avait là des Pharisiens et des Docteurs de la loi, venus de tous les points de la Galilée, de la Judée tout entière et de Jérusalem. La puissance du Seigneur se manifestait par des guérisons nombreuses. Et voici que des hommes portant un paralytique, étendu sur un lit, cherchaient à pénétrer à travers la foule, pour déposer le malade aux pieds de Jésus. N'ayant pu y parvenir, ils montèrent

[1] *Levit.*, XIV integr.

sur la plate-forme de la maison, et, pratiquant une ouverture par les tuiles du toit, ils firent descendre le malade étendu dans son lit jusqu'au lieu où était Jésus. En voyant combien grande était leur foi, le Seigneur dit au paralytique : Vos péchés vous sont remis ! — A cette parole, les Scribes et les Pharisiens se disaient entre eux : Comment peut-il blasphémer de la sorte ? Qui donc a le pouvoir de remettre les péchés? N'est-ce pas un privilége que Dieu s'est réservé à lui seul ? — Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Pourquoi votre cœur s'abandonne-t-il à des soupçons pervers ? Lequel est le plus facile de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis; ou de lui dire : Lèvez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique. Je te l'ordonne. Emporte ton lit et retourne en ta demeure. — Aussitôt, le malade se levant, chargea son lit sur ses épaules, et, glorifiant Dieu, reprit le chemin de sa demeure. L'effroi s'empara de tous les assistants, ils proclamaient la puissance de Jésus, et, dans leur étonnement, ils disaient : Nos yeux ont vu, en ce jour, des merveilles[1] ! »

« Vos péchés vous sont remis ! »

46. Le pouvoir de remettre les péchés, si hautement proclamé par le divin Maître, fait aujourd'hui le scandale des rationalistes et des protestants, absolument comme il révoltait à Capharnaüm les Scribes et les Docteurs de la loi.

[1] Matth., IX, 1-8; Marc, II, 1-12; Luc, V, 17-26.

L'Eglise catholique, héritière des enseignements et de la puissance de Jésus, n'a pas cessé et ne cessera jamais de remettre les péchés! Que font-ils pourtant, les docteurs de la raison ou du libre examen, que font-ils de ce texte évangélique si clair et si précis? N'est-il pas évident que Jésus-Christ s'est nettement posé comme le Fils de Dieu, ayant, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés? Certes! une telle prérogative n'appartient qu'à la Divinité. Les Pharisiens disent vrai, quand ils en font la remarque. Mais plus leur objection est fondée, plus elle fait ressortir le caractère divin, le titre de Dieu que Jésus-Christ s'attribue, sans hésitation et sans subterfuge. La guérison instantanée du paralytique et le pouvoir qu'elle suppose dans l'ordre de la nature, sont à la fois le symbole et la confirmation des guérisons spirituelles et du pouvoir qu'elles supposent dans l'ordre de la grâce. Les circonstances du miracle opéré en faveur du paralytique sont aussi frappantes que les puisse exiger la critique la plus hostile. Les témoins, Scribes, Docteurs de la loi et Pharisiens, sont loin d'être bienveillants. Ils ne se rendront qu'à l'évidence. Le malade est descendu à l'aide de cordes, par une ouverture pratiquée dans la plate-forme de la maison. Si le Sauveur n'est qu'un médecin habile, ayant à sa disposition les secrets d'un art inconnu au vulgaire, pourquoi adresse-t-il à ce malade des paroles en apparence aussi étrangères à son infirmité? Pourquoi lui dit-il : « Vos péchés vous sont remis?» Quoi

qu'on fasse, il est impossible d'enlever à l'histoire évangélique son caractère propre, sa physionomie particulière. Ce n'est ni un médecin, ni un philosophe, ni un législateur, ni un héros humain qui agit, parle, se meut, vit et respire dans cet étonnant récit. C'est un Dieu.

Vocation de S. Matthieu. Le repas dans la maison du publicain. Murmures des Pharisiens et des Docteurs de la Loi.

47. « Après ce miracle, continue le texte sacré, Jésus sortit de Capharnaüm. En passant, il vit, assis à son comptoir, un publicain dont le nom était Lévi, et le surnom Matthieu. Suivez-moi, lui dit-il. — A l'instant même, le publicain se leva, quitta tout et suivit Jésus. Or, quelques jours après, Lévi lui donna dans sa maison, un grand festin auquel assistaient plusieurs publicains et d'autres convives également détestés des Juifs. Les Pharisiens et les Scribes murmuraient de cette conduite. Ils s'adressèrent aux disciples de Jésus et leur dirent : Pourquoi mangez-vous avec des publicains et des pécheurs ? — Jésus prit la parole, et répondant à leurs secrètes pensées : Ce n'est pas, dit-il, l'homme en bonne santé, mais le malade qui a besoin de médecin. Je suis venu appeler à la pénitence non pas les justes, mais les pécheurs. — Les Pharisiens répliquèrent : Pourquoi donc les disciples de Jean observent-ils des jeûnes rigoureux et passent-ils leur temps en prières, pendant que les vôtres prennent part aux festins qu'on leur donne ? — Quand les amis de l'époux sont à ses côtés, répondit Jésus, pouvez-vous leur prescrire le deuil et le jeûne? Viendront les jours où l'époux leur sera enlevé,

alors ils jeûneront. — Puis il leur dit cette parabole : Nul d'entre vous ne verse le vin nouveau dans les vieilles outres, parce que la force du vin les ferait éclater et le liquide serait perdu. Il faut mettre le vin nouveau dans des outres fraîches, ainsi tous deux se conservent. De même on ne raccommode point un manteau usé avec du drap neuf; autrement la vieille étoffe céderait et la déchirure n'en serait que plus grande [1]. » Sous cette forme parabolique, le Sauveur donnait au monde la plus sublime leçon. Il fallait, pour la doctrine céleste du Verbe incarné, des intelligences et des cœurs capables de la recevoir. Le monde antique, outre crevassée et pourrie, aurait éclaté comme un vieux vase, sous le ferment divin de cette liqueur nouvelle. Le lambeau usé des civilisations païennes ne pouvait porter la suture que le Sauveur allait coudre avec les épines de sa couronne et les clous de sa croix. Comprirent-ils alors, ces Pharisiens et ces Scribes, le sens merveilleux de la parabole ? Nous avons lieu d'en douter. Jusqu'à l'heure où le monde chrétien se posa, du haut des bûchers, sous la dent des lions, sur le sable ensanglanté des arènes, en face de la tyrannie du monde païen, la réponse de Jésus demeura incompréhensible. Les publicains, ces parias de la Judée, envoyés par le César romain pour percevoir un impôt odieux, et inscrire sur leurs tablettes le nom des citoyens rebelles ou retardataires, qui, par indocilité ou par im-

[1] Matth., IX, 9-17; Marc, II, 13-22; Luc, V, 27-39.

puissance, n'avaient pas payé le *Numisma censûs*, à l'heure prescrite, continuèrent à essuyer le mépris et les outrages des orgueilleux Pharisiens. Qu'avait-on à faire de ces douaniers, vendus au pouvoir de Rome, de ces tabellions dont le nom seul était une injure? Vraiment, il seyait bien à Jésus d'accepter une place à leurs festins, et de choisir parmi eux les apôtres de sa doctrine nouvelle! Et pourtant, le publicain Lévi, surnommé Matthieu, cet obscur collecteur d'impôts, qui abandonna, un jour, sur la parole de Jésus de Nazareth, le comptoir où il recevait quelques misérables deniers pour les transmettre au fisc du César-Tibère, est devenu l'un des douze qui convertirent le monde, et substituèrent la croix de leur maître aux aigles qui dominaient le Capitole. Les jours, prédits par le Sauveur, où le jeûne remplacerait les festins, ne tardèrent pas à venir. La société chrétienne des Catacombes eut trois siècles de deuils et de martyres, en compensation du repas de Capharnaüm, qui scandalisait les Scribes et les Docteurs. Nous le savons aujourd'hui, et le sens de la parabole évangélique n'est plus une énigme pour personne. Mais la réalisation de la prophétie nous empêcherait-elle de constater le miracle de la prophétie elle-même?

L'hémorrhoïsse. Résurrection de la fille de Jaïr

48. « Jésus parlait encore, ajoute saint Matthieu, lorsque le chef de la Synagogue, nommé Jaïr, vint se prosterner à ses pieds, en disant : Seigneur, ma fille, mon unique enfant, est morte. Venez, imposez-lui les mains, et rendez-la

à la vie. — La jeune fille qui venait de mourir avait douze ans. Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples. Chemin faisant, la foule se précipitait sur ses pas, en sorte qu'il avait peine à avancer. Or une femme, qui souffrait, depuis douze années, d'une perte de sang, parvint à s'approcher de Jésus par derrière et à toucher la frange de son vêtement. Elle se disait : Si je touche seulement le bord de son manteau, je serai guérie ! — Aussitôt qu'elle y eut porté la main, le sang s'arrêta. Qui donc m'a touché ? demanda Jésus. — Les disciples qui l'entouraient s'excusèrent près de lui, en affirmant que nul d'entre eux ne l'avait fait. Pierre, prenant alors la parole, au nom de tous, lui dit : Maître, la multitude vous environne et vous presse de toutes parts. Comment pouvez-vous dire : Qui m'a touché ? — Quelqu'un m'a touché, répondit Jésus. Je le sais ; et une vertu divine s'est échappée de moi. — La femme, comprenant qu'elle n'avait pu se soustraire à l'attention du Seigneur, s'approcha en tremblant, se jeta à ses pieds, et, en présence de toute la multitude, expliqua pourquoi elle avait agi de la sorte et comment elle avait été subitement guérie. Ma fille, ayez confiance, lui dit Jésus. Votre foi vous a sauvée ! Allez en paix ! — En ce moment, un homme fendit la foule, et s'approchant du chef de la Synagogue, lui dit : Votre fille est morte ; pourquoi fatiguer inutilement le Maître ? — Mais Jésus, entendant cette parole, dit au chef de la Synagogue : Ne craignez point ;

croyez seulement, et votre fille sera sauvée. — A la porte de la maison, ils trouvèrent rassemblés les joueurs de flûte qui faisaient entendre des chants lugubres et les pleureuses qui déploraient dans leurs lamentations la mort de la jeune fille. — Pourquoi ces pleurs et ce désespoir? dit Jésus. Retirez-vous. La jeune fille n'est pas morte; elle n'est qu'endormie. — En entendant cette parole, ils se moquaient de lui, car ils savaient bien que l'enfant était morte. Jésus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, ainsi que le père et la mère de la jeune fille, défendit à tous les autres de le suivre, et entra dans la chambre mortuaire. Il prit la main de l'enfant et dit à haute voix : *Talitha Cumi.* Jeune fille, levez-vous! — Aussitôt la vie reparut dans ce cadavre, et la jeune fille se leva. Jésus lui fit donner de la nourriture. Les parents demeuraient plongés dans la stupeur; il leur ordonna de garder le silence sur ce qui venait de se passer; mais la foule qui entourait la maison apprit bientôt le fait, et la nouvelle de cet événement parcourut toute la contrée[1]. »

Double caractère d'authenticité et de perpétuité des miracles de l'Evangile.

49. Le miracle déborde de toutes les pages de l'Evangile. Il ne se produit pas dans la vie du Sauveur comme dans celle des thaumaturges du Testament Ancien, avec les caractères exceptionnels qui marquent des phénomènes rares et extraordinaires. Le miracle semble l'essence même de Jésus; il émane naturellement de sa personne comme

[1] Matth., IX, 18-38; Marc, V, 22-43; Luc, VIII, 41-56.

d'une source toujours pleine ; il éclate presque à l'insu du divin Maître. L'hémorrhoïsse, au milieu de la foule, parvient à saisir la frange du manteau de Jésus. Image vivante de l'humanité, qui perdait son sang, depuis quarante siècles, sous la blessure des passions et sous l'étreinte de toutes les concupiscences. Nul n'avait remarqué cette femme ; ni une parole, ni un regard de Jésus-Christ ne lui avaient été adressés : et cependant, à l'instant même, le sang s'arrête ; et le Sauveur dit à ses disciples : « Une vertu divine s'est échappée de moi. Qui m'a touché? » — En présence de tant de témoins, auxquels elle eût rougi, en toute autre circonstance, de révéler le secret de son infirmité, l'hémorrhoïsse se prosterne ; elle expose la vérité tout entière ; la reconnaissance fait taire, chez elle, tous les autres sentiments, et le Sauveur lui répond avec une mansuétude ineffable : « Ma fille, ayez confiance. Votre foi vous a sauvée ! Allez en paix ! » — Que de fois l'Eglise catholique a répété cette parole sur des fronts où la grâce de Jésus, miraculeusement épanchée, avait rappelé l'innocence ! Combien de fois ces prodiges de guérison spirituelle, par le repentir et la confession, se sont renouvelés sous les yeux de Pierre et des ministres de l'Evangile, étonnés eux-mêmes des prodiges opérés « par la vertu divine qui s'échappe sans cesse de Jésus ! » Tous les détails des miracles évangéliques portent un double caractère : une publicité telle, à l'heure où ils se produi-

sirent, que leur authenticité ne saurait être l'objet d'un doute sérieux; et une signification particulière si profonde, que ces miracles, opérés une fois en Judée, se renouvellent sans mesure, sans limites et sans bornes sur tous les points du monde où l'Eglise a porté le nom de Jésus-Christ. Quoi de mieux constaté que la mort de la fille de Jaïr? Son père, fondant en larmes, vient en apporter la nouvelle à Jésus, en présence des Scribes et des Pharisiens, au milieu du repas donné par le publicain Lévi. « Seigneur ! ma fille est morte ! venez la ressusciter ! » Le cœur d'un père ne confond pas un évanouissement avec le dernier soupir de son enfant. Toute la petite cité de Capharnaüm sait déjà le coup terrible qui vient de frapper le chef de la Synagogue. La foule encombre la maison du publicain, et, lorsque Jésus se lève pour suivre Jaïr, il se trouve entouré d'un cortége immense. L'incident de l'hémorrhoïsse retarde quelques instants la marche du Sauveur. On devine, et l'impatience du malheureux père, et l'espoir que cette guérison inattendue fait, sans doute, renaître dans son âme. Ses serviteurs, craignant peut-être pour lui le contre-coup d'une déception trop amère, et sachant qu'on allait transporter la jeune morte dans le sépulcre de sa famille, fendent la foule et lui disent : « Hélas ! votre fille est morte ! pourquoi fatiguer inutilement le Maître? » La foule entendit ces paroles, comme elle entendit la réponse du Sauveur : « Croyez seulement, et votre enfant vivra ! »

C'était donc bien la mort que Jésus allait rencontrer dans la maison du chef de la Synagogue. Déjà le cortége obligé, que la mort amenait à sa suite, chez les Hébreux, avait pris possession de la demeure. Outre les chœurs de musiciens, dont la présence aux funérailles juives est attestée, en dehors de l'Evangile, par les témoignages formels de Josèphe, les lamentatrices, pleureuses officielles, qui marchaient en tête du funèbre convoi, avaient commencé leurs cris lugubres. En effet, les Hébreux ne pouvaient garder un mort dans leurs demeures. Aussitôt après le dernier soupir, et pour éviter de multiplier les occasions de souillure légale, le cadavre était transporté dans le tombeau des aïeux, où il recevait, de la main des parents, les pieux et suprêmes devoirs de la sépulture. Les tombeaux, grottes artificielles, creusées au flanc des montagnes, à l'extérieur des villes, avaient tous un vestibule assez grand, et durant les sept premiers jours, qui suivaient une mort, la famille y venait pleurer près des restes chéris de ceux qu'elle avait perdus. Ces coutumes juives, si différentes des nôtres, forment au récit évangélique un cadre dont on ne saurait l'isoler, et une sorte de commentaire perpétuel d'où se dégage une évidence irrésistible. On allait donc transporter la fille de Jaïr hors de la maison paternelle, dont cette unique enfant avait, pendant douze années, fait tout le bonheur et la joie. Les joueurs de flûte et les lamentatrices savent que la jeune fille est réellement morte. Ils

accueillent avec dérision la parole du divin Maître : « Retirez-vous ! l'enfant n'est qu'endormie. » Mais qui pourra jamais comprendre l'émotion, l'anxiété terrible du père et de la mère, quand Jésus, debout près du lit funèbre, prit la main de la jeune morte ? Le chef de la Synagogue avait lu, au livre des Rois d'Israël, la résurrection du fils de la veuve de Sarepta, par Elie, et celle du fils de la Sunamite, par Elisée. Elie avait supplié Jéhovah : « Rendez-moi cet enfant ! » avait dit le Prophète, dans une longue prière, où l'homme de Dieu s'adressait au Maître de la vie. Elisée avait fait de même. Jésus n'intercède pas ; il agit et parle en Dieu. « Ma fille, levez-vous ! » et la jeune fille se lève. Et depuis ce jour, que d'âmes mortes, parmi les joueurs de flûte et le tumulte du monde, se sont réveillées à la voix de Jésus, pour marcher dans les sentiers de l'innocence, de la mortification et de la pudeur chrétiennes ! Que de filles de Jaïr, ressuscitées, formeront l'immortelle couronne de l'Eglise catholique !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉVANGILE ET LE RATIONALISME MODERNE.

SOMMAIRE.

CHAPITRE II.

PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE.

SOMMAIRE.

CHAPITRE III.

DIVINE ENFANCE.

SOMMAIRE.

CHAPITRE IV.

PRÉPARATION A L'APOSTOLAT.

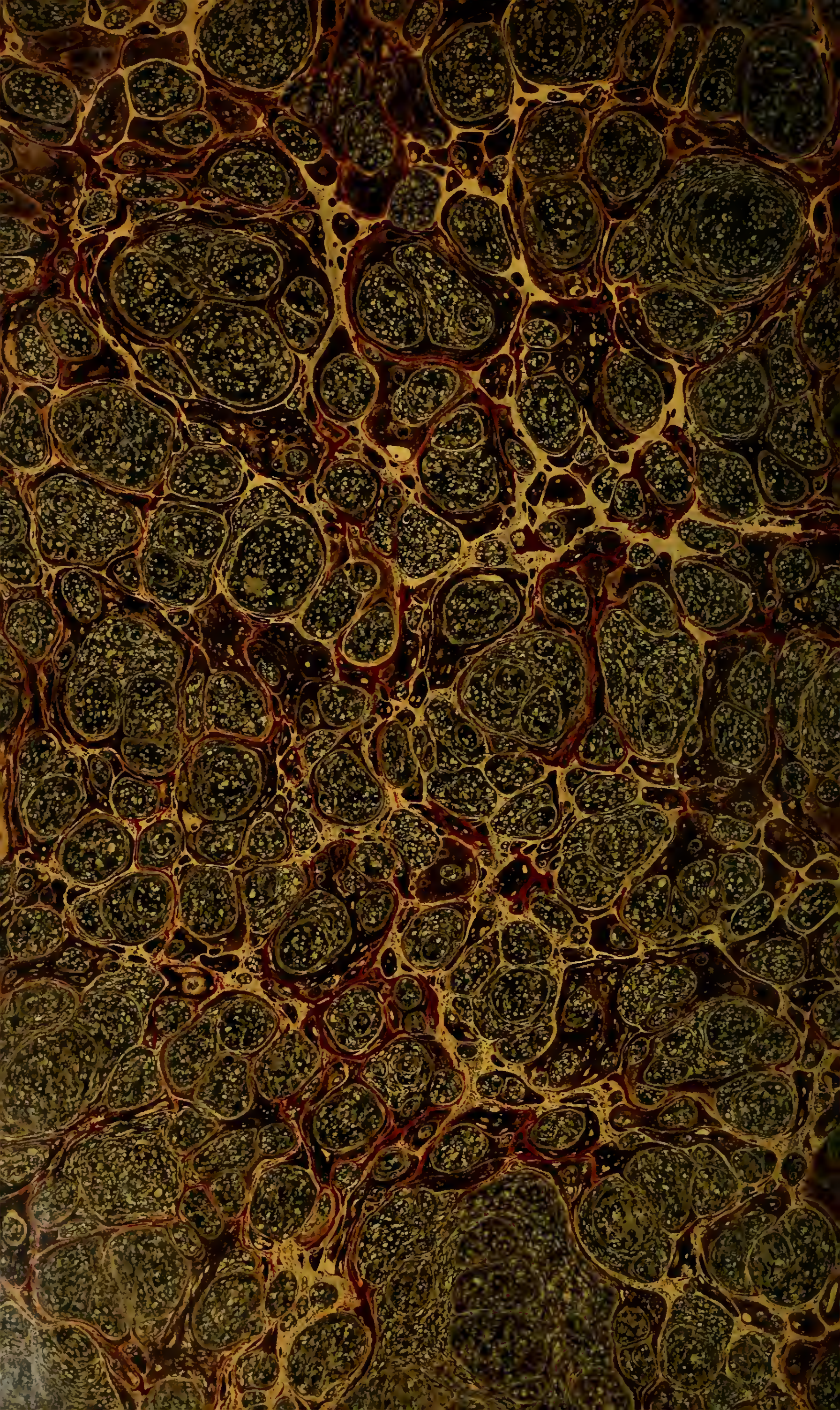
SOMMAIRE.

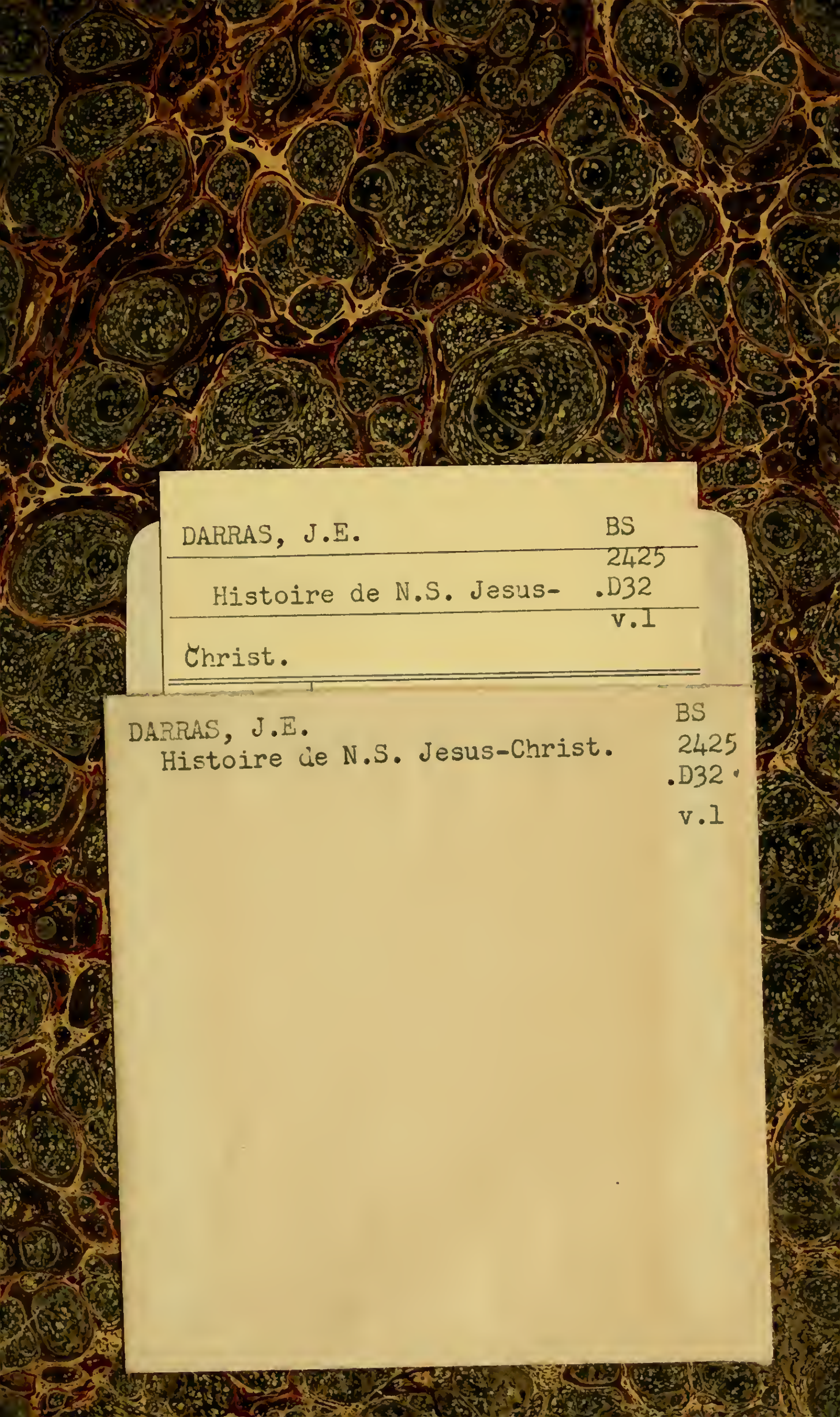
CHAPITRE V.

PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE PUBLIC.

SOMMAIRE.

Besançon, impr. d'Outhenin Chalandre fils.





DARRAS, J.E.
BS 2425 .D32 v.1
Histoire de N.S. Jesus-Christ.
DARRAS, J.E.
Histoire de N.S. Jesus-Christ.
BS 2425 .D32 v.1

